
U d'/of OTTAWA
39003002317500



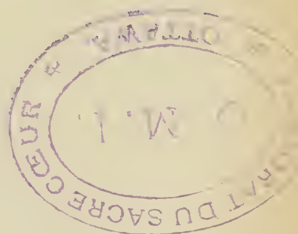


Les Missionnaires Oblats de M. I.
Bibliothèque
Section : 26
Rayon : 2
Juniorat du S.-C., Ottawa.

# LA RELIGION

DES

# CONTEMPORAINS



*DU MÊME AUTEUR*

---

LA BIBLE DANS RACINE

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Paris, Leroux, rue Bonaparte, 28.

# LA RELIGION

DES

# CONTEMPORAINS

## ESSAIS DE CRITIQUE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ L.-CL. DELFOUR

JUNIORAT DU SACRE-COEUR

*Troisième Série*

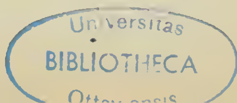
LE CAS DE JOUFFROY — ROMAN DE LYS
*Les Corbeaux* — UN HÉROS BIEN MODERNE
DU POUVOIR SPIRITUEL AU XIX^e^ SIÈCLE — *Cyrano*
LE RENANISME DE M. GASTON DESCHAMPS — UN BON ROMAN
*Les Saints* — DE LA LECTURE
LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE — *Les morts qui parlent*
LOUIS VEUILLOT — *Résurrection* — LE PARTHÉNON
*Drames de famille*

JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR O. M. I. OTTAWA.

PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
*15, Rue de Cluny, 15*

1900



P

PQ
283
.D39
1895
V.3

A

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR SUEUR

ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

*Hommage respectueux.*

# LETTRE D'APPROBATION

DE

# MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'AVIGNON

---

Avignon, le 27 juin 1900.

MONSIEUR LE CHANOINE,

J'ai lu, avec grand intérêt, les articles que vous avez publiés sur des œuvres récentes de genres différents. Après les avoir fait paraître dans des revues diverses, vous les avez réunis en volume : je vous en félicite. Votre nouveau volume, comme les précédents, du reste, mérite bien d'attirer l'attention. Avec une parfaite compétence vous appréciez les œuvres que vous soumettez à l'analyse ; à la lumière des vrais principes vous formulez vos critiques. C'est sans parti pris que vous prononcez, et le seul souci de la vérité dirige votre plume. Qu'il s'agisse de louer, de blâmer ou de faire des réserves, vous le faites avec calme et modération, mais toujours avec preuves à l'appui. Tour à tour, et selon la nature du sujet que vous examinez, la philosophie et l'histoire, la théologie et la science, l'art comme la littérature vous fournissent des arguments. Si les vérités de la foi ont été méconnues, si elles ont eu à subir quelque atteinte, soit de l'ignorance, soit d'une interprétation trop hardie des données de la science, vous ne manquez pas de remettre les choses au point. Dans les questions controversées, vous n'ignorez pas qu'il est écrit : *in dubiis libertas* ; mais vous savez aussi qu'il est permis d'avoir une opinion. Souvent vous donnez la vôtre, et vous avez raison, c'est le propre d'un critique sérieux.

Avec mes félicitations et mes vœux sincères pour le succès de votre livre, veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments tout dévoués en N.-S.

† L. FRANÇOIS, *arch. d'Avignon.*

# LA RELIGION

DES

# CONTEMPORAINS

---

## LE CAS DE JOUFFROY

M. Ollé-Laprune l'explique et l'apprécie de magistrale façon, en une œuvre calme, forte et belle qu'on peut considérer comme une sorte de testament philosophique et littéraire.

La publication de cette œuvre posthume, outre qu'elle avive une douleur récente, marque une date importante dans l'histoire du catholicisme au XIX^e siècle. M. Ollé-Laprune occupait une haute situation dans le monde intellectuel : il s'était imposé depuis fort longtemps au respect et à l'admiration de ses adversaires, il exerçait, à l'école Normale, une influence modératrice, il passait pour un des représentants les plus autorisés de la pensée catholique.

On ne voit pas bien encore qui le remplacera.

Pour nous, catholiques, il incarnait, pour ainsi

dire, une grande école qui a fourni, à l'Eglise des défenseurs illustres, à la France des hommes d'Etat, des orateurs et des écrivains. Songez donc! par le Père Gratry, son maître, M. Ollé-Laprune touchait, si l'on peut parler ainsi, à Jouffroy, et Jouffroy est né en 1796. Les normaliens d'aujourd'hui, même catholiques, n'ont plus cette gravité à la fois ecclésiastique et universitaire qui distinguait les normaliens catholiques d'autrefois. Les temps sont bien changés! Il est inutile de s'en plaindre ; il ne conviendrait pas, pour plusieurs raisons, de s'en féliciter. Admirons plutôt, car rien ne dilate l'âme comme l'admiration motivée des grands cœurs et des nobles intelligences ; souvenons-nous, avec respect et reconnaissance, et agissons dans la mesure de nos forces. Un évêque dit un jour, en parlant d'un prédicateur plutôt médiocre : « M. un tel prêche comme saint Jean Chrysostome. » Les amis de l'évêque laissèrent deviner une stupéfaction telle qu'il se crut obligé d'ajouter en guise d'explication : « Hé oui! saint Jean Chrysostôme prêchait comme il pouvait, et M. X... fait de même. »

Il faut se donner à soi-même un encouragement analogue, quand on se propose de parler de M. Ollé-Laprune. Sa distinction, sa haute probité intellectuelle, sa compétence, le ton de son style ne laissent pas d'intimider. Cependant, le cas de Jouffroy intéresse prodigieusement les hommes de notre génération. Si on néglige les différences esthétiques et oratoires qui tiennent aux temps, si on sait ne pas faire attention à tout ce qui a une couleur 1830, on constate que le cas de Jouffroy n'est pas très rare, de nos jours. Je voudrais résumer d'abord, puis transposer dans notre pauvre langue d'aujourd'hui, les belles considérations dont M. Ollé-Laprune encadre les écrits philosophiques de Jouffroy.

En gros, voici les faits psychologiques contrôlés méticuleusement, et surabondamment prouvés par M. Ollé-Laprune. Aux environs de vingt ans, quand il n'avait encore rien appris, Jouffroy constata, un jour, ou plutôt une nuit, qu'il n'avait plus la foi. Il souffrit beaucoup de cette constatation ; il s'en sut gré tout de même. Se donna-t-il du moins à lui-même des raisons sérieuses de ce changement ? Pas le moins du monde. Il écrivit, à cette époque, beaucoup de phrases solennelles et quelque peu mélodramatiques ; il ne trouva pas un seul raisonnement digne d'un vrai penseur. Après quoi, il travailla, sans ordre il est vrai et maladroitement, mais il travailla, pendant une vingtaine d'années. Le résultat de cet immense labeur fut un retour — non pas définitif, explicite et complet malheureusement — mais sensible, aux idées chrétiennes. Son âme se révèle dans un entretien qu'il eut, quinze jours avant sa mort, avec un prêtre distingué, l'abbé Martin de Noirlieu. « Nous avons parlé, dit M. de Noirlieu, de philosophie et de religion. Il a été question du dernier ouvrage de M. de Lamennais, qui venait de paraître. Jouffroy a déploré sa *défection* et il m'a dit avec un profond soupir : « Hélas ! Monsieur le curé, tous ces systèmes ne mènent à rien. Vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne. »

Les incrédules nous objecteront, peut-être, qu'après tout, Jouffroy n'était pas si ignorant que cela, puisqu'il comptait parmi les plus brillants élèves de l'école Normale et qu'il fut jugé digne d'occuper, à vingt ans, une chaire de philosophie.

Entendons-nous bien. Le jeune Jouffroy était fort intelligent, personne ne songe à le nier, mais nous pouvons tous constater qu'à vingt ans, c'est-à-dire à l'époque de sa crise religieuse, il ne savait pas un mot de

philosophie. Chargé d'une conférence à l'école Normale et de la classe de philosophie au collège Bourbon, il appelle « une bonne fortune » d'avoir à improviser un enseignement philosophique. Ecoutons-le : « C'était là ce qu'on demandait à moi, un esprit de vingt ans, à qui on n'avait enseigné ni l'une ni l'autre de ces sciences (psychologie, logique, morale, théodicée) et qui, dix-huit mois auparavant, n'en avais aucune idée. »

En s'exprimant ainsi, Jouffroy n'exagérait nullement, il restait plutôt en deçà de la vérité. Son inexpérience philosophique l'induit, à chaque instant, en des erreurs assez grossières que M. Ollé-Laprune, malgré toute sa bienveillance, se voit obligé de relever. Le cas psychologique, philosophique et religieux, étudié par M. Ollé-Laprune, peut donc se résumer comme il suit : Jouffroy jeune, inexpérimenté, disons le mot, — ignorant, — rejette le christianisme ; Jouffroy devenu philosophe, mûri par l'expérience de la vie, incline à accepter le christianisme. Dieu merci, nous avons des preuves de la divinité de la religion, beaucoup plus fortes que l'exemple tiré de la vie de Jouffroy, mais si on se place au point de vue psychologique, et si on tient compte d'un certain état d'esprit fort répandu de nos jours, le fait a une certaine valeur apologétique.

Mais pourquoi le drame psychologique, dont Jouffroy fut le héros, ou plutôt la victime, est-il devenu si populaire ? On ne saurait invoquer, pour expliquer cet immense retentissement, la valeur extraordinaire d'une œuvre philosophique. Les revues de nos jours publient fort souvent des articles qui ont infiniment plus de portée que les écrits de Jouffroy, articles dont personne ne parlera dans vingt ans d'ici, et qui, d'ailleurs, sont peu lus. Faut-il attribuer la réputation de Jouffroy au talent de ses biographes, à Sainte-Beuve, par exemple,

ou à Mgr Baunard qui l'a fait connaître dans les milieux catholiques ? Peut-être bien, en effet, mais il resterait encore à expliquer pourquoi le choix de ces écrivains s'est porté précisément sur Jouffroy. Ne serait-ce pas que Jouffroy, mort jeune et dans la fleur de son talent, nous apparaît aujourd'hui comme une sorte de Marcellus littéraire, sur la tombe duquel on vient répandre les lis à pleines mains ? Il était mélancolique et romantique, il se comparait volontiers au pâtre contemplatif et il recherchait les images grandioses. « Nous sommes tous, disait-il, profondément affectés par les objets sublimes, et, à la vue d'un arbre sur la montagne, battu par les vents, nous ne pouvons pas rester insensibles ; ce spectacle nous rappelle l'homme, les douleurs de sa condition, une foule d'idées tristes. Il y a quelques âmes seulement qui sentent délicieusement le beau, tandis que tout le monde sent le sublime. »

Jouffroy ressemble à une sorte de Millevoye philosophique. De même que Millevoye avait chanté en vers, d'ailleurs assez médiocres, les mélancolies d'un jeune phtisique quelque peu poète, de même Jouffroy exprime, par des images gracieuses, les ambitions déçues et la désespérance d'un jeune penseur malade. Le fameux discours prononcé à la distribution des prix du lycée Charlemagne fait le pendant du *Poète mourant.*

« Pardonnez-moi, jeunes élèves, dans un jour si plein de joie pour vous, d'avoir arrêté votre pensée sur des idées si austères. C'est notre rôle à nous, à qui l'expérience a révélé la vérité sur les choses de ce monde, de vous la dire. Le sommet de la vie vous en dérobe le déclin ; de ses deux pentes vous n'en connaissez qu'une, celle que vous montez. Elle est riante, elle est belle, elle est parfumée comme le printemps. Il ne vous est pas donné, comme à nous, de contem-

pler l'autre avec ses aspects mélancoliques, le pâle soleil qui l'éclaire et le rivage glacé qui la termine. Si nous avons le front triste, c'est que nous la voyons. Vivez, jeunes élèves, avec la pensée de cette pente que vous descendrez comme nous. »

En lisant ces lignes, on se rappelle les pentes gazonnées et doux fleurantes de Montaigne, le « marche, marche » de Bossuet, les fleurs flétries et foulées aux pieds dont parle Fénelon, le chemin de la vie parcouru par Dante. Evidemment, Jouffroy reste au-dessous de ces grands maîtres, à peu près comme le *Poète mourant*, au-dessous du Marcellus de Virgile. D'où vient que ce discours de Charlemagne obtint un si grand retentissement ? Il est probable que la mort de Jouffroy, survenue peu après ces déclarations si mélancoliques, leur donna une sorte de consécration. Puis, les lieux communs sur la brièveté et la tristesse de la vie humaine trouvent toujours des applications saisissantes. Enfin, la génération à laquelle appartenait Jouffroy se complaisait dans les images lugubres. Il ne faut pas oublier qu'une sorte d'épidémie de phtisie sévissait alors en littérature. Telle était la théorie de jeunes filles mourantes et de jeunes poètes presque agonisants, qu'il fallut réagir avec quelque brutalité. Un journal littéraire, la *Muse française*, si je ne me trompe, dut proposer comme sujet de poésie : *La convalescence d'un oncle à la mode de Bretagne.*

Cette attitude romantique a pu faciliter, dans une certaine mesure, la diffusion de quelques idées chères à Jouffroy ; voilà bien longtemps que nous ne la prenons plus au tragique.

D'autres causes plus sérieuses doivent exister, pour lesquelles, aujourd'hui encore, nous nous intéressons aux inquiétudes morales qui tourmentaient un jeune

étudiant, en l'an de grâce 1814. Et, en effet, il en existe au moins deux.

La première, c'est la nature d'âme que Dieu avait donnée à Jouffroy. Encore que le travail acharné, l'observation de certaines règles et un ensemble de conditions sociales soient nécessaires à ceux qui

... brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courent du bel esprit la carrière épineuse,

il n'en demeure pas moins vrai qu'on naît poète. Et de même on naît — je ne dis pas religieux, ce qui est le propre de tous les humains — mais initiateur religieux. Il dépendait de Jouffroy de devenir, sinon un grand saint, du moins le chef d'un groupe ou d'un ordre religieux, comme Gratry et Lacordaire. Par orgueil, par inexpérience, par faiblesse peut-être, il a dévié ; on l'a vu attaquer l'Eglise avec fureur et professer une sorte de positivisme provisoire, négation de toute croyance. Purs exercices de rhétorique ! exagérations manifestes d'un jeune homme dévoyé ! Jouffroy se rend très bien compte qu'il était né pour la recherche et la défense de la vérité religieuse. Pascal au petit pied, il se peint très exactement lui-même, en même temps qu'il définit le véritable objet de sa mission : « La philosophie, dit-il, est une affaire d'âme comme la poésie et la religion ; si on n'y met que son esprit, il est possible qu'on devienne philosophe un jour, il est démontré qu'on ne l'est pas encore. La poésie, la religion, la philosophie sont les trois manifestations d'un même sentiment qui se satisfait, ici par de laborieuses recherches, là par une foi vive, plus loin par des plaintes harmonieuses ; et c'est ce qui fait que les âmes poétiques, religieuses, philosophiques, sont

sœurs ; et c'est ce qui fait qu'elles s'entendent si bien, alors même qu'elles parlent des langues si différentes ; et c'est ce qui fait qu'elles échappent également aux âmes innocentes, qui ne connaissent point, qui ne comprennent point encore la tempête qui les agite. »

Jouffroy donne ici aux mots une acception particulière ; il nous induirait en erreur, si nous le prenions à la lettre. Nous sommes bien obligés de regarder comme de vrais philosophes, Descartes, qu'effrayait l'apparition de ses premiers cheveux blancs, Shopenhauer, qui, sans doute afin de prêcher plus longtemps le suicide, veillait si soigneusement à la conservation de sa santé, et tant d'autres philosophes qui ont vécu en bourgeois méticuleux, jusqu'à un âge avancé. Parmi les poètes, on connaît des optimistes, comme La Fontaine, et des hommes d'affaires avisés, comme Victor Hugo. Il convient donc de songer non pas à ce que dit Jouffroy, mais à ce qu'il veut dire. Evidemment, quand il parle des poètes et des philosophes, comme nous venons de le voir, il vise ceux-là seulement, d'entre les philosophes et les poètes, qui s'occupent de l'au-delà, cherchent la vérité en gémissant, et font servir leurs souffrances à l'instruction et à l'édification de leurs frères. Tel Pascal, tel Newmann. Ces sortes d'hommes, nous les appelons, depuis quelques années, des conducteurs d'âmes ; on les appellera bientôt, grâce à Kipling, des phoques blancs.

« Le jeune Kotick est un phoque blanc, seul de sa couleur parmi d'innombrables phoques noirs. Il a vu massacrer, par milliers, ses jeunes frères, et, depuis ce jour d'épouvante, il a son idée fixe, il ne cesse de se poser à lui-même et de poser aux autres cette même question : N'y a-t-il pas un lieu où puissent aller les phoques et où les hommes, leurs ennemis, ne viennent

jamais ?... Et Kotick se mit à la recherche de cet emplacement idéal. Il chercha longtemps sur tous les rivages qui avoisinent le pôle Nord, il parcourut tout l'océan Pacifique, il poussa une pointe jusque dans les régions antarctiques. Partout apparaissaient les hommes, les hommes ennemis des phoques. A la fin, cependant, il découvrit un tunnel sous-marin qui le conduisit sur des plages merveilleuses que les hommes ne connaissaient pas. Transporté de joie, Kotick revint vers les siens pour leur annoncer la triomphante nouvelle. Il fut reçu, comme sont reçus inévitablement, parmi les hommes, les inventeurs, les apôtres, les fondateurs de cités, tous les grands maîtres. « Tout cela est bel et bon, Kotick, lui dit un jeune phoque noir, mais tu ne vas pas arriver du diable sait où, pour nous y expédier à ta guise. Rappelle-toi que nous autres nous venons de nous battre pour nos *nurseries*, ce que tu n'as jamais fait. Tu préfères vagabonder à travers la mer. » Il fallut se battre. Kotick se jeta sur le jeune phoque, se rabattit sur ses hanches et traîna son ennemi le long de la grève, le secoua et le jeta à terre pour en finir. Puis il fondit sur le plus gros phoque qu'il put trouver, le frappa à la gorge, l'étrangla, le cogna et l'assomma, jusqu'à ce que l'autre poussa le grognement de miséricorde, puis le jeta de côté et attaqua le suivant. A la fin, tous les phoques demandèrent grâce. Il y eut un murmure pareil au frisselis de la marée, sur toute l'étendue des grèves. — Nous viendrons, dirent des milliers de voix lasses. Nous suivrons Kotick le phoque blanc.

Alors Kotick enfonça sa tête entre ses épaules et ferma les yeux orgueilleusement. Ce n'était plus un phoque blanc en ce moment, mais il était rouge de la tête à la queue. Malgré cela, il eût dédaigné de regarder ou de toucher ses blessures.

Une semaine plus tard, lui et son armée (environ un millier de jeunes et de vieux phoques pour le moment) partirent vers le Nord, vers le tunnel des vaches marines. Kotick les guidait. Et les phoques qui demeurèrent à Novastoshnah les traitèrent de fous. »

Jouffroy est le phoque blanc du XIXe siècle, un phoque blanc malheureux et infidèle à sa mission, mais dont les mésaventures sont une leçon excellente pour tous les phoques noirs. Oh ! que M. Ollé-Laprune a merveilleusement expliqué cette leçon ! Les hommes de notre temps, presque tous atteints par le doute, presque tous aussi peu experts que Jouffroy en matière religieuse, et aussi prétentieux, sauront-ils du moins mettre à profit son douloureux exemple ? Je voudrais l'espérer, mais j'aime mieux dire le fond de ma pensée, au risque de contrister quelques amis de M. Ollé-Laprune.

Si aux idées et au style de Jouffroy on compare les idées et le style de M. Ollé-Laprune, il est évident que la supériorité, une supériorité incontestable, appartient à celui-ci. Logiquement donc, ses conclusions devraient modifier l'opinion générale et faire loi désormais dans l'histoire de la philosophie et de la littérature. La demi conversion de Jouffroy est un fait acquis et admirablement élucidé.

Malheureusement, dans l'histoire comme dans la vie, la logique et la vérité ne triomphent pas toujours.

En réalité, il arrivera probablement ceci : Les œuvres de M. Ollé-Laprune, tout comme celles de Jouffroy, n'échapperont pas à la destinée fatale qui menace presque toutes les œuvres du XIXe siècle ; elles tomberont tôt ou tard dans l'oubli. Mais le nom de Jouffroy et quatre mots écrits par lui ont des chances d'arriver jusqu'à la postérité lointaine. Enivré de verbiage phi-

losophique, irrité contre Charles X et les jésuites, Jouffroy écrivit, un jour, dans le *Globe*, un article qui provoqua une émotion énorme et justifiée. « Nos pères, disait-il en substance, n'ont aperçu que la moitié de la tâche, et ils l'ont accomplie ; éclairés sur la fausseté du vieux dogme, leurs mains l'ont renversé ; mais leur intelligence, absorbée par la grandeur de cette œuvre, n'a pu s'en dégager et embrasser d'autres perspectives. Les jeunes, ceux qui en 1823 ont vingt ou vingt-cinq ans, héritiers de ces sceptiques, arrivent sur la scène nourris dans le mépris du vieux dogme, libres du soin déjà rempli de le réfuter, avides de nouveautés et pleins des besoins de leur époque, qu'aucun préjugé ne les empêche de ressentir. A eux se dévoile l'énigme qui avait échappé aux autres : à eux le doute ne paraît plus la révolution, mais sa préparation. Ils aperçoivent l'autre moitié de la tâche, et sentent la nécessité de la vérité ; et parce que, seuls, ils la sentent, ils savent qu'en eux seuls est l'avenir, et par conséquent la force. » Cette juvénile et véhémente philippique est intitulée : *Comment les dogmes finissent*. Ce sont ces quatre mots qui accompagneront désormais le nom de Jouffroy, comme le fameux *que sais-je?* suit toujours le nom de Montaigne. Ce fait a une importance apologétique beaucoup plus considérable que les conclusions, pourtant si judicieuses, de M. Ollé-Laprune, et il constitue pour les catholiques un double avantage.

Il nous permet d'abord de réconforter ceux d'entre nous qui seraient tentés de se laisser aller au découragement, non pas comme catholiques, mais comme Français. Vous pensez que les forces catholiques déclinent, dans notre pays de France, en cette fin de siècle, et je reconnais que quelques-unes de vos craintes, malheu-

reusement, sont trop fondées. Cependant, lisez ce qu'impriment les journaux anticléricaux ; ce sont de perpétuelles protestations contre ce qu'on appelle les envahissements de l'Eglise. Il est très vrai que les journalistes anticatholiques exagèrent a dessein ; ils se donnent le double plaisir de jouer la comédie et d'agiter, devant ces bons électeurs, le spectre clérical. Nous ne sommes pas dupes Tout de même, on distingue souvent à travers leurs effets de rhétorique, l'accent de la vraie colère. S'irriteraient-ils à ce point contre ce qu'ils sauraient être de vrais fantômes ?

Au contraire, Jouffroy et un grand nombre de ses contemporains croyaient de très bonne foi, en 1824, que l'Eglise avait perdu toute influence et même sa raison d'être. Leurs affirmations n'ont aucune valeur s'il s'agit de l Eglise universelle, car la géographie religieuse était alors peu avancée. Mais des preuves existent que l'Eglise de France traversa, durant les dernières années de la Restauration, une crise redoutable. Jamais, durant tout le XIX[e] siècle, l'opinion n'a été plus hostile aux catholiques, jamais la foi n'a été plus languissante. Le P. Gratry raconte, dans ses *Souvenirs de jeunesse*, que le chef d'un établissement d'instruction publique, sous la Restauration, dit à ses élèves : « Communiez à Pâques. Moi qui ne suis pas croyant, je le fais bien ». « Un tel temps, ajoute avec raison M. Ollé-Laprune, mérite quelques-unes des invectives de Jouffroy. Bautain le montre admirablement : la religion, commandée ou conseillée d'une façon maladroite à tout le monde, et parfois intéressée et hypocrite, perdait sa dignité, son efficacité ; et plus on prétendait la relever dans les institutions, plus on l'abattait dans les âmes. »

Pour quiconque s'en tient non pas aux étiquettes,

mais aux réalités religieuses et sociales, il semble bien établi que le catholicisme a fait des progrès en France, depuis le commencement du XIXe siècle. Il ne faut pas dédaigner ces motifs d'espérance.

Mais il y a autre chose. Lorsque, jetant un coup d'œil sur l'état actuel de l'Église et sur les preuves de vitalité qu'elle donne dans le monde entier, nous nous rappelons le mot malheureux de Jouffroy, sur la disparition des dogmes, nous nous contentons de sourire. Pauvre Jouffroy, quelle énorme sottise il a dite ! Mais nous savons encore qu'il ne faudrait pas le juger uniquement sur ce mot malheureux ; nous savons qu'il avait de grandes qualités de cœur et d'esprit. Le saura-t-on dans cent ou deux cents ans d'ici ? C'est au moins douteux. Mais la malheureuse phrase survivra, elle jouera inévitablement un certain rôle dans les polémiques, et au fur et à mesure qu'on connaîtra moins Jouffroy lui-même, tout ce qu'elle renferme de ridicule apparaîtra avec plus de force.

Ceci c'est de l'histoire et de la prophétie. Le cas de Jouffroy nous fournit-il quelques indications utiles pour la direction morale des jeunes gens qui, en ce moment même, ont de 18 à 25 ans ?

Les motifs pour lesquels les jeunes gens perdent *la foi*, aux environs de la vingtième année, ont peu varié, ils sont presque toujours au nombre de deux, savoir : l'orgueil et la sensualité. Nous avons sur ce point des aveux très précis qui nous permettent de ne pas hésiter. Il est prouvé, d'autre part, que ces mêmes motifs avaient beaucoup moins de force au dix-septième siècle, par exemple, durant lequel les jeunes gens, après avoir traversé la crise que l'on sait, revenaient presque toujours à la foi de leur jeunesse. Les chrétiens du XVIIe siècle pouvaient, à un moment donné, agir con-

tre les indications impératives de leur conscience morale, ils n'essayaient pas de la fausser. Nombre de jeunes gens, aujourd'hui, après avoir succombé à certaines tentations, refusent de se reconnaître coupables et justifient ou glorifient leur conduite par des arguments empruntés à la métaphysique. N'ayons pas la candeur de croire que cette fierté rationnelle tient au progrès des sciences philosophiques, non, elle tient tout simplement à l'ignorance religieuse des jeunes générations.

Et maintenant à cette consultation trop longue peut-être, il faut une conclusion précise.

S'il s'agit d'un jeune homme en particulier, le cas n'offre pas de difficultés bien sérieuses. Il ne faut pas chercher la cause de ses doutes, dans la science, mais, au contraire, dans l'ignorance religieuse, dans la faiblesse contre certaines tentations, dans l'orgueil. Les hommes compétents savent tous quels remèdes on doit appliquer à ces sortes de maladies morales.

Mais s'il s'agit de créer une sorte d'hygiène religieuse et surnaturelle, qui protège contre le doute l'âme des jeunes gens chrétiens, en général, la question est infiniment plus grave. Tout simplement, il faut établir la prédominance sociale et intellectuelle du catholicisme. Il ne dépend pas de nous d'obtenir un tel résultat, mais il dépend de nous peut-être de faire régner, dans certains milieux, une intensité et une pureté plus grandes de la vie catholique. N'y a-t-il rien à faire sur ce terrain ?

Un religieux éminent, dont j'apprécie le talent et le caractère, morigénait naguère avec quelque humeur les écrivains penseurs, orateurs, fondateurs d'œuvres qui veulent faire prévaloir autour d'eux leurs idées sur la défense de l'Eglise. Il raillait doucement leurs

illusions et leur candeur. Après y avoir bien réfléchi, j'ose dire, en toute simplicité, que le religieux dont je parle, se trompe. Un peu de candeur ne messied pas à ceux qui se dévouent, et lui-même, le censeur aimable et fin, n'est-il pas la victime d'une grosse illusion, lorsqu'il veut nous ramener tous à la conception exacte de nos véritables forces ou, pour dire vrai, de notre impuissance personnelle ? A ses risques et périls, avec tous les égards qui sont dus à la hiérarchie, au talent, à l'âge, chacun a le droit et le devoir de dire comment il conçoit la meilleure manière de servir l'Eglise. De la diversité des opinions sincères jaillira une certaine lumière. Il importe grandement, je crois, d'établir une classification, par ordre d'importance, parmi les bonnes œuvres. Je connais des régions de la France catholique, où la manie des constructions sévit d'une façon déplorable ; on élève des chapelles splendides, quand il le faut, ce qui est fort bien, mais aussi quand le besoin ne s'en fait nullement sentir. Pendant ce temps, ceux qui s'occupent d'enseignement supérieur, par exemple, se heurtent à des difficultés insurmontables ..

Et ceci me ramène au cas de Jouffroy. Pour que devînt inoffensive la crise intellectuelle et religieuse dont souffrent des jeunes gens, il ne faudrait, à l'heure qu'il est, que peu de chose ; il ne faudrait, peut-être, que rendre d'abord possible, puis plus facile, puis, dans une certaine mesure, agréable, la lecture des œuvres vraiment catholiques.

---

# ROMAN DE LYS

Il y a une douzaine d'années, environ, que M. Gabriel d'Annunzio a fait son apparition dans notre siècle littéraire, semblable à une comète étincelante, et, depuis cette époque, il le remplit de ses feux. Si vous n'avez pas lu ses œuvres, j'ai le regret de vous dire que vous manquez à vos devoirs les plus élémentaires. Un homme qui a le souci de sa réputation littéraire, doit avoir lu les romans de Gabriel d'Annunzio.

Hélas !... Oui, je les ai lus, ou, du moins, j'ai lu les trois plus célèbres, et c'est pour éviter à d'autres cette fâcheuse aventure que je viens ici expliquer mon sentiment. Nombre d'esthètes ne manqueront pas de me traiter de barbare, mais, Dieu merci, ils ne représentent pas toujours la vraie esthétique, et si, par grand hasard, ils avaient, pour une fois, cet honneur, il ne faudrait pas nous en émouvoir. Lorsqu'un conflit authentique se déclare entre la morale et l'art, notre hésitation, à nous croyants, ne saurait être de longue durée. Le cas de M. d'Annunzio me semble moins compliqué. Ce romancier exotique offense à peu près toujours la saine morale, et, assez souvent, sinon toujours, la saine littérature. Est-ce qu'on ne pourrait pas avoir recours à un protectionnisme littéraire qui nous défendrait contre ses produits ?

Le premier roman de M. d'Annunzio qui me soit tombé sous la main a pour titre *Episcopo et Cie*. Un mot peut suffire à le caractériser ; malheureusement, ce mot n'a pas reçu droit de cité dans la langue des honnêtes gens, malgré les efforts heureux de Virgile, de Victor Hugo, de M. Taine et de quelques autres. Mais vous connaissez la périphrase du bon Delille sur l'animal qui se nourrit de glands... Eh bien ! vous avez compris ce dont il s'agit dans *Episcopo et Cie*. Sauf *Lourdes* et un peu *le Rêve*, je n'ai jamais rien lu de M. Zola, mais j'imagine que dans *Episcopo et Cie*, M. Gabriel d'Annunzio a voulu rivaliser avec M. Zola.

Instruit par une fâcheuse expérience, j'ai entr'ouvert avec précaution un second roman du jeune écrivain : *l'Enfant de volupté*. La corruption qui s'étalait cynique, populacière et répugnante, dans *Episcopo et Cie*, se présente ici avec des prétentions esthétiques et aristocratiques. Estimant sans doute M. Zola vieux jeu, M. Gabriel d'Annunzio copie maintenant M. Paul Bourget, non pas le Paul Bourget assagi de ces dernières années, mais le Paul Bourget, très inquiétant, qui se réclamait de Renan, de Flaubert et de Baudelaire. Quiconque a un tant soit peu souci de la morale, n'hésitera pas à flétrir, avec la plus grande énergie, une œuvre comme *l'Enfant de volupté*.

Mais peut-être pourrait-on parler avec précaution des *Vierges aux rochers*, le premier des « romans de lys ».

Cette fois, M. d'Annunzio, qui décidément se révèle comme un écolier volage, cette fois, dis-je, M. d'Annunzio a pris pour modèles MM. Maurice Barrès et Huysmans. De ce dernier nous aurions occasion peut-être de parler tout à l'heure, à propos de l'héroïne mystique du roman, mais je dois ajouter qu'il

n'arrive qu'au second plan. M. Barrès, au contraire, a droit à une mention spéciale et très honorable, peut-être même à quelque chose de plus. L'idée fondamentale du livre est une idée absolument « barrésienne ». M. Gabriel d'Annunzio s'analyse, s'exacerbe et s'exalte dans la solitude ; il se complaît dans l'étude de son Moi, il développe les énergies de son Moi, et finalement, il se décide à en découvrir toutes les beautés aux yeux des esthètes, voire des barbares. C'est pourquoi, les *Vierges aux rochers* ne joueront qu'un rôle secondaire, mais elles auront le grand honneur de faire ressortir la supériorité psychique et intellectuelle de Claude Cantelmo, le héros du roman, c'est-à-dire, en réalité, de M. d'Annunzio lui-même. Nous connaissions, depuis longtemps, ce thème inventé et amplifié par M. Barrès. Seulement, de grandes différences existent entre le modèle et l'imitation. M. Maurice Barrès, un remarquable pince-sans-rire, s'amuse énormément de toutes les cérémonies dont se compose le culte du moi, et il nous amuse ; M. d'Annunzio a l'air de « croire que c'est arrivé »..., et il nous ennuie.

Outre l'idée générale du roman, l'écrivain italien a emprunté à M. Maurice Barrès nombre d'idées secondaires. De même que le Philippe de M. Barrès dialogue avec Simon, de même le Cantelmo de M. d'Annunzio converse avec son Daïmon, personnage un peu ancien, emprunté à cet autre pince-sans rire de haute envergure, qui s'appelait Socrate. Et de même enfin que Philippe adressait, à ceux qu'il appelait ses intercesseurs, des invocations grotesques et presque sacrilèges, de même Claude Cantelmo rédige des apostrophes et des prières saugrenues à la multiple beauté des choses. Mais craignant, et non sans raison, d'être accusé de plagiat, M. d'Annunzio, pauvre inventeur, s'est appli-

qué à démarquer un peu les idées qu'il emprunte. M. Barrès, dans ses prières, copiait ou plutôt parodiait saint Ignace de Loyola ; M. d'Annunzio parodie saint François d'Assise : « Loués soient-ils maintenant et toujours, mes ancêtres, pour les belles blessures qu'ils ouvrirent, pour les beaux incendies qu'ils allumèrent, pour les belles coupes qu'ils vidèrent, pour les beaux vêtements dont ils se parèrent, pour les beaux palefrois qu'ils caressèrent, etc., etc. » M. Maurice Barrès a, d'une certaine manière, découvert le Vinci, loué le Vinci, chanté le Vinci en strophes à peu près lyriques. M. d'Annunzio trouve moyen de renchérir sur cette admiration exubérante ; il s'inspire de la philosophie du Vinci, de la poésie du Vinci, et même de la peinture du Vinci.

Aimez-vous Léonard ? on en a mis partout.

M. Barrès s'était fait son jardin, qui est célèbre ; M. d'Annunzio a deux jardins, l'un pour les trois sœurs, l'autre pour Massimilla, seule. On connaît le dédain que M. Barrès a professé à l'égard des électeurs, aussi longtemps qu'il n'a pas eu besoin de leurs suffrages. Le dédain de M. d'Annunzio pour la plèbe se répand en couplets interminables.

L'intrigue des *Vierges aux rochers* est à peu près nulle. Claude Cantelmo — un vrai prince charmant — fait une visite à une famille très noble et ruinée, qui mène, en un castel solitaire, une vie aussi triste et solennelle qu'intéressante et belle, aux yeux experts d'un esthète. Le chef de cette famille, le prince Montaga, attend, dans un isolement hautain, le retour de ses amis, les rois en exil : sa femme est devenue folle, ses deux fils le deviendront bientôt ; lui-même regrette

le passé et daigne interroger ses visiteurs sur les choses du présent.

Nous avons d'abord à saluer les trois filles du prince, les trois vierges aux rochers, qui ont attiré dans cette solitude, sorte de sépulcre esthétique, le jeune Claude Cantelmo. La première s'appelle Anatolie : vous et moi nous dirions qu'elle a de remarquables qualités de ménagère,et qu'elle s'annonce comme une mère de famille parfaite. Ecoutez comment elle s'exprime par l'intermédiaire de M. d'Annunzio : « En songe,toute une nuit, j'ai mystérieusement veillé sur le sommeil d'un enfant. Tandis que son corps dormait avec une respiration profonde, je tenais dans mes paumes une âme tangible, comme une sphère de cristal et... » La seconde vierge a nom Massimilla; elle se prépare à partir pour le couvent, et comme la mode est à un certain état d'esprit que nos décadents, bien à tort, appellent mysticisme, elle va jouer le premier rôle dans le roman.La troisième vierge répond au nom de Violante; elle a pour mission de représenter la beauté plastique : l'auteur, qui doit avoir l'habitude de manier les appareils photographiques, nous la dépeint, sous des aspects multiples, assise, agenouillée, pleurant comme une nymphe près d'une source, broyant des violettes, ou se penchant avec grâce sur un abîme. Violante ne dit presque rien, mais on nous apprend qu'elle passe sa vie à respirer des parfums violents, ce qui peut amener sa mort à brève échéance.

Quelle sorte de sentiment inspire chacune des trois vierges au jeune Cantelmo? Vous l'avez deviné peut-être; il voudrait les épouser toutes trois, mais, ne le pouvant pas, il se contente de les rendre à jamais malheureuses; puis, toujours satisfait, toujours riant à son propre mérite, il continue à faire des phrases, selon

la dernière mode du quartier latin. Et c'est toute l'intrigue. De ce thème, sur lequel l'auteur italien vient de broder de si éloquentes et si pompeuses variations, on avait tiré depuis longtemps, en France, une petite romance anodine, gracieuse et légèrement ironique, autant que je m'en souviens, et que, dans des familles très respectables, les jeunes filles ont la permission de jouer au piano.

Au risque de m'attirer toutes les foudres des esthètes, j'achève de révéler mon secret plein d'horreur : il me paraît infiniment probable que la petite romance française survivra au grand roman italien.

Massimilla, étant déjà religieuse, puisqu'elle se considère comme une clarisse, nous appartient un peu, je dis un peu, car l'héroïne de M. d'Annunzio n'est ni aussi chrétienne, ni aussi mystique qu'il se l'imagine. Nous voyons tous les jours, nous prêtres, des vocations religieuses naître, se développer, et s'épanouir ; nous connaissons, mieux que quiconque, les mobiles divers auxquels obéissent les jeunes filles en entrant au couvent. Les admirateurs de M. d'Annunzio trouveront, sans doute, naturel que nous nous permettions de rectifier quelques-uns de ses dires.

Il conviendrait d'abord d'établir une distinction entre la vocation religieuse et le mysticisme, qui paraissent ne constituer qu'une seule et même chose, aux yeux de l'auteur. Telle grande dame qui se conforme, avec assez de bonne grâce, à certaines exigences de la vie mondaine, fait tous les jours une longue méditation sur un chapitre de sainte Thérèse, de saint Ignace ou de saint Jean de la Croix. Mais nous savons d'excellentes religieuses, qui remplissent avec un dévouement admirable des fonctions très prosaïques, sans avoir le temps ni le goût de se livrer à des considérations mystiques.

M. d'Annunzio se trompe encore, lorsqu'il nous présente Massimilla comme un type de vraie religieuse; j'estime, au contraire, qu'elle a une vocation très prononcée pour le mariage. Elle avait été fiancée à un M. Simonetto, gentilhomme herboriseur, qui mourut quelques jours après la célébration des fiançailles. Pendant deux ou trois ans, Massimilla, désespérée, ne vécut que du souvenir du cher défunt, puis se decida enfin à entrer au couvent. C'est à ce moment que le héros du livre, Claude Cantelmo, ou plutôt M. d'Annunzio lui-même, s'offre à ses yeux. Deux jours après, Massimilla laisse voir les sentiments que lui inspire Claude, et rejette, à une date indéterminée, le jour de son entrée dans la vie religieuse. Un confesseur avisé ne s'y tromperait pas, il lui dirait : Mon enfant, mariez-vous, même au risque de prendre un gentilhomme un peu moins noble et encore plus pauvre que vous.

Mais cette détermination ne ferait pas l'affaire de l'écrivain, qui veut se donner le plaisir d'expliquer le mysticisme par la physiologie. Renan a introduit parmi nos gens de lettres la déplorable habitude de provoquer des curiosités malsaines autour de tout ce qui est chaste. Les malheureux ! ils ne s'aperçoivent pas ou feignent de ne pas s'apercevoir qu'ils accomplissent une besogne aussi laide et mauvaise que facile. Ils procèdent à un renversement de tout l'ordre moral. La véritable vie chrétienne consiste à lutter sans cesse contre nos penchants grossiers, et c'est vraiment un spectacle admirable, le plus beau que nous puissions contempler, peut-être, de voir des créatures mortelles vivre la vie des anges dans des corps de péché ! Nos renanistes, persuadés qu'ils ont trouvé la fin du fin psychologique, s'efforcent de nier et de dénaturer le triomphe de l'âme sur le corps. Supposez un botaniste,

qui tient entre ses mains un beau lis : il établit, en une longue dissertation plus ou moins scientifique, les rapports qui existent entre la blancheur du lis et le fumier qui entourait les racines de la plante. Mon Dieu ! nous le laissons dire tout à son aise, mais, quelles que soient ses conclusions, nous persistons à nous détourner des tas de fumier, et à contempler avec admiration la corolle du lis.

M. d'Annunzio procède avec les âmes, comme le botaniste dont nous parlions, avec le lis. Massimilla aime de toute son âme, un peu enfantine, le Dieu crucifié qu'elle s'apprête à prendre pour époux. Tortueusement, et avec une sorte de solennité théâtrale, M. Claude Cantelmo d'Annunzio s'efforce d'éteindre la foi chez cette jeune fille, qui a un absolu besoin de croire.

« Et lorsque enfin ce dur labeur est accompli, il advient parfois que les mains guéries de l'Epoux se retirent à l'improviste. Il semble que bien rares soient les épouses auxquelles il est donné de les voir revivre vraiment...

Et elle murmurait, la vierge servile :

— Dieu veuille que je sois cette élue !...

Je lui disais :

— Ah ! chère sœur, songez quelle force immense doit avoir en soi cette élue, pour faire revivre une main morte, et pour la contracter si violemment !

— Je n'ai aucune force, mais j'en implorerai du Seigneur.

— Le Seigneur pourra seulement vous rendre la force que vous lui aurez infusée vous-même, ô Massimilla. »

Ce langage est d'autant plus perfide, qu'il parodie les avertissements donnés par l'Eglise aux jeunes filles qui demandent à entrer en religion. A chaque cé-

rémonie de vêture, le prédicateur prévient la novice qu'après les jours de joie spirituelle viendront les jours de tristesse, durant lesquels l'âme se croira abandonnée par son Dieu. C'est même là le fond de la doctrine mystique. « La purification qui conduit l'âme à l'union divine, a dit saint Jean de la Croix, peut recevoir la dénomination de nuit, pour trois raisons... La troisième est le terme où l'âme tend, terme qui est Dieu. Être incompréhensible et infiniment au-dessus de nos facultés, et qu'on peut appeler, par là même, une nuit obscure pour l'âme durant son pèlerinage ici-bas... Dieu est une bénédiction abondante qui, à la faveur de la seconde nuit, c'est-à-dire de la foi, se communique à l'âme d'une manière si secrète et si intime, que c'est un autre genre de nuit pour elle. Et même, cette dernière communication a lieu dans une obscurité plus profonde que les précédentes, comme nous le dirons dans la suite. Aussi longtemps que se consomme l'union de l'épouse avec la sagesse de Dieu, l'âme est entièrement plongée dans les plus épaisses ténèbres... »

Voilà ce qu'on dit à toutes les vierges qui désirent s'avancer dans les voies de la perfection, mais elles savent que ces ténèbres n'auront qu'un temps, et elles chantent avec le même saint Jean de la Croix :

Je n'avais ni guide ni lumière.
Excepté celle qui brillait dans mon cœur.
Cette lumière me guidait,
Plus sûrement que celle du midi,
Au terme où m'attendait
Celui qui me connaît parfaitement.

Au contraire, la disparition de l'Époux divin, que M. d'Annunzio annonce à sa pénitente, est absolue et définitive ; elle ne peut produire que le désespoir. C'est bien ce qu'attend l'étrange confesseur pour attirer

à lui toutes les ardeurs de cette pauvre âme repoussée par son Dieu. N'est-ce pas abominable (1) ?

Et malheureusement, l'entreprise ne réussit que trop bien, la pauvre Massimilla, qui a un instant oublié Dieu sent son cœur envahi par l'amour humain, elle attend la très banale déclaration et la demande en mariage. Mais Claude Cantelmo n'entend pas ainsi les choses; il tourmente encore, pendant quelques jours, l'infortunée Massimilla, puis il la renvoie à ce couvent dont il l'a dégoûtée d'avance. On n'est pas plus féroce. Elle mourra probablement de regret, de douleur et d'ennui, Claude se le dit avec fatuité, et peut-être croit-il jouir de la plus délicate et de la plus haute joie psychologique, qu'un esthète ait jamais connue. « Réchauffez, dit-il à Massimilla, réchauffez vos mains au soleil, ces pauvres mains, car, d'ici peu, vous les tiendrez croisées sur votre poitrine ou cachées sous le tablier de laine brune, dans l'ombre..... » « Si je possédais le pouvoir de te façonner un beau destin, à la manière de l'artiste

(1) Sans s'en douter, Claude Cantelmo copie ici un criminel, le fameux Robert Greslou, de M. Paul Bourget. Seulement, Claude s'admire béatement, tandis que Robert Greslou s'apprécie lui-même à sa véritable valeur. « Puis, elle se tut. Ces quelques minutes suffisaient pour me révéler la place que j'occupais déjà dans sa pensée... Pourquoi ai-je imaginé subitement de me draper ainsi dans la poésie d'une grande douleur ? .. Cette simagrée romanesque dénonçait-elle l'hystérie de vanité qui pousse quelques enfants à mentir, eux aussi, sans raison et avec tant d'inattendu ? Une vague intuition me fit-elle apercevoir, dans ce cabotinage de déception et de mélancolie, le plus sûr moyen d'intéresser davantage la sœur du comte André ?. . Aujourd'hui que l'irréparable s'est accompli, et par une pénétration rétrospective horriblement douloureuse — car elle me convainc tout ensemble d'inintelligence et de cruauté — je comprends que j'avais dès lors inspiré à Charlotte le plus vrai, le plus tendre aussi des sentiments. Toute la diplomatie psychologique à laquelle je me suis livré fut donc l'odieux et ridicule travail d'un écolier dans la science du cœur. » (*Le Disciple*, page 185.)

qui modèle la cire obéissante, ô toi, Massimilla, qui, pour venir à ma rencontre, sortis du jardin aride où un vœu funèbre t'avait enfermée (1), j'achèverais par la mort ta figure idéale, par l'opportune mort j'achèverais ta profession ; car nulle autre heure ne t'attend à laquelle tu puisses trouver quelque prix, puisque tu as atteint une fois cette région de la vie, au delà de laquelle on ne peut plus avancer... Alors, sous le regard immobile de la cariatide prosternée, je voudrais creuser moi-même une fosse pour ta dépouille mortelle, et je voudrais t'y disposer comme les gentilles dames disposèrent Béatrix dans la vision du Dante. Mais je ne poserais sur ta sépulture, ni la croix, ni aucun signe pieux, non, j'évoquerais le dernier enfant des grâces, né en Palestine, comme ton céleste Epoux, Méléagre de Gadara. O Terre, sois-lui légère.... »

Marchand de phrases, va ! il convoque à l'enterrement civil d'une vierge chrétienne et le Dante et Méléagre et qui encore ?... le Jésus, Dieu et homme, que nous adorons. Est-ce que la France qui lit supportera longtemps encore un pareil galimatias ?

Non content d'éteindre la foi dans l'âme de Massimilla, Claude Cantelmo s'applique à ternir sa pureté d'imagination. Après avoir fait un tableau très sombre des tristesses de la vie du cloître, il s'écrie : « Ah ! chère sœur, lorsque vous aurez reçu, vous aussi, cette glace, qui réchauffera jamais cette petite âme ?

— Qui réchauffait l'âme de sainte Claire et la rendait si ardente ? m'opposa la clarisse.

— Un homme : saint François d'Assise... »

(1) Comparer tout ce verbiage au mot si profond de Mme de Maintenon : Racine, qui aime à pleurer, viendra à la profession de sœur Lalie.

Je n'essaierai pas de prouver tout ce qu'il y a d'indélicatesse morale dans cette manière de troubler une pauvre jeune fille. L'esprit a son ordre, a dit Pascal, le cœur a le sien, et ces sortes de choses appartiennent à l'ordre du cœur, lequel n'admet pas les démonstrations géométriques.

Heureusement, les faits sur lesquels M. d'Annunzio appuie toutes ses considérations psychologiques et morales frappent, par leur invraisemblance, les moins avertis d'entre les lecteurs Claude Cantelmo a composé des ouvrages qui offensent également la foi et la morale. Les vierges aux rochers le savent, et non seulement elles l'accueillent avec bonne grâce, mais elles se disputent ses sourires, et la plus pieuse d'entre elles le prend pour son confesseur. Ah! mais non ! les choses ne se passent pas ainsi dans le cours ordinaire de la vie. Une jeune fille qui se dispose à entrer en religion se tient sur ses gardes, lorsqu'elle se trouve en présence d'un beau jeune homme qui est arrivé dans sa famille avec une réputation d'incrédule et de libertin littéraire. Si elle sort de son jardin fermé pour aller *au-devant de lui*, si elle écoute avec une volupté visible ses phrases flatteuses, elle nous donne le droit de dire ou qu'elle est une sotte, ou qu'elle manque de sincérité. Les vierges chrétiennes authentiques prennent une tout autre attitude, et aux hommes qui jouent auprès d'elles le rôle de serpent tentateur, elles répondent :

« Eloigne-toi de moi, aliment de corruption, car j'appartiens depuis longtemps à un autre amant. Le soleil et la lune admirent la beauté de Celui auquel je garde ma foi. Il a posé un signe sur mon visage, afin que je n'aime que lui. » (Office de sainte Agnès.)

Quand on a le bonheur de vivre dans le commerce des âmes vraiment religieuses, on se fait de leurs qua-

lités une conception un peu différente de celle qui a cours dans la littérature contemporaine. Il est vrai que nos docteurs en néo-mysticisme puisent leur érudition dans l'étude des primitifs. Mais les primitifs ne sauraient être rendus responsables de toutes les divagations qu'on se permet, à propos de leurs chefs-d'œuvre.

Pendant que j'écris ces lignes, je n'ai qu'à lever les yeux pour contempler une reproduction d'un tableau de Memling : *la Vierge aux donateurs*. Ce qu'il vaut au point de vue de la composition, de la couleur et du dessin, les hommes compétents nous l'ont expliqué avec précision. Mais nous pouvons, nous autres profanes, exprimer tout simplement l'impression morale que nous éprouvons en l'admirant. Cette impression ne concorde pas avec les dires de nos décadents. Ceux-ci nous parlent de je ne sais quelles zones de silence, de satin, de petite chapelle, de velours mystique, de figures en forme d'amande, etc., etc. Supposons que toutes ces métaphores aient un sens, et puis demandons-nous, en langue vulgaire, ce que pensent, ce qu'aiment, ce que rêvent les personnages de Memling. D'où vient l'air angélique de leurs figures pourtant assez gauchement peintes ? Uniquement de ce que leurs physionomies proclament si haut, à savoir, la victoire de l'esprit sur la chair, la subordination de la vie générale de l'humanité à la vie religieuse. Puis, ces personnages sont sérieux, sincères, simples et doux, toutes qualités qui ne se trouvent pas aussi souvent qu'on le croirait, dans nos tableaux modernes. La joie de vivre, l'orgueil, l'égoïsme, l'inquiétude, l'envie et le désespoir se lisent, tour à tour ou à la fois, sur les grandes figures que les peintres ont immortalisées, depuis la Renaissance. Détachement, paix, résignation, renoncement, certitude de posséder un bonheur définitif

et infini, voilà ce que disent les mystiques personnages de Fra Angelico et de Memling. En leur présence, nous devons donc éprouver une impression surtout morale. Tandis qu'ils écoutent les élucubrations de leurs étranges admirateurs, ils ont l'air de dire en souriant : Hommes du XIXe siècle, vous faites sur nos habits, sur nos gestes, sur nos ameublements, des remarques interminables qui nous surprennent, et auxquelles, dans tous les cas, nous n'attachons que très peu d'importance. En commandant ce tableau à un peintre, nous n'avons voulu que glorifier la Vierge très sainte, et, autant que possible, édifier ceux qui auraient un jour l'occasion de contempler nos portraits. Vous vous dites chrétiens, et bien que n'ayant jamais rien lu dans nos saints livres ou chez nos théologiens, de toutes les choses étranges que vous nous révélez, nous voulons bien croire en effet que vous êtes chrétiens. Mais alors pourquoi cherchez-vous autre chose que des sentiments d'édification ? Cette vierge si idéalement pure devant laquelle nous nous prosternons, vous inspire-t-elle, oui ou non, le désir de conformer votre vie à la sienne ? Cela seul a du prix à nos yeux. Le reste n'est que vanité et affliction de peintre.

On ne peut pas dire de Claude Cantelmo lui-même, comme de Massimilla, qu'il manque de vraisemblance, puisqu'il semble se confondre avec l'auteur. Non,... seulement M. d'Annunzio a lu tant de romans à trois francs cinquante, et il s'est si bien approprié leur substance, qu'il a réussi à se faire une âme extrêmement composite. Il a d'abord une puissance d'exaltation vraiment peu commune. « Je pourrais, dit-il, élever une âme virile dans les hautes régions où la valeur de l'acte et la splendeur du rêve convergent en un même sommet ; je pourrais, de la profondeur de son incons-

cience, extraire les énergies occultes, ignorées, comme les métaux dans les veines de la pierre brute. »

Il pourrait tout cela, Claude Cantelmo, et bien d'autres choses encore. Ecoutez : « Je me mis à l'œuvre avec l'espoir de réussir à déterminer, par un contour précis et fort, cette figure de moi-même dont l'actualité résultait du concours de tant de causes lointaines, opérant depuis un temps immémorial à travers une série infinie de générations. La vertu de ma race, celle qui, dans la patrie de Socrate, s'appelait εὐγένεια, se révélait plus puissante à mesure que la rigueur de ma discipline devenait plus sévère, et mon orgueil croissait avec mon contentement, car je pensais que sous l'épreuve de ce feu, beaucoup d'autres âmes auraient tôt ou tard manifesté la vulgarité de leur essence. Mais parfois, des racines mêmes de mon être, jaillissaient à l'improviste des poussées d'énergie »

Il est évident qu'un homme animé de telles dispositions et doué d'une telle énergie ne peut faire que des prodiges. Voyons ces prodiges.

Je préviens les personnes pressées qu'elles ne les découvriront pas de sitôt. Même aux yeux de la plupart des lecteurs, le roman de M. d'Annunzio ne déroule qu'une série de très banales histoires. Un jeune homme va rendre visite à une famille amie, il cause avec ses hôtes, il fait deux ou trois promenades durant lesquelles il cherche à déployer ses divers talents. Où se trouve ici l'héroïsme ? Faites-vous, je vous prie, une âme d'esthète et tâchez de bien comprendre la pensée du très symbolique écrivain. Claude visite le château en compagnie de Violante ; celle-ci ouvre une fenêtre d'où l'on aperçoit une sorte d'abîme, une vallée abrupte au fond de laquelle bouillonne un torrent. — Eh bien, et après ? — Après ?... pendant que vous contemplez le

paysage, comme un touriste ennuyé, l'âme de Claude évoque toutes les prouesses des ancêtres de Violante et de ses ancêtres à lui, des incendies, des batailles, des fleuves de sang, et elle s'enthousiasme et elle s'enivre de grande éloquence. « Une sorte de vibration impétueuse traversa tout mon être, l'exaltant soudain au sentiment d'une grandeur muette et terrible. »

Il appelle cela de la grandeur ; c'est du snobisme. Nombre d'érudits, d'historiens ou même de simples amateurs se mettent en pantoufles et en robe de chambre, pour étudier le moyen âge militaire ; ils arrivent à le comprendre à peu près aussi bien, peut-être mieux que M. d'Annunzio lui-même, mais ils ne se croient pas tenus, pour cela, de prendre des attitudes de héros. Ces sortes d'occupations relèvent de la simple pédagogie ; elles n'ont rien de commun avec la haute féodalité. Mais depuis Barbey d'Aurevilly, l'homme aux bottes molles qui s'appelait le connétable, de jeunes fats se sont mis en tête de se costumer en vénitiens ou en barons du moyen âge et de jouer au grand seigneur. Ils croient en imposer au bon public qui se gausse d'eux et qui les prend tout simplement pour ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire pour de pauvres plumitifs assoiffés de vulgaire réclame.

Si Claude Cantelmo n'accomplit aucun exploit d'héroïsme digne de passer à la postérité, il développe du moins, avec feu, de longues théories sociales. Il n'est que juste d'ajouter qu'il a raison. Le vieux prince de Montaga, qui vit seul dans son château depuis des années, n'est plus du tout au courant de ce qui se passe dans le monde. Le beau mérite vraiment de l'éblouir, de détruire ses nobles illusions, et puis de lui ouvrir des horizons nouveaux... nouveaux pour lui.

Car M. d'Annunzio n'invente rien, je vous assure, il se contente de reproduire les systèmes qu'on commence généralement à abandonner. C'est ainsi qu'il réédite les théories de Carlyle sur le rôle providentiel des héros.

Du culte des héros découle tout naturellement un goût très vif pour les choses de l'aristocratie ; M. d'Annunzio ne s'interrompt jamais de vilipender la plèbe pour exalter les races nobles qui, seules, savent diriger les peuples. Des écrivains français ont mis ces sentiments à la mode, depuis quelques années, et ici encore, M. d'Annunzio ne fait que red re, en termes ampoulés, ce que d'autres ont énoncé en style ordinaire.

Il faut avouer que les beautés des régimes démocratiques que nous avons sous les yeux n'ont rien qui soit de nature à provoquer de grands enthousiasmes. Le plus souvent « le peuple », laissé à ses seules forces, manque de tenue et de dignité. Mais les contempteurs de la plèbe n'en ont pas moins contre eux le verset du *Magnificat* : *Depŏsuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* Que la plèbe, dont nous sortons à peu près tous, nous qui discourons sur les privilèges du patriciat, manque de grâce et de mérite, c'est possible. Nous devons l'aimer tout de même, et lui consacrer tout ce que nous avons de talent et d'énergie, sous peine de violer un des principes fondamentaux du christianisme. Ceux qui pensent, à la suite de M Renan, que les foules ont pour seule raison d'être, de permettre à quelques délicats de discuter sur des sujets philosophiques ou de composer des chefs-d'œuvre d'art, ceux-là s'expriment comme des retardataires, ou plutôt comme des courtisans de l'ancien régime. Nous regarderions comme criminels les précepteurs de rois qui diraient à leurs élèves : « Le peuple vous appartient ; le peuple n'existe que pour faciliter et multiplier vos plaisirs. » On ne

jugera pas avec moins de sévérité les écrivains qui disent à l'élite intellectuelle de nos jours (quelle élite?) : Vous êtes la seule raison d'être du monde moderne.

S'ensuit-il que nous devions condamner le principe même de l'aristocratie? Non pas. Le christianisme fait naître partout et favorise des aristocraties morales (1). Les premiers chrétiens étaient une élite, mais ils se recrutaient en très grande partie parmi les artisans. *Non multi potentes, non multi nobiles*, leur disait saint Paul. Appliquons-nous donc, tous tant que nous sommes, à préparer le gouvernement des meilleurs. Seulement, ces meilleurs, à quelle marque les reconnaîtrons-nous? C'est sur quoi il serait bon de s'entendre, si possible.

Les écrivains, comme M. d'Annunzio, aiment à nous parler de brocart, de satin, de blasons, de vieux meubles, d'armes forgées par les grands maîtres et, sans doute, tout cet appareil constitue un indice qui n'est pas à dédaigner. Mais il convient aussi de ne pas en exagérer l'importance. En général, les hommes qui jouissent de tout ce luxe, épuisent, plutôt qu'ils ne les augmentent, les forces morales accumulées par leurs ancêtres. Ceux qui méritent vraiment de figurer parmi « les meilleurs », c'est-à-dire les fondateurs d'aristocratie, ont moins de confort, le plus souvent; ils se battent, ils rament, ils mangent, ils dorment en compagnie de la plèbe qu'ils n'ont garde de fuir, comme c'est l'habitude de certains bourgeois récemment anoblis. Jacob gardait les troupeaux, les héros d'Homère, semblables à des dieux, ignoraient l'usage de la fourchette et présidaient à la cuisson du porc; l'incident du vase de Soissons nous ouvre de curieuses perspectives

(1) Celui-là est noble que la nature a fait homme de bien, fût-ce un nègre d'Ethiopie (*Ménandre*, frag. 533).

sur la manière dont Clovis vivait avec ses compagnons. Les femmes, dans ces familles de rois et de pasteurs des peuples, ne jouaient pas un rôle moins pratique : Rebecca allait elle-même remplir sa cruche à la fontaine ; Nausicaa, fille du roi Alcinoüs, faisait la lessive, et nous savons qu'on filait beaucoup du temps de la reine Berthe. Il me semble que ces divers personnages faisaient figure de patriciens aussi bien que tous les Florentins et tous les Vénitiens chantés par les décadents : Florentins et Vénitiens peu authentiques d'ailleurs, car les Médicis, par exemple, marchands heureux en affaires, ne répondaient que très imparfaitement, sans doute, au signalement poétique qu'on nous donne, tous les jours, des patriciens de la Renaissance.

Quand ils définissent l'aristocratie, nos modernes contempteurs de la plèbe moderne doivent donc prendre certaines précautions. L'ameublement, les costumes, l'élégance physique et même l'impertinence de bon ton n'ont pas, il s'en faut, l'importance symptomatique qu'on leur attribue de nos jours. Ce serait encore se tromper, comme l'ont fait M. Taine et M. Charles Maurras, que d'expliquer toutes les qualités de l'aristocratie par la seule habitude d'avoir des serviteurs à sa disposition (1).

(1) La vie d'un plébéien est une guerre. Il est contraint à l'économie, à la défiance, souvent à la ruse, à la rigueur, il est rempli de pensées d'argent, il assiste chaque jour à des actions grossières, plus d'une fois il y prend part ; sa femme est une bourgeoise et une ménagère, et le souci pressant et incessant de faire fortune et de vivre les empêche de s'arrêter aux nuances des sentiments. Faites-les princes dès le berceau ; voyez Mme de la Fayette ou Mme de Clèves, élevées parmi les respects et les magnificences. Si elles sont bonnes, elles seront généreuses ; elles n'ont point gagné leur argent écu par écu, et ne savent pas la peine qu'il coûte. (H. Taine, *Essais de critique et d'histoire*, p. 260.)

Je reconnais que cette habitude donne de sérieux avantages aux natures supérieures, c'est-à-dire exceptionnelles, mais elle risque de déprimer les autres. Nous connaissons de ces hommes dont tous les instants sont absorbés par la toilette, les plaisirs et les chevaux. Or, il faut que la force de la tradition aristocratique agisse sur les natures moyennes.

Reconnaissons donc, de bonne grâce, qu'il y a beaucoup de demeures dans la cité aristocratique ; on n'a pas encore su nous les bien décrire.

Il est cependant une marque dont on ne saurait trop parler, et qui ne trompera jamais ceux qui prennent soin de la bien reconnaître. Méritent de figurer parmi les représentants de l'aristocratie, tous ceux qui par leur sensibilité ou leur intelligence, ou l'énergie de leur volonté, dirigent leurs frères moins heureusement doués, avec une sympathie réelle et persévérante. En d'autres termes, toute aristocratie (1) qui n'est que décorative, n'a qu'une très faible valeur ; elle doit être agissante et au lieu de s'isoler dans les hauteurs, elle doit descendre jusqu'à la foule, comme l'eau descend des montagnes pour féconder les plaines. Il ne m'échappe pas qu'en parlant ainsi j'énonce d'incontestables et immenses truismes. Mais vraiment n'est-il pas un peu nécessaire de les mettre sous les yeux des hommes de notre génération ?

Ecrivains et penseurs sont tous à la recherche d'une aristocratie. Fort bien, et nous n'hésitons pas à louer

(1) Il est superflu de faire observer que je ne viens pas soulever ici une querelle de castes; j'emploie le mot aristocratie dans son sens le plus large: je le prends comme synonyme de classes dirigeantes. Ainsi définie, l'aristocratie comprend la noblesse, la bourgeoisie, les patrons, les intellectuels et les ouvriers les plus intelligents.

leur zèle, mais qu'ils n'aillent pas se fourvoyer dans le domaine des arts décoratifs.

Je n'apprécie pas mieux la philosophie de M. d'Annunzio que sa politique et sa sociologie. Il se pose en disciple de Socrate, et j'avoue qu'on pourrait choisir un plus mauvais maître, mais la manière dont il parle des leçons qu'il a reçues, nous inspire quelques doutes sur son assiduité à les suivre. « Par la seule image de sa vie et de sa mort conservée dans les *Dialogues*, il (Socrate) m'apprit à rechercher et à découvrir, en ma nature, les vertus sincères et les sincères défauts... » Quels sont les *Dialogues* dont nous parle M. d'Annunzio ? Socrate n'ayant rien publié lui-même, il ne saurait être question ici que de Xénophon ou de Platon, ses deux disciples et ses éditeurs plus ou moins fidèles. Or, il faut bien vite écarter Platon, car il idéalise trop Socrate, au point de le rendre absolument méconnaissable. Reste Xénophon qui passe pour n'avoir pas modifié trop sensiblement la pensée du maître. Je viens de parcourir celles de ses pages qui se rapportent à la grande question traitée par M. d'Annunzio. Le vieil Hellène — un patricien authentique celui-là — goûterait médiocrement toutes les fioritures que le romancier italien brode autour du caractère de ses trois héroïnes Passe encore pour Anatolia, dont il parlerait avec beaucoup plus de simplicité, mais il trouverait certainement très mauvais tout ce qu'on nous dit de Massimilla et de Violante.

Il professe, sur la condition des femmes, des opinions pour lesquelles nos esthètes affectent un inexprimable dédain : « Alors, Socrate, continua Ischomachus, je lui conseillai de ne pas rester continuellement « assise comme les esclaves, mais de s'efforcer, en bonne « maîtresse, avec l'aide des dieux, de se tenir debout

« devant la toile, pour apprendre ce qu'elle savait le
« mieux, ou pour apprendre ce qu'elle savait le moins :
« elle aurait l'œil à la boulangerie, serait présente aux
« mesurages de l'intendante, ferait sa ronde pour exa-
« miner si tout était bien en place. A mon avis, ce serait
« là tout ensemble une surveillance et une promenade.
« Je lui dis que ce serait aussi un bon exercice de dé-
« tremper le pain et de le pétrir, de battre et de ser-
« rer les habits et les couvertures. Un tel régime,
« ajoutai-je, lui ferait trouver plus de charme aux
« repas, lui procurerait une meilleure santé, et lui
« donnerait réellement un plus beau teint. Son air
« même comparé à celui d'une servante, son extérieur
« plus propre et sa parure plus décente, n'en seront
« que plus engageants. »

Et maintenant, je me demande si, dans le cours de cette étude, j'ai eu l'occasion de signaler un seul mérite littéraire, un seul, chez M. Gabriel d'Annunzio, romancier célèbre, très apprécié, dans les plus brillants faubourgs de Cosmopolis. Il est juste de reconnaître qu'il a reçu du ciel, pour sa gloire ou pour son malheur, une verbosité extraordinaire. Ce laborieux imitateur de nos plus modernes romanciers s'annonce comme devant surpasser ses modèles par le nombre de pages mises en circulation. Chez lui, l'abondance des mots est en raison directe de l'indigence des pensées, qui a quelque chose de prodigieux. Il développe quelquefois, il amplifie le plus souvent, il se répète, il délaie ; mais surtout, il se complaît dans une débauche de détails puérils qui exaspère le lecteur familiarisé avec les procédés de la littérature contemporaine. A chaque instant, on voudrait pouvoir lui dire : Monsieur, nous voyons très bien où vous voulez en venir ; abrégez, de grâce, ménagez un peu plus notre temps. Pour raconter com-

ment trois jeunes gens coupent quelques branches d'amandiers, il lui faut six pages.

Nous devons encore louer chez M. Gabriel d'Annunzio un certain genre d'érudition que les Goncourt et M. de Hérédia ont mis à la mode. Il est assez savant pour mettre au jour ou inventer des devises. En je ne sais combien de pages, il explique la devise des Cantelmo : *Cave*, *adsum*, qui me paraît avoir, en effet, une certaine allure. Mais j'avoue ne pouvoir supporter celle qu'il attribue aux Montaga : *Sub se omnia*, ou qu'il a peut-être créée de toutes pièces. De deux choses l'une, ou l'homme qui inscrit une telle devise sur son blason se sent assez fort pour la mettre en pratique, et alors c'est un monstre, ou bien il se contente de la faire peindre ou sculpter et, dans ce cas, il nous rappelle Tartarin et Perrichon. *Sub se omnia,* c'est la devise de l'orgueil, quelquefois, et presque toujours de la basse envie, de la cruauté, ou de l'égoïsme enfantin. Elle conviendrait au monstre Anarchy peint par Shelley, à Néron, à Caligula, ou mieux encore aux enfants gâtés qui jouent à barres, qui veulent être toujours premiers, et partout, parce que maman ou bonne maman le leur a dit. Tout autant de catégories de ratés présents ou futurs. On demandait, un jour, à un compatriote de M. Gabriel d'Annunzio, à saint Bernardin de Sienne, le secret de ses succès apostoliques. Il inclina ses mains vers la terre : *Toujours en bas*, dit-il, *toujours en bas.* Voilà une devise que je ne crains pas d'opposer à celle des Montaga ou des Cantelmo...

Arrivé au terme de son « roman de lys », M. Gabriel d'Annunzio prend un air solennel et prophétique. Ici, s'écrie-t-il, non sans quelque majesté, finit le poème des « Vierges aux rochers », bientôt va commencer le poème de « la grâce ». J'avoue que ce ton m'intimide

et je me rappelle Virgile et Dante, au sortir du purgatoire et contemplant déjà les premières lueurs du paradis. Malheureusement pour M. d'Annunzio, son premier roman n'a rien de lilial, et nous avons quelques raisons de craindre que son second n'ait rien de dantesque. Et de fait, quand j'essaie de réunir en un seul tout, les souvenirs que me laissent les *Vierges aux rochers*, ce n'est pas à Dante que je songe, mais bien à un poète épique marseillais, pour lequel d'ailleurs j'éprouve une très grande estime. Vous connaissez, au moins de réputation, le capitaine Marius Cougourdan, commandant du trois-mâts la *Bonne-Mère* du port de Marseille. Après une vie quelque peu orageuse, cet excellent capitaine arrive tout droit aux portes du paradis où il est reçu par saint Pierre.

— Menez-moi, lui dit-il, où vous mettez vos matelots.

— Les matelots ? Oh ! dit saint Pierre, d'un air un peu dédaigneux, nous n'en avons pas.

— Vous n'en avez pas ? Et pourquoi ?

— Ils sont superstitieux ; nous ne voulons pas de superstitieux ici. Nous aimons mieux un athée qu'un superstitieux.

— Superstitieux, c'est-à-dire qu'ils ont la foi. Enfin, c'est bon. Mais voilà deux heures que vous me promenez sans m'avoir dit que nous sommes arrivés au paradis. Y sommes-nous ou n'y sommes-nous pas, que diable !

— Pschitt ! Pschitt ! Pschitt ! éternua trois fois saint Pierre, vous ne vous rappelez donc pas que je vous ai dit : Je vais vous montrer le chemin du paradis. Il est là-bas, le paradis : voyez.

— Mais alors si c'est là-bas le paradis, et qu'ici ce n'en soit que le chemin, tous ces gens que vous m'avez fait voir ?

— Enfin, répondit saint Pierre d'un air pincé, puisque vous y tenez tant, je vais vous y conduire.

Ils marchaient sur un chemin très raide... saint Pierre, qui paraissait surtout en souffrir, levait la jambe en maugréant.

— Vous avez les pieds sensibles ? dit Cougourdan.

— Oh, ne faites pas attention, dit saint Pierre. Et, riant d'un mauvais rire, il regarda Cougourdan comme un fin chasseur regarde une pièce de gibier.

Cougourdan vit ce regard.

— Va, va, je te vois, dit-il, en lui caressant le bout de l'oreille. Mâtin !... plus je vois ce saint, moins il me va. Allez donc vous méfier d'un saint. En attendant, méfions-nous toujours. Si j'ai eu tort, je lui demanderai excuse, voilà.

Le jovial et sympathique Marseillais n'avait pas tort. Ce prétendu saint Pierre, comme il appert de la suite du récit, n'était autre que messire Satan en personne. Hâtons-nous d'ajouter que M. d'Annunzio ne ressemble en rien à Méphistophélès et qu'il ne veut pas jouer le rôle de saint Pierre. Ce n'est qu'un décadent, *unus e multis*, mais un décadent qui se présente à nous comme le Dante des temps modernes. Mâtin !... comme disait Marius Cougourdan, méfions-nous toujours. Si j'ai eu tort, je lui demanderai excuse, voilà.

---

## LES « CORBEAUX »

---

Les chrétiens, les pratiquants, ne s'occupent pas, à l'ordinaire, des choses du théâtre, ce dont on ne saurait les blâmer. Cependant, par le conseil de personnes de piété et de savoir, Bossuet, pour employer ses propres expressions, laissa partir un écrit célèbre sur la comédie, qui obtint un grand retentissement et qui est un pur chef-d'œuvre. D'autre part, des prêtres ou des chrétiens peu mondains peuvent quelquefois se trouver engagés dans des conversations embarrassantes. Un Monsieur, d'ailleurs bienveillant, lance par hasard le nom de Henri Becque et il devine, au jeu de votre physionomie, que vous connaissez à peine ce nom. L'humiliation est petite et elle tourne, en définitive, à la gloire de celui qui la subit, s'il passe, à juste titre, pour fort instruit sur d'autres matières. Il serait tout de même agréable, de dire un mot, un mot juste, sensé, pratique. Et quelle satisfaction n'éprouverait-on pas si, d'une pièce célèbre, on pouvait tirer une leçon morale, chrétienne, intéressante et substantielle ?

Henri Becque était, avant tout, et il sera désormais uniquement l'auteur de la *Parisienne* et des *Corbeaux*. De la *Parisienne*, il n'y a rien à dire, entre chrétiens ; ce sont choses ordurières et irritantes. A chaque instant,

on se surprend à dire au mari de la Parisienne, héroïne de cette horrible pièce : « Imbécile, dadais, crétin, n'as-tu pas dans ta maison quelque balai bien solide, ou une énorme matraque, ou une corde fortement nouée (1) ! » Quand on songe au succès considérable obtenu par la *Parisienne*, on comprend le mot de l'Ecriture sur une catégorie d'hommes censément honnêtes : ils avalent l'iniquité comme l'eau. Ah ! que Bossuet a bien caractérisé le côté moral de ces sortes d'œuvres ! « Qui que vous soyez, prêtre ou religieux, quoi qu'il en soit, chrétien, qui avez appris de saint Paul que ces infamies ne doivent pas seulement être nommées parmi les fidèles, ne m'obligez pas à répéter ces discours honteux : songez seulement si vous oserez soutenir à la face du ciel des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours excusée et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats, je veux dire par les expressions les plus impudentes à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces. »

Vous pensez bien que de pareilles appréciations, à l'heure présente, sont absolument démodées. Les critiques à la mode ne souffrent pas du tout de l'immoralité qui fait le fond de la *Parisienne*, ils ne voient dans cette pièce célèbre que finesse, beauté, vérité psychologique. M. Jules Lemaître a noté que ce qui donne à la *Parisienne* son comique, continu et profond, c'est que Becque « a placé ses deux principaux personnages dans une situation socialement immorale, en leur conservant les sentiments et les préjugés qu'on a dans les

(1) Qu'on veuille bien ne pas m'accuser d'exciter au meurtre ; cette corde n'a rien d'homicide, je la signale comme un instrument de discipline involontaire. Rien de commun avec le célèbre : *Tue-la* de Dumas fils.

situations régulières. Dès lors, et par la force des choses, ils sont prodigieusement comiques dès qu'ils ouvrent la bouche. Et par cela, encore, par cette vue clairvoyante de ce qui est l'essence même du ridicule des choses, Becque est un admirable auteur comique. »

Je transcris ce jugement, sous les plus expresses réserves, même littéraires, à titre de renseignement, pour quelques années encore, utile. Voilà ce qu'on pense dans les bureaux d'esprit qui détiennent le fin du fin dramatique.

Les *Corbeaux*, pièce triste, ne renferment qu'un très petit nombre de pages vraiment immorales, et la lecture en est très instructive.

En deux mots, voici le sujet de la pièce. M. Vigneron, industriel aisé, jouit d'un bonheur bourgeois et grossier qu'il étale complaisamment durant le premier acte ; après quoi, il meurt d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il laisse une situation embrouillée que viennent aggraver, puis compromettre définitivement les hommes d'affaires, les *corbeaux*. Les trois derniers actes de la pièce voient se dérouler les souffrances physiques et morales de Mme veuve Vigneron et de Mlles Blanche, Judith et Marie Vigneron.

Les *Corbeaux* n'ont peut-être pas toute la valeur esthétique que lui attribuent des critiques éminents, parmi lesquels M. Brunetière. Cela manque totalement de vie et de fantaisie poétique. Même lorsqu'il met sur la scène un Gorgibus, un Chrysale ou un Argan, Molière se révèle poète. Henri Becque n'avait rien d'un poète, et bien que dramaturge parisien, historien officiel des mœurs parisiennes, il était absolument dépourvu de distinction. Mais il avait un beau talent d'observateur, vigoureux, exact et dur. Cela nous suffit. Grâce à lui, nous pouvons entrer dans une famille païenne

du Marais, nous connaissons ses tares, ses douleurs, ses sentiments les plus intimes. Les relations avec des familles de ce genre n'ont rien d'agréable, et, en réalité, elles dépriment l'âme, mais elles fournissent, à un observateur chrétien, une ample provision de documents intéressants.

Je vous présente d'abord M. Vigneron lui-même. Il incarne le travailleur âpre au gain, qui, après avoir peiné et souffert de longues années, se sent envahi par la lassitude, et veut enfin jouir, jouir à tout prix, du fruit de ses longs efforts. Autour de lui, chacun s'occupe uniquement à rechercher la plus grande somme de satisfactions possible, en sorte que nous voyons vivre, sous nos yeux, une famille honnête et bonne, d'une honnêteté et d'une bonté païennes, une famille où l'on s'amuse. M. Vigneron a de l'esprit, un esprit de commis parisien, superficiel et banal, agréable pendant un quart d heure.

VIGNERON

... Maintenant, je vais prier M^lle^ Judith, la grande musicienne de la maison, de me faire entendre quelque chose, et puis je vous débarrasserai de ma présence.

JUDITH

Que veux-tu que je te joue ? Le *Trouvère ?*

VIGNERON

Va pour le *Trouvère*. (*A Blanche.* C'est gai, ça, le *Trouvère*. C'est de Rossini ?

BLANCHE

Non, de Verdi.

VIGNERON

Ah ! Verdi, l'auteur des *Huguenots*.

BLANCHE

Non, les *Huguenots* sont de Meyerbeer.

VIGNERON

C'est juste. Le grand Meyerbeer. Quel âge peut-il bien avoir aujourd'hui, Meyerbeer ?

BLANCHE

Il est mort.

VIGNERON

Bah ! il est mort sans que je m'en aperçoive. Tu ne trouves pas le *Trouvère ?* Ne cherche pas, mon enfant, ne te donne pas cette peine.

A cet esprit facile, M. Vigneron joint un désir sincère de rendre heureux ceux qui l'entourent et l'art de se faire choyer. Comme l'amour acharné du travail forme une base sérieuse et solide à cette existence, exempte de grandes fautes et couronnée d'affections légitimes, il semble que M. Vigneron, industriel considéré et bon père de famille, mérite toute notre admiration.

Nous ne la lui marchanderons pas. Cependant, il est regrettable que Becque ne nous ait pas mieux renseignés sur les procédés employés par Vigneron pour faire fortune. N'aurait-il pas parfois manqué de délicatesse ? Etant donné le milieu dans lequel nous a transportés Henri Becque, la question se pose immanquablement ; peut-être est-il prudent de ne pas l'approfondir. L'associé de Vigneron, qui s'appelle Teissier, est un fripon de la plus belle eau ; comment Vigneron, s'il est honnête, a-t-il pu vivre, durant de longues années, dans la compagnie de ce voleur ?

D'autres indices me donnent des inquiétudes sur l'état moral de ce Vigneron. Il est abonné au *Siècle*. Vous qui lisez ces lignes, je vous le demande confidentiellement,

avez-vous connu, d'un peu près, là, ce qui s'appelle connu, un vrai lecteur du *Siècle* ? Cette mésaventure — à votre tour n'abusez pas de la confidence — oui, cette mésaventure m'est arrivée. Il (mon lecteur du *Siècle*) n'était pas dépourvu de qualités ; il était prudent et habile en affaires, il donnait quelquefois de bons conseils à ses amis, et avec ostentation — il rendait de petits services. Mais quel Prudhomme ! grand Dieu ! quel pontife ! quel solennel poseur ! quel pépiniériste ! Non content de me servir toutes ses vieilleries voltairiennes, il m'obligeait — le bourreau ! — à lire moi-même le *Siècle*, surveillant, pendant une heure, la direction de mes regards qui se portaient, malgré moi, vers quatre grands peupliers dont la ramure frissonnait, à la fenêtre. Il disait Bernabette au lieu de Bernadette, et il se tordait de rire, pendant un gros quart d'heure. Que Dieu lui pardonne tous les supplices qu'il m'a infligés, mais, depuis ce temps, j'ai en très particulière horreur le *Siècle* et ses abonnés.

Les paroles et les actes de M. Vigneron correspondent très exactement à l'état d'esprit qui est celui des rédacteurs du *Siècle*. Voici, en effet, les idées sur l'éducation qu'il ne craint pas de développer devant son fils.

VIGNERON

C'est papa Vigneron qui l'a élevé cet enfant-là. Mets cet argent dans ta poche et plus vite que ça. Amuse-toi, tiston, je veux que tu t'amuses. Fais le monsieur, fais le diable, fais les cent-dix-neuf coups. Mais minute ! Sorti d'ici, tu es ton maître ! Ici, devant tes sœurs, de la tenue, pas un mot de trop, pas de lettres qui traînent, surtout. Si tu as besoin d'un confident, le voici.

Parlons franchement et sérieusement, ce système d'éducation ne compte que trop d'adeptes parmi les

hommes qui se piquent d'avoir de l'expérience. Ceux qui ont encore gardé un peu de délicatesse morale prennent garde, du moins, de ne pas le formuler devant leurs enfants. Vigneron, lui, ajoute, à l'immoralité, la vulgarité comique. Il n'attend pas que son fils vienne lui faire des aveux, pour lui servir, à titre d'excuse, son déplorable raisonnement, il excite le jeune homme à la débauche, et il lui fournit de l'argent, à discrétion. Tel est bien le père moderne, qui d'ailleurs est fort ancien, puisque il joue le principal rôle dans une comédie célèbre de Térence. Oh ! de grâce, ne nous laissons pas aller à construire des phrases sur la largeur d'esprit. Il ne s'agit pas d'établir, contre les jeunes gens, un système de compression qui est souvent inutile. Mais disons bien haut qu'il ne faut jamais approuver ce qui est immoral. Les pères de famille dans leur expérience personnelle, les prêtres dans leur expérience professionnelle, trouvent quelquefois des raisons sérieuses de témoigner aux coupables une grande mansuétude. La direction des jeunes gens est chose difficile. Mais entre l'indulgence rétrospective et l'excitation au mal, il y a un abîme. Un père de famille qui en agit avec son fils, comme Vigneron avec le sien, est un misérable. De ce que l'idée contraire prévaut chez la plupart des romanciers, chez presque tous les auteurs dramatiques et dans certains milieux mondains, il ne s'ensuit pas qu'elle soit plus vraie, ni moins dangereuse.

Du reste, Vigneron ne tarde pas à franchir les limites qu'il s'était fixées à lui-même sur le terrain de la..... moralité ! Nous l'avons entendu dire, tout à l'heure, à son fils : « Devant tes sœurs, de la tenue ». Or, il s'oublie lui-même, aussitôt après, au point de tenir des propos équivoques devant ses propres filles, pour lesquelles

il réclamait du respect avec tant de solennité. Elles ne comprennent pas et ne doivent pas comprendre, c'est entendu, mais la suite du drame prouvera bientôt que l'une d'elles au moins possède la clef de cette triste langue.

Bien que lecteur du *Siècle*, M. Vigneron reçoit à sa table un prêtre, M. l'abbé Mouton. Pourquoi cela? Parce que Mme Vigneron ayant trois filles à marier tient à flatter M. l'abbé Mouton, lequel passe pour avoir de grandes relations.

Inutile de faire observer, je pense, que la présence de l'abbé Mouton n'altère en rien l'atmosphère païenne de cette famille.

Mme Vigneron a si peu de sens moral, qu'elle ne s'inquiète pas du tout de l'honneur de ses filles, qui auraient cependant grand besoin d'être surveillées. Elle est sotte d'aillleurs, sotte au point de provoquer des intermèdes grotesques dans des scènes d'enterrement. Après la mort de son mari, elle fait entendre la même mélopée, toutes les fois qu'un visiteur se présente.

Mme VIGNERON, *pleurant, son mouchoir à la main.*

Quel malheur, monsieur Lefort, quel épouvantable malheur ! Mon pauvre Vigneron !

Ce refrain arrive cinq à six fois au cours de la pièce, et comme il n'a rien de comique, il finit par produire des effets d'exaspération inexprimables.

En même temps on constate que Mme Vigneron n'a pas un atome de foi ! Invoque-t-elle Dieu dans ses épreuves ? Songe-t-elle à l'âme de son mari ? Cherche-t-elle quelque appui moral dans la religion ? Non, mais elle pleure et elle fait entendre son refrain : Vigneron, mon pauvre Vigneron !

C'est une femme insignifiante, ou plutôt une femme nulle. Mais ses trois filles ont des qualités naturelles qui ne sont pas à dédaigner et qui, bien dirigées, pourraient trouver leur emploi dans une famille honnête. « De vous tous, a dit Vigneron, ma petite Marie est celle qui me préoccupe le moins. Ce n'est pas une rêveuse (à Judith) comme toi, ni une sentimentale (à Blanche) comme toi : elle épousera un brave garçon bien portant, franc de collier et dur à la peine... » Voyons ce que deviennent ces trois jeunes filles sous l'influence de cet horrible paganisme, qui règne dans un si grand nombre de familles parisiennes.

Blanche a beaucoup de cœur, c'est vrai, et sous prétexte qu'elle a beaucoup de cœur, elle aime son fiancé Georges, non seulement sans retenue aucune, mais encore avec une ostentation qui est des plus agaçantes. Elle parle de l'ââmour, comme Bridoison. Autour d'elle on encourage, par des sourires significatifs, ces façons étranges de parler, et il arrive que des manquements graves à la morale se produisent, à l'abri du code et de la vie de famille.

Au risque de paraître rétrogrades, les catholiques doivent affirmer, sur ce point, les principes de la morale chrétienne intégrale. Sans parler des saint Augustin, des saint Ambroise et des Bossuet, qui ont magnifiquement glorifié la virginité, des profanes, comme Saint-Marc Girardin et Tolstoï, ont marqué très nettement les différences qui séparent l'idéal de pureté féminine en honneur chez les chrétiennes, de celui dont se contentaient les païennes. Or, il se trouve que ce premier idéal concorde absolument avec celui dont nos religieuses enseignantes font la base de l'éducation morale.

Il est de bon ton aujourd'hui de railler les couvents où l'on élève les jeunes filles, comme si toutes devaient

être des religieuses, un jour. Le reproche est manifestement exagéré ! On ne voit pas que les jeunes filles, anciennes élèves du couvent, aient moins de distinction mondaine que les autres. Mais si l'on se place au seul point de vue de la délicatesse morale, ou mieux encore, de la chasteté soit conjugale, soit virginale, quand bien même, dans les couvents, on élèverait les jeunes filles comme si toutes devaient être religieuses un jour, où serait le mal ?

La famille chrétienne, même la vraie famille, j'énonce une effroyable banalité, ne peut en aucune manière subsister sans la chasteté absolue de la femme. Or, si l'Eglise place sans hésitation les vierges au-dessus des femmes mariées, elle professe, sur les peines qu'éprouvent les unes et les autres, une opinion qu'on néglige généralement d'approfondir. Lorsqu'en saint Matthieu (ch. XIX) Notre-Seigneur formule la grande loi du mariage chrétien, ses disciples épouvantés lui disent : « Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il n'est pas avantageux de se marier. » Saint Paul avec énergie, saint François de Sales avec finesse ont exprimé une opinion identique. Consultez maintenant nos romanciers contemporains, Balzac, Guy de Maupassant, Tolstoï et tant d'autres ; ils prennent toujours pour thème : les peines du mariage. Hé ! donc, si l'on veut éviter les théories ultra-modernes sur le mariage, il reste qu'on doit élever les jeunes filles, toutes les jeunes filles, d'après les principes austères d'autrefois, comme ont été élevées les meilleures d'entre nos mères.

Blanche Vigneron, pour avoir pris l'habitude de considérer le mariage sous son aspect légal, moderne et vulgaire, se rend indigne de devenir une mère de famille respectée. Pauvre enfant ! c'était moins sa faute que

celle de ses parents. Elle prend tout à coup conscience de ce que sa conduite a de déshonorant, et elle en devient folle. Elle n'était jamais sortie de sa famille, elle a suivi les indications morales qui lui étaient fournies par les siens, et brusquement elle s'est trouvée au fond de l'abîme.

La pièce d'Henri Becque nous ouvre un jour terrible sur l'hypocrisie de ceux qui, aux yeux du Code, de la morale païenne, de la bonne loi naturelle et d'une certaine opinion progressiste, ont le droit de se dire : des honnêtes gens.

A côté de Blanche Vigneron, la sentimentale Judith, sa sœur, joue du piano et compose, pour les anniversaires de famille, des romances, des valses, ou de mélancoliques rêveries. On ne l'accusera pas, celle-là, de perdre son temps aux choses d'Eglise ou de se laisser trop diriger par son confesseur. Par contre, elle aime les longues conversations avec son maître de musique, et ces conversations, sans être toujours scabreuses, ne laissent pas quelquefois d'offrir des dangers graves.

JUDITH, *à Merckens, le maître de musique.*

Maman ne serait pas contente si elle vous entendait en ce moment ; elle qui me trouve déjà indisciplinée.

MERCKENS

Votre mère vous gronde donc quelquefois ?

JUDITH

Quelquefois, oui. Mais ce qui est plus grave, elle ferme mon piano à clef quand elle se fâche, et elle s'entend avec mon père qui nous supprime l'opéra.

MERCKENS

Où vous mène-t-on alors ?

JUDITH

Au cirque. Je ne blâme pas maman, du reste. Elle pense que l'opéra me fait mal et elle n'a peut-être pas tort. C'est vrai, ce spectacle superbe, ces scènes entraînantes... j'en ai pour huit jours avant de me remettre complètement.

Ce n'est pas qu'elle provoque l'antipathie, M^lle^ Judith, mais elle respire si bien l'atmosphère qu'apporte autour de son piano l'artiste musicien, qu'elle en est quelque peu grisée. Tout en gardant l'allure d'une jeune fille rangée, c'est du moins M. Merckens qui l'affirme, inconsciemment, elle s'est approprié déjà l'état d'esprit des cabotines. Quand la misère se sera abattue sur sa maison, elle songera très sérieusement à monter sur les planches, pour venir en aide aux siens. Cet état psychologique de Judith constitue un élément assez précieux, pour ceux qui se demandent ce que sera la jeune fille de demain. Supposons qu'on en vienne à fermer ou à déserter nos couvents, supposons que, dans la vie des jeunes filles, soient supprimées radicalement la prière et les œuvres de piété, se flatte-t-on que la seule vie de famille puisse remplir leur existence ? Il faudra leur chercher des distractions au dehors, au cirque ou à l'opéra. Ce sera un spectacle étrange que celui de cette jeunesse émancipée des vieux préjugés. Rien de ce qui se passe aujourd'hui ne peut nous en donner une idée. Sans qu'elles s'en doutent, les jeunes filles libres-penseuses de nos jours sont retenues, dans de certaines limites, par les jeunes filles chrétiennes qu'elles fréquentent ou avec lesquelles elles se piquent de rivaliser de dignité extérieure. Mais si jamais les beautés de la pensée libre viennent à briller aux yeux des jeunes filles modernes, jusqu'ici réfractaires, le règne des Merckens commencera, je le crains fort.

Marie Vigneron est infiniment supérieure à ses deux sœurs, Blanche et Judith ; elle a du cœur et de la tête. Elle gagne la confiance, puis la sympathie, puis l'amour du plus terrible d'entre les oiseaux de proie qui s'acharnent sur sa propre famille, M. Teissier. Ce M. Teissier est le type achevé de l'homme d'affaires véreux, grossier, dur, avare, insolent avec ses victimes, et se donnant quelquefois le luxe de les protéger, cacochyme enfin. Voilà le prétendant qui vient dire à M^lle^ Marie Vigneron, en manière de dilemme à peine voilé : « La misère noire, ou moi ». La brillante M^lle^ Marie éprouve un terrible haut-le-cœur : « Embrasse-moi, dit-elle à sa mère, et ne me parle pas. Ne m'ôte pas mon courage, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut. M. Bourdon a raison, vois-tu. Ce mariage c'est le salut. Je suis honteuse de le faire, et je serais coupable en ne le faisant pas. Est-ce possible que toi, ma bonne mère, à ton âge, tu recommences une vie de privations ? Oui, je le sais, tu es bien courageuse, mais Blanche, Blanche la pauvre enfant, on ne peut plus lui demander du courage à elle. Quel remords aurais-je plus tard, si sa santé réclamait des soins que nous ne pourrions pas lui donner ! Et Judith ? Ah ! Judith. Je pense bien à elle aussi. Qui sait ce que peut devenir une jeune fille, la meilleure, la plus honnête, quand sa tête travaille et que le hasard ne lui fait pas peur? Tiens, je suis soulagée d'un poids depuis que ce mariage est décidé. Il sera ce qu'il voudra, blâmable, intéressé, bien douloureux aussi ! mais je préfère encore un peu de honte et des chagrins que je connaîtrai, à des inquiétudes de toutes sortes qui pourraient se terminer par un malheur. Essuie tes yeux, qu'on ne voie pas que nous ayons pleuré. »

Ce sacrifice n'égale pas en beauté — et il s'en

faut — celui d'Iphigénie, il est admirable, cependant, et il révèle, chez Marie Vigneron, une nature supérieure. Il révèle aussi, dans notre état social, bien des choses qui ne sont ni belles, ni rassurantes. Au cours de ces douloureuses et dramatiques conversations, Marie ne dit pas un mot de piété, elle ne fait pas une seule fois appel au secours de Dieu. Mais par bonheur elle laisse échapper un mot qui nous donne le droit de penser qu'elle est chrétienne, au fond, probablement la seule chrétienne de la famille. Qu'est-ce que c'est que Rosalie ? lui demande Teissier. « Une sainte créature, répond Marie, qui nous a toutes élevées. » C'est tout, mais ce petit mot nous prouve que, si Marie a subi l'influence païenne de sa famille, elle connaît et sait apprécier les sources où Rosalie puise son dévouement. Avant longtemps, Marie sera une dévote.

Pour le moment — et je ne lui en fais pas un reproche personnel — Marie motive assez mal son dévouement. Examinons un peu sa situation. Il reste à Mme et à Mlles Vigneron un petit capital de cinquante mille francs, sans compter que leur bonne, Rosalie, les sert gratuitement. Sans doute, il est très difficile à des jeunes filles élevées dans le luxe de trouver des emplois rémunérateurs. Judith demande à un musicien de profession si elle ne pourrait pas donner des leçons de piano ou de mandoline, et le musicien lui rit au nez. Marie voudrait travailler pour des magasins de confection, mais on lui apprend qu'il faudrait peiner douze heures par jour, pour gagner deux francs. Judith et Marie s'en tiennent là ; je me permets de trouver qu'elles se découragent trop tôt. Au fond, elles se trompent elles-mêmes, et ceux qui les entourent n'osent pas projeter, sur leur cas, la lumière violente qui serait absolument nécessaire. Mesdemoi-

selles Judith et Marie Vigneron, filles d'un parvenu, ne savent pas trouver un travail rémunérateur, parce qu'elles ne veulent pas déroger. Voilà le grand mot, le mot désastreux qui fait, dans notre bourgeoisie française, d'incalculables ravages. Blanche et Marie veulent ou rester chez elles, ou ne remplir, chez les autres, que des occupations censément aristocratiques. Mais qu'elles consentent à entrer comme employées dans des magasins, on tiendra compte de leur distinction, si elles-mêmes savent se montrer humbles et dévouées.

Fallût-il descendre plus bas encore et apprendre péniblement un métier manuel, Marie, si naturellement héroïque, devrait peut-être s'y résigner. Car, remarquez-le, l'héroïsme de Marie est incontestablement à la hauteur des plus grands sacrifices. Il s'agit simplement de savoir à quel objet il s'appliquera. Plutôt que de redevenir ouvrière ou petite employée, comme l'étaient jadis tous ses parents, elle se décide à épouser un vieillard répugnant, très mal élevé, et fort malhonnête homme, qui a volé indignement sa famille à elle, Marie Vigneron. Le calice est amer.

Décidément, la misère inspire à tout le monde, même aux jeunes gens héroïques et généreux par nature, une épouvante indicible. Mais est-ce bien la misère proprement dite ? Ne serait-ce pas plutôt l'apparence de la misère ? Ces jeunes filles n'ont pas peur de la souffrance, elles ne reculent ni devant les privations, ni devant le travail. Seulement elles ne veulent pas paraître, ce qu'elles sont en réalité, et aux yeux de tous, ruinées. C'est pourquoi, toutes, après des protestations rapides et suivies de longues et sérieuses réflexions, elles immolent Marie, victime volontaire d'ailleurs, à cet abominable Teissier.

Henri Becque, dramaturge de second ou de troisième ordre, je suppose, mais observateur profond, a mis ici à nu une de nos grandes plaies sociales. Il faut lui en savoir gré. Connaître très exactement une maladie aussi grave, c'est beaucoup, quand les remèdes faciles abondent sous la main des intéressés. De cette enquête psychologique, il résulte très clairement que, pour le moment au moins, la décadence d'un grand nombre de familles bourgeoises tient moins à leur manque d'énergie ou d'intelligence, qu'à une conception fausse de leur dignité.

Je dis pour le moment, car les forces morales dont dispose une Marie Vigneron pour sauver les siens, elle les tient directement ou indirectement de la religion. Encore quelques générations païennes, et rien ne restera pour soutenir la société, que la fragile et horrible armature dont parle M. Paul Hervieu, l'argent. Désirez-vous voir ces temps exempts de toute superstition ? Non, je pense ; espérons qu'ils ne viendront pas et travaillons, chacun dans notre sphère, à retarder, autant que possible, leur avènement.

La famille Saint-Genis, dans laquelle devait entrer la malheureuse Blanche, a infiniment moins de relief que la famille Vigneron. Mme de Saint-Genis étale, dans ses conversations, juste autant de dévotion qu'il en faut pour paraître convenablement dans le monde. A la fin de la pièce, elle se révèle, froide, dure, hypocrite et inutilement féroce : c'est une coureuse de dots.

Deux jeunes gens, Gaston Vigneron et Georges de Saint-Genis, traversent rapidement cette lugubre pièce des *Corbeaux*, où les femmes jouent les premiers rôles. Ai-je besoin de vous dire que ces deux jeunes gens sont deux crétins malfaisants ? On dirait aujourd hui, je crois, deux gardénias.

Quant aux *corbeaux*, c'est-à-dire aux hommes d'affaires, ils volent la veuve et les orphelins avec un mélange de cynisme, de brutalité et d'inconscience, qui serait bien la chose la plus odieuse du monde, s'il ne renfermait parfois un peu de gros comique. On voit apparaître un certain Lefort, architecte, qui résume en sa personne, Tartarin et Cartouche.

LEFORT

Disposez de moi. Mon temps vous appartient, ma bourse est à votre service. Les enfants de Vigneron sont mes enfants...

BOURDON

Arrivez donc, Monsieur, sans tant de phrases, à ce que vous proposez.

LEFORT

J'y arrive, à ce que je propose. Je propose aux héritiers Vigneron de continuer les travaux.

BOURDON

Allons donc ! il fallait le dire tout de suite. Vous êtes architecte, vous proposez de continuer les travaux...

LEFORT

Ma parole d'honneur, je n'ai jamais vu un polichinelle pareil !

BOURDON, *se contenant, à mi-voix.*

Comment m'appelez-vous, saltimbanque ?

*Mme Vigneron se lève pour intervenir.*

TEISSIER

Laissez, Madame, ne dites rien. On n'interrompt jamais une conversation d'affaires.

Ce dernier mot n'est-il pas sublime ? Pour Teissier et ses pareils, se traiter de polichinelles et de saltim-

banques, c'est entretenir une conversation d'affaires. Elle est très sérieuse, ne l'interrompez pas.

Ainsi donc, la famille Vigneron, qui ressemble, en cela, à toutes les familles, se trouve désarmée en face de ces pirates qui tiennent non pas la savane, mais la procédure. On dit qu'Henri Becque avait eu, toute sa vie, à se débattre contre les hommes d'affaires ; on le devine à l'accent de colère qui anime sa pièce.

Au début de sa vie, certains des siens (il les aimait tendrement) se trouvèrent entre les griffes d'un avoué de province. Becque, irrité, prend le train, court à l'étude, et, en quelques mots catégoriques, remet les choses au point ; l'homme déconcerté s'embrouille : « Vous êtes dans les affaires ? » demande-t-il, surpris de la lucidité de son adversaire. Et Becque froidement : « Je suis poète, Monsieur » !...

Peut-être vous rappelez-vous encore quelques-unes des formules que vous avez apprises, jadis, dans les manuels littéraires, sur les auteurs dramatiques les plus élevés et les plus moralisateurs. Eschyle s'écriait fièrement : Je remplis les Athéniens de l'esprit de Mars. On a dit de l'auteur d'Horace : Corneille, vieux Romain, a établi, parmi nous, une école de grandeur d'âme. Et encore : Personne n'a autant fait que Corneille pour agrandir en nous l'idée du beau moral, et pour nous en faire éprouver le sentiment dans toute sa hauteur. — Quelle différence, quand on sort d'une conversation de quelques heures avec les personnages qui s'agitent dans les *Corbeaux !* Henri Becque n'a voulu que peindre les épreuves, à la fois terribles et grotesques, d'une famille aux prises avec des hommes d'affaires. Nous autres, chrétiens, nous voyons autre chose dans son œuvre, nous voyons un état d'âme absolument païen, qui nous épouvante et nous écœure. Tous ces

gens-là ne tiennent qu'à leur bien-être, à leurs bijoux, à leurs meubles, à leurs ridicules parodies de la vie mondaine ; ils vivent pour l'argent, lequel est, comme on sait, un excellent serviteur, mais un fort mauvais maître. Je voudrais bien connaître un missionnaire, qui, avant de partir pour les pays lointains, aurait exercé, pendant quelques années, le ministère dans certains quartiers de Paris. Je lui dirais : « Vous avez connu de près quelques familles chinoises ou quelques agglomérations hottentotes. Voudriez-vous établir un parallèle — au point de vue moral et religieux, uniquement — entre certains indigènes du Yunnam, par exemple, et quelques confortables boutiquiers de tel faubourg parisien ? »

Le parallèle serait piquant et instructif...

Mon incompétence technique m'a fait une obligation de passer sous silence les mérites et les défauts purement dramatiques de Henri Becque. Force nous est de nous en rapporter là-dessus aux dires des hommes qui ont vu et entendu.

« Il paraît que son théâtre manque de divertissements, et le public, qui demande surtout à être diverti, n'y goûtait qu'un plaisir un peu gêné. Ajoutez que les pièces de Becque sont prodigieusement difficiles à jouer. Son dialogue, tout uni, exige une simplicité extrême et une science de diction achevée ; il faut que le comédien donne l'illusion qu'il a pensé ce qu'il dit ; et, chose presque impossible, qu'il le dise sans aucune recherche de l'effet. M. Got disait un jour à Becque : « Il faudra longtemps avant que vous trouviez vos comédiens pour bien jouer vos pièces. » Enfin, la composition des ouvrages de Becque est singulièrement serrée ; rien n'y arrive et rien n'y est dit qui ne soit indispensable, et, si le public aime à être diverti,

il craint un peu ce qui exige une attention soutenue (1) »

En un livre très grave (2), sorte de résumé officiel de la haute critique au XIX[e] siècle, j'ai lu une phrase qui ne laisse pas d'être significative et glorieuse pour Henri Becque. « La surface des choses, dit M. André Lebreton, change assez d'un siècle à l'autre pour que le portrait de l'homme soit sans cesse à recommencer, pour que *la Cagnotte* puisse se substituer à *M. de Pourceaugnac*, *le Gendre de M. Poirier* au *Bourgeois gentilhomme* et à *Georges Dandin*, *le Monde où l'on s'ennuie* aux *Femmes savantes* et les *Corbeaux* au *Malade imaginaire.* » C'est un grand honneur littéraire pour les *Corbeaux* qu'on puisse les opposer, même conditionnellement, au *Malade imaginaire.* Il est vrai que l'honneur se réduit ensuite à peu de chose, quand on étudie les autres termes de comparaison dont M. André Lebreton a cru devoir se servir. *La Cagnotte* est une œuvre amusante sur la scène, mais, littérairement, elle n'a pas une grande valeur. *Le Monde où l'on s'ennuie* vieillit et vieillit tous les jours, que c'en est effrayant ! Mais il faut bien trouver des points de repère, pour mesurer la hauteur du XVII[e] siècle. Tant pis ou tant mieux pour les œuvres dramatiques de ce siècle, qui deviendront définitivement classiques. Je dis tant pis ou tant mieux, car c'est un rôle fort ingrat de faire valoir, négativement et par contraste, le mérite d'un grand homme, ce grand homme fût-il Molière.

La critique n'ose pas encore poser de telles questions ; elle verse un pleur décent sur la tombe de Henri Becque, qui fut, dit-on, malheureux et partant sympa-

(1) Du Tillet, *Revue bleue* du 20 mai 1889.

(2) *Histoire de la littérature française,* sous la direction de M. Petit de Julleville.

thique. Aussi, pour le moment, compare-t-on Becque à Molière, pour la plus grande gloire de Becque.

« Plus de complications matérielles dans son théâtre, dit M. du Tillet ; un fait d'où découlent des faits moindres. Juste de quoi mettre les caractères en mouvement. Par la simplicité des données qu'il traite, il procède de Molière. Il en procède aussi par la manière dont il les traite. Pas, ou presque pas de préparations ; nécessaires, quand il s'agit de tendre les fils de multiples intrigues, ou de faire accepter une situation extraordinaire, elles ne servent à peu près de rien quand le sujet est une « étude » de caractères ou de mœurs, celles-ci et ceux-là se développant et s'expliquant sous les yeux mêmes du public. Les caractères une fois posés, les préparations sont faites... Becque, en une scène, puis en une réplique, a tout révélé, et avec une force de représentation à quoi un romancier n'eût pu atteindre. De ces mots-là, qui sont moins des mots que des résumés, le théâtre de Becque est rempli. Songez à certaines répliques du *Malade imaginaire*, de *l'Avare*, ou de *l'Ecole des femmes* ; elles ne sont pas supérieures à celles que Becque a mises dans ses pièces. Chose à noter, nul n'eut plus d'esprit que lui, et la plupart de ses mots sont uniquement des mots de situation, de ces mots qui, d'une façon définitive, résument un sujet ou un caractère Rien n'est plus sobre, plus robuste et plus net qu'un dialogue de Becque ; et rien n'est plus plein de choses. »

Ce dithyrambe est sincère, il renferme un grand nombre de vérités relatives, très relatives probablement. Gardons plus de sang-froid, nous, du moins, que les questions dramatiques intéressent faiblement, et, en toute tranquillité d'âme, laissons le temps accomplir sa terrible besogne. Dans cinquante ans d'ici,

de toutes ces belles choses que nous vantent d'un commun accord M. Jules Lemaître et M. Ferdinand Brunetière et M. Jacques du Tillet et bien d'autres, il ne restera peut-être pas une becquée.

---

# DU POUVOIR SPIRITUEL AU XIX^e SIÈCLE

---

Que les écrivains contemporains aient abusé du mot banqueroute, c'est incontestable, car la science, la vraie science, n'a jamais fait banqueroute. Il en va peut-être de même de plusieurs autres Entités bizarres et mal définies, à propos desquelles on a coutume de se battre, dans les milieux politiques. Mais ce qui est vrai indubitablement, c'est la banqueroute de certaines sociétés pseudo-scientifiques ou pseudo-philosophiques qui avaient affirmé la prétention de remplacer honorablement l'Eglise. Ces sociétés sont ou étaient nombreuses, elles ont compris successivement presque tous les penseurs non chrétiens de ce siècle. Le fait qu'un homme compétent constate leur totale et définitive débâcle a une importance immense, une importance incalculable.

M. Faguet vient précisément de nous rendre ce service, dans sa très remarquable étude sur les *Politiques et moralistes du XIX^e siècle* (1). Ce livre étonnant, écrit par le plus tranquille, le moins sectaire, mais aussi, je le crains, le plus résolu et le plus obstiné des penseurs libres de nos jours, ce livre, dis-je, constitue un des

(1) *Politiques et moralistes*. Tome II, par M. Emile FAGUET. Lecène et Oudin.

plus beaux documents apologétiques qui aient paru depuis trente ans. La tâche du défenseur de l'Eglise est double, en effet : il doit d'abord détruire, puis édifier. Vous n'attendez pas sans doute de M. Faguet qu'il apporte sa pierre à l'œuvre de reconstitution catholique qui fait l'objet de toutes nos préoccupations. Non, mais je vous en prie, fiez-vous en à lui, pour la démolition des vieux bâtiments qui nous gênaient. Toutefois, comme M. Faguet apporte dans son travail négatif un désir circonspect, mais sincère, d'arriver jusqu'à la vérité positive et vivante, il fait, sans mauvaise grâce du reste,toute une série de constatations non seulement consolantes, mais réjouissantes pour des catholiques. Ce serait un péché d'ingratitude, et plus qu'un péché d'ingratitude, ce serait une très grosse faute de ne pas le constater.

En étudiant les œuvres des sept penseurs du XIX$^{e}$ siècle, sinon les plus remarquables, du moins les plus connus, M. Faguet s'est aperçu que tous ces penseurs — chose très curieuse — avaient fait converger tous leurs efforts vers un but unique. Saint-Simon, Fourier, Lamennais, Ballanche peut être, Edgar Quinet, Victor Cousin et Auguste Comte ont eu cette idée « que l'expansion de l'Individualisme avait pour cause la disparition du pouvoir spirituel, qu'un pouvoir spirituel est nécessaire aux hommes, et qu'il fallait soit en restaurer un, soit en créer un nouveau ».

Les sous-entendus et aussi les malentendus abondent dans cette courte mais très substantielle déclaration ; les uns et les autres exigent des explications nombreuses et délicates.

Et d'abord, si l'on excepte Ballanche, qui décidément est encombrant ici, tous ces penseurs s'accordent à reconnaître que notre société contemporaine se débat

dans une épouvantable anarchie. La disparition de l'*hégémonie* intellectuelle exercée jadis par l'Eglise (bien entendu, j'expose la pensée de nos philosophes) a laissé les peuples dans une obscurité profonde qu'il serait insensé et dangereux de ne pas faire disparaître.

Qu'y a-t-il, au juste, de vrai, dans ces trop intrépides affirmations ? Il est certain qu'au moyen âge, les peuples, à la pleine lumière de la foi, jouissaient d'une sécurité absolue ; en cette foi, ils voulaient vivre et mourir. Depuis le seizième siècle, une certaine fumée est sortie du puits de l'abîme qui obscurcit le soleil, et, parfois, effare les hommes. De même qu'au moment où se produit une éclipse les coqs se mettent à chanter, de même, lorsque éclatent certaines crises politiques et morales, les philosophes font entendre leur ramage.

Naturellement, il est dit, dans ce ramage, que le clergé catholique conducteur des peuples a vécu. Non pas que Messieurs les penseurs ignorent l'existence d'une certaine corporation religieuse, qui fait sonner les cloches, à des heures fixes, baptise les petits enfants et enterre les morts. Mais ils tiennent le clergé contemporain pour dépourvu de toute autorité scientifique. En conséquence, ils déclarent, vacante, la chaire d'enseignement religieux, et s'y installent les uns, avec, les autres, sans cérémonie.

Nos Paturots philosophiques à la recherche d'un pouvoir spirituel emploient tous, ou presque tous, la même méthode, méthode très simple. Aux prêtres catholiques ils veulent substituer un *clergé de savants*. Telle est la grande, la toute-puissante, l'infaillible formule. Vraiment, ces Messieurs se font du sacerdoce une idée, pour le moins, singulière. Je ne leur rappellerai pas,

ou plutôt je ne rappellerai pas à leurs admirateurs et à leurs disciples, les graves paroles de saint Augustin : « Il n'y a rien de plus saint, mais en même temps rien de plus pénible, quand on veut remplir les fonctions de prêtre selon les règles du christianisme ». Ils ne comprendraient pas qu'un prêtre est revêtu d'un caractère surnaturel, et par conséquent supra-scientifique. Tout sacerdoce implique des rites, des traditions, une délégation, un ou des mystères, auxquels ne pourront jamais suppléer les plus grands efforts scientifiques. Un curé de village ne rivalise pas d'érudition avec un membre de l'Institut, mais il se sait investi d'une mission très précise, dont l'Institut tout entier ne possède pas une parcelle. On pourra donc multiplier, autant qu'on le voudra, la science de tel savant, on pourra lui adjoindre d'autres savants en grand nombre, tous ces savants ne feront pas un prêtre.

La force du prêtre, de tout prêtre, consiste en ceci qu'il représente une puissance supérieure à l'humanité, ce qui lui assure une autorité immense et d'un caractère tout spécial. Auguste Comte et ses nombreux disciples voudraient assurer cette autorité à leur pape scientifique, chef d'un clergé non moins laïque que savant. Quelle candeur ! Les savants ne peuvent faire valoir d'autre titre au gouvernement de la société que leur compétence. Or, la compétence administrative et politique des savants n'est rien moins que certaine. Encore, s'ils mettaient un peu de logique et d'habileté dans l'exposé de leurs prétentions, on pourrait se montrer indulgent, mais ils s'acharnent à se couvrir de ridicule. Ces hommes positifs, qui se flattent de faire la guerre aux préjugés, à la métaphysique, à tout ce qui est liturgique, religieux, empruntent précisément au sacerdoce tout le décor du sacerdoce. Au lieu de réduire

au minimum l'appareil gouvernemental et sacerdotal, ils se hâtent de reconstituer la papauté avec ses cadres dont on ne change même pas les noms.

Les Fouriéristes, les Saint-Simoniens, les positivistes, nous répondront peut-être que ces emprunts n'ont point d'importance. Ils se tromperont une fois de plus, voilà tout. Qui donc voudra bien croire, en effet, que les empereurs allemands, qui ont voulu reconstituer le saint empire romain, ont entrepris et soutenu, pour un vain mot, des guerres de géants ? Non, l'orgueil immense d'Auguste Comte ne se trompait pas, quand il essayait de renouveler la lutte des Papes et des Hohenstauffen, il inaugurait ainsi la querelle du Sacerdoce et de la Science, querelle que la société moderne devrait bien éviter, car elle est absolument sûre d'en payer les plus grands frais.

Du reste, il n'y a aucune discordance entre le fond des choses et les étiquettes liturgiques choisies par Auguste Comte. Tous ces maîtres philosophes (j'excepte Ballanche et Lamennais), en posant les bases de leur système, ont proclamé bien haut leur volonté de combattre l'Eglise, et ils ont tous fini... en plagiaires de l'Eglise. Leur gloire littéraire en bénéficie, car ce qu'il y a de sensé dans les idées de ces grands inventeurs se trouve être précisément ce qu'ils ont emprunté à l'Eglise. Quand on achève le livre si spirituel et si profond de M. Faguet, on se rappelle la petite homélie par laquelle un vieux doyen de Sorbonne accueillait les candidats au doctorat : « Monsieur, votre thèse renferme nombre d'idées justes et d'idées neuves ; malheureusement les idées neuves ne sont pas justes, et les idées justes ne sont pas neuves. » Il ne faut que changer un peu la formule, en l'appliquant aux philosophes du XIX^e siècle. Dans leur lutte contre l'Eglise,

il est inutile de se le dissimuler, ils déploient beaucoup de talent. Seulement, tous ceux de leurs arguments qui portent réellement contre l'Eglise n'ont aucune valeur, et, au contraire, tous les aperçus justes ou profonds qui font la beauté de leurs écrits sont empruntés à l'Eglise elle-même. De cette assertion quelque peu surprenante pour ceux qui ne connaissent pas bien l'Eglise, M. Faguet nous fournit la preuve.

Parmi ceux qui se posent comme architectes du nouveau pouvoir spirituel, figure tout d'abord Saint Simon, un fou qui avait peut-être du génie. En vertu du principe qui veut que tout réformateur commence par faire table rase, Saint Simon s'attaque à toutes les institutions passées et présentes. Il dit son fait à l'ancien régime, déformation et dégradation de la société du moyen âge, et il faut reconnaître que ce réquisitoire renferme quelques aperçus heureux. L'auteur comprend et définit très justement la force morale du moyen âge.

« Le pouvoir spirituel, dit-il, dans son langage bizarre, n'était pas un plébéianisme, mais il était exercé par des plébéiens. Chose étrange et qui n'était point mauvaise que cette corporation ouverte se recrutant incessamment dans le peuple et gouvernant le monde par l'ascendant d'une science supérieure, et d'une discipline supérieure inventant et maintenant un pouvoir particulier, à côté de celui de la force. »

Mais, selon Saint-Simon, tout cela s'est déformé et dénaturé peu à peu, et ici, Saint-Simon lance toutes ses foudres contre l'Eglise qu'il qualifie de « monarchie orientale ». On croirait entendre les diatribes d'un Luther ou d'un Calvin. Ne croyez pas, toutefois, que Saint-Simon fraternise avec les protestants, il les a en horreur, plus encore que les catholiques, puisque Luther est, à ses yeux, un forcené réactionnaire, un ultra-

catholique. Et il ne ménage pas davantage le XVIII[e] siècle, siècle de critique stérile et négative, ni les légistes, race abominable à ses yeux. D'où il résulte que rien ne peut être conservé de ce que nous a légué le passé.

Alors, Saint-Simon, en toute liberté, s'essaie à construire, de toutes pièces, sa société idéale. Il pose comme premier fondement — vous l'avez deviné, — la science d'où il tirera la morale. Double affirmation que nos penseurs ont beaucoup de peine à débrouiller, je ne dis pas à prouver, étant donné surtout qu'ils écartent, *à priori*, toute révélation surnaturelle. Saint-Simon lui-même ne tarde pas à s'en apercevoir, et alors, très malin, il corrige la Science par la Fraternité. Ce grand mot vous a un petit air neuf qui ravit. Malheureusement, il faut l'expliquer, et en l'expliquant, Saint-Simon fait cette nouvelle découverte qu'il redit en mauvais style, ce qui est admirablement dit dans l'Evangile, et non sans quelque confusion, il baptise sa doctrine, le *Nouveau christianisme*. Je signale cette appellation à la modestie de Messieurs les néo-chrétiens, s'il s'en trouve encore en cette trop longue fin de siècle.

Comment Saint-Simon comprend chaque partie de la société, jusqu'à quel point il est, tour à tour ou en même temps, aristocrate, socialiste, démocrate, libéral, ceci ne nous intéresse plus autant, nous qui sommes catholiques, avant tout. Mais il faut encore constater qu'après avoir très indiscrètement emprunté au christianisme primitif le meilleur de sa morale, Saint-Simon copie servilement la constitution du catholicisme au moyen âge. La société Saint-Simonienne devait être régie, en effet, par deux pouvoirs, l'un spirituel, l'autre temporel. Le premier, assez semblable à l'Institut de nos jours,

comprendrait les artistes, les penseurs, les savants, les lettrés ; le second se recruterait parmi les banquiers, les négociants et les agriculteurs. Auquel des deux pensez-vous que Saint-Simon conférait le premier rang ? Mais tout bonnement au pouvoir spirituel, tout comme Grégoire VIII et Boniface VIII.

Avec non moins d'ardeur que Saint-Simon, Fourier veut établir un pouvoir spirituel, et il est bon d'en prendre acte, mais l'organisation sociale qu'il nous propose est si bizarre qu'elle ne mérite pas les honneurs d'une discussion. M. Faguet prend un plaisir visible à la décrire : nous ne le suivrons pas sur ce terrain.

Lamennais a une tout autre importance, et il est incontestable que M. Faguet s'est appliqué à saisir sa pensée vraie : il n'y a pas complètement réussi. Une âme de prêtre a des profondeurs et aussi des délicatesses religieuses qui échappent au laïque le plus intelligent, à plus forte raison à un incrédule. Je ne puis pas reproduire, aujourd'hui, les appréciations que j'ai émises, ici même, sur le *Lamennais inconnu* de M. l'abbé Laveille, appréciations qui ont soulevé, dans certains milieux intéressés, une émotion quelque peu factice, et m'ont valu des reproches, j'ose le dire avec une certitude tranquille, immérités. Il me suffira, du reste, de signaler à M. Faguet une inexactitude grosse de conséquences : « C'était une âme, dit-il en parlant de Lamennais, une âme aimant à être aimée, en ayant même un insatiable besoin, et dans le dernier degré de la stupéfaction, quand elle ne rencontrait pas la sympathie qu'elle assurait qui lui était due. » Or, Lamennais écrivait à Denis Benoît, le 26 janvier 1818 : « Je n'ai aucune des qualités qui rendent les hommes, je ne dis pas aimables, mais supportables, dans la société. » Quelques jours après, il s'écriait encore : « O mon Dieu,

que vous êtes bon de m'avoir donné un frère ; je méritais si peu un pareil bonheur ! » En réalité Lamennais souffrait d'une très bizarre maladie de la sensibilité, une *rousseauïte* noire et très compliquée, hélas ! qui eut sur sa destinée tout entière les effets les plus désastreux.

M. Faguet rend un très juste hommage à la clairvoyance politique de Lamennais, qui fut très grande, mais peut-être, dans son désir d'être complet, met-il sur le même plan des choses dont l'importance est fort inégale. Lamennais a énoncé très souvent des appréciations vraies et profondes, il a trouvé maintes fois la vraie éloquence et aussi l'autre, mais au fond il n'a eu qu'une idée géniale. Lui, l'ennemi du libéralisme, il a appelé l'Eglise sur le terrain de la liberté, et lui a fourni ainsi le secret de vaincre. Beaucoup d'hommes qui passent pour des hommes de génie ne comptent pas à leur actif un titre de gloire aussi incontestable. Lamennais enfin s'est révélé prophète, prophète presque aussi clairvoyant que de Maistre. Hors de là, tout est incertain, et je croirais volontiers, au moins provisoirement, que le traditionnalisme est quelque chose d'extrinsèque à l'âme de Lamennais, comme le butoir de hasard contre lequel il est venu se briser. Quand on est Breton, ratiocineur, élève de Rousseau et philosophe peu érudit, on ne peut pas, à moins d'un miracle, ne pas se buter à quelque idée dangereuse. C'est ainsi que le traditionnalisme s'est rencontré sur la route de Lamennais.

M. Faguet analyse très ingénieusement les idées de Lamennais sur le gallicanisme, le protestantisme, la Restauration, la démocratie. Lamennais connaissait son temps, puisque, aussi bien, il n'avait qu'à se connaître lui-même, mais, en cela, il ne se montrait qu'un peu supérieur aux hommes intelligents de sa génération.

Il n'y a peut-être pas là de quoi le louer outre mesure. M. Faguet le reconnaît bien, quoique un peu tard, et il en manifeste quelque dépit. «Le programme était beau, dit-il ; Lamennais n'était pas assez muni pour le remplir complètement. Il l'a un peu rempli de phrases. Il faut bien chercher pour trouver quelque chose d'un peu précis, écrit par lui sur l'union de la science et de la foi. » Je crois, au contraire, que, durant la première partie de sa vie, Lamennais s'est appliqué — très malheureusement d'ailleurs — à mettre d'accord la science avec la foi. Mais, s'il connaissait son siècle, il ne connaissait pas assez l'Eglise, le personnel de l'Eglise, la doctrine de l'Eglise et l'histoire de l'Eglise.

Du reste, sur cet accord de la science et de la foi, thème préféré de nos apologistes, de bien graves malentendus se sont accumulés. Avant d'aborder la discussion proprement dite, peut-être conviendrait-il de s'entendre sur le sens des mots. Ce qu'est la foi, les théologiens le savent, les gens du monde et les fidèles en ont l'intuition plus ou moins vague. Mais, qu'est-ce que la science, surtout qui peut bien avoir le droit de parler en son nom ? Les ambassadeurs qui se sont présentés à nous, comme munis par elle de pleins pouvoirs, n'ont pas tenu, il s'en faut, le même langage. Havin, par exemple, n'hésitait pas; il eût dit volontiers, modifiant légèrement une parole célèbre : Que doit être la foi ? Rien. Que doit être la science ? Tout. Pasteur, au contraire, quand il parlait des choses religieuses, prenait un ton très respectueux et très modeste. A mon humble avis, trop d'hommes se chargent de résoudre ce séduisant mais très difficile problème. Lamennais a compris trop tard qu'il était mal préparé, je ne dis pas à traiter, mais même à comprendre la question, comme d'ailleurs l'immense majorité d'entre nous,

simples mortels, totalement dépourvus de génie. Un homme me paraît avoir très bien posé les préliminaires, non pas de l'œuvre entière, mais de la moitié de l'œuvre : c'est Pascal. Dans sa définition célèbre de l'esprit de finesse et de l'esprit géométrique, il a fort bien expliqué certaines notions se rapportant toutes au côté science, mais, nous en sommes trop sûrs, il était fort mal renseigné sur le côté foi : il ne savait pas sa théologie. Or, combien y a-t-il en France, à l'heure qu'il est, combien y a-t-il d'hommes capables de comprendre intégralement le morceau classique sur l'esprit de finesse et l'esprit géométrique ? J'imagine que si quelques commentateurs autorisés s'avisaient de le traduire en un langage moins dense, ils auraient quelque peine à se mettre d'accord. On a trop bavardé, on n'a pas assez réfléchi, sur l'accord de la science et de la foi.

L'étude sur Ballanche, dans la thèse générale de M. Faguet, ressemble presque à un hors-d'œuvre, mais elle renferme quelques considérations bien intéressantes. Et d'abord on portraicture les Lyonnais. « Tous ces Lyonnais sont volontiers rêveurs, imaginatifs, *irréels* et mystiques. Ce sont nos Allemands. Poètes, de Maurice Scève à Laprade, ils sont symbolistes ; penseurs, d'Antoine Favre à Edgar Quinet, ils sont abstraits de tout leur cœur, amoureux des mythes et des figures. Quels qu'ils soient, l'obscurité des idées ne les effraie pas, si on ne peut pas dire qu'elle les attire et les retient. Ils sont graves et lents et d'une très forte vie intérieure. La clarté et la vivacité française ne leur agréent jamais qu'à moitié. Très intelligents et infiniment amoureux des idées, ce sont des intelligences à seconde vue, à qui manque quelquefois la première. Ballanche est le type du Lyonnais..... Il resta abstrait, renfermé et doux. »

Je ne devrais peut-être rien dire de ce portrait, parce que j'ai respiré, pendant quelque temps, l'air de Fourvière, parce que trop de souvenirs et trop d'affections me rattachent à la vieille cité, et parce qu'enfin on s'obstine, à Paris et ailleurs, à me faire passer pour Lyonnais. Il y aurait cependant une bien belle étude à faire sur le fond du caractère lyonnais, c'est-à-dire sur le sentiment religieux, voire le mysticisme. Que M. Faguet me permette de le lui dire : il n'a pas assez mangé de soupe lyonnaise : chose plus importante, il n'a pas rompu assez souvent le pain spirituel avec les Lyonnais.

Il est doux d'errer sur les quais du Rhône et de la Saône, pendant que monte la brume propice à une certaine rêverie méditative. On voit passer des ouvriers graves, semblables à ces deux admirables pèlerins d'Emmaüs que Rembrandt a mis à côté du divin Maître. Il est bien plus doux, un soir d'été, de contempler, du haut de Fourvière, les clartés éblouissantes de la ville qui disent l'activité des hommes, face aux étoiles du ciel qui chantent les gloires de Dieu, pendant que sur toute la colline sainte, des appels de cloche ininterrompus font songer à une immense abbaye toujours en prières.

Chaque année, le 8 décembre, se produit en l'honneur de la sainte Vierge une manifestation splendide, une manifestation unique au monde, dans laquelle cette population si calme laisse deviner la vivacité et l'étonnante profondeur de son sentiment religieux. Mais un observateur attentif n'a pas besoin d'attendre les illuminations du 8 décembre, pour prendre sur le fait la piété lyonnaise. Il suffit de monter à Fourvière, un jour quelconque et à une heure quelconque du jour, pour voir comment ce peuple in-

dustriel s'agenouille et comment il prie. On songe alors à Flandrin et à Pauline-Marie Jaricot. M. Faguet connaît-il Pauline-Marie Jaricot? C'est la fondatrice d'une œuvre lyonnaise, la plus belle et la plus française et une des plus importantes qui existent au monde, la fondatrice de la *Propagation de la Foi*. Encore M. Faguet est-il parfaitement excusable de ne pas connaître Pauline-Marie Jaricot ; mais les coloniaux en chambre qui pérorent sur l'Indo-Chine et l'Afrique française, en savent-ils davantage?

Tout ceci simplement pour prouver que l'âme lyonnaise complexe, un peu mystérieuse, profonde, essentiellement mystique, à la fois rêveuse et pratique, se laisse difficilement saisir.

Ballanche fournit encore à M. Faguet l'occasion de constater un fait bien intéressant. Un an avant l'apparition du *Génie du Christianisme*, Ballanche a écrit des pages qu'on croirait détachées du *Génie du Christianisme*. « La coupole de Saint-Pierre, l'*Athalie* de Racine, l'*Histoire universelle* de Bossuet, ont été inspirées par la religion... L'asile d'une hospitalité chrétienne au milieu du désert ou parmi les glaces du Mont Saint-Bernard ; des chaumières groupées autour d'un clocher de hameau ; une sainte Vierge tenant un enfant dans ses bras sculptés, à l'angle de deux chemins, sont des images pittoresques qui vivifient un paysage... Cette même religion qui a détruit les autels de la superstition est encore le principe fécondateur de tous nos succès dans la littérature et dans les arts. »

Faut-il considérer Ballanche comme un *précurseur* de Chateaubriand ? Le mot serait inexact et un peu fort. Tout de même, il semble bien prouvé que Chateaubriand n'a pas créé un état d'esprit ; il a seulement fortifié un mouvement religieux et littéraire qui existait déjà.

Les catholiques devront s'en souvenir quand ils établiront le bilan très exact du bien et du mal que leur a faits Chateaubriand. Car ce bilan n'a pas été fait. Les uns glorifient Chateaubriand comme une sorte de Père de l'Eglise; d'autres, à la suite de Sainte-Beuve et surtout de M. d'Haussonville, ne sont pas loin de voir en lui comme un faiseur génial, à demi sceptique. Ne nous rendons pas coupables d'ingratitude, remercions et louons largement l'auteur du *Génie du Christianisme* et de l'*Itinéraire*, mais ne fermons pas les yeux sur le mal que fait encore, parmi nous, la postérité intellectuelle et morale de *René*. Oh ! ce *René*, fils de Jean-Jacques, frère de *Jocelyn !* N'aurait-il pas quelque parenté avec d'autres personnages que nous connaissons trop bien ? Je le crains fort, et, s'il plaît à Dieu, j'oserai un jour dire toutes mes craintes, même s'il me faut encourir le blâme de certains catholiques, inconsciemment pénétrés de l'esprit de *René*, et partant trop indulgents aux déliquescences littéraires de cette fin de siècle.

Edgar Quinet oblige M. Faguet à poser l'irritante question qui, par la faute de certains publicistes, agite, en ce moment, les esprits. Bien longtemps avant nos hégéliens et nos anglophiles, Quinet a cru à la supériorité du protestantisme sur le catholicisme. J'admire comment des penseurs, des sociologues, des directeurs d'âmes, disent simplement : les nations protestantes sont supérieures aux nations catholiques. Une formule aussi simpliste est nécessairement inexacte, incomplète, fausse et antiscientifique.

En leur qualité de chrétiens, les protestants doivent admettre que la résignation à la souffrance et la patience dans la pauvreté sont deux vertus éminentes, puisque le divin Maître leur a fait une place

d'honneur dans le *Sermon sur la Montagne.* Qui oserait dire que, sur ce point au moins, la catholique Irlande ne l'emporte pas sur la protestante Angleterre? Les protestants ont plus d'or que les catholiques, il est vrai ; ils en ont moins que les juifs. De plus, on n'a pas encore bien établi ce que vaut, au juste, cette supériorité financière, je ne dis pas au point de vue chrétien, mais simplement au point de vue humain. On nous enseignait jadis que la République romaine, qui avait conquis le monde tandis qu'elle était pauvre, périt ensuite par l'excès des richesses. Aristophane fit, en faveur de la pauvreté considérée comme base de la prospérité des États, un plaidoyer admirable que tous les philosophes ont loué. Ces choses-là ne seraient-elles plus vraies ? Il paraît, affirment les gens bien informés et sûrs d'eux-mêmes, il paraît qu'elles ne sont plus vraies, en effet. Je persiste quand même à ne pas abandonner les vieilles opinions, jusqu'à ce qu'on m'ait démontré plus clairement leur fausseté.

Aurait-on prouvé, d'ailleurs, ce qu'on appelle la supériorité des pays protestants, qu'il faudrait encore établir que la minorité catholique de ces pays ne contribue en rien à leur prospérité générale. Les dix-sept millions de catholiques allemands, par exemple, forment une élite morale à laquelle certains protestants ne trouvent rien de comparable. Dira-t-on qu'ils paralysent l'essor de l'Allemagne, osera-t-on souhaiter qu'ils deviennent protestants ? Ceux qui aiment à parler de la supériorité des nations protestantes prennent l'habitude de prononcer une formule qui est un non-sens. Leur non-sens se prolonge et se complique lorsqu'ils ajoutent : l'avenir est au protestantisme. Outre que l'avenir n'est qu'à Dieu et à son Eglise, on s'aperçoit fort bien, sans être très grand clerc, que les succès

commerciaux et financiers du protestantisme cachent mal sa débilité religieuse. Une religion vit de foi, et nous savons tous, à peu de chose près, où en est la foi protestante.

Hâtons-nous de dire que l'ardeur philosophico-religieuse d'Edgar Quinet ne séduit nullement M. Faguet ; elle le repousserait plutôt. Visiblement, M. Faguet n'aime pas l'auteur d'*Asharérus*. Est-ce parce qu'il est protestant, est-ce parce qu'il est déclamateur, est-ce pour les deux raisons à la fois ? Toujours est-il que pour réduire à néant le système germano-protestant d'Edgar Quinet, M. Faguet emploie une méthode aussi sûre qu'amusante. Il est admis, ou du moins on veut nous faire admettre, qu'un élève des philosophes allemands apporte, dans notre France légère, une habitude de raisonner ou de concevoir les choses, un peu lourde et obscure peut être, mais combien grave et belle ! combien transcendante ! Quinet, pour son compte, paraît convaincu qu'il porte tout le devenir de l'Allemagne dans sa tête. « L'âme, dit-il, réveillée en sursaut au milieu de la foi..., partagée entre deux impulsions contraires, s'interroge, s'étudie, se divise, pour se donner à elle-même en spectacle et en pâture. L'homme en ce moment est véritablement double... ; l'hymne se brise, et des querelles intestines du cœur naissent les dialogues sanglants de la scène. »

Vous et moi, cléricaux suspects d'intolérance et d'étroitesse, nous nous laisserions intimider devant ces belles phrases hégéliennes. Nous nous dirions : qui sait? peut-être nous manque-t-il d'avoir fait un pas de plus dans ces choses profondes. M. Faguet, irrévérencieux et à peine ironique, ose prétendre que rien ne se cache sous cette phraséologie solennelle. « Voilà, dit-il, de ces choses qui sont irréfutables, tant elles sont insai-

sissables. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Est-ce spécieux ? Aucun mot précis ne s'y peut appliquer. Ce n'est rien du tout, et cela a l'air d'être quelque chose... A quoi servent ces généralisations oratoires que rien n'apprécie et qui n'éclairent rien, et qui n'apprennent rien, et semblent un jeu de l'esprit pour le divertissement des oreilles ? Elles ne servent qu'à fausser l'entendement de celui qui a tort de se les permettre et d'en prendre l'accoutumance... » C'est ainsi que M. Faguet s'attaque au prestige d'Edgar Quinet ; il prend, un certain nombre de fois, son héros en flagrant délit de radotage amphigourique.

Il ne néglige pas les accès fréquents d'épouvantable intolérance qui saisissaient périodiquement Quinet, l'écrivain aimé de certains libéraux. « On a poursuivi, disait-il, on a poursuivi, pendant la Révolution française, l'idéal de la liberté de conscience, de la liberté des cultes. Voilà qui est bien puéril. Jamais l'histoire n'a procédé ainsi. Ce que les novateurs ont toujours fait, c'est la dictature religieuse d'abord, quitte à la tempérer plus tard, quand l'œuvre nouvelle est accomplie. Si Luther et Calvin se fussent contentés d'établir la liberté des cultes, sans rien ajouter, il n'y aurait jamais eu l'ombre d'une révolution religieuse au XVI^e siècle... C'est ainsi, et non autrement, que l'Angleterre, la Scandinavie, la Hollande, la Suisse, les Etats Unis ont pu contracter une âme nouvelle... » Ces pauvres révolutionnaires de 93 étaient décidément de grands maladroits ; ils n'ont pas même su imiter les protestants du XVI^e siècle. « Partout, s'écrie Edgar Quinet avec une visible admiration, partout où la Réforme a éclaté au XVI^e siècle, ses premiers actes ont été le brisement des images, le sac des églises, l'aliénation des biens ecclésiastiques, l'injonction d'obéir, dans l'intime conscience, au nouveau

pouvoir spirituel, le bannissement non seulement des prêtres, mais de tous les croyants qui gardaient l'Eglise au fond de leur cœur. Voilà ce qu'a fait la Réforme, et comment elle a pu s'établir et s'enraciner dans le monde. » Les protestants ont prononcé tant de prêches onctueux sur la tolérance, qu'ils se sont persuadé, et ils ont fini presque par nous persuader, que protestantisme et libéralisme sont synonymes. Il convient, dans l'intérêt de tous, de faire connaître les citations comme celles que M. Faguet a su extraire des livres de Quinet. Il y aurait peut-être encore mieux à faire.

Les protestants, médiocres psychologues, ne se sont jamais bien connus eux-mêmes. Il a fallu que Bossuet leur révélât la vraie nature de leur religion qui est la doctrine même de l'évolution. Sans aucune fausse honte, la plupart d'entre eux se sont appliqués très prosaïquement à tirer parti des conseils donnés par Bossuet. Ils évoluent, ils évoluent, ; mais ils ont toujours soin d'évoluer sinon pour la plus grande gloire de leur doctrine, de jour en jour plus étique, du moins pour le plus grand bien de leur corporation, chaque jour plus influente et plus puissante.

Il se trouvera peut-être quelque catholique pour achever, de nos jours, l'œuvre d'éclaircissement accomplie au XVIIe siècle. Il leur dira, j'imagine, quelque chose comme ceci : Messieurs, vous avez tant parlé de la Saint-Barthélemy, que vous avez fini par vous regarder comme une congrégation de martyrs. Laissons, si vous le voulez bien, pour un instant, ces discussions historiques. Ouvrez les yeux, et voyez. Votre activité, admirable à certains points de vue, se déploie dans les bureaux de rédaction, dans les ministères, dans la haute banque, dans les grandes maisons de commerce. On ne se permet pas de vous blâmer, certes, on vous

fait remarquer seulement que le contraste est trop fort entre vos paroles et vos actes. Vos ancêtres vous ont transmis un genre d'éloquence qui convient à des victimes éplorées ; tout le monde sait aujourd'hui que vous êtes des dominateurs. Qu'il y ait parmi vous des chrétiens convaincus et admirables, nous le reconnaissons. Mais des hommes calmes peuvent se demander, sans aucun parti pris assurément, si le protestantisme contemporain est une vraie religion, ou une simple morale, ou un syndicat d'hommes intelligents et pratiques, d'une habileté reconnue dans le *struggle for life*. On est en droit de craindre qu'il ne se confonde avec le darwinisme. Adoncques, il serait prudent de modifier un tant soit peu le ton élégiaque transmis par les grands ancêtres du XVI^e siècle. Anglo-Saxons, Allemands, amis du sultan rouge, Yankees et protestants français traversent une heureuse période : ils ont des cuirassés, des parcs d'artillerie formidables, des universités riches, des encaisses métalliques pour ainsi dire inépuisables : *Hi in curribus, et hi in equis*. Ils ont tout ce que certain personnage, qui joue un rôle plutôt fâcheux dans les récits évangéliques, offrait au divin Maître ; ils possèdent non seulement du pain pour eux et pour leurs familles, mais encore ils disposent du pain des peuples, ils ont les royaumes de la terre, ils auront bientôt les ballons qui leur permettront de descendre du sommet de leurs temples sans se heurter contre la pierre ; ils ont tout, mais ils n'ont pas l'esprit qui anime le *Sermon sur la Montagne*. Et nous, catholiques, nous pouvons leur dire, sans nous mentir à nous-mêmes : *Nos autem in nomine Domini*.

M. Faguet, ai-je besoin de le dire ? ne m'a nullement fourni ces considérations, devant lesquelles il reculerait peut-être. En sa qualité de pur littérateur, il in-

siste plutôt sur l'emphase et le mauvais goût d'Edgar Quinet : « Ces idées, Edgar Quinet les soutenait avec éloquence, mais avec un défaut qu'il n'avait pas dans sa première manière et qu'il est temps de signaler brièvement. Il était devenu professeur de cours public, à la Faculté de 1840, avec tout ce qu'il y a de très bon et de très mauvais dans ce titre glorieux. Le professeur de cours public, à moins qu'il ne soit spirituel ou n'affecte de l'être, est tenu d'être éloquent. Il faut retenir un public peu homogène, peu capable, sauf une élite, de suivre une exposition purement et sévèrement scientifique, peu constant aussi, qui ne vient pas à toutes les leçons, qui, par conséquent, ne fait pas crédit, et à chaque leçon exige quelque chose qui l'émeuve, qui le convainque, et qui même soit complet et même définitif sur la question traitée. C'est proprement l'impossible. Quelques-uns s'en tirent par l'autorité personnelle ; d'autres, à force de vrai talent, le talent se tirant toujours d'affaire ; la plupart ne s'en tirent pas du tout ; les plus grands ne peuvent pas s'empêcher, voulant après tout faire leur métier, qui est de retenir trois cents personnes autour d'une chaire, de donner dans les artifices et les prestiges de la parole, c'est-à-dire d'une part dans le jeu de la carte forcée, de l'autre, dans la phrase à effet. Le jeu de la carte forcée consiste à jeter au public, juste à point et au bon moment, ce qu'il dirait lui-même, la banalité du temps, le mot courant de la semaine, et, comme disait M^me^ de Sévigné, « l'évangile du jour ». L'évangile du jour était, par exemple, en 1840, l'éloge de Napoléon I^er^, l'élégie de la Pologne, ou l'invective contre Rufin, je veux dire contre Loyola. — La phrase à effet, c'est ce quelque chose que cherchait Figaro, ce quelque chose de brillant, d'étincelant, qui a l'air d'une

pensée, « rapprochement ingénieux sans la moindre solidité, généralisation au hasard, dont l'air spécieux séduit pour une minute, et cela suffit dans l'espèce, mais qui étonnera par ce qu'elle a de vide, sitôt qu'on sera rentré chez soi ».

M. Faguet n'ajoute pas qu'un homme d'un talent supérieur éprouve quelque répugnance à employer soit le jeu de la carte forcée, soit la phrase à effet, ce qui le met dans un état d'infériorité apparente par rapport à des égaux moins scrupuleux, et même par rapport à des médiocres. L'abus de l'éloquence — et il est facile d'abuser de l'éloquence — a d'autres inconvénients. Ne déprimerait-il pas l'intelligence de ceux qui s'en rendent coupables et aussi de ceux qui le subissent ? Nous savons bien, par exemple, que tous les députés ne sont pas des Démosthènes. Nous avons de la peine à croire, cependant, qu'ils soient aussi dépourvus d'intelligence que la plupart de leurs discours nous le font craindre. Ce qu'ils disent de banalités, ou d'horreurs, ou de niaiseries, est invraisemblable ; le tout provoque toujours des applaudissements.

Beaucoup de congrès ne le cèdent en rien à la Chambre des députés. J'ai vu et entendu, dans des séances où brillaient d'éminents congressistes, des choses absolument ineffables ; à certains moments, orateurs, auditeurs, interrupteurs professionnels, chefs de claque bénévoles, auteurs d'amendements sensationnels, tous semblaient saisis d'une sorte de trépidation qui ahurissait d'abord, et amusait ensuite, les quelques assistants non initiés qui s'étaient égarés dans l'enceinte. On a beau dire que toutes ces déclamations puériles ne portent pas à conséquence ; de tant de sottises énoncées avec ou sans conviction, et sou-

vent applaudies avec enthousiasme, il doit rester quelque chose. Toujours est-il que les bavardages des sophistes ont perdu la Grèce. Qui dira les torts que la pseudo-éloquence fait aux Athéniens de nos jours ? On m'a raconté ceci : Un jeune homme, appartenant à une famille bien pensante, obtint de son père la permission d'aller combattre, dans les réunions publiques, les doctrines socialistes. L'apparition de son très riche pardessus provoqua d'abord des murmures dans l'assistance, composée, en grande partie, d'ouvriers révolutionnaires. Il réussit, cependant, à escalader la tribune, et aussitôt, de sa voix la plus tonnante, il lança une magnifique phrase à effet, qui, dans sa pensée, devait écraser le socialisme. Or, il advint que les ouvriers firent entendre un tonnerre d'applaudissements. Tout simplement, la langue de l'orateur avait fourché. Loin d écraser la sociale, notre héros avait glorifié les légitimes prétentions des travailleurs, et flétri énergiquement l'infâme capital. De là, les applaudissements des ouvriers, applaudissements dont il fut si bien grisé, qu'il devint, à partir de cette minute mémorable, réellement, ou du moins officiellement, socialiste. Cette histoire n'est pas un mythe, elle est très vraie, je crois pouvoir l'affirmer aux sceptiques. Mais on peut très légitimement y voir un symbole.

Ah ! que M. Faguet a raison de prémunir les Français contre les entraînements de la fausse éloquence !...

De tous les aspirants à la papauté laïque, le moins chimérique fut certainement Cousin. Mais d'abord, avez-vous remarqué ? Ce nom de Cousin évoque comme nécessairement l'idée de caducité et de ridicule. Jules Simon est passé par là. Il a raconté sur son vieux maître toutes sortes d'historiettes comiques qui font le plus grand honneur à son esprit, à lui, Jules Simon, mais

qui représentent sous un assez triste jour le caractère de M. Cousin. M. Faguet ne fait aucune allusion à ces commérages éclectiques : il aurait plutôt l'air de vouloir défendre Cousin ; il parle sur le ton de quelqu'un qui veut réhabiliter son héros. Jules Simon ne serait-il qu'un mauvais plaisant ?

M. Faguet commence par déclarer que Cousin avait l'esprit religieux. « Je ne dis pas, ajoute-t-il en manière d'explication, le sentiment religieux, que je crois qu'il n'eut jamais, je dis l'esprit religieux. L'esprit religieux consiste à aimer la certitude et à aimer la certitude en commun. » Cette définition spirituelle et un peu étrange est, à tout le moins, incomplète ; elle risque d'induire en erreur ceux qui la prendraient à la lettre. M. Faguet oublie que, de même qu'une comparaison implique deux termes, de même l'idée de religion suppose un sujet croyant et un objet de foi. « Nourrissons, disait saint Augustin, nourrissons, par l'étude des Ecritures divines, notre esprit qui est lassé par la faim et tourmenté par la soif d'une curiosité inutile, dans laquelle il tâche en vain de se contenter et de se rassasier par des fantômes trompeurs, comme par des viandes qui sont en peinture. » Il n'est donc pas vrai de dire que Cousin avait beaucoup de religion dans l'esprit ; en réalité, il n'avait qu'un désir impérieux de fournir un aliment à son activité intellectuelle.

Même, il a commencé son enquête philosophique dans un état d'esprit extrêmement défectueux. Si, plus tard, la force des choses l'a amené insensiblement à exiger de ses disciples toute une série d'actes de foi, il a débuté dans la carrière avec cette pensée que rien n'existait d'extrinsèque et de supérieur à son intelligence. Il voulait tout tirer de sa propre pensée ; il voulait corriger, compléter, coordonner les systèmes phi-

losophiques préexistants, mais il repoussait *a priori* toute autorité religieuse, toute révélation. On ne saurait rien imaginer de plus prétentieux, de plus illogique et, disons le mot, de plus enfantin. Quiconque a lu un peu attentivement, je ne dis pas la Bible, mais seulement Eschyle, Sophocle et Pindare, sait, à n'en pas douter, que l'antiquité, et particulièrement l'antiquité orientale, avait reçu un dépôt de traditions religieuses et morales. Pour croire qu'on va pouvoir en remontrer soi-même aux représentants de ces traditions, il faut être ignorant comme un maître d'école, ou comme Fourier, ou comme un savant quelconque dépourvu de modestie. Religion suppose révélation, suppose obéissance intellectuelle, suppose surnaturel. Ce pauvre Cousin s'imaginait qu'il allait créer une religion nouvelle, comme un pharmacien crée un remède nouveau, en modifiant ingénieusement quelques formules anciennes.

Icare-Cousin n'a pas tardé à subir les conséquences de son orgueil philosophique. Lui qui, ne trouvant à blâmer dans le christianisme que le seul surnaturel, osait rêver une religion naturelle, comme si ces deux mots ne hurlaient pas d'être rapprochés l'un de l'autre, il n'a pu construire son système philosophique qu'avec des actes de foi. Ici, il y a plaisir à suivre la très consciencieuse et très intéressante analyse de M. Faguet. Malheureusement, il faut l'abréger, au risque de commettre quelques contre-sens. Les sensualistes croient que toutes leurs idées leur viennent des sens ; Cousin l'admet avec eux. Mais les sensualistes sont enfermés dans leur être intérieur, sans pouvoir en sortir ; le monde n'est pour eux que la combinaison de leurs sensations ; ils ne peuvent croire à rien qu'à eux mêmes, ils sont enfermés dans leur moi. Cousin croit sortir de

cette impasse par une contradiction. Il affirme en même temps l'existence du moi et celle du non-moi. Premier acte de foi qui devra se passer et se défier de raisonnements.

De la même manière, sans un soupçon de preuve, Cousin affirme la nécessité de croire en la raison tout entière. Deuxième acte de foi. Et, toujours de la même manière, il déclare croire en la liberté morale de l'homme et croire en Dieu. Sans s'en douter, ce philosophe pourfendeur et censément successeur du christianisme, inventait laborieusement le christianisme, comme Alexandre Dumas père découvrit, dit-on, la Méditerranée. Tel encore, un voyageur égaré dans une forêt, combine, peine, marche durant de longues heures, pour se retrouver, en définitive, à son point de départ. Mais vous, qui aimez les conversations sérieuses, simples, lisez, je vous en supplie, la démonstration attachante et lumineuse de M. Faguet.

Disons cependant, à la décharge de M. Cousin, que son outrecuidance philosophique, si elle n'est pas entièrement excusable, mérite certainement les circonstances atténuantes. A une époque où l'Eglise de France renaissait lentement de ses ruines, cet homme intelligent et dépourvu de toute intuition sentimentale, a pu croire peut-être, et jusqu'à un certain point, que la gérance du pouvoir spirituel était vacante. Mais, à coup sûr, il a été dans une bonne foi relative lorsqu'il s'est dit : « Aucun homme, à l'heure actuelle, n'est plus à même que moi de créer ou de restaurer le pouvoir spirituel. » N'était-il pas, en effet, un des plus éloquents parmi ses contemporains, un des plus intelligents aussi ? N'exerçait-il pas, grâce à ses fonctions administratives, une sorte d'omnipotence intellectuelle sur la jeunesse ? Et, malgré tout, il a échoué, comme échoue-

ront tous les ratiocineurs qui ne voient pas de différence entre une religion et une école philosophique.

Auguste Comte, lui, avait une tout autre envergure intellectuelle que Victor Cousin ; il n'a pas mieux réussi dans une seconde édition de cette tentative suprahumaine. Mais M. Faguet raconte admirablement les péripéties de ses efforts, ses tâtonnements, ses succès partiels, ses erreurs essentielles, son échec définitif. Sans abuser jamais, sans user même du langage philosophique qui tient lieu d'idées trop souvent aux philosophes de profession, M. Faguet a expliqué lumineusement Auguste Comte. Il le complète quelquefois, il le corrige souvent avec bonheur.

Il l'apprécierait toujours avec justesse s'il connaissait lui-même, un tant soit peu, le traité de l'Incarnation. Je n'ose pas renvoyer M. Faguet à cet admirable traité, mais je le prierai de lire les *Remarques de Bossuet sur l'histoire des conciles*. Il y trouvera des observations comme celle-ci : « C'est encore un manifeste affaiblissement de la saine doctrine que de ranger, comme a fait M. Dupin, ces propositions : *Un Dieu est né, un Dieu est mort*, parmi celles que l'usage de l'Eglise a introduites, car c'est avoir oublié que l'Eglise même a démontré aux historiens, par la bouche de saint Cyrille et de ses autres docteurs, que ces propositions, qu'on prétend introduites par l'usage, sont de l'Ecriture et formellement les mêmes que celles-ci, de saint Paul : *Celui qui est sorti des Juifs, selon la chair, est Dieu béni au-dessus de tout ;* et que celle-ci, du même apôtre : *Celui qui était en la forme de Dieu et égal à Dieu a été obéissant jusqu'à la mort;* et que celle-ci, encore du même saint Paul : *Dieu manifesté en chair,* qui constamment était dès lors dans le texte grec ; et cent autres de cette force,

pour ne point parler de celle-ci, de saint Jean : *Le Verbe est Dieu*, et ce même Verbe qui est Dieu a été fait homme » (*Remarques sur l'histoire des conciles*, chapitre III). Quand M. Faguet aura lu toute la polémique dirigée par Bossuet contre Dupin, surtout quand il aura étudié, d'un peu près, l'union des deux natures divine et humaine dans la seule personne divine qui est Jésus-Christ, il modifiera, j'en suis sûr, la page suivante, qui est si belle d'ailleurs, à beaucoup de points de vue.

« Auguste Comte transforme la morale en religion. Cette religion de l'humanité est un retour inconscient à l'esprit théologique, ou, comme dit Comte, à l'état théologique. Elle ne contient pas un mot de théologie, sans doute, je l'ai dit ; mais elle procède comme l'homme procède en « état théologique », en procédant moins bien. Il faut adorer l'humanité. Cela veut dire que le plus grand danger pour chaque homme étant de s'adorer soi-même, il faut qu'il adore un grand être permanent, éternel, producteur de moralité, semblable à chaque homme, mais meilleur que lui, et qui peut être pour chaque homme un bon modèle. Seulement c'est l'humanité adorée indirectement ; et voilà la supériorité de la religion théologique sur la religion humanitaire. C'est l'humanité adorée sans que l'on croie que ce soit elle qu'on adore. De tout ce qu'il y a de bon dans l'humanité on a fait un être extérieur à elle, détaché d'elle, bien autrement imposant, bien autrement séduisant aussi, auquel on s'attache de cœur, d'âme, avec passion, toutes choses que l'on ne fait pas si facilement à l'égard de l'humanité directement considérée, en songeant à la masse d'éléments parfaitement indignes d'adoration qu'elle a contenus.

« Et ce Dieu nous commande d'aimer les hommes ; et nous les aimons à cause de lui, nous les aimons en lui,

ce qui est plus facile que de les aimer directement.

« L'homme dans l'état théologique fait donc exactement ce que fait Comte ; mais il le fait d'une manière plus complète, plus puissante, avec une force d'abstraction plus grande, et de façon que cela serve à quelque chose. D'instinct ou d'adresse, pour aimer l'humanité, il l'a transformée en un être adorable qui n'est pas l'humanité et qui lui commande d'aimer l'humanité. Avec ce détour, on ne l'aime déjà pas assez ; sans ce détour il n'est pas probable qu'on l'aime guère. La religion de Comte n'aura jamais beaucoup de fervents. »

Ainsi le livre admirable de M. Faguet fournit à l'apologétique quelques conclusions qu'il serait peu habile de dédaigner.

1° L'homme est essentiellement un être religieux ; même lorsqu'il se flatte d'anéantir toute théologie et toute métaphysique, il ne sait que travailler à la reconstitution d'une société religieuse. Cette constatation n'est pas précisément nouvelle, elle paraîtra banale aux théologiens, mais nous devons nous féliciter qu'elle soit faite à nouveau et de si magistrale façon, par les penseurs les plus célèbres et les plus notoirement incrédules de ce siècle.

2° Voici qui me paraît plus important et plus significatif, surtout à une époque où le protestantisme — religion interne, affirment ses téléologiens — triomphe si bruyamment parmi nous et autour de nous. L'homme ne peut se passer de religion, mais la Religion ne peut pas se passer de pouvoir spirituel. Or, existe-t-il un véritable et autonome pouvoir spirituel en dehors du catholicisme ? Partout ailleurs, en pays protestant aussi bien qu'en pays musulman, le pouvoir spirituel se laisse absorber par le pouvoir temporel. On ne saurait trop insister sur ce point.

3° Admirable est le contraste entre l'état présent de la philosophie et l'état présent du catholicisme. Saint-Simon, Fourier, Quinet, Cousin, Auguste Comte affectaient de parler de l'Eglise à l'imparfait ou au passé défini. Que sont devenus leurs systèmes philosophiques? Les uns ont disparu et bien disparu, les autres végètent misérablement, car il est bien évident que même le positivisme ne répond plus aux aspirations de notre temps. Si, parmi tant d'affirmations incohérentes et souvent ridicules, des hommes impartiaux comme M. Faguet découvrent encore quelques idées justes et fortes, ils constatent immédiatement que ces idées, nos penseurs intrépides les avaient empruntées... au catholicisme. En même temps, l'Eglise voit s'achever, dans la gloire, le pontificat de Léon XIII.

Je souhaite qu'on ne dédaigne pas d'étudier les *Politiques et moralistes*, dans certaines chaires de philosophie ou de théologie.

Au point de vue littéraire, le livre de M. Faguet offre un ensemble de qualités très hautes, assez répandues dans les régions intellectuelles du temps jadis, mais très rares aujourd'hui. Est-ce un chef-d'œuvre? Je n'en sais rien, car il est possible que notre génération, qui se croit intelligente, soit absolument incapable de faire un seul chef-d'œuvre. Mais on peut affirmer, sans crainte, quelque nombreux et graves que soient d'ailleurs ses défauts, qu'il a une très grande portée.

En dépit de ses apparences modestes, il renferme non pas tout le bilan intellectuel du XIXe siècle, mais une partie assez importante de ce bilan qui ne s'annonce pas comme très beau.

Enfin, il nous prouve que Taine a maintenant un successeur.

# LE RENANISME DE M. GASTON DESCHAMPS

En M. Gaston Deschamps il faut distinguer, avec soin, trois écrivains d'inégale valeur : le pèlerin du pays de la beauté, le critique littéraire, et enfin le théologien, élève de M. Renan.

Rien de plus agréable que ces paysages et ces ruines de la Grèce, ou ces routes d'Asie qu'il nous invite à parcourir avec lui. M. Deschamps, qui ne se pique pas d'avoir du génie, se garde bien de lutter, le pinceau à la main, avec Chateaubriand ou seulement avec MM. de Vogüé et Pierre Loti. Jamais guide ne fut plus naturel et moins déclamateur ; il raille quelquefois, il décrit avec une simplicité respectueuse, mais il ne s'oublie jamais à pontifier. Tandis que la plupart de nos voyageurs, surtout lorsqu'ils sont déjà sacrés grands hommes, se croient tenus de prendre des attitudes lamartiniennes, M. Deschamps, adorateur pieux et parfois ému de Pallas Athénée, se contente d'observer et de jouir pour son propre compte, sans trop s'inquiéter de l'Europe ou de la postérité. « Lorsque Yorghi, batelier de l'École française, qui m'attendait au bas de l'échelle du *Sind*, accosta au quai de tuf grisâtre près de la douane, je fis un faux pas sur une des marches, et sans le vouloir, peut-être par l'effet d'une secrète influence des dieux, j'entrai à genoux dans la patrie de Phidias ;

j'ai cru depuis qu'il y avait un heureux présage dans le hasard qui me prosternait ainsi, malgré moi, dès mes premiers pas, dans le doux pays où a fleuri l'adolescence du monde, et où devait jaillir la source vive de toute joie, de toute science et de toute beauté. »

En parlant ainsi, M. Gaston Deschamps nous fait connaître très exactement sa double méthode d'observation et de contemplation.

On aime cette façon de se prosterner, vive, spirituelle et très française ; mais on souffre tout de même des exagérations superstitieuses qui gâtent l'enthousiasme de l'esthète voyageur. Les chrétiens, et même ceux qui ont bien lu l'invocation de Renan à Athèna, savent que des sources de joie existent ailleurs qu'au pays du sombre Eschyle et du mélancolique Euripide. De la Judée nous est venue cette invocation douce entre toutes : *Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis*. Même, à dire vrai, il nous faut un effort archéologique et historique, il nous faut nous souvenir de Leconte de l'Isle et de M. de Hérédia, pour ne pas trouver vieillot tout ce qui se rattache à la vallée de Tempé et au Parnasse. Le Pharan et le Carmel parlent tout autrement à nos imaginations chrétiennes.

Par contre, M. Gaston Deschamps, autant que peut en juger un lecteur sédentaire, paraît bien informé. Semblables en cela, en cela seulement, à M. Bergeret, nous sommes nombreux en France, ceux qui n'avons jamais vu les champs où fut Troie.

Cependant, comme il arrive fréquemment devant un portrait dont on ne connaît pas l'original, nous n'hésitons pas à dire : « C'est vivant, c'est vraisemblable, ce doit être nature. » D'autres œuvres de ce genre, dont quelques-unes célèbres, nous inspirent une moindre confiance. Je dois ajouter, toutefois, qu'un religieux

qui a vécu de longues années à Smyrne, apprécie très sévèrement, dans les conversations familières, le chapitre IV de *Sur les Routes d'Asie* (1).

S'ils avaient l'habitude de la lutte, surtout s'ils avaient moins de scrupules de conscience, peut-être les catholiques ne se croiraient-ils pas tenus de rendre justice aux mérites authentiques de M. Deschamps, considéré comme critique littéraire. Ils le traiteraient en adversaire, ils essaieraient de lui rendre coup pour coup, et je ne vois pas bien qui aurait le droit de s'en scandaliser. M. Deschamps ne manque jamais une occasion, non seulement de se séparer de nous, mais d'exprimer très nettement, vis-à-vis de nos principaux chefs, des sentiments d'antipathie profonde. Il ne voit dans Mgr Dupanloup qu'un prélat fougueux et à peine poli, il s'élève contre la prétendue intolérance de Mgr d'Hulst, il lance contre celui qu'il appelle « le funeste abbé Gratry » des accusations graves, il jette le ridicule sur un carme de ses amis personnels. Cette habitude de s'en prendre à des prêtres inoffensifs n'a rien d'héroïque ; je souhaite que M. Gaston Deschamps ait le courage de s'en débarrasser. La Providence, à laquelle il ne croit que vaguement, lui a donné cependant quelques avertissements significatifs. Les prêtres attaqués par M. Deschamps ne lui ont pas répondu, mais des écrivains

(1) Soyons juste. M. Gaston Deschamps, fidèle à la doctrine de Gambetta, ne pratique jamais l'anticléricalisme hors de France « Peu de laïques, dit-il, consentent à s'expatrier pour établir loin de leur patrie de pareils centres de propagande. Au contraire, les moines et les religieux sont partout. Il y a des lazaristes à Smyrne, des jésuites à Césarée de Cappadoce, à Mersivan, à Bagdad .. Ces missions permanentes travaillent assurement pour la religion catholique qui est leur raison d'être. Mais elles travaillent aussi pour la France... »

pornographes, qu'il avait combattus avec timidité, ont employé contre lui des armes déloyales. Notre vengeance sera de l'applaudir et, si nous le pouvons, de le soutenir de nos faibles forces, dans les quelques bons combats qu'il a entrepris.

D'ordinaire, en effet, M. Gaston Deschamps parle le langage du bon sens et du patriotisme : quelquefois, il ose défendre la saine morale décriée par un hideux bataillon de plumitifs qui se disent artistes. Tandis que de prétendus intellectuels traînent dans la boue les officiers et les généraux, M. Deschamps met en scène, pour le glorifier, un commandant intelligent et énergique qui traite avec bienveillance les soldats. Un écrivain qui ne prêche pas la révolte, de nos jours, ne saurait être trop encouragé.

Souvent, nos psychologues, à court d'inspiration, passent les mers pour aller faire, chez d'autres peuples, ample provision de notes, de documents et de menus faits ; ils reviennent, en général, de ces excursions lointaines, plus Américains que les Yankees et plus Anglo-Saxons que les Anglais. M. Gaston Deschamps écoute, avec une attention souriante, les leçons de choses que lui apportent tous ces voyageurs, il tempère leur enthousiasme, et puis, bravement, il s'en va chercher des exemples d'énergie au pays de Richelieu. A la bonne heure ! M. Deschamps est un Français qui sait trouver quelque chose de sain et de fortifiant en France, ce qui ne l'empêche nullement, d'ailleurs, de reconnaître nos côtés faibles.

Mais pour énoncer ces opinions sages, il ne faut peut-être que du bon sens et une certaine habitude de se mettre en garde contre le snobisme de nos écrivains férus de cosmopolitisme. Des occasions se présentent, dans lesquelles un critique doit faire preuve de cou-

rage, M. Gaston Deschamps s'est permis quelquefois de condamner timidement (oh ! combien) les excès de l'omnipotente pornographie. Pour ce fait, il a été insulté, vilipendé, menacé ; chose plus grave, il a été proclamé par quelques forcenés graphomanes, iconoclaste et philistin, ami de M. Sarcey ! C'est terrible, pour un écrivain qui se croit moderne, de se sentir lié irrévocablement à la triste destinée de l'Oncle !

Non content de flétrir la littérature faisandée, M. Gaston Deschamps a glorifié la littérature honnête, et il a tenté, dans je ne sais plus quelle librairie parisienne, la publication d'un roman convenable, ou peu s'en faut. « Un roman sans chute, alors ? Mon Dieu, oui. Autant vous dire, n'est-ce pas, une tragédie sans songe, une bicyclette sans pédales, un cotillon sans accessoires, un civet sans lièvre, ni lapin.

« Les jeunes filles pourront donc lire ça ? Je le confesse. C'est peut-être honteux ce que j'ai fait là. Et pourtant je ne me repens qu'à moitié. Non, la main sur la conscience, je n'en ai pas de remords. Pauvres jeunes filles !... Songeant à la détresse de toutes ces jeunes abandonnées je me suis dévoué. En corrigeant mes épreuves, j'ai supprimé çà et là certains détails qui auraient pu déplaire à leur gracieux scrupule. Je sais bien que plus tard, lorsqu'elles seront mariées, lorsque des messieurs trop modernes leur auront appris la vie, elles me mépriseront. Mais je ne regretterai rien, et je me tiendrai, au contraire, pour très heureux, et bien récompensé, si mon intention charitable me vaut, pendant quelques journées rapides, l'amicale indulgence de leur cœur ingénu. »

Voilà des idées et surtout une crânerie bien françaises. Je regrette que M. Deschamps n'ait pas trouvé un plus grand nombre d'émules dans cette campagne en

faveur de l'assainissement littéraire de la France. Je regrette surtout qu'il se soit mis plus tard, par inadvertance, en contradiction avec lui-même.

Question religieuse mise à part, M. Deschamps nous apparaît comme un critique sensé, brillant, spirituel, d'ordinaire courageux et, cependant, trop prompt à se laisser intimider devant certaines conventions littéraires. Par exemple, il n'ose pas prendre la défense du bon sens contre les rastaquouères de lettres qui revendiquent le droit de déraisonner, sous prétexte de profondeur ou de clair-obscur. C'est un tort. J'entends bien, ou du moins je crois entendre les raisons que fait valoir M. Deschamps en faveur de sa thèse. D'une part, il a le goût de la spéculation pure, de l'esthétique désintéressée; d'autre part, il flagelle avec raison le positivisme grossier des bourgeois enrichis, ce dont je ne le blâmerai pas. Mais pourquoi paraît-il se défier du bon sens? Le bon sens n'a rien de commun avec la plate et vulgaire habileté qui règne, en souveraine, dans l'association Homais, Joseph Prudhomme et Cie. Le bon sens ne gêne en rien le libre jeu de la pensée vraiment philosophique, il ne nuit pas à la vie contemplative, il la soutient au contraire! Est-ce que Bossuet, en abordant les hautes régions de la théologie, a abdiqué son ordinaire bon sens? Est-ce que les conseils de Boileau ont paralysé, jamais, le génie psychologique de Racine? Il est vrai que le bon sens, dans certains cas, change de nom, il s'appelle la haute raison; mais les questions d'étiquette n'ont pas grande importance, et nous ne devons pas oublier que le bon sens, selon le mot de Bossuet, est à proprement parler le maître de la vie humaine, partant, de la vie littéraire. N'écoutons donc pas les esthètes, impressionnistes et décadents, élèves serviles des docteurs germaniques qui ont

réussi à jeter la suspicion sur le bon sens français. M. Gaston Deschamps, en particulier, ne gagnera rien à faire des concessions à ses adversaires sur ce point très important. Aux yeux de tous nos esthètes, il sera toujours, quoi qu'il puisse dire, le représentant attardé de nos traditions nationales. Ses vrais amis estiment, au contraire, qu'il saura garder toujours une attitude qui l'honore.

Allons-nous décerner à M. Gaston Deschamps un prix ou un accessit de critique, immédiatement après MM. Brunetière, Jules Lemaître et Faguet ? Nenni donc. L'indifférente postérité se chargera de ce classement, à moins que, jugeant ce travail inutile, elle n'englobe dans un oubli à peu près absolu tous les écrivains de cette fin de siècle. Sur la plupart de ses émules, et même sur ses maîtres, M. Deschamps me paraît avoir un avantage considérable. Presque tous nos critiques, se piquant de subjectivisme et d'originalité, se préoccupent avant tout de faire valoir leur propre personnalité, à propos d'un roman ou d'une pièce de théâtre ; ils renseignent assez mal leurs lecteurs sur l'écrivain qu'ils louent ou qu'ils blâment. M. Deschamps, plus modeste, daigne lire ses auteurs il cherche à les comprendre, il les cite largement ; bref, il les fait connaître. Et c'est bien là ce que notre paresse, souvent légitime, demande toujours aux critiques de profession. « Messieurs, nous n'avons pas le temps de lire les livres innombrables qui paraissent tous les jours ; dites-nous un peu ce qu'ils renferment, en un mot, pour parler franchement, dispensez-nous de les lire nous-mêmes. Vous pouvez apprécier leur valeur, si cela vous fait plaisir, mais nous y tenons peut-être moins que vous n'êtes tentés de le croire. » Le public lettré, ou demi-lettré, se considère volontiers comme

omniscient et presque infaillible ; il prend des notes comme tous les membres honnêtes d'un jury, et se défiant aussi bien des avocats que du procureur, il n'écoute que ses propres inspirations, en quoi il se trompe probablement, pour cette raison qu'il est incapable d'avoir des opinions personnelles.

M. Gaston Deschamps est un des plus consciencieux parmi nos informateurs littéraires ; ses lecteurs ordinaires sont, en somme, bien renseignés, sinon sur la vie, du moins sur les livres de nos jours.

Par contre, ses opinions théologiques me paraissent au moins fort contestables. Je voudrais les étudier un peu spécialement, parce que, professées à une tribune retentissante, elles ont beaucoup de chance de se répandre.

M. Deschamps adresse à l'Eglise un grand nombre de reproches, celui-ci entre autres, qu'elle s'attache trop aveuglément aux formes passagères et particulières de l'esprit religieux. Ah ! si elle voulait se moderniser ; si elle consentait à briser « quelques moules rebelles » ! L'aimable auteur de « Chemin fleuri » ne craint pas de blâmer nos évêques, il les adjure de s'en rapporter, en fait de dogmes, à l'auteur des *Cigognes*, il leur présente comme des modèles à suivre, M. Maurice Pujo, M. Recolin, M le pasteur Wagner, chrétiens conciliants familiarisés avec les beautés du kantisme ; il regrette évidemment que le catholicisme ne soit pas le protestantisme ou le renanisme.

Il est douloureux de ne pouvoir pas répondre, comme nous le désirerions, à ces très aimables invites. Ceux qui nous les adressent ne se doutent pas le moins du monde qu'ils demandent à l'Eglise tout simplement de se suicider, et à nous-mêmes, quoi donc ? mais d'apostasier. Ne dites pas, je vous en prie,

BIBLIOTHECA Ottaviens s

Messieurs, que nous employons, à tort, les grands mots. Si un prêtre professe les doctrines de MM. Pujo, Recolin et Wagner, vous serez les premiers à lui dire qu'il n'a plus le droit de porter sa robe. L'Eglise incarne la tradition chrétienne, elle représente l'autorité vivante. Du haut de quelques résultats scientifiques contestables, vous l'adjurez de modifier sa conduite conformément à une philosophie qui ne sera démodée et ridicule que dans vingt ans d'ici. Or, nous nous permettons de trouver déjà très vieillotte la phraséologie mystico-allemande de nos jours, surtout si on la compare aux enseignements précis et très français du catéchisme.

Un autre reproche que M. Gaston Deschamps adresse à l'Eglise catholique de nos jours, c'est de dédaigner la science en général et l'exégèse en particulier. Que M. Deschamps me permette de le lui dire, il est mal, très mal informé. Les prêtres de ce siècle, je le reconnais, ont hésité longtemps avant de s'engager dans ce qu'on appelle l'exégèse moderne. Ils rattrapent, Dieu merci, le temps perdu ; à Paris, à Fribourg, à Rome, à Jérusalem, ils publient des études bibliques qui feraient légèrement sursauter M. Gaston Deschamps, s'il consentait à les lire. Richard Simon peut dormir en paix ! Des sages, même, estiment que certains auteurs, avant-garde de l'exégèse catholique, lancés dans la voie du progrès, vont plus vite qu'il ne conviendrait. Après tout, le catholicisme a le temps ! et les docteurs d'outre-Rhin ne sont rien moins qu'infaillibles.

Mais pour aujourd'hui, il s'agit bien moins de défendre l'Eglise que d'apprécier la valeur des principes théologiques professés par M. Gaston Deschanps. Son premier maître, son maître préféré, on pourrait dire presque son seul maître, c'est Renan ; non pas le Renan

idyllique de la *Vie de Jésus*, mais le Renan philologue qui a cru pouvoir expliquer l'histoire du peuple d'Israël et les origines du christianisme (1).

Puisqu'il a plu à M. Gaston Deschamps de transporter la discussion sur ce terrain nous ne devons pas hésiter à le suivre.

Tout d'abord il prouve, dans une copieuse dissertation, que Renan était érudit avec passion et avec délices. Nous comprenons très bien ce qu'une pareille

1) « La foi de Renan, dit M. Deschamps, aurait pu résister à des objurgations oratoires ou à des raisonnements scolastiques. Elle ne résista pas à des remarques pareilles à celle ci : 1° le livre de Daniel que toute l'orthodoxie rapporte au temps de la captivité, est un apocryphe composé en 169 ou 170 av. Jésus-Christ ; 2° l'attribution du Pentateuque à Moïse est insoutenable ; 3° que devient ce miracle si fort admiré de Bossuet, Cyrus nommé deux cents ans avant sa naissance ? Que deviennent les soixante-dix semaines d'années, base des calculs de l'*Histoire universelle*, si la partie du livre d'Isaïe, où Cyrus est nommé, a été justement composée du temps de ce conquérant, et si le pseudo Daniel est contemporain d'Antiochus Epiphane ? »

Je ne discuterai pas les trois questions soulevées ici ; elles exigeraient d'immenses développements et beaucoup d'explications que je ne me sens pas à même de fournir. Constatons simplement que l'allégresse avec laquelle M. Renan chante son *credo* exégétique a quelque chose d'un peu archaïque, déjà.

Les études bibliques ont progressé depuis M. Renan, et l'admiration absolue pour les démolitions philologiques a fait place, chez les hommes les mieux renseignés, à une sage circonspection.

Le premier exégète de l'Allemagne contemporaine, le docteur Harnack, prononçait naguère ces paroles symptomatiques que j'ose signaler aux renanistes comme M. Gaston Deschamps :

« Il fut un temps, et le grand public est encore à ce temps où l'on pensait être obligé de considérer l'ancienne littérature chrétienne, y compris les écrits du Nouveau Testament, comme un tissu de fraude et de falsification. Ce temps est passé.

« Ce fut pour la science un épisode pendant lequel elle a beaucoup appris et après lequel elle a beaucoup à oublier. Les résultats des recherches qui suivent vont, dans une direction réactionnaire, bien au delà de ce qu'on pourrait considérer comme la moyenne de la critique actuelle. »

thèse a de séduisant pour une certaine catégorie de lecteurs, pour les abonnés du *Temps* par exemple. Nourris dans une admiration un peu superstitieuse pour les sciences naturelles, ils aiment à penser que quelques théologiens de l'incrédulité fouillent les profondeurs du passé, en parcourent l'histoire, comme eux-mêmes, les ingénieurs, les industriels et les commerçants, creusent des mines et construisent des chemins de fer ou des transatlantiques. Et alors ils s'appuient, avec une certitude qu'ils croient infaillible, sur la théologie d'un Renan, comme ils admettent les données scientifiques d'un Pasteur.

Que Renan ait été un travailleur et un homme fort intelligent, nous ne le contestons pas; mais qu'il ait pu nous donner des conclusions définitives sur l'histoire du peuple hébreu et les origines du christianisme, M. Gaston Deschamps voudra bien nous permettre de n'en rien croire.

Aussi bien, je me propose moins aujourd'hui de juger Renan lui-même, que d'apprécier les arguments par lesquels M. Gaston Deschamps s'efforce d'établir la supériorité philologique et théologique de son maître. Renan s'est toujours fait un jeu d'étaler un appétit scientifique sans limites. Il eût voulu savoir toutes les langues, et il a manifesté le désir d'étudier la chimie, les mathématiques, l'astronomie, que sais-je encore ? Il a regretté de n'avoir pu fouiller Suse, l'Yemen, Babylone, il a pleuré sur les monastères du Népal ! Soit : mais ces sortes de vœux n'ont rien d'héroïque, sérieusement parlant, ils ne prouvent rien du tout ; à dire vrai, ils m'inspirent plutôt des doutes : « Ah ! soupirait Renan, celui qui nous rapporterait de l'Orient quelques ouvrages zends ou pehlvis, qui ferait connaître à l'Europe les poèmes épiques, et toute la civilisa-

tion des Radjpoutes, qui pénétrerait dans les bibliothèques des Djaïns de Guzarate, ou qui nous ferait connaître exactement les livres de la secte gnostique, qui se conserve encore sous le nom de mendéens ou de masoréens, celui-là serait certain de poser une pierre éternelle dans le grand édifice de la science de l'humanité. Quel est le penseur abstrait qui peut avoir la même assurance ?... Je verrais brûler dix mille volumes de philosophie dans le genre des leçons de la Romiguière ou de la *Logique de Port-Royal*, que je sauverais de préférence la *Bibliothèque orientale* d'Assémani ou la *Bibliothèque arabico-hispana* de Casiri ». Je ne commettrai pas le crime, de lèse-philosophie ou de lèse-érudition, de penser que Renan pourrait bien, ici, se moquer de nous. Cependant, quelques minimes observations s'imposent que nous ne pouvons pas ne pas soumettre à M. Gaston Deschamps. Est-ce que Mabillon et Pasteur ont jamais parlé, sur ce ton, de leurs propres études ? Je suis incapable de répondre à cette question, mais j'ai idée que ces deux authentiques grands hommes exprimaient plus simplement leurs ambitions scientifiques. La vérité, disait Nicolas, n'a point cet air impétueux.

D'un autre côté, les dithyrambes en l'honneur de la science se complètent d'ordinaire, chez M. Renan, par des professions de foi très dédaigneuses pour tout ce qui touche à la vertu, et cela augmente nos inquiétudes. « La vertu et l'art n'excluent point de fortes illusions, disait Renan. En ce monde, la science est encore ce qu'il y a de plus sérieux. » Cette double déclaration vaut son pesant d'or. Renan, qui a bavardé sur le Séfer Millamoth Iahvé, Renan, qui pour détruire la chronologie des livres de l'Ancien Testament, a joué des siècles et des peuples comme certains philosophes jouent des

formules générales, Renan déclare, sans rire, qu'il n'y a de sérieux au monde que sa critique. C'est d'un haut comique. Par contre, il met en doute la vertu, la vertu en général, purement et simplement, et c'est odieux. Quand je pense à de braves gens de ma connaissance, quand je pense à un très grand nombre de mères de famille et de religieuses, je sais de science certaine, n'en déplaise à nos érudits, que la vertu est quelque chose de réel, de grand et de beau. Lorsque je vois Renan faire aboutir toutes ses tirades philologiques à cette conclusion que la vie est un grand bal, une comédie organisée par le grand Chorège, je me dis tout bas le mot inoubliable de Sarcey : « fumiste ».

Le troisième sujet d'inquiétude nous vient de l'insistance même avec laquelle M. Renan veut se faire passer pour un philologue. Qu'on ne lui parle pas de l'Académie française, il n'aime que l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; qu'on ne lui vante pas Bossuet, Bossuet n'est qu'un humaniste. Surtout, que les hommes du XIXe siècle ne le prennent pas, lui Renan, pour un écrivain ; il dédaigne le style et ne s'occupe pas des mots ; il dédaigne profondément la littérature. Etrange tout cela ! L'auteur de la *Vie de Jésus*, le héros des banquets celtiques, suppliant ses admirateurs de ne pas l'affliger en lui offrant la gloire littéraire, le spectacle est vraiment trop beau. Ce Celte à demi gascon a manqué sa vocation : il était né pour la grosse diplomatie.

La tendance de Renan à mystifier ses lecteurs, apparaît dans chacune des thèses qu'il a développées et que M. Gaston Deschamps résume. Sur les prophètes s'accumulent toutes sortes de noms très modernes et irrévérencieux : on les qualifie de journalistes, de marabouts, de moines italiens, de succédanés de

Pulcinella. Voilà qui donnera une bonne idée des prophètes aux hommes instruits, très nombreux en France, qui n'ont jamais ouvert une bible. Et, cependant, personne au monde ne peut citer un écrivain plus distingué, plus élevé, plus classique qu'Isaïe. Chez les petits comme chez les grands prophètes, on trouve sans peine de ces pages ravissantes et pures, devant lesquelles a reculé le génie de Racine. Je sais bien que M. Gaston Deschamps blâme ici les procédés de son maître, qui, trop visiblement, dépasse toutes les bornes. Ces timides atténuations ne modifieront en rien l'impression générale du lecteur. Il ne retiendra, de tout le paragraphe, que les mots scabreux: « Les prophètes, ah oui, c'étaient des marabouts ; Ezéchiel, il paraît que Louise Michel nous donne une idée de son éloquence ; Amos était plus étrange encore, Rochefort semble avoir hérité de ses procédés littéraires. » Et le lecteur se saura gré à lui-même d'avoir à la fois tant d'érudition et d'esprit. C'est ainsi que Renan et M. Gaston Deschamps transforment la philosophie de Gavroche.

David sert de prétexte aux mêmes plaisanteries et aux mêmes effets de contraste facile. On présente à des bourgeois portés à l'ironie grossière, un portrait poussé au noir, du roi prophète, et on les invite adroitement à prononcer un verdict pharisaïque. Il n'est pas possible d'admettre un pareil procédé de discussion. Pour comprendre David, il faut faire abstraction de nos idées modernes et chrétiennes, il faut surtout ne pas oublier que David était un oriental, vivant sous la loi de crainte, au milieu de peuplades féroces, un soldat. M. Gaston Deschamps devait ou ne rien dire de David, ou mieux expliquer *les idées religieuses et morales de cette époque*, qui n'était pas la *fin du* XIX<sup>e</sup> *siècle*. Plus circonspect et mieux informé, il n'eût pas commis des

railleries comme celle-ci : « En un temps qui n'est pas très éloigné, nous apprenions par les petits livres bleus de l'excellent M. Félix Ansart (approuvés par NN. SS. les évêques), que David après avoir été un adolescent doué de force, de grâce et de vaillance, devint le modèle des rois. Le jeune vainqueur de Goliath le Gattite avait désennuyé la caducité du vieux Saül, la vieillesse du psalmiste fut un déclin superbe, environnée d'honneur, et quand il se coucha dans la tombe, plein d'œuvres et de jours, les filles de Sion, troupe aimable et plaintive, célébrèrent sa mort par des cantiques, au son des harpes, sous les saules du Jourdain. Nous nous figurions une belle tête de vieillard, auréolée d'une couronne radiée, un personnage très noble, vêtu de l'invariable manteau qui, dans les tragédies et les peintures académiques, drape indifféremment Joad, Agamemnon, Mithridate et César-Auguste. » N'arrange-t-on pas un peu, ici, le style de M. Ansart ? En tout cas, il paraît certain que M. Gaston Deschamps, élève de M. Félix Ansart, se faisait de David une idée moins fausse que M. Gaston Deschamps, élève de M. Ernest Renan. La vérité, c'est que David, homme d'élite, avait, malgré tout, l'âme profondément religieuse. M. Félix Ansart, en dépit de ses fautes de style, le fait très bien comprendre à ses lecteurs. M. Renan, commenté par M. Deschamps, n'approche pas autant, il s'en faut, de l'exactitude historique ; il attire notre attention, non pas sur ce qu'il y avait d'important dans la vie de David, et de significatif, mais sur ce qui peut réjouir les âmes vulgaires. Et dire qu'ils s'indignent tous deux contre les écrivains qui consacrent leur vie aux prouesses verbales !

L'ironie renaniste devient plus insupportable encore, quand M. Gaston Deschamps ne craint pas de s'atta-

quer au Précurseur, qu'il appelle « un pauvre diable », « un illuminé » qui blâmait (admirez ce mot, je vous prie) l'infâme concubinage d'Antipas et d'Hérodiade. M. Deschamps penserait-il que cet aperçu historique, neuf et profond, fait honneur à la perspicacité de M. Renan ? Qu'il veuille bien lire alors le beau portrait du Précurseur tracé, à grands traits, par Bossuet. Saint Jean Baptiste nous apparaît, chez Bossuet, non pas comme un *pauvre diable*, mais comme le plus grand homme qui ait jamais existé, comme le représentant le plus parfait de la vie contemplative ; il s'est tellement transfiguré par l'ascétisme, qu'il s'est élevé au-dessus de la nature humaine, il est devenu une voix, la voix prédite par Isaïe, *vox clamantis in deserto*, il incarne la protestation de l'innocence, de la justice et de la morale contre la corruption et la force brutale. M. Renan croyait ouvrir à ses disciples des horizons nouveaux, il a rapetissé un grand fait historique ; il n'a montré du Voyant que la poussière, qui couvrait ses pieds, si beaux au témoignage de l'Ecriture, et le bas de sa robe. Les hommes les plus intelligents du XIX[e] siècle se font, sur la valeur de leurs idées, de terribles illusions.

De cette méthode de dégradation morale et intellectuelle que M. Renan a introduite dans l'histoire et dans l'exégèse, il ne serait pas difficile de trouver d'autres exemples, même dans les pages résumées avec admiration par son disciple.

Cette admiration, poussée par les renanistes jusqu'à ses dernières limites, les induit en de singulières contradictions. Par exemple, M. Gaston Deschamps nous prouve, en deux longs chapitres, qu'il n'a garde de prendre au sérieux toutes les facéties philologiques de M. Renan ; il ne veut pas être dupe, ce dont nous le

félicitons hautement. Mais il ne se demande pas si M. Renan, ici facétieux, ne serait pas ailleurs incompétent. Chose plus grave, oubliant qu'en toutes choses il faut considérer la fin, il accepte sans défiance, toutes, absolument toutes les conclusions de cet écrivain, qui n'a pas craint d'employer souvent, dans la haute exégèse, les procédés ordinaires de la presse boulevardière.

Car M. Gaston Deschamps met fin à son étude critique par une série de professions de foi absolument renanistes.

Et d'abord il s'afflige à la pensée que le pharmacien Homais, au cercle radical de sa localité, avec le percepteur, le contrôleur et le vérificateur, se désopile la rate en résumant — à sa manière — la *Vie de Jésus*. Il me semble que dans cette phrase les malentendus abondent. M. Gaston Deschamps oublie sans doute qu'aux derniers jours de sa vie M. Renan a pris très explicitement la défense de M. Homais, dont il jugeait l'alliance nécessaire aux intellectuels. La *Vie de Jésus*, du reste, est-elle à ce point une œuvre transcendante ? Nombre de professeurs, au Collège de France et aux Hautes Etudes, pensent que non, et je m'étonne que l'admiration de tant de grossiers imbéciles pour un roman exégétique, ne mette pas en garde un fin lettré comme M. Gaston Deschamps. Enfin, je ne suis nullement fâché qu'un normalien atticiste trouve inévitablement encombrée par une foule de rustres, la petite ehapelle qu'il croyait si distinguée.

Ecœuré par la sottise agressive de la petite bourgeoisie incrédule, M. Gaston Deschamps se retourne vers d'autres classes et les interroge en essayant de les réconforter. « Soyons, avant tout, sincères avec nous-mêmes. Les personnes qui appartiennent aux classes

élevées n'ont plus la foi, ou agissent, dans la plupart des cas, comme si elles l'avaient entièrement perdue. La classe moyenne, surtout en province, conserve par décence, par tradition, par fidélité aux anciens usages, par l'inclination, qui nous engage à reprendre les chemins mille fois suivis, l'habitude d'aller machinalement ou hypocritement à la messe. Mais combien ses croyances sont fragiles et précaires ! Le peuple, dénué de croyances et riche d'appétits, peu édifié d'ailleurs par les exemples qu'on lui donne, devient, en pratique, matérialiste et jouisseur. Pour beaucoup de gens, la vie n'est qu'un méchant bout de rôle à jouer avec des comparses médiocres, entre deux coulisses mystérieuses. »

M. Gaston Deschamps appartient à un milieu intellectuel dans lequel on se pique d'aimer par-dessus tout les enquêtes complètes et minutieuses. Son enquête sur l'état religieux de la France n'a aucune valeur. S'il se contentait de critiquer, chez les classes élevées et les classes moyennes, certaines façons de comprendre et de pratiquer la religion, nous pourrions peut-être tomber quelquefois d'accord avec lui. Mais il faut les connaître bien peu pour soutenir qu'elles n'ont pas la foi et laisser entendre qu'elles ne tarderont pas à devenir incrédules. Le contraire est vrai. A moins que des lois antilibérales ne voient bientôt le jour, peut-être malgré ces lois, le retour des classes élevées et des classes moyennes à la religion s'accentuera chaque jour. Je n'en veux pour preuve que les progrès de l'enseignement secondaire libre. Des discussions s'élèvent fréquemment, chez nous catholiques, sur le point de savoir si l'Eglise gagne ou perd du terrain dans notre société contemporaine. Optimistes et pessimistes ont beau jeu pour s'opposer mutuelle-

ment des faits significatifs, mais ils se mettent généralement d'accord pour constater que la bourgeoisie, qui était voltairienne il y a cinquante ans, pratique aujourd'hui la religion et tend à devenir dévote.

Pour le peuple, c'est autre chose. Trop d'ouvriers ressemblent à ceux que M. Gaston Deschamps nous représente comme dénués de croyances et riches d'appétits. Comment pourrait-il en être autrement ? Les maîtres, les amis et les collaborateurs de M. Gaston Deschamps enseignent à l'ouvrier qu'il n'y a point de Dieu, et ils lui déclarent, à chaque élection, qu'il est, lui, le seul maître.

Voilà le point noir !

Cependant, quelque démodée que soit la distinction scolastique, il y a lieu de l'employer ici. Les femmes du peuple, au moins dans certaines régions de la France ont conservé jusqu'ici un sentiment religieux très ardent et très profond. Elles prient, elles prient beaucoup, non par ostentation, ni par désœuvrement, mais parce qu'elles trouvent dans la prière une source de force morale : pour s'en convaincre, il suffit de fréquenter, un tant soit peu, les églises. Les ouvriers eux-mêmes échappent trop souvent à toute influence religieuse. Dans quelle mesure ? Je ne saurais le dire exactement, mais tous, grâce à Dieu, n'ont pas renoncé à la foi de leurs pères, et c'est sans doute fort heureux pour les riches abonnés du *Temps*, ainsi que pour leurs très intellectuels rédacteurs. Les croyants convaincus et pratiquants forment une phalange qu'on peut dédaigner et qu'on dédaigne, je crois, dans le monde de la politique et des affaires, mais dont on ne saurait nier l'existence. M Gaston Deschamps ne jugerait-il pas de la vie catholique, en France, d'après les journaux mondains qui sont lus dans les châteaux ?

M. Deschamps, qui ne veut pas voir le catholicisme où il est, se tourmente pour imaginer une religion nouvelle, car il est trop intelligent pour ne pas comprendre qu'une nation ne saurait vivre sans religion. Et voici ce qu'il nous invite à croire et à aimer : « L'humanité, dit-il, saura, elle aussi, tirer d'elle-même le moyen de subsister et de poursuivre sa marche sur les routes les plus périlleuses ; elle saúra s'adapter à des milieux nouveaux, jusqu'au jour où l'Idéal, dégagé de ses grossiers symboles, sera l'objet d'un culte pur, en esprit et en vérité. » Ah ! le bon billet que nous donne là M. Gaston Deschamps. Son maître, M. Renan, disait un jour : « Nos pères vivaient d'une ombre, et nous de l'ombre d'une ombre. » Ce que nous offre M. Gaston Deschamps est moins encore que l'ombre d'une ombre. C'est une phrase pauvre. Avec une pareille nourriture nos intellectuels veulent entretenir et développer la vie morale de la France ! Ils ne comprennent pas qu'ils sont, dans l'ordre religieux, démesurément, infiniment au-dessous des bonnes femmes qui disent tous les jours : « Notre Père des cieux, donnez-nous notre pain quotidien. »

La droiture naturelle des hommes comme M. Deschamps, la sincérité de leurs recherches théologiques n'offrent-elles donc aux catholiques aucune garantie, aucun motif sérieux d'espérance ? Personne ne le pense parmi nous, mais la phraséologie vaguement chrétienne de ces dernières années a inspiré à certains catholiques de tels enthousiasmes qu'il est bon de se tenir sur ses gardes. Que sont devenus nos amis d'hier les néo-chrétiens ? Ils ont disparu à l'horizon, comme un groupe de Tziganes harmonieux et inquiets qui chantent de jolis airs, mais qui sont toujours en quête de nouveaux pays. Finie, la romance mystico-wagnérienne,

évanouis, les espoirs enfantins qu'elle avait fait naître.

Seuls, restent quelques hommes d'étude comme M. Deschamps, toujours désireux de croire, toujours impuissants à croire. Il est fort douteux que, même en réunissant leurs efforts, ils obtiennent un résultat quelconque. Pour réussir dans le domaine de l'action religieuse comme dans tous les autres, il faut quelque chose de plus que le dilettantisme ou une série d'efforts intermittents. Allez donc demander aux privilégiés de la gloire et de la fortune si le succès est facile. Pareillement, le royaume de Dieu souffre violence, et ceux-là seuls l'obtiennent qui le cherchent avant toute chose : *Quærite primum regnum Dei.*

On peut dire, sans offenser même les plus sérieux d'entre nos intellectuels, qu'ils ne remplissent pas cette condition nécessaire. Et je ne fais allusion ni à leur pensée intime, ni à leur conduite privée ; pour se rendre compte de leur impuissance, il suffit de constater qu'ils jouent un rôle *fort modeste* dans notre société contemporaine. Parcourez un grand journal, par exemple le *Temps*, qui se pique parfois d'être religieux. La diplomatie, la politique, la géographie, l'économie politique, les nouvelles, le commerce, les finances, le théâtre, remplissent les denses et énormes colonnes. De temps en temps, la Religion obtient une petite place, en troisième page. De bonne foi, peut-on croire que cette riche clientèle d'abonnés, absorbée par de grandes affaires, se guide, à l'ordinaire, d'après les consultations vaguement théologiques qui osent se montrer une fois par semaine ? Les écrivains religieux de la maison sont admis à la conférence générale uniquement pour justifier une religion, à la fois commode, souple et vague. Cette religion, qui ne ressemble pas du tout à celle de Calvin et de Luther, prend volontiers, quoique bien à

tort, le nom de protestantisme. Les succès financiers et politiques du protestantisme dans le monde, lui assurent beaucoup de sympathies parmi les gens pratiques. Nos écrivains, même les plus idéalistes, subissent, sans s'en douter, l'influence de leurs lecteurs qu'ils croient diriger. En réalité, les théoriciens littéraires de nos jours s'érigeant quelquefois en théologiens, improvisent une religion décorative à l'usage des industriels et des hauts fonctionnaires. Les préfets, comme le Worms-Chauvelin de M. Anatole France, seraient bien ingrats s'ils ne leur disaient pas : merci. On attribue à un révérend ministre américain ce propos étonnant : « Mes frères, le royaume de Dieu est un meilleur placement que les mines de pétrole. » Les missionnaires laïcs qui prêchent n'ont pas, en présence de leurs fidèles, une attitude plus fière : ils plaident, en faveur du sentiment religieux, les circonstances atténuantes.

---

# CYRANO DE BERGERAC

Il est certain que cette œuvre vivante et agréable nous repose de toutes les rapsodies dont nous entretiennent, depuis vingt ans, les critiques dramatiques. On avait trop vanté la *Samaritaine*, œuvre très médiocre, que M. Edmond Rostand ne tardera pas à regretter. On vante, plus qu'il ne convient, *Cyrano de Bergerac*, et on risque par là-même de nuire grandement à l'auteur, qui est jeune et qui a toutes sortes de raisons d'entretenir de vastes pensées et de longs espoirs.

Je voudrais dire, en toute simplicité, l'impression que produit, *à la lecture*, l'œuvre déjà célèbre de M. Edmond Rostand. L'auteur la définit lui-même une comédie héroïque ; on l'appellerait plus justement la biographie romantique de l'authentique Cyrano de Bergerac qui a vécu au dix-septième siècle. Avec quelle fidélité M. Rostand a-t-il suivi les données de l'histoire, combien de fois et dans quelle mesure s'en est-il écarté, c'est une question qui intéresse les érudits (1), qu'ils

(1) « Le Cyrano que je voyais, après avoir vécu si longtemps avec lui et avec ses œuvres, c'était un jeune homme beau, malgré — il dirait, lui, à cause de — son nez, comme nous l'ont représenté les gravures du Cabinet des Estampes et surtout les deux beaux portraits de Z. Heince, d'humeur batailleuse, brave

ont débattue d'ailleurs, mais qui laisse le grand public fort indifférent.

*Cyrano* est-il un chef-d'œuvre, ou simplement une jolie comédie, et pour quels motifs? C'est sur quoi nous cherchons à avoir une opinion ferme.

L'intrigue ne semble pas à l'abri de tout reproche. Au premier acte, le poète nous transporte dans la salle de l'hôtel de Bourgogne, cette salle à la fois pauvre et illustre, qui fut témoin de la première représentation du *Cid*. On voit des laquais, des soldats, des bourgeois, des bouquetières, des marquis, caqueter, jouer, se permettre d'assez mauvaises plaisanteries, en attendant qu'on allume les chandelles. Enfin, la représentation commence et l'énorme Montfleury, un acteur sur le retour, vient débiter, avec emphase, les vers très ennuyeux de la *Clorise*, mauvaise pièce de Baro. Tout à coup, une voix terrible se fait entendre qui impose silence au pauvre acteur. C'est la voix de Cyrano de Bergerac, poète incomparable dans les improvisations, bretteur hors de pair, aventurier plus étonnant que

à trois poils, et confiant absolument en sa bravoure, d'une susceptibilité chatouilleuse qu'aucune considération ne pouvait calmer, d'une nature enthousiaste d'autorité et de poésie romanesque, mais droite en ses opinions nettes et fermes, précieux très peu, burlesque à peine, libertin beaucoup, c'est-à dire n'agissant qu'à sa guise et selon ses sentiments particuliers, incapable de jouer sa vie sur un amour si poétique qu'on le veuille, et sceptique vis-à-vis de ce dieu plus encore peut-être que vis-à-vis de l'autre, car il croyait surtout à l'honneur et à la raison Et je suis bien sûr qu'il sourit en les champs Elyséens de la gent littéraire où l'aurait déjà rencontré Gabriel Guéret, si lui parviennent les applaudissements qui acclament son nom, de se voir ainsi idéalisé en héros romanesque, en mourant de Mlle de Scudéry revu par Victor Hugo, lui dont l'existence, quoi qu'on dise, fut plus simple et le cœur moins complexe, qui n'eut guère qu'à fleur de peau cette originalité et cette indépendance qu'on lui prête si généreusement.

*Cyrano*, par M. Pierre Brun (*Revue bleue* du 22 janvier 1898).

sympathique, qui combine l'héroïsme de Don Quichotte avec les joyeuses fanfaronnades de Tartarin. Pour son malheur, Cyrano est affligé d'un nez énorme, d'un nez ridicule, qui lui attire des désagréments. Mais, comme il a beaucoup d'esprit, il chante sur un ton lyrique les proportions monumentales de ce nez héroïque, puis, comme il est de première force à l'épée, il provoque les rieurs, parmi lesquels un petit fat de vicomte. Un duel s'ensuit, que Cyrano met en ballade tout en ferraillant. La foule que cette interruption de la *Clorise* a beaucoup amusée s'écoule, et Cyrano confie ses pensers mélancoliques à son ami Le Bret. Peut-on dire qu'une intrigue quelconque soit nouée ? Non, mais l'auteur a présenté son héros d'assez magistrale façon.

Le deuxième acte se passe dans la rôtisserie de Ragueneau, le pâtissier poète, qui fait des ballades et des tourtes et qui se ruine, avec une placidité admirable, pour que les rimeurs viennent s'empiffrer chez lui. Deux gracieux épisodes se détachent avec vigueur sur cet acte quelque peu embrouillé et lent dans son allure. Cependant, nous apprenons que Cyrano, malgré son nez, a l'audace très grande d'aimer sa cousine Roxane, une précieuse férue de bel esprit. Naturellement Roxane dédaigne Cyrano : elle aime Christian de Neuvillette, un autre cadet de Gascogne, beau, brave et bête comme son sabre. Cet amour remplit tout le troisième acte de ses péripéties vénitiennes. Cyrano a la bonté de rédiger, à l'adresse de Roxane, des lettres, style clair de lune, que signe Christian, et il finit par amener le mariage de Roxane et de Christian. Un capucin, qu'on a rendu grotesque à plaisir, donne sa bénédiction aux deux héros, dans des circonstances que je ne saurais décrire.

Au quatrième acte, nous voyons les cadets de Gas-

cogne sous les murs d'Arras qu'ils assiègent. Cet acte, de tous le plus intéressant, renferme des scènes de la vie militaire admirables et un tableau de mangeailles rabelaisien. Dans la bataille qui le termine, Christian de Neuvillette trouve une mort glorieuse. De Guiche, un demi-traître de mélodrame, a rendu cette mort pour ainsi dire inévitable.

Le cinquième acte, qui, dit-on, a fait verser des ruisseaux de larmes, est au-dessous de toute critique.

Tous les journaux affirment que la comédie héroïque de M. Rostand produit sur la scène un effet immense. Je n'ai pas de peine à le croire ; même à la lecture, elle éblouit, charme et quelquefois, même aux plus mélodramatiques passages, incite vaguement à pleurer. Mais ressaisissons-nous, rendons-nous compte, et nous verrons que M. Rostand ne procède que par surprises, par secousses. Voltaire, qui a obtenu, en partie, ses succès par l'emploi de ces sortes de procédés, Voltaire me paraît timide en comparaison du très jeune M. Rostand. Comptez les effets violents et les contrastes plus violents encore qui remplissent *Cyrano de Bergerac* d'une sorte de trépidation ininterrompue. Tandis que devant un public distrait, un gros acteur ridicule déclame des vers idiots sur un ton emphatique, brusquement un soldat l'apostrophe en termes menaçants. Ahurissement de l'auditoire, scandale, interruption de la pièce. Cet effet de scène qu'on a appliqué, il m'en souvient, au moins à un médiocre vaudeville, réussit infailliblement. Mais qu'a-t-il de commun avec le grand art? De même Cyrano rédige des lettres sentimentales dans une pâtisserie où des gens affamés mangent avec indiscrétion « à s'en rendre malades ». C'est de l'esprit facile. Qu'il affecte la forme tragique ou la forme comique, le vrai, le beau drame est fait d'observation, de mouve-

ment psychologique, de développement des sentiments humains. La même critique s'applique aux jurons en *ious* que M. Rostand met sur les lèvres des cadets de Gascogne. Je veux bien que ce soit de la couleur locale ; mais ceux qui pour caractériser un musulman sèment d'*Allah, Allah*, leurs très ordinaires et très occidentales conversations, croient, eux aussi, faire de la couleur locale.

Si les mérites dramatiques de *Cyrano* résistent mal à un examen attentif, ses qualités lyriques paraissent plus sérieuses et d'un ordre sensiblement plus élevé. En France, pour arriver à la grande notoriété, il faut, même quand on n'est pas essentiellement poète dramatique, passer par le théâtre. Voyez Voltaire, voyez Hugo. Le premier, qui est un maître de la prose, n'a pu s'élever au-dessus du second rang dans la littérature dramatique ; le second n'a jamais bien conquis la scène. Tous deux, cependant, se sont passionnés pour les choses du théâtre.

De même, il pourrait très bien se faire que M. Edmond Rostand ait méconnu jusqu'ici la meilleure partie de son talent. Ce qui me semble le mieux réussi et le plus intéressant dans Cyrano, c'est ce qu'il y a mis de lui-même, c'est le côté lyrique. Comment n'a-t-on pas vu que Cyrano de Bergerac, cadet de Gascogne, ressemble jusqu'à un certain point à M. Edmond Rostand de Marseille ? Au lieu de Montfleury et de Baro, lisez Pailleron, lisez Sarcey, Bourget, lisez tous les élèves et émules de Dumas fils, lisez toute cette fin de siècle. M. Rostand vient bousculer et culbuter le drame, la critique et toute la poésie, comme Cyrano chasse de la scène toutes les vieilles rapsodies dramatiques qui la déshonoraient au commencement du XVII$^{e}$ siècle. Avis donc aux intéressés, c'est-à-dire à tous ceux qui ris-

quent de passer prochainement dans la catégorie des vieilles lunes.

Mais le nez ? ce nez énorme de *Cyrano*, ce nez qui projette son ombre fatale sur toute une vie, ce nez, vraiment, le verrait-on obscurcir la jeune gloire de M. Edmond Rostand ? Non, rassurez-vous, si l'on en juge par les journaux illustrés, aucune difformité n'altère la physionomie du jeune et déjà célèbre écrivain. Mais, si ce nez est un symbole, si ce nez représente la malechance, une sorte de fatalité qui s'acharne sur tous les talentueux de ce siècle, peut-être M. Rostand n'est-il pas absolument à l'abri de son influence désastreuse. Le jeune poète appartient sans doute au XX[e] siècle, mais je crains fort qu'il ne porte en lui toutes les maladies morales du XIX[e].

D'abord, il est romantique avec intensité, c'est-à-dire comme on tend à le redevenir depuis quelques années. Il aime la lune d'un amour un peu vieux jeu, qui n'est peut-être pas touchant.

CYRANO

Le Bret, je vais monter dans la lune opaline,
Sans qu'il faille inventer, aujourd hui, de machine.

ROXANE

Que dites-vous ?

CYRANO

Mais oui, c'est là, je vous le dis,
Que l'on va m'envoyer faire mon paradis.
Plus d'une âme que j'aime y doit être exilée.
Et je retrouverai Socrate et Galilée ...
Ah ! Paris fuit, nocturne et quasi nébuleux,
Le clair de lune coule aux pentes des toits bleus.

Cyrano s'inquiète aussi de la question sociale, même dans son délire.

« La masse élémentaire, eh oui... voilà le hic. »

Je ne suis pas bien sûr cependant que cette masse élémentaire ne soit pas celle dont furent constituées les planètes. Car Cyrano fait de l'astronomie à la façon des littérateurs, c'est-à-dire à la façon de M. Sully-Prudhomme et de M. Anatole France, lorsqu'ils mettent la main à leur télescope. Cyrano se prononce pour la décentralisation, qui est, comme chacun sait, un des problèmes qui préoccupent aujourd'hui nombre de « bons esprits ». Les cadets de Gascogne ont la crânerie de ne pas rougir de l'*assent* et, vengeance de Tartarin, ils pourfendent, en les goguenardant, les bourgeois du Marais, comme les marquis du noble faubourg Saint-Germain.

Ce sont les cadets de Gascogne,
De gloire leur âme est ivrogne.
Dans tous les endroits où l'on cogne
Ils se donnent des rendez-vous...
Sonnez, clairons.........
Ce sont les cadets de Gascogne.

Ne croyez pas que Cyrano néglige la critique, cette critique dont nous vivons tous pour le moment, et dont nous mourrons peut-être. Il blâme sans modération les vers de ses prédécesseurs :

Vieille mule,
Les vers du vieux Baro valant moins que zéro,
J'interromps sans remords.

Le plus inquiétant, c'est qu'on peut se demander sans trop d'invraisemblance, si le vieux Baro ne représente pas ici certains romanciers qui en appellent, sans cesse, au suffrage littéraire des dames contre les jugements trop sévères des Aristarques de nos jours. Or, Cyrano

récuse les dames comme juges des tournois dramatiques, en termes qui ne sont courtois qu'en apparence : Rayonnez, dit-il aux précieuses, rayonnez, fleurissez,

Inspirez-nous des vers.... mais ne les jugez pas !

Cyrano a si profondément le sens ét le goût de la critique, qu'il ne résiste pas au désir de railler ses propres vers, en disant fort bien pourquoi (1).

Un autre mal qui ne répand pas assez la terreur, mais qui fait des ravages épouvantables en cette fin de siècle, complète dans l'âme de Cyrano l'œuvre néfaste de la critique. Il appartient au même monde que Coquelin dont il se déclare l'aïeul. Quels rôles ne se donne-t-il pas, grand Dieu ! Il rit et il pleure, il fait rire et il fait pleurer, il joue les Cid et les Condé, mais aussi les funambulesques héros des nuits vénitiennes, il est métaphysicien et physicien.

Rimeur, bretteur, musicien,
Et voyageur aérien,
Grand riposteur du tac au tac,
Amant aussi — pas pour son bien.

Ainsi se caractérise-t-il lui-même, oubliant cependant sa qualité dominante qui est un art incomparable de faire des grimaces. Si vous en doutez, lisez, je vous en prie, les indications que l'auteur fournit aux acteurs sur la mimique qu'ils ont à adopter. Ce qu'il exige

(1) Acte III, Scène I. ROXANE

Si vous gardez mon cœur. envoyez-moi le vôtre.

CYRANO

Tantôt il en a trop et tantôt pas assez.
Ha ! ha ! ces lignes-là sont bien mièvres.

de contorsions représente quelque chose d'effrayant.

*Cyrano, avec le geste de retrousser ses manches :*

Bon ! je vais sur la scène en guise de buffet,
Découper cette mortadelle d'Italie.

*Cyrano descend de sa chaise, s'assied au milieu du rond qui s'est formé, s'installe comme chez lui :*

Mes mains vont frapper trois claques pleine lune.

*Cyrano, épanoui, se renverse sur sa chaise, et croise ses jambes.*

Ay !

*Cyrano, avec des grimaces de douleur :*

Il faut la remuer, car elle s'engourdit.

A la fin du premier acte, il organise un cortège de mardi gras, au centre duquel il se place, avec des allures héroïques mais surtout bouffonnes :

Bravo ! des officiers, des femmes en costume,
Et vingt pas en avant...
(*Il se place comme il dit.*)
Moi tout seul, sous la plume
Que la gloire elle-même à ce feutre piqua,
Fier comme Scipion triplement Nasica.

Essayez de vous représenter maintenant tous les effets de mimique et de gymnastique auxquels se condamne l'acteur qui veut jouer la scène suivante :

Cyrano

Diable ! Et ma voix ?... S'il la reconnaissait ?
(*Lâchant d'une main, il a l'air de tourner une invisible clef.*)
Cric ! crac !
(*Solennellement.*)
Cyrano, reprenez l'accent de Bergerac !...

DE GUICHE (*regardant la maison*).

Oui, c'est là. J'y vois mal. Ce masque m'importune !

(*Il va pour entrer, Cyrano saute du balcon en se tenant à la branche, qui plie et le dépose entre la porte et de Guiche ; il feint de tomber lourdement, comme si c'était de très haut, et s'aplatit par terre où il reste immobile, comme étourdi. De Guiche fait un bond en arrière.*)

Hein ? Quoi ?

(*Quand il lève les yeux la branche s'est redressée ; il ne voit que le ciel ; il ne comprend pas.*)

D'où tombe donc cet homme ?

CYRANO (*se mettant sur son séant et avec l'accent de Gascogne*).

De la lune !

DE GUICHE

De là ?

CYRANO, *d'une voix de rêve.*

Quelle heure est-il ?...

CYRANO, *faisant le bruit des vagues avec de grands gestes mystérieux.*

Houüh ! Houüh ?

DE GUICHE

Eh bien ?

CYRANO

Vous devinez ?

DE GUICHE

Non !

CYRANO

La marée !...

A l'heure où l'onde par la lune est attirée...

Seul, un méridional peut se permettre ces sortes de fantasias. Et Cyrano de Bergerac, en effet, se présente à nous comme un pur méridional, méridionalisant sans respect humain, bien mieux encore avec une fierté

agressive. Ce n'était vraiment pas trop tôt ! Depuis l'apparition de Tartarin, nous n'osions plus nous dire du Midi ; nous ne voulions plus rien avoir de commun avec Tarascon, nous demandions grâce pour les cigales, le mistral, le mirage et les pâles oliviers. Cyrano fait son entrée sur la scène parisienne en coup de vent, et revenus de notre peu patriotique émotion, nous osons enfin compter tous les hommes de talent, plus ou moins cousins de Tartarin et de Bompard, qui amusent ce bon peuple de Paris, en lui contant des histoires à dormir debout. Vive la Gascogne et vive la Tarasque ! Mais je crains tout de même que d'un excès de timidité on ne tombe, sans transition, dans un défaut contraire. Ce Cyrano qui relève nos courages abattus... il nous compromet de plus belle ô Méridionaux mes frères. Quel matamore, quel capitan, quel félibre ! quel chirurgien ! car il joue du bistouri (page 35). A lui seul, il pourfend cent guerriers réputés invincibles.

CUIGY

Mais cent hommes ?

CYRANO

Ce soir il ne m'en faut pas moins.

*Aux officiers.*

Et vous, Messieurs, en me voyant charger,
Ne me secondez pas, quel que soit le danger.

Heureusement Cyrano dispose d'un moyen très puissant pour échapper au ridicule, qu'il brave comme à plaisir ; il a de l'esprit, prodigieusement d'esprit. Les mots jolis, les mots heureux, les mots piquants courent à travers tout le drame comme des étincelles qu'une main imprudente aurait fait jaillir parmi des roseaux desséchés. Toutefois ils n'ajoutent rien aux mérites

dramatiques de l'œuvre. Chez les comiques de tempérament comme Molière, les divers personnages mis en scène provoquent inconsciemment le rire ; ils ne s'amusent pas du tout, pendant qu'ils amusent les autres ; ils sont au contraire très sérieux; quelquefois même ils s'irritent, comme Harpagon ou Alceste. M. Edmond Rostand se rapproche, par son genre d'esprit, de Racine et de Regnard, c'est-à-dire qu'il a si bien conscience de la qualité de ce qu'il dit, qu'il est le premier à jouir de ses pointes.

Oui, la pointe, le mot !
Et je voudrais mourir, un soir, sous un ciel rose,
En faisant un bon mot pour une belle cause.

Dramatique ou non, l'esprit de M. Rostand est-il de bon aloi, sonne-t-il bien français? Oui, assurément, l'auteur de *Cyrano* se révèle comme merveilleusement doué. L'important est qu'il ne s'enivre point de son propre esprit, qu'il sache faire de ses dons un convenable emploi. On peut se demander si ses amis et les critiques l'ont averti suffisamment. Ainsi, quand on a soi-même tant de richesses propres, il est imprudent d'étendre la main sur le bien d'autrui. M. Edmond Rostand compile les traits connus.

UN BOURGEOIS A CYRANO
Vous n'êtes pas Samson !

CYRANO
Voulez-vous me prêter, Monsieur, votre mâchoire ?

C'est là une vieille connaissance que nous apercevons de loin, et que les moins érudits peuvent saluer au passage. Ailleurs, Raguenau nous parle de « stro-

phes de rôtis », lesquelles pourraient servir de libretto à une « symphonie des fromages » bien connue, trop connue. Presque toutes les plaisanteries dont se compose la tirade déjà classique du nez, on les avait mises, bien avant la naissance de M. Rostand, en monologues ou en chansonnettes ! Mais ceci constitue un très faible reproche. Molière prenait son bien où il le trouvait : nous aurions mauvaise grâce à reprocher trop vivement à M. Rostand ses emprunts, jusqu'à un certain point légitimes.

Son intérêt bien compris serait peut-être de ne pas éblouir toujours, de ne pas fatiguer la lenteur intellectuelle de certains lecteurs au nombre desquels je me range. On aime bien admirer la boutique d'un lapidaire, mais on voudrait avoir le temps de se ressaisir. Puis, on constate la présence de quelques pièces d'orfèvrerie empruntées au magasin d'à côté, on découvre parfois du stras et du clinquant et..... on se tient un peu en garde contre l'auteur. Raguenau, le classique pâtissier du grand siècle, pour exprimer ses sentiments lyriques, pousse un cri d'admiration ultra-moderne. Pharamineux, dit-il. Un capucin, zélé serviteur de Richelieu, demande une adresse :

LE CAPUCIN

C'est ici. — Je m'obstine,
Magdeleine Robin !

CYRANO

Vous avez dit Rolin ?

LE CAPUCIN

Non, Bin : B, i, n, Bin.

Ces choses là font-elles rire à la représentation ? C'est possible, mais on peut affirmer qu'elles ne relèvent pas

de la haute littérature. Que pensez-vous encore de cette idée de Roxane qui s'annonce avec la prétention d'être ingénieuse et piquante :

ROXANE

Donnez pour le couvent cent vingt pistoles.

LE CAPUCIN

Digne,

Digne, Seigneur !

Cela s'appelle, je crois, une capucinade, mais elle est bien vieille ; elle n'a plus aujourd'hui sa raison d'être, et elle n'augmentera en rien la réputation d'homme d'esprit que s'est acquise M. Edmond Rostand : elle lui nuirait plutôt.

En somme, *Cyrano de Bergerac* se recommande, non par son ensemble qui me paraît presque faible, mais par quelques morceaux bien enlevés, qui se détachent vigoureusement sur une succession de scènes amusantes, un peu banales, écrites trop souvent d'un style lâche. Le monologue du nez (1) se présente tout d'abord à l'esprit. Il a valu à son auteur une grande réputation,

(1) CYRANO

Ah ! non ! C'est un peu court, jeune homme...
On pouvait dire... Mon Dieu ! bien des choses, en somme,
En variant les tons ! Par exemple... tenez !
Agressif : Moi, Monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse.
Amical : Mais il doit tremper dans votre tasse
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap.
Descriptif : C'est un roc ! c'est un pic ! c'est un cap !
Que dis je, c'est un cap... C'est une péninsule !
Curieux : De quoi vous sert cette oblongue capsule,
D'écritoire, Monsieur, ou de boîte à ciseaux ?
Gracieux : Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ?

il fera bientôt le tour des salons, il a des chances d'arriver jusqu'au Conservatoire, comme exercice classique de déclamation. M. François Coppée n'a qu'à se bien tenir : les stances lyriques de Cyrano en l'honneur de son propre nez feraient très bien pendant à la dramatique plaidoirie de la *Grève des Forgerons*. Oui, mais cela même nous donne la mesure assez exacte de leur valeur esthétique. Pour écrire cette prose rimée qui nous rappelle un peu la façon de Béranger, il ne faut qu'un peu d'ingéniosité, beaucoup de patience et beaucoup de mémoire. Dans quelques années d'ici, M. Edmond Rostand aura composé, n'en doutons pas, sinon de purs chefs-d'œuvre, du moins des poèmes remarquables. Les snobs de la presse et les autres ne manqueront pas de lui servir, à tout propos et hors de propos, le nez de M. de Bergerac. Plaignons M. Rostand ; avant longtemps, il se surprendra peut-être à redire les mélancoliques paroles de son héros :

Il m'interdit
Le rêve,
Ce nez qui d'un quart d'heure en tous lieux me précède.

J'aime mieux *les Cadets de Gascogne*, chant de guerre plus truculent qu'énergique, plein de sonorités étranges et canailles qui, sur un littérateur exercé, produisent une sensation d'imprévu fort agréable.

Ce sont les cadets de Gascogne
De Carbon, de Castel-Jaloux,
Bretteurs et menteurs sans vergogne,
Ce sont les cadets de Gascogne.
Parlant blasons, lambels, bastogne,
Tous plus nobles que des filous ;
Ce sont les cadets de Gascogne
De Carbon, de Castel-Jaloux.

Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dent de loup,
Fendant la canaille qui grogne.
Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Ils vont, coiffés d'un vieux vigogne,
Dont la plume cache les trous.
Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dent de loup.

Perce-Bedaine et Casse-Trogne
Sont leurs sobriquets les plus doux.
De gloire leur âme est ivrogne.
Perce-Bedaine et Casse-Trogne,
Dans tous les endroits où l'on cogne
Ils se donnent des rendez-vous.
Perce-Bedaine et Casse-Trogne
Sont leurs sobriquets les plus doux.

O le son, dirait Verlaine, ô le son, le frisson qu'elles ont ces riches paroles ! La troisième strophe, en particulier, sans doute parce que, plus simple, elle n'offre aucune difficulté héraldique ou philologique, se fait remarquer par son allure très française. Et elle ne participe pas seulement des beautés de la musique, elle emprunte à la peinture des effets de coloris ; un peintre y trouverait sans peine un sujet de tableau.

Maintenant, il faut bien reconnaître que ces sonores Gascons aiment, plus que de raison, le panache et la phraséologie creuse. Ils se proclament, par exemple, tous plus nobles que des filous ! Pourquoi ce terme de comparaison ? Il est vrai que le mot filou, dont Littré se déclare incapable de débrouiller les origines, se prête, par son obscurité même, à des interprétations et à des allusions très variées. Acceptons, sans les contrôler, les dires de nos Gascons ; il serait d'autant plus naïf de vérifier leurs quartiers de noblesse, qu'ils se donnent eux-mêmes comme des menteurs sans vergo-

gne. Souhaitons, tout simplement, qu'ils daignent employer des mots un peu plus usuels. Lambel, bastogne, vigogne, carogne risquent de dérouter les bons bourgeois du xixe siècle, amis de M. Francisque Sarcey, qui lisent ou écoutent *Cyrano*.

Au fond, s'ils savaient « délabyrinther » leurs propres pensées, et s'ils osaient les formuler, i's préféreraient la poésie culinaire de Raguenau le pâtissier, aux claironnantes fanfaronnades des cadets de Gascogne D'abord, le caractère de Raguenau est infiniment mieux réussi que celui de Cyrano. Un pâtissier qui se console avec la Muse, de ses misères intimes et de ses mésaventures commerciales, voilà qui doit être nature. En tout cas, c'est bien Raguenau qui dit les plus jolis vers de la pièce :

Sur les cuivres, déjà glisse l'argent de l'aube !
Etouffe en toi le dieu qui chante, Raguenau !
L'heure du luth, viendra — c'est l'heure du fourneau.
(*Il se lève. — A un cuisinier.*)
Vous, veuillez m'allonger cette sauce, elle est courte.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ma Muse, éloigne-toi, pour que tes yeux charmants
N'aillent pas se rougir au feu de ces sarments.

Je me permets de trouver cela exquis. Les 225 pages de vers dont se compose *Cyrano de Bergerac*, presque toutes, vieilliront, les vantardises des cadets, si intéressantes soient-elles, perdront de leur saveur, les fleurs d'amour que M. Edmond Rostand a jetées à pleines mains se faneront très vite, le panache, le beau panache de Cyrano s'affaissera ; mais sur ces cuivres de Raguenau, le temps posera peut-être des lueurs nouvelles et plus belles.

Il ne fera qu'ajouter plus de saveur à la confiserie

littéraire au-dessus de laquelle M. Edmond Rostand a dressé l'enseigne du bon Raguenau. Avec le même mètre dont se servait Remy Belleau pour célébrer les beautés d'avril, l'honneur des bois et des mois, Raguenau explique gracieusement comment on fait les tartelettes amandines ;

Battez, pour qu'ils soient mousseux,
    Quelques œufs ;
Incorporez à leur mousse
Un jus de cédrat choisi;
    Versez-y
Un bon lait d'amande douce :

Mettez de la pâte à flan
    Dans le flanc
De moules à tartelette ;
D'un doigt preste, abricotez
    Les côtés ;
Versez goutte à gouttelette

Votre mousse en ces puits, puis
    Que ces puits
Passent au four, et, blondines,
Sortant en gais troupelets,
    Ce sont les
Tartelettes amandines !

On ne peut pas dire que ce soit là précisément de la haute poésie, mais nos laborieux parnassiens et nos prétentieux symbolistes nous avaient tellement saturés d'ennuyeuses niaiseries, que nous saluons, d'un cri de joie, les vers naturels de M. Edmond Rostand. Serait-ce un renouveau de l'esprit français ?

« Oui, ont déjà répondu quelques admirateurs de *Cyrano*, car M. Rostand ne se contente pas de trouver des pointes et des mots, il aime à la française, il parle

d'amour aussi bien que les mieux doués de nos écrivains dramatiques et nos plus habiles psychologues. » Je me sens gêné pour apprécier ce troisième acte qui porte un titre significatif : *Le baiser de Roxane.* En tout cas, je ne puis motiver ici mon opinion, mais j'en appelle à ceux qui ont étudié d'un peu près Euripide, Racine et Shakespeare. Dans le troisième acte de *Cyrano* abondent le joli, le gracieux, l'artificiel et le mièvre ; vous chercheriez en vain le sérieux et à plus forte raison la psychologie profonde. Ce pauvre héros au long nez parle comme un billet doux de Voiture, « il boit en un mignon dé à coudre l'eau très fade du Lignon ; il fait volatiliser par son alchimie — pas toujours exquise — le vrai du sentiment, il vide son âme en passe-temps vains. » Sans doute, il joint à ces pastiches du XVII^e^ siècle précieux, des enjolivements XIX^e^ siècle, romantiques et vaguement lamartiniens. L'ensemble est « fadasse exprès ! » M. Rostand, qu'il y prenne bien garde, demeure ici au niveau de d'Urfé et de M^lle^ de Scudéry.

Une seule fois, M. Edmond Rostand me paraît avoir exprimé, avec force et justesse, un sentiment vrai — mais il ne s'agissait pas d'amour. Les rudes cadets de Gascogne se sont laissé bloquer par les Espagnols autour des murs d'Arras qu'ils assiègent ; ils se sentent envahir par le découragement et la nostalgie, surtout ils meurent de faim. En vain, Cyrano cherche à leur remonter le moral par ses calembours, en vain il excite leur amour-propre : ventre affamé n'a pas d'oreilles ; les vaillants cadets de Gascogne vont succomber ; il faut employer les grands moyens :

(*Alors, Cyrano se croisant les bras.*)

Ah çà ! mais vous ne pensez qu'à manger ?...
— Approche, Bertrandou le fifre, ancien berger ;

Du double étui de cuir tire l'un de tes fifres,
Souffle, et joue à ce tas de goinfres et de piffres,
Ces vieux airs du pays, au doux rythme obsesseur,
Dont chaque note est comme une petite sœur,
Dans lesquels restent pris des sons de voix aimées,
Ces airs dont la lenteur est celle des fumées
Que le hameau natal exhale de ses toits,
Ces airs dont la musique a l'air d'être en patois !...

(*Le vieux s'assied et prépare son fifre.*)

Que la flûte, aujourd'hui, guerrière qui s'afflige,
Se souvienne un moment, pendant que sur sa tige
Tes doigts semblent danser un menuet d'oiseau,
Qu'avant d'être d'ébène, elle fut de roseau ;
Que sa chanson l'étonne, et quelle y reconnaisse
L'âme de sa rustique et paisible jeunesse !...

(*Le vieux commence à jouer des airs languedociens.*)

Ecoutez, les Gascons... Ce n'est plus, sous ses doigts,
Le fifre aigu des camps, c'est la flûte des bois !
Ce n'est plus le sifflet du combat, sous ses lèvres,
C'est le lent galoubet de nos meneurs de chèvres !...
Ecoutez... c'est le val, la lande, la forêt,
Le petit pâtre brun sous son rouge béret,
C'est la verte douceur des soirs sur la Dordogne,
Ecoutez, les Gascons, c'est toute la Gascogne !...

Que dans un siècle d'ici on s'émeuve encore en lisant ces strophes, je n'en suis pas sûr le moins du monde. Rien ne subit plus les vicissitudes de la mode que la forme du sentiment. Toutefois, il n'est pas impossible que le fifre de Bertrandou charme encore nos arrière-petits-neveux, alors que certainement la sérénade de Cyrano et de Christian sous les fenêtres de Roxane, les fera rire.

Car, vraiment, l'esprit, la grâce, la facilité prodigieuse et quelque peu inquiétante de M. Rostand ne doivent

pas nous cacher les défauts graves qui toujours se mêlent à d'incontestables qualités.

La très grande érudition littéraire qui nous amuse dans *Cyrano de Bergerac* constitue-t-elle un mérite dramatique ou même poétique ? Ce n'est pas probable. Nous qui connaissons vaguement les ivrognes littéraires du XVII$^{e}$ siècle, les cabarets, les salons des précieuses, les exploits des seigneurs et des soldats, l'histoire de l'hôtel de Bourgogne, nous, dis-je, qui sommes fiers de notre érudition livresque, nous trouvons des satisfactions de vive curiosité dans le premier acte de *Cyrano*. Le *Pressoir d'or*, la *Pomme de pin*, les couplets de Lignières, l'embonpoint de Montfleury, la loge grillée du cardinal, que de souvenirs classiques ! On entend des précieuses dire : « Ma chère, ma chère », les marquis parlent de leur chaise à porteurs ; ils s'ornent de rubans couleur « ventre de biche » ou bien « Espagnol malade ». Des lettrés un peu érudits peuvent seuls comprendre et goûter toutes ces allusions historiques. Mais notre érudition fin de siècle passera, et qui donc alors aura le courage de lire d'un bout à l'autre ce *Cyrano de Bergerac*, qui provoque aujourd'hui de si enthousiastes admirations ?

Souvent plus archaïque qu'il ne faudrait, la comédie de M. Rostand est encore plus souvent gâtée par des excès de modernité littéraire. La métaphore joue chez lui un rôle extrêmement fâcheux ; elle l'empêche de penser, en sorte que son vers, bien différent de celui de Boileau, n'exprime quelquefois rien, ce qui s'appelle rien, alors même qu'il semble dire quelque chose. Ah ! s'écrie Cyrano :

Ah ! si, loin des carquois, des torches et des flèches,
On se sauvait un peu vers des choses plus fraîches ;

Au lieu de boire goutte à goutte...
Si l'on tentait de voir comme l'âme s'abreuve
En buvant largement à même le grand fleuve.

Hé! sans doute, le fleuve a toujours fourni aux poètes un nombre considérable d'images, mais les habiles et les inspirés n'ont jamais perdu de vue le sentiment ou l'idée qu'ils voulaient rendre sensible. Les prophètes, par exemple, aiment à parler d'une terre où coulent le lait et le miel, de façon toutefois que l'idée de paix glorieuse domine tous leurs développements ; ils n'appuient pas sur la métaphore, ou plutôt, sur ce qu'il y a de purement matériel dans la métaphore, ils glissent. Cyrano insiste, insiste démesurément, en sorte que nous en oublions le sentiment qu'il décrit, l'amour, pour nous garantir contre ce débordement fluvial : il se noie et noie ses lecteurs dans les eaux fraîches.

Ainsi naît et se développe dans la comédie de M. Rostand un matérialisme assez grossier que cache mal le marivaudage. Veux-tu, dit Cyrano à Christian,

Veux-tu sentir passer, de mon pourpoint de buffle,
Dans ton pourpoint brodé l'âme que je t'insuffle?

Pauvre âme! Elle s'abreuvait il y a quelques instants à un large fleuve ; elle passe maintenant à travers deux pourpoints, tout à l'heure elle criera, elle se laissera cueillir aux lèvres, cependant que l'esprit s'habillera par pudeur. Cyrano ! vous jouez de votre âme comme un escamoteur joue d'un morceau de feutre ! Mais regardez-y de près. Ce que vous appelez votre âme n'est qu'une sorte d'animal mystérieux à forme humaine, remarquablement souple et fort en gymnastique. Fi donc, monsieur l'idéaliste ! géographe du pays du

Tendre ! Vous vous enfoncez mollement dans le matérialisme. Vous parlez du courage comme le ferait un médecin de la Salpêtrière.

(*Carbon à Cyrano, bas.*)

Mais tu les fais pleurer !...

CYRANO

De nostalgie..., un mal
Plus noble que la faim... pas physique... moral.
J'aime que leur douleur ait changé de viscère.

Quel est ce général du XVIIe siècle qui disait : « Tu trembles, mon corps. Il faudra bien que je te conduise tout de même à la bataille ! » Bossuet s'écriait de son côté : « Il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. »

Voilà comment procèdent les vrais psychologues. Mais ce viscère des cadets de Gascogne, quelle horreur ! Turenne et Bossuet opposent violemment le corps à l'âme, Cyrano les confond.

M. Rostand, qui décidément parle toutes les langues, n'a pas craint d'introduire dans sa jolie comédie le galimatias de nos romans modernes les plus audacieusement romanesques. Oyez :

C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur.

Evidemment, l'Oronte du *Misanthrope* n'était qu'un écolier en comparaison de Cyrano ! Comme tous ces colifichets feraient bondir Alceste, lequel de son vrai nom s'appelait Molière ! Non, ce n'est point ainsi que

parle la nature ! Je demande avec instance qu'on nous rende la vieille chanson du roi Henri. Mais surtout qu'on veuille bien nous faire grâce des comparaisons religieuses et mystiques que Renan a mises à la mode et que ses disciples s'obstinent à nous resservir.

Défense soit faite au marivaudage de pénétrer dans le sanctuaire.

Aux renaneries, Cyrano mêle des observations qui ne seraient pas déplacées dans le *Maître de forges* ou la *Comtesse Sarah*. Il dit à Roxane :

De toi je me souviens de tout,
Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,
Pour sortir le matin, tu changeas de coiffure.

Les personnes que charme le feuilleton du *Petit Journal* ont dû trouver cela très profond et très bien. Jugez donc : un changement de coiffure ! le douze mai.

Ailleurs, Cyrano se permet toutes sortes de facéties banales et de vulgarités qu'on s'étonne de rencontrer dans une œuvre si intéressante et, à certains point de vue, si distinguée.

Là-bas, sous des vapeurs en écharpe, la Seine
Comme un mystérieux et magique miroir
Tremble... Et vous allez voir ce que vous allez voir...

De Guiche dit en parlant des capucins qui servent Richelieu :

Les bons pères, je m'en charge !...
Ils peuvent me cacher dans leur manche, elle est large.

Il est permis de supposer que, pour faire de ces trouvailles, l'auteur n'a pas dû se donner une congestion cérébrale.

Au cinquième acte, de bonnes religieuses échangent les petites malices que voici :

SŒUR MARTHE A MÈRE MARGUERITE

Sœur Claire a regardé deux fois comment allait
Sa cornette devant la glace.

MÈRE MARGUERITE A SŒUR CLAIRE

C'est très laid.

SŒUR CLAIRE

Mais sœur Marthe a repris un pruneau de la tarte,
Ce matin, je l'ai vu.

MÈRE MARGUERITE A SŒUR MARTHE

C'est très vilain, sœur Marthe.

SŒUR CLAIRE

Un tout petit regard !

SŒUR MARTHE

Un tout petit pruneau !

Ces malices aimables, à travers lesquelles perce une très profonde bienveillance, témoignent en faveur de M. Edmond Rostand. Il a jadis, en quelque collège ecclésiastique, taquiné quelque bonne sœur infirmière, comme Cyrano de Bergerac taquine sœur Claire et sœur Marthe. Mais je doute que la perfection de l'art réponde aux bonnes intentions de l'auteur ; il laisse trop voir qu'il a du temps à perdre.

Le genre de versification que notre poète a cru devoir adopter, joint aux difficultés qui naissent de l'explication du drame, devait l'induire en tentation perpétuelle de tomber dans la platitude. Des différences existent-elles entre la langue de la prose et celle de la poésie qui ne tiennent ni à la mesure ni au rythme ni à la rime ? Ronsard a répondu affirmativement pour lui, pour son

siècle et pour tous les classiques, ou presque. « Tu auras en premier lieu, dit-il à un de ses disciples, tu auras les conceptions hautes, grandes, belles et non traînantes à terre. Car le principal point est l'invention, laquelle vient tant de la bonne nature que par la leçon de bons et anciens auteurs. » Joachim du Bellay ne tenait pas un autre langage : « J'ai toujours estimé notre poésie française estre capable de quelque plus haut et meilleur style que celui dont nous nous sommes si longuement contentez. » Personne n'ignore avec quelle ampleur et quelle majesté Pierre Corneille a réalisé le rêve de Ronsard et de du Bellay. Fidèles à la tradition classique des bardes inspirés, Lamartine et Hugo ont su exprimer des sentiments nobles et des images grandioses dans un style solennel. Ils ont dépassé le but, et ils n'ont pas su toujours éviter l'emphase.

Voilà pourquoi une réaction s'est produite. « Et moi aussi, dit Sainte-Beuve, j'ai tâché, après mes devanciers, d'être original à ma manière, humblement et bourgeoisement, observant l'âme et la nature de près... nommant les choses de la vie privée par leur nom, mais... cherchant à relever le prosaïsme de ces détails domestiques par la peinture des sentiments humains et des objets naturels. » M. Coppée a fait sien ce genre littéraire et il l'a porté à un assez haut degré de perfection. Il nous raconte ses histoires de petits employés et d'épiciers, en des vers d'une singulière souplesse, parfois un peu disloqués, qui marchent franchement par terre, qui ressemblent étonnamment à de la prose (1).

M. Edmond Rostand — est-il besoin de le dire ? —

(1) M. Jules Lemaître, qui a beaucoup loué ce genre, n'a pu s'empêcher de le railler ensuite dans son fameux *Sonnet Coppée*.

n'appartient pas à l'école de Corneille ; il s'appliquerait plutôt à reproduire le vers svelte, gracile et négligé que Voltaire a employé dans ses satires et ses contes en vers. Voltaire, Sainte-Beuve même, lorsqu'il rivalise avec Wordsworth, le Coppée des *Humbles*, sont des modèles dangereux. A chaque instant ils versent dans la prose et la banalité insignifiante. M. Edmond Rostand écrit trop souvent des vers qui ressemblent à un mauvais libretto ou qu'on pourrait insérer, en supprimant à peine quelques rimes, dans certains feuilletons de M. Emile Richebourg.

LE DUC, *après un silence encore.*

Est-ce que Cyrano vient vous voir?

ROXANE

Oui, souvent.

Ce vieil ami, pour moi, remplace les gazettes,
Il vient, c'est régulier, sous cet arbre où vous êtes.
On place son fauteuil, s'il fait beau ; je l'attends
En brodant ; l'heure sonne, au dernier coup j'entends
Descendre le perron ; il s'assied ; il ricane
De ma tapisserie éternelle ; il me fait
La chronique de la semaine et...
*(Le Bret paraît sur le perron.)*
Tiens, Le Bret!
*(Le Bret descend.)*
Comment va notre ami ?

LE BRET

Mal.

LE DUC

Oh !

ROXANE, *au duc.*

Il exagère.

En lisant ce très vulgaire dialogue, on se surprend à murmurer, tout bas, le joli mot de ce bon M. Despréaux :

Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose !

Dans la scène finale du V[e] acte, M. Edmond Rostand décrit le combat désespéré de Cyrano-Don Quichotte contre une espèce bizarre de moulins à vent.

CYRANO

Qu'est-ce que c'est que tous ceux-là ? — Vous êtes mille.
Ah ! je vous reconnais tous mes vieux ennemis !
Le Mensonge ?

(*Il frappe de son épée le vide.*)

Tiens ! tiens ! — Ha ! ha ! les Compromis,
Les Préjugés, les Lâchetés !...

(*Il frappe.*)

Que je pactise ?
Jamais, jamais ! — Ah ! te voilà, toi la Sottise.
Je sais bien qu'à la fin vous me mettrez à bas,
N'importe ; je me bats ! je me bats ! je me bats !
(*Il fait des moulinets immenses et s'arrête, haletant.*)
Oui, vous m'arrachez tout, le laurier et la rose !
Arrachez !

Ces allégories n'ont rien de bien séduisant, elles sont probablement de mauvais goût, mais comme il convient de parler à chacun le langage qu'il aime, nous inviterons M. Edmond Rostand à bien surveiller d'autres monstres qui l'entourent, comme les Préjugés et les Compromis, qui voudraient lui arracher son laurier et qui peut-être finiront par le mettre à bas. Qu'il écarte de sa route le Cabotinage (*beware of Coquelin*). Qu'il ne néglige pas de pourfendre la Flagornerie et le Snobisme ; qu'il redoute la Facilité et l'Abondance. O Cyrano-Rostand, ne vous laissez pas éblouir par l'arrivée foudroyante du Succès ! C'est un fantôme trompeur.

# UN HÉROS BIEN MODERNE

Il est infiniment probable que, lorsque les historiens et les critiques de l'avenir voudront caractériser les trente ou quarante dernières années du XIXe siècle, ils diront : « C'était l'époque où l'on aimait les expressions vagues et équivoques. »

Parmi ces expressions vagues et équivoques, je n'en connais pas qui ait plus de succès que l'épithète *moderne*. On la rattache volontiers au substantif temps, et aussitôt on s'élève, d'un seul coup d'aile, jusqu'aux plus hauts sommets du lyrisme. « Je suis de mon temps, j'aime ces temps modernes qui..., ces temps modernes que..., ces temps modernes dont... » Nous avons tous commis de ces phrases, et moi, qui voudrais bien jeter la pierre aux autres, je ne me sens pas la conscience exempte de reproches. Entre nous, cependant, rien n'est moins, je ne dis pas justifié, mais seulement expliqué, que cet amour lyrique des temps modernes. Aimons-nous, dans notre temps, ce qui est mauvais, tout comme ce qui est bon ? Non, n'est-ce pas ? Donc, il faudrait une atténuation, qu'on néglige d'ordinaire, dans le feu du mouvement oratoire.

Il nous arrive de réconcilier si bien, si ingénieusement et si complètement, l'Eglise et les temps modernes, que le domaine de l'une semble se confondre

avec le domaine des autres. Cependant, notre Maître nous a dit : « Vous n'êtes pas de ce monde. » Enfin, faisons une hypothèse : supposons que la génération, à laquelle nous sommes si fiers d'appartenir, soit une génération sensiblement inférieure à celles qui l'ont précédée, *progeniem vitiosiorem ;* supposons que l'Eglise traverse une de ces périodes qu'elle connaît bien, qu'elle ne craint pas, mais dont elle garde tout de même un souvenir plutôt fâcheux, car elle aime à redire les gloires d'Innocent III, et elle pleure sur les tristesses du grand schisme ; supposons encore que nous assistions, nous les enfants d'un siècle orgueilleux, supposons que nous assistions à la décadence relative et momentanée, mais inquiétante tout de même, de notre France. Faudrait-il aimer ce temps de déchéance ? Ah ! mais non, nous aurions assez de tact et de pudeur patriotique pour garder le silence, en admettant qu'il fût nécessaire de refouler nos larmes. S'il était réservé à notre temps de voir notre pays perdre, à la fois, ses croyances chrétiennes et le haut rang qu'il occupe dans le monde, je dis que nous devrions haïr ce temps, de toute notre âme catholique et française.

Grâce à Dieu, nous n'avons rien de tel à constater : les motifs d'espérance font peut-être contre-poids aux motifs de crainte ; ils ont, en tout cas, une très grande valeur. Epargnons donc à notre temps les anathèmes, les panégyriques, et même les qualifications inutiles. A l'Eglise et à la France appartiennent toutes nos forces morales et un amour qui comporte un certain optimisme, mais notre temps n'a droit qu'à la vérité, jugeons-le tout simplement sans phrases, et à ses œuvres.

Appliqué à d'autres substantifs, l'adjectif *moderne* manque encore de clarté, le plus souvent. Vous dites,

par exemple, en parlant d'un navire, que son constructeur n'a négligé aucun perfectionnement *moderne*, et il est évident que vous voulez louer ce constructeur. Mais dès que vous dites : la famille moderne, vous faites naître, chez celui qui vous écoute, une certaine perplexité. Cette expression, famille moderne, renferme-t-elle l'idée d'éloge ou l'idée de blâme ? Pour ceux qui réfléchissent, l'hésitation ne saurait être permise : la famille moderne compte d'ordinaire peu d'enfants, ce qui n'a rien de glorieux, ni d'heureux, et elle est menacée toujours d'un malheur, que ne connaissaient pas les vieilles familles, savoir, le divorce. Continuez, dans ce même ordre d'idées, et dites : un ménage moderne ; vous faites de la satire.

Que si l'on met en cause le mot *âme*, l'épithète que nous étudions devient mystérieuse et presque indéfinissable. Tel écrivain sympathique et populaire vous peindra l'âme moderne sous les couleurs les plus belles. Généreuse, rêveuse, inquiète, magnanime, noblement curieuse, portée à prendre la défense des opprimés, l'âme moderne participe à la fois de la prophétesse, de l'archange, du savant et du martyr ; elle soupire comme Eloa, interroge les mondes comme Galilée, se penche vers les faibles, comme Hugo. Par contre, on connaît des grincheux, des empêcheurs de danser en rond, qui n'osent pas dire, mais qui pensent peut-être, que l'âme moderne est faite d'orgueil, de sensualité plus ou moins consciente, de pleutrerie et de niaiserie.

Dans toute discussion, il est sage de se ranger *a priori* du côté des optimistes, du côté de ceux qui aiment le sujet choisi et traité par eux, contre ceux qui raillent ou qui accusent. C'est pourquoi, désireux de me faire une opinion sur le sens de l'expression *âme moderne*, qui se rencontre fréquemment chez les auteurs à la

mode, j'ai consulté un écrivain, moderne entre tous. Ce n'est pas qu'il soit très jeune, mais il fait volontiers du socialisme, il dédaigne le passé et s'inquiète de l'avenir ; il croit au progrès, à la liberté, à l'anticléricalisme, et, pour tout dire d'un mot, il est l'ami et l'admirateur passionné de M. Zola. M. Bjœrnson a fait, sous forme dramatique, le panégyrique d'un homme de nos jours, trop haut, trop beau et trop grand, pour être compris non seulement du peuple, mais même de ses représentants. Paul Lange (c'est son nom) succombe en pleine mêlée moderne, et voici par quels mots graves se termine le drame dont il est le héros : « Oh ! pourquoi faut-il que les bons soient si souvent martyrs? Quand arriverons-nous à les avoir pour guides ? »

Puis donc qu'on nous propose un riche sujet d'admiration, faisons appel à notre pouvoir d'admirer.

Et d'abord, pour la clarté du récit, il faut qu'on sache que Paul Lange est un ministre suédois, un des leaders du parti radical. Il quitte bruyamment un ministère qui, si je comprends bien, est un ministère de concentration, avec l'espoir d'être nommé, aussitôt après, titulaire d'une grande ambassade. Les députés et les journaux de gauche l'accusent d'avoir trahi son parti, et ils le qualifient de coureur de dot, ce qui représente, en Norwège, la formule la plus violente du mépris. Pour ces deux motifs, il se suicide.

J'entends le ah ! peu admiratif qui échappe aux lecteurs français. Mais, premièrement, je leur fais observer que nous sommes, ici, sur terre norwégienne et non sur terre française, et, deuxièmement, je leur rappelle que M. Bjœrnson épuise, en l'honneur de ce martyr, que les esprits vulgaires seraient tentés de confondre avec un ordinaire suicidé, toutes les formules d'éloges. « Paul Lange, lui dit un personnage

du drame, les bons éléments affluent dans ton cœur, et tu as la force d'un lion. » Il n'y a donc pas à hésiter ou à douter : Paul Lange, dans la pensée de l'auteur, appartient à la race des hommes supérieurs qui devraient diriger et sauver les peuples.

Cependant, écrivain avisé, M. Bjœrnson n'attribue pas toutes les qualités à Paul Lange; il laisse entendre discrètement que la vie de son homme d'Etat idéal renferme des misères. Misères d'argent, fâcheuses histoires de mariage, basses intrigues de jeune homme pauvre et intelligent qui, coûte que coûte, veut arriver. Il serait de mauvais goût et injuste de trop remarquer ces côtés faibles, sur lesquels M. Bjœrnson n'essaie ni de se tromper ni de nous tromper.

Mais il n'en va pas de même des autres faits attribués à Paul Lange, faits presque tous, plus ou moins étranges, qu'on ne blâme nulle part, mais dont on ne cesse de louer l'ensemble.

Cet homme d'Etat occupe un appartement savamment organisé, plein de cachettes mystérieuses, qui lui permettent de recevoir, presque en même temps, des hommes de tous les partis. Il s'est assuré le concours d'un domestique extrêmement intelligent, qui juge les visiteurs d'un coup d'œil, et complète ainsi la diplomatie de son maître. Telles sont ses relations mondaines, qu'il passe une partie de sa matinée à expédier des cartes, des bouquets et des télégrammes, au risque de se tromper quelquefois d'adresse. C'est que, dit-il à un de ses amis, Arne Kraft, j'ai des ménagements à garder. « Oui, oui, répond en riant Arne Kraft, cela a toujours été ton fort... Toujours des mystères ! Cela veut dire, n'est-ce pas ? que je dois m'en aller ? »

Non seulement M. Bjœrnson paraît trouver fort naturelles toutes ces habiletés de machiniste, mais il veut

nous faire entendre qu'elles font partie intégrante de la vie d'un homme d'Etat, et d'un homme d'Etat — n'oublions jamais l'épithète — moderne. Je n'ai jamais fréquenté le cabinet ni même les antichambres d'un homme d'Etat ; mais j'ai de la peine à prendre au sérieux tout ce décor ministériel. Ce Paul Lange pourrait bien n'être qu'un politique d'opéra-comique, peut-être de vaudeville. Il envoie des bouquets de diverses couleurs, et il joue à cache-cache, dans un appartement truqué, avec les membres les plus influents des deux Chambres. Et que peut bien devenir, au milieu de toutes ces intrigues compliquées, sa franchise qu'on nous vante à tout propos, et dont il sera censément le martyr ?

Le voici : Arne Kraft vient demander à Paul Lange, sinon de combattre un président du Conseil malhonnête, du moins de ne pas le soutenir.

ARNE KRAFT

Non, mon cher ami, fais-moi seulement une promesse positive.

PAUL LANGE

En ce moment ? Ne peux-tu pas attendre quelques heures ?

ARNE KRAFT, *riant.*

Il (*le président du Conseil*) sera moins coupable cet après-midi, n'est-ce pas ? Ou crois-tu que le vent de la justice aura tourné d'ici à cinq heures ?

PAUL LANGE

Tu as raison, allons, je veux bien !

ARNE KRAFT, *vivement.*

Tu nous le promets ?

PAUL LANGE

Je vous le promets.

ARNE KRAFT

Ce n'est pas pour te débarrasser de moi?

PAUL LANGE

Non, non. Je te promets d'être absent, lundi.

ARNE KRAFT, *insistant.*

C'est un engagement solennel ? Nous avons ta parole ?

PAUL LANGE

Oui.

Or il advint, ce que vous avez prévu, n'est-ce pas ? que Paul Lange ne tint pas du tout sa parole. Au jour décisif, il glorifia, avec une éloquence tour à tour hautaine et pathétique, le ministre prévaricateur qu'il avait promis d'abandonner à son malheureux sort. Un esprit superficiel qualifierait sévèrement ce procédé parlementaire ; un esprit profond et philosophique, comme M. Bjœrnson, sait voir, dans ce fait politique, la preuve de l'*honnêteté* relative de celui qui l'a posé.

Mais peut-être pourrait-on découvrir, en cherchant avec attention, quelques circonstances atténuantes !

Des faits assez graves ont, en effet, précédé l'éclatante et solennelle palinodie de Paul Lange, et ils l'éclairent d'une vive lumière.

Pour déterminer notre homme d'Etat à la rupture définitive avec l'extrême gauche, le roi a envoyé auprès de lui son chambellan.

LE CHAMBELLAN

Vous estimez, n'est-ce pas ? qu'avec tous ses défauts le vieux président du Conseil est la force la plus capable de grouper notre peuple ?

PAUL LANGE

Indubitablement.

LE CHAMBELLAN

Pourquoi ne le diriez-vous pas, lundi ?

PAUL LANGE, *se levant.*

Je veux me réserver, me tenir à l'écart. Et c'est au moment de me retirer que j'irais prendre position dans la lutte !

LE CHAMBELLAN, *assis,*

Qui sait si vous n'y gagneriez pas ?

(*Paul Lange le regarde.*)

LE CHAMBELLAN

On pourrait vous dédommager.

PAUL LANGE

Me dédommager ?

LE CHAMBELLAN

Ce ne serait que justice.

PAUL LANGE

C'est là l'objet de votre mission ?

LE CHAMBELLAN

Oui... L'ambassade de Londres est vacante.

PAUL LANGE

Vacante, vraiment ?

LE CHAMBELLAN

Je sais que vous y songiez...

Dans la langue des honnêtes gens, aussi bien que dans la politique, cela s'appelle vendre son vote. Les subtilités psychologiques de M. Bjœrnson n'ébranlent, en aucune manière, nos vieilles et robustes convictions ; pour nous, ce prétendu héros, ce faux martyr, n'est qu'un vulgaire politicien, qui vit de la corruption parlementaire et qui en meurt : il nous rappelle à la fois Baïhaut et le baron de Reinach.

A cet homme taré, M. Bjœrnson prête des senti-

ments qui ne sont pas précisément nobles et élevés, mais qui ne paraîtraient pas invraisemblables chez les plus honnêtes de nos contemporains.

PAUL LANGE *demande à Mlle Tora Parsberg, sa fiancée:*
Suis-je une racaille ?

TORA PARSBERG

Si tu... ? (*Elle rit.*)

PAUL LANGE, *sans y faire attention.*

Pourquoi me traitent-ils toujours en racaille ?

Cette question douloureuse, presque tous les hommes supérieurs qui sont issus du peuple ont dû se la poser, les uns avec raison, les autres à tort. La signification précise de racaille est : foule digne de mépris ; mais racaille est encore plus méprisant que canaille et exprime un degré au-dessous. Pourtant, quand il s'agit d'un homme intelligent dont la fortune grandit ou le talent s'affirme, il semble bien que la force de ce mot injurieux porte moins sur sa moralité que sur ses origines plébéiennes. On n'a jamais traité de racaille M. de Talleyrand, qui est bien un des êtres les plus vils et les plus répugnants dont l'histoire fasse mention. Mais on gratifia, sinon du mot lui-même, du moins de l'idée injurieuse qu'il renferme, Racine, Boileau, Rousseau, Gœthe, Napoléon, Louis Veuillot. C'est pourquoi, Paul Lange, se demande, très justement, s'il a le droit de se croire calomnié, lorsqu'il s'entend traiter de racaille. « On n'a pas de haine pour qui vous ressemble, lui réplique Tora Parsberg..... Ils font semblant de le croire. Beaucoup de monde s'y laisse prendre. » Je ne rappellerai pas, ici, l'office des martyrs ni les psaumes où retentissent les plaintes des justes calomniés ou persécutés : le rapprochement serait trop glorieux

pour notre écrivain suédois. Mais Chénier a exprimé en beaux vers, nobles d'une vraie noblesse, les inquiétudes démocratiques de Paul Lange :

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité,
Je souris à la mort volontaire et prochaine,
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre la chaîne.

Ce sentiment est, je crois, authentiquement moderne. Avant le dix-huitième sièlce, les cadres de la société étaient si forts que personne ne songeait à les détruire ou à les franchir. Ceux-là même, d'entre les hommes du peuple, qui s'élevaient jusqu'à de hautes positions sociales, demeuraient les protégés, les *domestiques* des grands, sans qu'ils parussent trop souffrir de cette condition sociale. Le genre de souffrances dont se plaint Paul Lange prend son origine dans les idées démocratiques qui triomphent partout aujourd'hui, et aussi dans la fâcheuse habitude que nous avons contractée, d'abuser des idées générales.

Quelques exemples nous permettront de rendre, en quelque sorte, tangible, cette inquiétude démocratique. « Un jour que le duc de la Feuillade vit passer Molière par un appartement où il était, il l'aborda avec des démonstrations d'un homme qui voulait lui faire caresse. Molière s'étant incliné, il lui prit la tête en lui disant : Tarte à la crème ! il lui frotta le visage contre ses boutons qui, étant fort durs, lui mirent le visage en sang. » Voilà, certes, un beau thème à déclamations révolutionnaires. Est-ce que Molière en profita pour s'indigner, prophétiser et inviter le peuple à prendre la Bastille d'assaut ? Pas le moins du monde ; il n'eut d'autre

pensée que de s'assurer la protection royale et de se venger de ses ennemis personnels. La Bruyère, qui est venu un peu plus tard et qu'on aime à regarder comme un précurseur de nos modernes, La Bruyère mêle déjà des considérations philosophiques et historiques au récit des souffrances endurées par ses contemporains.

Chez Rousseau, dont la fonction sociale consiste à transformer des sensations en idées, chaque humiliation reçue devient un principe révolutionnaire. Au dix-neuvième siècle, la subordination des idées philosophiques aux épreuves de la sensibilité personnelle prend des proportions absolument invraisemblables. Fourier, le grand constructeur de systèmes philosophiques, doit peut-être sa réputation à une petite aventure, d'ailleurs assez glorieuse, qui lui est arrivée dans son enfance. Il était fils de petits commerçants. Un jour, il prévint un client d'une petite fraude, ou, si l'on veut, d'une petite espièglerie commerciale usitée, dans le magasin. On lui en fit des reproches qui durent être très vifs. Il fit le « serment d'Annibal », il jura qu'il abolirait le commerce. Bien des convictions austères, qui s'étalent bruyamment, si l'on remontait aux origines, n'auraient peut-être pas de cause plus générale.

Essayons maintenant d'analyser le sentiment douloureux et complexe que le mot *racaille* fait naître dans l'âme de Paul Lange. Premièrement, Paul Lange a reçu en héritage une puissante et vive sensibilité, à laquelle il a pris l'habitude de se donner lui-même en proie, en d'autres termes, une sensibilité purement égoïste. Deuxièmement, cet excès de sensibilité égoïste produit dans son intelligence une sorte de renversement. Paul Lange, sans s'en rendre compte peut-être, mais très réellement, ne se considère pas comme une minime parcelle de ce monde, parcelle enveloppée et dominée

par la force des choses ; il estime plutôt que le monde, par un décret spécial, a été fait pour lui, homme d'Etat. Troisièmement, lorsqu'un conflit se produit entre le monde extérieur et sa propre personnalité, il ne songe pas un instant à baisser la tête, à se résigner, à se soumettre, comme tant d'autres, il se révolte et se prépare au suicide. Pour quiconque veut bien ne pas se payer de mots, cette belle fierté moderne, dont tant d'hommes se parent si volontiers, est faite d'orgueil naïf et un peu niais d'abord, puis d'égoïsme. La lutte pour la vie et, plus encore, la lutte pour le pouvoir, rendent plus aigu ce double sentiment. Un jeune homme de dix-huit à vingt ans se persuade d'ordinaire que la révolution de 89 est un fait accompli, et il croit facile, l'ascension des hauts sommets de la société. Il ne tarde pas à déchanter, dès qu'il se heurte aux difficultés de la vie réelle, et il constate alors avec désespoir que, même dans notre société, censément démocratique, l'égalité absolue n'existe pas, entre ceux qui ont des ancêtres ou des protecteurs, et ceux qui sont abandonnés à leurs propres forces.

Naturellement l'homme moderne, ainsi paralysé par l'orgueil et l'égoïsme, est d'une faiblesse extrême.

PAUL LANGE

Peux-tu,... oui, peux-tu avoir de l'estime pour un homme aussi faible que moi ? Aussi faible, dis-je ?

TORA PARSBERG

C'est justement la question à laquelle j'allais répondre avant même que tu me l'eusses posée. Viens, mets-toi là.

PAUL LANGE

Me voici. (*Il est plein d'empressement et d'agitation.*)

TORA PARSBERG *s'agenouille devant lui.*

Non, laisse-moi faire ! Tu ne sais pas devant quoi je m'a-

genouille ? Devant ce qu'il y a de faible en toi et qui te rend si malheureux. C'est, au fond, ce que tu as de meilleur.

Cet hommage rendu à la faiblesse de l'homme n'a rien de contraire à la saine psychologie, et il nous rappelle assez exactement certain mot célèbre de saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum*. Celui qui sait prendre conscience de sa faiblesse acquiert, par ce seul fait, une vue très juste sur l'univers, sur lui-même et sur ses frères en humanité. C'est déjà quelque chose. Au surplus, il évite tout l'odieux et tout le ridicule qui s'attache à l'orgueil, sans compter qu'il donne aussi peu de prise que possible à l'inexorable force des choses. Donc, Tora Parsberg — jusqu'ici du moins — parle sagement, non seulement aux yeux des chrétiens, qui savent le prix infini de l'humilité, mais même aux yeux des incrédules de bon sens, qui ont un tant soit peu médité sur la fragilité des choses humaines.

Les paroles que M. Bjœrnson attribue à Tora Parsberg conviennent à la délicatesse du dévouement féminin, lequel demande très souvent ses inspirations à la pitié. L'Andromaque d'Homère disait au héros défenseur de Troie : Hector bien-aimé, ton ardeur te perdra... Un écrivain anglais a comparé les femmes à des musiciens qui ont mission de charmer les hommes, par leur vertu et leur douceur, comme David endormait les douleurs de Saül, et de la sorte il a fort bien exprimé, sinon ce qui est, du moins ce qui devrait être.

Malheureusement, l'héroïne de M. Bjœrnson est moderne, elle aussi, et, après avoir diagnostiqué le mal, elle ne sait pas trouver le remède. Bien au contraire, elle prononce les mots qui doivent le plus sûrement perdre celui qu'elle veut sauver.

TORA PARSBERG

Tu n'en veux plus à aucun prix de cette société. Ce qu'il y a même de plus haut en elle te répugne.

PAUL LANGE (*comme avant*).

C'est vrai.

TORA PARSBERG

Plutôt seul. Tu t'enfermes à double tour. Tu es trop fier.

Une femme chrétienne et vraiment clairvoyante tiendrait un tout autre langage. Avec des paroles douces et pénétrantes elle calmerait, à la fois, l'irritation et l'orgueil du lutteur à demi vaincu, elle détournerait son attention de toutes les basses intrigues et de tous les commérages, pour les reporter vivement sur le bien à faire et sur l'action immédiate, l'action qui dissipe les malsaines mélancolies, comme le jour chasse les mauvais rêves.

Tora Parsberg et Paul Lange pleurent, semblables à deux héros de roman, et après avoir longtemps délibéré, il faudrait dire bavardé, ils ne savent prendre aucune détermination. J'imagine que cette indécision n'était pas inconnue des anciens, mais nous devons reconnaître qu'elle fait, en notre temps, d'incalculables ravages. Pour comble de malheur, au lieu de la flétrir, comme il conviendrait, on la glorifie avec l'emphase propre aux héros de théâtre.

Les personnages de M. Bjœrnson ne comprennent pas mieux l'honnêteté que l'énergie. Ce Paul Lange, qui a commis nombre d'indélicatesses graves, devrait éviter certaines conversations philosophiques relatives à la vertu. Lui-même, en des accès de franchise plutôt louables, se rend très exactement justice. Mais lorsque Tora Parsberg déploie les grandes voiles de son éloquence, il se laisse persuader et finit par se croire un

homme austère, d'une haute vertu. Il souffre qu'on l'interpelle dans le langage que voici : « Je n'en connais pas un second comme vous. Durant ces douze années, Paul Lange, j'ai eu pour vous une admiration sans bornes... Vous, les bons, les généreux, qui n'avez pu poursuivre votre vol, parce que vous avez reçu un plomb dans l'aile (*sic*). Vous qui, après cela, alliez boitant de cachette en cachette, parce que vous n'étiez pas dotés de sagesse, mais du courage et de l'amour ! Ici vous seriez les premiers, ô martyrs de l'humanité ! A la fête, à la fête ! Il n'y a de fête que pour les cœurs francs et nobles. »

Ces accents lyriques nous font songer invariablement à certain ministre français, qui eut son heure de peu enviable célébrité. Quand M. Baïhaut fut condamné, lors des affaires du Panama, à quelques années de prison, l'opinion publique lui témoigna quelque indulgence. On se disait : « Ce pauvre hère n'est pas plus coupable que les autres, il paye pour de plus habiles que lui. » M. Baïhaut se méprit sur la portée de cette sympathie relative, et lorsqu'il eut achevé sa peine, au lieu de se taire et de se faire oublier, il écrivit ses mémoires, il se posa en martyr. Jamais homme ne recueillit de telles huées, et ce ne fut que justice. Si M. Bjœrnson connaissait la très fâcheuse histoire de M. Baïhaut, il mettrait plus de précautions oratoires dans le panégyrique de son Paul Lange.

Peut-être aussi lui ferait il l'aumône d'un peu de courage civique, pour lui permettre de lutter contre les médisants ou les calomniateurs, mais j'avoue que je le regretterais au point de vue historique. Il est certain, en effet, que nos hommes d'Etat contemporains laissent voir, à chaque instant, la peur invraisemblable que leur inspirent les menaces de la presse. Paul Lange prononce quelques mots vraiment topiques.

TORA PARSBERG

Mais tu ne peux te laisser impressionner par de telles sottises !

PAUL LANGE

As-tu lu les journaux de ce matin ?

TORA PARSBERG

Certainement.

PAUL LANGE

Le télégramme de Stockolm ?... Je voudrais voir les télégrammes qui s'en vont aujourd'hui vers les quatre coins du monde.

Cette terreur universelle et invincible, que fait naître chez tous les politiciens la vue d'une injure imprimée, constitue un problème psychologique des plus curieux. Ils savent à quoi s'en tenir sur la valeur morale d'un très grand nombre de journalistes ; ils connaissent les mobiles auxquels obéissent les professionnels de l'injure ; eux mêmes, sans doute, ont manipulé les fonds secrets. Pourquoi ne répondent-ils donc pas, par un superbe haussement d'épaules, aux clameurs de la presse ? Pourquoi ne vont-ils pas droit leur chemin ? Parce qu'ils ne se sentent pas de force à lutter contre l'opinion, et de ceci je n'aurai pas la candeur de m'étonner, puisque la toute-puissance de ce quatrième pouvoir qui est la presse, ne fait doute pour personne. J'imagine bien qu'un homme politique solidement trempé pourrait dominer ces tempêtes ; mais il ne semble pas, malheureusement, que notre génération se distingue par l'énergie.

Le plus surprenant et aussi le plus affligeant, dans ces défaillances de nos hommes d'Etat, c'est qu'ils n'essaient même pas de lutter. Paul Lange qui est un roseau peint en fer, comme la plupart de ses confrères, fait entendre des cris de désespoir enfantins.

PAUL LANGE

Toujours ces histoires !..

TORA PARSBERG

Des ritournelles, mon ami, rien que des ritournelles : ils en ont plusieurs comme cela qui reviennent sur commande. Tu le sais aussi bien que moi.

PAUL LANGE

Oui, c'est vrai, je le sais. Mais ils doivent supposer que c'est l'idée qu'on se fait de moi dans le peuple.

Ce qui achève de caractériser notre pauvre héros, c'est la magnificence des programmes qu'il a développés dans les réunions politiques et qu'il a l'air de prendre au sérieux.

ARNE KRAFT (*ami de Paul Lange*).

Je tiens à te féliciter de ton projet d'une pension populaire et obligatoire. Je l'ai étudié. Je le trouve génial. La solution est là ; tôt ou tard, elle s'imposera. Merci de me l'avoir communiqué. (*Il dépose les documents sur le bureau.*)

PAUL LANGE (*les enfermant dans un tiroir*).

Je suis content que tu me dises cela.

Les deux amis, qui en prononçant ces paroles osent se regarder sans rire, jouent-ils, ici même, une petite comédie intime, sorte de répétition de la grande comédie qu'ils jouent sur la scène politique ? On est d'autant plus porté à le croire que tout à l'heure, dans un moment de franchise, Paul Lange nous expliquera très clairement le vrai sens de sa phraséologie politique. « Quand les politiciens, dit-il, parlent d'honnêteté, de malhonnêteté, de liberté et de patrie, de foi, de trahison, ces grands mots ont un sens tout différent de celui qu'on leur attribue généralement. Ce ne sont, la plupart du temps, que des pions sur un échiquier.

On ne les pousse que pour un coup. » Mais non, il paraît que ces paroles ne conviennent qu'aux députés, collègues de M. Paul Lange ; patriote austère, il ne travaille, lui, que pour fonder un régime de probité et de justice. Son panégyriste, M. Bjoernson, partage cette manière de voir. Ils ne paraissent se douter, ni l'un ni l'autre, qu'ils reproduisent, en la gâtant, une scène d'Aristophane. Cléon, le Paphlagonien, a eu le premier l'idée d'une pension populaire obligatoire qu'il a su faire passer en loi. « Peuple, dit-il au vieux Démos, va au bain, mange, avale, dévore, reçois les trois oboles. Veux-tu que je te serve un bon plat ? » Alors le Paphlagonien nous dérobe ce qu'un de nous a préparé, en fait cadeau à notre vieillard. » Les héros de M. Bjœrnson diffèrent, en ceci, des personnages d'Aristophane, qu'ils recouvrent de phrases vertueuses, les plus répugnantes réalités politiques. Un tel genre de supériorité me paraît peu enviable.

Paul Lange, qui excelle à développer des sentences morales, finit naturellement dans une aventure politique. C'était dans l'ordre des choses. Il avait cru, dans son jeune enthousiasme, pouvoir mener de front trois grosses entreprises : le triomphe de la justice politique, la réalisation de ses ambitions personnelles, des affaires de cœur assez compliquées. Rien de ce qu'il rêva ne se réalise ; mais il meurt convaincu de duplicité, de vénalité, et, ce qui est pire encore à certains points de vue, d'incapacité politique et de pleutrerie ; il laisse son parti vaincu, sa patrie en proie aux factions, sa fiancée déshonorée ou peu s'en faut. Si on le juge selon les règles de la morale stricte, on ne peut pas hésiter à le condamner, car il a commis toutes les fautes graves dont se rendent coupables les hommes d'Etat corrompus. Sa faiblesse lui mériterait peut-être des circon-

stances atténuantes. Mais aussi pourquoi ne mesurait-il pas mieux son ambition à ses forces ? Esprit médiocre porté aux vulgaires intrigues, orateur banal, banal à faire frémir, il a voulu jouer les Morny et les Beaconsfield.

Le bon sens nous oblige à tirer de cette histoire une morale, comme cela se pratique pour les complaintes et les fables. N'hésitons pas à dire : « C'est bien fait, et puisse la leçon servir à tous ces aspirants politiciens, à la fois ridicules et néfastes, qui sont pour la société moderne un véritable fléau. »

Comment se fait-il que M. Bjœrnson, un intellectuel à la mode de M. Zola, jette des fleurs sur le cadavre déshonoré de Paul Lange? Ceci ne s'explique que par la conjonction de deux genres d'aberrations particulièrement graves, l'aberration politique et l'aberration pseudo-intellectuelle. Il n'est rien de tel qu'un romancier, récemment promu philosophe, pour mêler heureusement la grosse diplomatie, la naïveté et l'extravagance. M. Bjœrnson, comme M. Zola, se proclame l'ami du peuple; mais il méprise le peuple et il verse des pleurs sur les victimes du fanatisme populaire ; il se dit l'apôtre des humbles, mais il se personnifie dans des millionnaires, se complaît dans la société des milliardaires et s'appuie sur leur influence ; il glorifie l'énergie, et le lutteur idéal dont il entreprend la canonisation laïque, finit dans la défaite et par le suicide ; il parle le langage de la vertu, et il ne raconte, en les excusant ou les glorifiant, que des infamies ; il dit, héros, martyr, patriote, saint : et nous lisons à travers les lignes ou dans le texte même : baron de Reinach et Baïhaut.

La fortune politique d'un homme comme Paul Lange ne s'explique, le plus souvent, que par le milieu dans

lequel il vit. Autour de son héros, M. Bjœrnson a groupé un certain nombre de comparses insipides et de fripons à peine amusants. Tora Parsberg ne semble intervenir que pour donner à son fiancé des répliques souvent malheureuses. Elle ne vit pas d'une vie propre ; elle n'a pas même un caractère nettement déterminé, car, si elle s'affirme parfois comme un bas-bleu politique, elle ne tarde pas à se repentir de cet excès d'audace, pour rentrer bien vite dans son rôle habituel de confidente ennuyeuse. On voit bien que M. Bjœrnson n'a pas lu *Britannicus*. Junie a toutes les grâces touchantes et pudiques de la fiancée et de la sœur ; elle est même par moments comme maternelle, tandis que Tora Parsberg emploie le jargon politique comme un vieux parlementaire. Ecoutez la Junie de Racine, expliquant à Britannicus pourquoi elle lui avait paru réservée et presque dure dans leur précédente entrevue, guet-apens organisé par Néron :

Il fallait me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire !...
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée.
De mon front effrayé, je craignais la pâleur ;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur.

Le dévouement féminin n'a jamais rien fait entendre de plus discret, de plus profond, de plus délicat, ni de plus doux : les deux derniers vers, surtout, sont d'une beauté qu'il est difficile de louer dignement. Les mauvaises phrases de Tora Parsberg pourraient figurer avec vraisemblance parmi les plus médiocres tirades des politiciens radicaux les moins transcendants : « L'homme dont nous honorons aujourd'hui la mémoire

s'écrie-t-elle, appartenait aussi à la politique. Mais on l'a souvent entendu dire : Je ne comprends rien à la politique ! Elle nous a été donnée comme devant amener l'amour fraternel, et puis elle s'est transformée en une haine générale, en une véritable chasse à l'homme ! Son premier but était de tremper le courage et les forces de la société humaine, et elle ne verse que du venin dans les âmes. » Cette politicienne éloquente est d'une imprévoyance et d'une maladresse rares. Elle organise, sans se douter de rien, la fête qui doit se terminer en catastrophe pour Paul Lange ; et quand le mal est irrémédiable, elle ne sait pas même adoucir les derniers moments de celui qu'elle a perdu. Enfin elle prononce, en l'honneur du pauvre héros, une oraison funèbre qui est un chef-d'œuvre de vulgarité. En voyant le cadavre de Paul Lange, elle s'écrie : « Nous avons tous abusé de lui. Tous, nous voulions le gouverner ! » Ce cri du cœur nous révèle bien la ménagère têtue et intelligente.

La création de M. Bjœrnson, si médiocre esthétiquement, a toutefois un avantage social qu'il est bon de remarquer. Elle nous permet d'entrevoir la silhouette de la femme politique qu'on nous promet pour demain. Les politiciens sont déjà suffisamment odieux ; mais il est vraisemblable que la vie deviendra tout à fait intolérable, parmi nos arrière-neveux, s'ils ont à supporter les politiciennes.

Paul Lange, qui trouve dans le dévouement de sa fiancée un si médiocre secours, est tout à fait desservi et trahi par son ami intime, Arne Kraft. Je crois bien que ces sortes de trahisons ne sont pas absolument rares, hélas ! dans la vie ordinaire ; peut-être sont-elles fréquentes dans la vie politique, mais le mérite de l'artiste consiste à nous rendre sinon agréable, du moins suppor-

table et instructif, le spectacle de cette forfaiture. Arne Kraft, l'ami félon de Paul Lange, se conduit comme un homme ivre, presque comme une brute inconsciente,

PAUL LANGE *s'avance vers Arne Kraft.*

Allons, tu m'as tué. Je ne croyais pas que je périrais de ta main. (*Il se voile la face des deux mains. On voit tout son corps trembler.*)

*Arne Kraft recule d'un pas, comme si les choses lui apparaissaient tout à coup sous un nouveau jour.*

Dans un tableau célèbre, intitulé la *Fin d'un drame*, on voit un renne de haute taille, poursuivi par des loups, succomber enfin sur la neige qu'il arrose de son sang. La beauté de la victime nous empêche de trop porter notre attention sur les laideurs de la curée elle-même, puis nous ne nous étonnons pas que des loups remplissent leur métier de loups. Mais cet ami qui tue son ami, son frère, qui garde ensuite devant le crime un silence hébété et qui ne sait pas même se dire, Caïn, Caïn : cet Arne Kraft est un parfait spécimen de la brute politique. Je ne félicite pas M. Bjœrnson de l'avoir photographié aussi platement.

Il a été moins mal inspiré lorsqu'il a crayonné quelques politiciens de second ordre. Son paysan député, par exemple, ne manque pas d'à-propos.

LE PLUS VIEUX DES PAYSANS

Eh ! eh ! une faute ! Nous fautons tous. Mais en politique, quand quelqu'un a fait une faute, on le prend par sa faute, et on le traîne jusqu'au bout du monde, et même un peu plus loin. (*On sourit.*) Il n'a fait que cette seule faute. (*Ironique*) Et personne n'en a jamais fait avant lui, bien sûr ! Et c'est tout de même un peu dur à avaler. (*On rit.*)

Le traducteur français de M. Bjœrnson prend soin, inutilement, je crois, de s'excuser auprès des lecteurs. Le vieux paysan, dit-il, parle patois, un patois très expressif, dont on ne peut malheureusement pas rendre tout le caractère en français. Explication superflue, car nous connaissons, en France, les us et coutumes des paysans normands et autres.

Dans la pensée de M. Bjœrnson, le vieux Storm complète le groupe comique des paysans. Ce vieux Storm réunit en lui toutes les perversités qui constituent le profond et joyeux scélérat, ou du moins, il voudrait les réunir, car il n'a pas assez de portée d'esprit pour jouer les premiers rôles. Malgré toute sa bonne volonté, il en est donc réduit à remplir la double fonction de dénonciateur et de bourreau. « Hélas ! dit-il, moitié sérieux moitié comique, nous n'avons pas de guillotine à notre disposition. Autrement... » A quoi sa petite-fille, M^lle^ Tora Parsberg, réplique, mais sans rire : « Pas de guillotine quand tu es là ? Tu te méconnais, grand-père ! » Le mot est assez joli, mais je m'étonne que M. Bjoernson ait cru devoir l'attribuer à une femme, et à une femme qui se trouve être la petite-fille du vieux Storm ! Il y a là un procédé quelque peu choquant, que ne supporterait pas, je crois, un public français.

En somme, ce vieux Storm pourrait très convenablement s'approprier les paroles du Yago de Shakespeare : « O noble dame, ne me demandez pas de louer quelqu'un : je ne suis rien quand je ne critique pas. » Mais là s'arrête la ressemblance. Il ne faudrait pas chercher, chez ce vieux politicien étroit et mesquin, l'habileté profonde, le lyrisme machiavélique, la fécondité d'imagination, la verve grossière mais puissante, l'esprit diabolique qui font d'Yago une création si vivante et si puissante. Plus encore que le souvenir de Racine,

le souvenir de Shakespeare fait tort à M. Bjœrnson.

Enfin, nous ne pouvons pas ne pas dire un mot du chambellan, personnage sur lequel s'accumulent toutes les haines de l'auteur. Il se rattache, en effet, aux trois milieux sociaux que déteste le plus cordialement M. Bjœrnson. Ce chambellan est un ancien marin, ce qui explique les antipathies de l'ami de M. Zola, il représente la cour, la cour que maudit l'auteur socialiste d'*Au delà des forces*, et il négocie avec les parlementaires d'abominables intrigues. C'est ce qu'il appelle remplir une auguste mission. Cet homme de cour nous apparaît comme grossier, hypocrite, menteur et maladroit. « Tant d'affaires à la fois ! s'écrie-t-il. Permettez au vieux grognard de se reposer dans du coton, comme un petit poulet malade. Ah ! nom d'un nom, d'un nom d'un nom.... J'ai besoin d'une chique pour me faire passer l'écœurement que me cause toute cette politique. »

Cela n'est ni spirituel, ni gai, ni dramatique, ni fin ; ce n'est que répugnant. Nos auteurs français, tels que Courteline, qui se font une spécialité des plaisanteries de caserne, offensent très souvent le bon goût, autant que la morale ; du moins ils attrapent parfois des mots heureux. Pourquoi M. Bjœrnson s'avise-t-il de faire des incursions sur le terrain des Courteline ?

C'est, je pense, la haine du militarisme qui a inspiré, ici, l'ami norwégien de M. Emile Zola. A défaut d'autres motifs, le bon goût, le sens littéraire, l'intérêt de sa gloire, ou tout au moins de sa réputation, eussent dû le mettre en garde contre les conseils d'une haine d'ailleurs absurde. Quand un écrivain prend la plume sous l'impression d'une colère vive ou d'une haine intense, il doit composer ou des satires directes, ou des pamphlets, ou des philippiques. C'est alors que l'indigna-

tion favorise l'éloquence ou la poésie. Mais jamais il ne doit composer des drames. Le propre de l'écrivain dramatique est de renoncer, dans la mesure du possible, à sa propre personnalité, et de s'incarner ensuite, tour à tour, dans les différents héros qu'il met en scène. Tandis qu'il croyait crayonner un type immortel de soldat de cour intrigant, M. Bjœrnson n'a su que reproduire les diatribes antimilitaristes de quelques journalistes forcenés.

Le mot de la fin appartient à un pédagogue haineux, Pienne, qui pour exprimer ses sentiments sur les politiciens contemporains de son pays, fait appel à un poète latin, lequel n'est pas Juvénal. *Stulti*, dit-il à haute voix, pendant le tumulte d'un départ précipité, *stulti*, *stolidi*, *fungi*, *bardi*, *blenni*, *buccones !* (*Entre les dents.*) Plaute *les Bacchides*. Il me semble que cette citation n'est pas aussi terrible que le voudrait l'auteur ; elle n'est guère que bouffonne : elle ne suppose aucun sentiment généreux, elle ne convient nullement au drame de M. Bjœrnson, qui est le plus souvent sérieux.

En France, nous avons beaucoup mieux, nous avons des satires fortes et précises, terribles et animées d'un souffle généreux et patriotique. Tels les *Iambes* de Chénier.

Eh bien ! fais-moi donc vivre, et cette horde impure
Sentira quels traits sont les miens !
Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure :
Je les vois, j'accours, je les tiens !

Pour bien comprendre la force de ces vers, il convient de se rappeler qu'André Chénier n'était point né méchant. Ses œuvres, avant les *Iambes*, renferment à peine deux ou trois épigrammes et quelques satires

incomplètes, d'ailleurs dépourvues de malice. Lui-même nous apprend, dans les *Iambes*, qu'il a été longtemps doux et ami de la paix.

Dans tous mes vers, on pourra voir
Si ma muse naquit haineuse et meurtrière.

Mais puisqu'aujourd'hui le crime est roi, puisque la vertu gémit, puisque la France agonise, le poète devient un vengeur, il n'est plus cet artiste silencieux,

Qui, douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
Cueillit le poétique miel.

Il se redresse, farouche citoyen, pour maudire et déshonorer les tyrans, avant de leur abandonner sa vie, et pour pleurer leurs victimes, avant d'aller les rejoindre ; il vit encore pour cette tâche suprême (1). Et certes, il est las de vivre, mais s'il mourait trop tôt, s'il mourait,

Sans vider son carquois,
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois,
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Egorgée !...
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés !
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire !
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance ;
Pour descendre jusqu'aux enfers,
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance,
Déjà levé sur ces pervers ;

(1) J'emprunte cette très courte analyse à M. Petit de Julleville.

Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !
Allons, étouffe tes clameurs,
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice ;
Toi, vertu, pleure, si je meurs.

Le nom et la poésie du bon Paul Verlaine trouveraient mieux leur place ici que le nom et les vers de Chénier. « Ah ! s'écriait ce pauvre Gaspard, déguisé en Romain de la décadence : ah ! n'y pouvoir fleurir un peu son existence !... Etre si faible aux vœux si lents ! Ah ! tout est bu, tout est mangé. » Ces trois exclamations serviraient très convenablement d'épigraphe au drame de Bjœrnson. Les héros politiques qui gravitent autour de Paul Lange, s'ils n'ont pas tout bu et tout mangé, ont dévoré du moins, du patrimoine national, tout ce qu'ils ont pu atteindre. Quant à leur historien, après avoir poussé quelques exclamations qui ne sont même pas des cris d'indignation, il pourrait conclure comme Paul Verlaine : « Plus rien à dire. »

Ainsi se termine l'épopée très moderne d'un politicien éminemment moderne de cœur et d'esprit, racontée par un écrivain qui se pique d'être de son temps. Ce n'est pas une raison de prendre en haine cette épithète : « moderne » à laquelle on ne saurait demander compte raisonnablement des fantaisies souvent inexplicables de nos écrivains. Il suffit, lorsque nous la rencontrons dans nos lectures, de bien étudier son exacte signification.

Et de même, sur les dénonciations véhémentes de M. Bjœrstjerne Bjœrnson, nous ne nous hâterons pas de condamner — je ne dis pas les temps modernes, puisque l'expression manque de clarté — mais les dernières années du XIXe siècle. Peut-être son enquête est-elle un peu sommaire.

Il serait piquant, toutefois, de rapprocher de ces lamentations très récentes, les cris de triomphe que faisaient entendre, il y a peu de temps encore, les maîtres, les auteurs préférés, les amis intimes de M. Bjœrnson. Nous n'entendions, jadis, que dithyrambes en l'honneur du siècle des lumières, du progrès et de l'âge d'or scientifique, qui s'ouvrait devant nous. Et, depuis, l'or pur s'est changé en plomb vil, la popularité de M. Zola n'estplus qu'un souvenir, l'omniscience des intellectuels est mise en doute. Contraste douloureux, auquel nous nous résignerions tout de même, si nous avions la certitude qu'il est du moins nouveau, authentiquement moderne. Hélas ! non, nous ne sommes pas même sûrs de pouvoir nous offrir à nous-mêmes cette consolation. Le désenchantement qu'éprouvent M. Zola, M. Bjœrnson, Paul Lange et ses innombrables émules, un de nos poètes l'a exprimé avec bonheur. Cela s'appelle, chez nous, rêver doucement qu'on est en train de cueillir les pommes d'or du jardin des Hespérides, ce pendant qu'on presse tendrement un navet sur son cœur.

---

# LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE AU XIXe SIÈCLE

---

Dans une page d'une incroyable richesse d'harmonie, M. de Hérédia nous montre les compagnons de Cortès arrivant, un soir de bataille, sur le bord de la mer et saluant, d'un grand cri, la chute du soleil. Un éditeur et quelques écrivains de nos jours se sont proposé de saluer, d'un grand cri, la fin du XIXe siècle dont on ne peut pas dire encore avec certitude qu'il représente un soleil dans l'univers littéraire. Ils ont publié tout récemment une œuvre d'ensemble qui s'appelle : *Un siècle*, et dont M. Brunetière a été chargé d'écrire un chapitre. La *Revue des Deux-Mondes* a eu naturellement la primeur de ces pages qui ont paru dans le numéro du 1er décembre 1899.

Si vous voulez connaître de pures jouissances littéraires, lisez cette étude de haut goût. Jamais M. Brunetière ne mania avec plus d'aisance la langue française : jamais sa phrase ne se développa avec plus d'ampleur ; jamais — j'allais dire sa virtuosité — jamais sa maîtrise ne s'affirma aussi fortement. Il prend un plaisir visible à décrire les courbes savantes de sa pensée, et, ce plaisir, il sait nous le faire partager. Loin de faiblir, le talent de M. Brunetière grandit plutôt, tous les jours.

Est-il besoin d'ajouter que cette vive et sincère admiration ne doit nuire, en aucune manière, à la liberté de notre jugement? Chose singulière, les hommes de notre temps se piquent tous ou presque tous d'être progressistes, c'est-à-dire amoureux de changement, et indépendants, c'est-à-dire jaloux de garder intacte leur opinion personnelle. Or, dès que l'un de leurs grands hommes a prononcé un arrêt, ils sont tentés de dire : « Chut ! taisons-nous, admirons et répétons en chœur la formule de l'arrêt. » Aucune génération peut-être ne se montra plus docile que la nôtre à la parole de ses directeurs. Par bonheur, ou par malheur, je ne sais trop, la docilité des lecteurs n'a d'égale que la timidité des écrivains, qui voudraient bien diriger quelqu'un ou quelque chose, mais qui ne savent trop vers quel but précis. Il arrive donc que nous marquons le pas, et que nous conservons, avec une piété, touchante peut-être, mais ridicule, les idées et les préjugés du XIX^e siècle.

On n'a cessé de traiter le clergé de France, pendant ce XIX^e siècle, non pas tant en ennemi qu'en protégé. Pourquoi nous mettrions-nous l'esprit à la torture pour louer des penseurs et des écrivains qui ont toujours eu peur de se compromettre avec nous ? « Vous avez tenu les nôtres à l'écart, ô grands hommes du siècle des lumières ; vous l'avez pris de très haut avec les évêques, les prêtres et les laïques qui ont défendu les idées catholiques. Votre règne va finir ; on ne vous doit plus déjà que la vérité. Vos successeurs continueront, dans leurs rapports avec nous, les mauvaises traditions que vous avez établies : c'est possible. Nous nous donnerons, du moins, la satisfaction de ne pas leur dire merci. Et même nous essaierons de ne pas nous laisser intimider par leur gloire : nous leur parlerons avec courtoisie, mais avec indépendance. »

M. Brunetière — quelles que soient notre admiration et notre sympathie pour sa personne — ne fera pas exception à cette règle. Je me suis permis de l'appeler, jadis, Nicolas II ; il sait bien que Nicolas Ier, le Grand, a commis un certain nombre d'erreurs, de graves erreurs.

Avec sa verve habituelle M. Brunetière défend plusieurs opinions religieuses, morales et littéraires qui nous sont chères et qu'on a formulées, déjà, dans nos revues. Il laisse entendre, par exemple, que l'histoire de l'éloquence française au xixe siècle n'offre rien de très remarquable. Il ne dit que trop vrai. En des livres qui circulaient, il n'y a pas longtemps de cela, dans les classes de nos collèges, des critiques censément autorisés nous faisaient admirer doctement les prouesses oratoires d'un de Serres, d'un Royer-Collard, d'un Berryer, d'un Molé, d'un Guizot, et de plusieurs autres. Certes, ces hommes de talent et de cœur ont plaidé avec conviction et émotion, pour des hommes et des causes estimables et sympathiques. Mais, il faut bien le dire, leurs concions, qui empruntaient aux événements un intérêt momentané, nous laissent froids aujourd'hui ou nous font sourire. Elles paraissent trop solennelles, presque toujours emphatiques, froides, ennuyeuses, mal rédigées. Rien ne restera, selon toute vraisemblance, de l'éloquence politique au xixe siècle. Dans cette condamnation sommaire, mais tout de même motivée, M. Brunetière comprend non seulement les orateurs français, mais même les hommes d'Etat étrangers, y compris les deux plus grands, Cavour et Bismarck.

Il se montre aussi sévère — ou peu s'en faut — pour les romanciers, pourtant si aimés du grand public européen. Ce roman est-il même de la littérature, dit-il,

en parlant de la *Case de l'oncle Tom?* Et il semble bien que cette question pourrait s'appliquer à la presque totalité des productions similaires qui sont nombreuses comme les grains de sable sur le bord de la mer. Cependant, de cette multitude de romanciers, incolores, ou médiocres, ou estimables ou *talentueux*, émergent six écrivains que M. Brunetière met à part : Walter Scott, Dickens, Balzac, George Sand, Tolstoï et Dostoiewsky. Il ne m'est pas permis, je le confesse, d'avoir une opinion sur Dostoiewsky ; je n'ai lu qu'un très petit nombre de ses ouvrages. Mais on peut accepter les jugements que porte M. Brunetière sur les cinq autres romanciers, moyennant quelques explications et beaucoup de réserves. Tolstoï est un esprit original, puissant et fécond, mais combien peu pondéré, combien peu capable de comprendre le vers de notre Boileau : Ecrivez quelquefois, et souvent effacez. Il mêle le vrai et le faux, le beau et le laid, le trivial et le sublime ; surtout, il abuse de la permission qu'ont tous les auteurs d'être ennuyeux, de vaticiner, voire de déraisonner. Et puis, appartient-il à un homme de notre temps de juger Tolstoï ? Nous tolstoïsons tous, plus ou moins, vous tolstoïserez peut-être deux ou trois années encore, jeunes gens, M. Brunetière lui-même tolstoïse. Quelques-uns cependant — et il convient de les en féliciter hautement — ont fini de tolstoïser.

Pour la même raison, il est sage de ne pas se prononcer de sitôt sur Balzac. L'histoire de sa statue est si bizarre qu'elle a amusé, pendant deux ans, toute la presse parisienne ; elle pourrait fournir la matière d'une élégie. Pareillement, la réputation de Balzac ne périra pas, mais subira des vicissitudes. En tout cas, la plupart des hommes de notre génération tiennent en trop haute estime la brutalité involontaire ou voulue, pour ne pas

paraître quelque peu suspects dans leur admiration exubérante pour le génial auteur de la *Comédie humaine.*

Peut-être pourrait-on apprécier déjà George Sand ; elle a des mérites et des défauts dont on ne trouve plus l'équivalent autour de nous. Mais quel rang peut-on bien espérer que la postérité lui assignera ? C'est une étoile de deuxième ou troisième grandeur.

Quant à cet excellent Walter Scott, je ne vois pas pourquoi certains critiques s'obstinent à en faire un romancier transcendant. Très savant et aimable antiquaire, il connaît fort peu le cœur humain : il dédaigne les règles élémentaires de l'art. En voulant le placer trop haut, ses admirateurs l'exposent aux effets toujours fâcheux d'une réaction inévitable. Qu'ils craignent de le rendre moins sympathique ! Enfin, Dickens qui, paraît-il, est très démodé dans son pays, mérite les éloges que lui accorde M. Brunetière. Lui aussi, pourtant, il eut le tort de sacrifier à la mode ; lui aussi, quand il le veut, il ennuie magistralement son lecteur. Mais il a parlé souvent le langage vrai du cœur, il a compris l'âme des humbles.

Maintenant, M. Brunetière ne pèche-t-il pas par omission ? Parmi les romanciers qu'il passe sous silence, quelques-uns n'échapperont-ils pas à l'oubli, cet implacable oubli qui s'étend sur les écrits des hommes, comme les herbes sur les monuments en ruine ? Ce n'est pas probable.

Le théâtre européen de ce siècle ne trouve pas grâce devant la sévérité littéraire et morale de M. Brunetière. A peine décerne-t-il quelques épithètes flatteuses ou indulgentes à trois ou quatre Allemands, à un Scandinave et à notre Alfred de Musset. Autant que je puis en juger, cette condamnation est juste : de tous les drames et comédies que j'ai lus on emporte une impression plutôt fâcheuse.

Au contraire, M. Brunetière exalte — on pourrait presque dire sans mesure — les poètes lyriques de ce siècle, les Gœthe, les Schiller, les Byron, les Shelley, les Lamartine et les Hugo. « Les littératures en ont-elles connu de plus parfaits peut-être, ou de plus classiques : on veut dire de plus dignes de servir éternellement de modèles ? C'est une question, mais elles n'en ont pas connu de plus grands. » Ce défilé de noms illustres qui n'est pas le seul d'ailleurs, dans cette étude très générale sur le XIXe siècle, a quelque chose d'imposant. M. Brunetière le clôture par une affirmation péremptoire qui ne laisse pas de nous étonner. Cependant, nous aurions besoin de quelques explications. On nous présente Schiller comme un poète du XIXe siècle, Schiller qui mourut en 1805, et dont le chef-d'œuvre le plus retentissant, *Wallenstein*, avait paru en 1798. Notre Boileau qui mourut en 1711, et Fénelon qui mourut en 1715, ne passent pas en général pour appartenir au XVIIIe siècle. Notez que, durant les dix dernières années de sa vie, Schiller, atteint d'une maladie de poitrine, dut modérer son activité littéraire. Mais ne chicanons pas sur les dates qui n'ont pas, en littérature, une très grande importance, et qu'il faut savoir plier à la loi des groupements intellectuels.

M. Brunetière nous expliquerait plus difficilement pourquoi il a mis côte à côte Gœthe et Byron. Gœthe n'est pas seulement un grand poète, il est pour l'Allemagne le poète par excellence, et même, aux yeux de l'humanité lettrée, il compte parmi les génies de tout premier ordre. Byron, trop loué pendant sa vie, semble relégué pour toujours dans la catégorie des poètes de second rang. Shelley, lui, s'annonçait comme un lyrique hors de pair ; il était né poète peut-être autant que Racine ou que Shakespeare, mais n'oublions pas

qu'il est mort à trente ans, et qu'il n'a pas donné toute sa mesure.

Restent Lamartine et Hugo qui nous intéressent tout particulièrement, parce qu'ils représentent la France, dans le concert de la poésie européenne. M. Brunetière les met très haut, et nous voudrions bien croire que la place glorieuse qu'il leur assigne ne leur sera point enlevée. Mais ne se trompe-t-il pas, tout d'abord, sur le caractère essentiel de leur poésie ? Les théories évolutionnistes ont joué à M. Brunetière plus d'un méchant tour ; le respect exagéré pour l'émancipation romantique du moi achève de paralyser son ordinaire et heureuse audace. Il n'ose pas donner libre cours à la force de son jugement, en face de Lamartine et de Hugo.

Ce n'est nullement dans la peinture du moi que gît la beauté de la poésie romantique, c'est dans l'art de décrire. « Qu'est-ce qu'un homme, remarque M. Brunetière lui-même, paraphrasant un mot célèbre et toujours vrai de Pascal, qu'est-ce qu'un homme, tout seul, peut tirer de la perpétuelle contemplation de soi-même ? Hélas ! il y a vraiment trop peu de sensations originales, quoi qu'on ait pu dire ; et dans la quantité de la production poétique du siècle, on est surpris, on est humilié, tout au rebours de ce qu'on nous promettait, de voir en combien de manières un homme ressemble aux autres hommes. » Voilà qui est fort bien dit. Mais pourquoi donc M. Brunetière salue-t-il avec tant de solennité l'apparition du subjectivisme dans la littérature romantique ? L'étalage de sa personnalité nonchalante et élégante a pu réussir quelquefois — oh ! très rarement — à Lamartine ; il a failli le déconsidérer, il l'a fait baisser certainement dans l'estime des hommes de bon sens et des critiques littéraires. Quant

au moi de Victor Hugo, il est presque toujours, sinon toujours, odieux ou grotesque, ou l'un et l'autre à la fois. Si M. Brunetière daignait se débarrasser de son inutile et encombrant appareil évolutionniste, il verrait avec son esprit supérieur ce que nous percevons avec notre simple bon sens, savoir que Victor Hugo et Lamartine ne sont, à proprement parler, ni lyriques ni épiques. Faisons une expérience. Supposons un homme très cultivé, de sens juste et un peu délicat, qui ignore absolument toutes les théories imaginées par M. Brunetière et ses prédécesseurs, sur l'émancipation du moi, sur l'évolution des genres, etc., etc. Nous mettons entre ses mains les plus belles œuvres de Hugo et de Lamartine. Au bout de quelques jours, nous revenons le trouver, pour connaître ses impressions : « Veuillez nous dire, Monsieur, quelles sont les pages de ces livres qui vous ont paru vraiment belles et bonnes ? » Ou je me trompe fort, ou toutes les pages désignées à notre admiration par ce lecteur de bon sens seront des pages descriptives. Malgré les différences étonnantes qui existent entre eux, Lamartine et Hugo se ressemblent en ceci qu'ils décrivent merveilleusement tout ce qui appartient au monde physique, la mer, le ciel, les monts, les vallées, les arbres, les fleurs, les maisons et les meubles, les processions et les champs de bataille. Ne leur demandez pas autre chose ; ils ne vous donneraient que de faibles ou insuffisantes réponses.

M. Brunetière semble avoir mis dans la rédaction de ses conclusions un soin particulier. « Premièrement, dit-il, il faut souhaiter que, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, les mêmes idées générales s'établissent, puisque aussi bien elles sont censées être l'expression de la vérité. Mais il faut souhaiter, d'autre part, que la traduction en soit continuellement diversifiée par

« l'esprit de l'heure », et l'esprit de l'heure, nous le répétons, c'est le génie du moment, du milieu, c'est le génie de la race, et même encore, pour éviter la confusion, c'est le génie national. » Cette tendresse pour les intérêts intellectuels de l'Europe, que M. Brunetière a sans doute empruntée à Guillaume II, est fort louable, mais on ne voit pas bien quelles résolutions pratiques elle pourrait provoquer. Par contre, M. Brunetière se montre bien timide dans la défense des droits du génie national. Il était mieux inspiré tout à l'heure, quand il opposait au génie latin le génie anglo-allemand, c'est-à-dire germain. Faire triompher en Europe le génie latin, voilà une préoccupation digne d'un esprit supérieur. Ce triomphe impliquerait, non pas la disparition des littératures germaniques, mais leur subordination à la littérature classique. M. Brunetière, si je ne me trompe, poursuit ce but depuis quelques années, avec une énergie et une persévérance qui lui font le plus grand honneur. Pourquoi paraît-il hésiter, en ce moment ?

Les progrès de la géographie ont produit ce résultat que l'Europe est devenue petite à nos yeux. M. Brunetière, après avoir caractérisé, puis jugé la littérature européenne du XIX[e] siècle, nous incite à acquérir l'esprit « mondial ». Le beau mot que « mondial » ! il fera fortune, pendant quelques années, probablement. Je ne m'inscrirai pas parmi ceux qui féliciteront M. Brunetière de l'avoir emprunté — encore à Guillaume II. Lui, toujours lui. Notre langue française possède plusieurs synonymes de « mondial », sans compter nombre d'expressions équivalentes qu'on nous avait appris à aimer. On disait : *universel, catholique ;* on appelait notre attention sur le sens littéraire du mot humanités *(humaniores litteræ)* ; on avait soin de ne jamais nous laisser perdre de vue l'homme de tous les

temps et de tous les pays. Une autre expression plus belle encore avait cours autrefois, mais elle est si audacieusement cléricale qu'on ne saurait la proposer à nos contemporains. Les papes parlaient, et le pape d'aujourd'hui parle, *urbi et orbi*. Oh ! la fâcheuse idée qu'a eue M. Brunetière de se « mondialiser » !

Et il veut encore se socialiser !

« Est-ce à dire que nous marchions vers la socialisation de la littérature, et nous, Français, en particulier, vers une socialisation croissante, si, comme je l'ai fait voir plus d'une fois, notre littérature a toujours été, de toutes les littératures de l'Europe moderne, la plus sociale et la plus humaine ? Je le crois. » Nous le croyons nous aussi volontiers, d'autant plus volontiers que nous ne comprenons probablement pas M. Brunetière. Il nous expliqua jadis, avec beaucoup de clarté, avec beaucoup d'eloquence, en quoi consiste la *sociabilité* de la littérature française, il nous parle aujourd'hui, comme d'une chose nouvelle d'ailleurs, de la *socialisation* de cette même littérature. Enfin il affirme que cette chose nouvelle est fort ancienne dans l'histoire de la littérature française. Évidemment, il y a là dedans, non pas de la chromatique, mais du socialisme...

La vérité, c'est que dans cette étude très dense, M. Brunetière a touché à trop de problèmes et soulevé trop de questions ; il n'est pas toujours très clair. Peut-être aussi l'étendue de l'érudition et l'ampleur de la période ne se déploient-elles pas sans que la netteté du raisonnement en souffre, quelquefois. Il n'est pas toujours facile de faire rentrer dans des théories délicates et très compliquées, cette masse de documents littéraires dont M. Brunetière accable notre ignorance. Allemands et Anglais, Danois et Scandinaves, Américains et Italiens, anciens

et modernes, classiques et romantiques lui sont également familiers. Est-ce que M. Brunetière lit tous ces auteurs dans l'original? On peut supposer que non, j'imagine, sans commettre le péché d'irrévérence littéraire. Mais alors quels sont ceux qu'il lit dans l'original et quels sont ceux qu'il lit dans une traduction? Point n'est besoin d'ajouter que nous aurons, si possible, une confiance encore plus grande en M. Brunetière, lorsque nous saurons qu'il apprécie, pour notre propre édification, des écrivains dont il connaît la langue. La littérature anglaise en général, et Ruskin en particulier, lui fournissent l'occasion de formuler quelques jugements peut-être un peu hâtifs. Il serait prudent, je crois, de modérer notre admiration pour Ruskin dont on a singulièrement exagéré les mérites. Indiquer ces légers défauts, ce n'est pas prendre plaisir à trouver en faute un penseur éminent, c'est prouver qu'on l'admire d'une admiration sincère et raisonnée.

On a ainsi une plus complète liberté de louer l'ensemble de cette magnifique étude. Elle abonde en pensées justes et fortes que nos contemporains ne sauraient trop louer, relire et surtout méditer ; j'en citerai deux seulement : « On est bien obligé de parler de ces choses (la philosophie) à propos de littérature, puisque de nos jours même un Taine, dans ses dernières années, a pu réussir à se dégager du réseau de ces sophismes, mais un Edmond Schérer et un Renan y sont demeurés embarrassés... Parvenue à ce point de son développement, la littérature s'apercevra-t-elle alors que si « les questions sociales » sont des questions morales, elles sont aussi des questions religieuses ? » Que le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* puisse signer de telles déclarations, cela prouve que nous avons fait des progrès, depuis vingt ans.

# UN BON ROMAN

Un homme d'esprit a comparé les romans aux champignons. Je proposerais qu'on lui élevât une statue, si la statuomanie, une des formes les plus ridicules du snobisme, ne sévissait avec violence parmi nos contemporains, pour la plus grande désolation de ceux qui aiment, d'un amour sérieux et sincère, les hommes vraiment supérieurs. Presque tous les romans renferment un venin caché qui tôt ou tard produira des effets désastreux. Bossuet qualifiait les romans — tous les romans — de froides et dangereuses fictions. Ne vous révoltez pas, Messieurs les modernes, Bossuet avait raison ; mais voilà : les jeunes gens et les jeunes filles, nombre de femmes plus ou moins lettrées et quelques hommes facétieux ou originaux, ne peuvent pas se passer de romans. Il faut donc témoigner quelque gratitude aux écrivains qui composent ce qu'on appelle « les bons romans », c'est-à-dire des œuvres dans lesquelles se cachent ou s'étalent quelques intentions hautement morales. Si ces sortes de récits n'existaient pas, nul doute que les stupides ou infâmes feuilletons de petits journaux n'eussent un plus grand nombre de lecteurs. Donc, n'oublions pas de rendre de justes actions de grâces aux auteurs des « romans honnêtes ».

Mais ce devoir de reconnaissance une fois rempli, qu'il nous soit permis de leur faire entendre quelques observations inspirées d'ailleurs par une réelle sympathie. Des dames pieuses ont rempli de leurs productions littéraires les bibliothèques de nos couvents, de nos paroisses, voire de nos collèges catholiques. Raoul de Navery, en particulier, s'est acquis une réputation considérable. Que valent, en réalité, toutes ces productions ? Au point de vue littéraire — ayons le courage de le dire — elles ne valent rien. Point d'observation, point de psychologie, point d'art, point de style, mais de la sentimentalité pleurarde, des tirades ayant vaguement l'aspect d'un mauvais sermon, du gros mélodrame, du gna-gnan pur. Le roman pieux, je vous assure, n'ajoutera rien aux gloires intellectuelles de l'Eglise.

Remplit-il, du moins, la fonction moralisatrice que quelques-uns se plaisent à lui attribuer ? La question est extrêmement délicate. Assurément, les jeunes filles qui ont fait de Raoul de Navery leur nourriture intellectuelle, professent sincèrement une grande piété. Possèdent-elles cette justesse et cette vigueur de sens chrétien qui caractérisaient leurs grand'mères et leurs arrière-grand'mères ? Je voudrais le croire. Il faudrait instituer une sorte d'enquête sur les lectures des femmes chrétiennes, religieuses ou vieilles filles de notre génération. Malheureusement, cela n'est pas facile. Chacun n'apporte dans ces discussions que le résultat de son expérience personnelle. Il semble acquis, cependant, que les romans pieux développent la sensibilité maladive des jeunes lecteurs et surtout des jeunes lectrices, aux dépens de la justesse d'esprit et de la force de volonté.

C'est pourquoi les confesseurs et les mères de famille

sérieuses appellent de leurs vœux les romanciers compétents, qui mettront au service du sentiment religieux, un art supérieur, ou mieux encore, qui sauront préparer leurs lecteurs à éliminer le romanesque de leur vie. M. René Bazin appartient à cette sympathique phalange. Ne pouvant étudier toute son œuvre, qui est considérable et intéressante, je voudrais analyser un de ses derniers romans : *De toute son âme.* La pensée générale dont s'est inspiré l'auteur est à la fois ingénieuse et morale. M. René Bazin a voulu composer un roman religieux, essentiellement religieux, pour le fond, mais en même temps il a écarté, avec un soin visible, tout ce qui a l'apparence du genre sermon, tout ce que les gens du monde qualifient volontiers de bigot ou de sacristain. Il a pleinement réussi. Son Henriette Madiot possède toutes les qualités des héroïnes ordinaires ; elle est belle, elle a de la grâce, elle a de l'esprit, elle est bonne, douce, distinguée, agréable, elle a son épisode classique d'amour, elle ne fait pas de sermon, elle ne parle presque pas de Dieu. Brusquement, elle annonce qu'elle entre au couvent, et c'est fini. La déception des lectrices libres penseuses qui ont lu ce roman a été très grande, sans aucun doute ; j'imagine qu'elles ont traité de jésuite M. René Bazin. Au contraire, les catholiques instruits ont trouvé le procédé excellent, puisque le livre a déjà atteint sa dixième édition. On ne saurait blâmer M. René Bazin d'avoir ainsi dépouillé ses personnages catholiques de tout ce qui pourrait choquer les libres penseurs.

J'ose espérer, toutefois, que ce genre de roman ne représente, ou du moins ne doit représenter, qu'une transition littéraire. Qu'on se place au point de vue de l'art, ou qu'on n'envisage que les intérêts de la propa-

gande catholique, il convient de se former un autre idéal du roman sérieux.

Ce qui constitue la valeur d'un roman de mœurs, c'est la profondeur de l'analyse psychologique. Or, prenons l'exemple même fourni par M. René Bazin. Il a choisi pour héroïne une élégante ouvrière d'un grand magasin de modes, qui conserve son honneur, au milieu de difficultés sans nombre, et qui finit par embrasser la vie religieuse. Il fait ressortir avec beaucoup de tact les qualités naturelles et humaines de son héroïne ; il parle rubans, fleurs, chapeaux, couleurs, avec compétence, il nous décrit longuement une promenade à travers les prairies nantaises. Mais tout cela, un écrivain indifférent et neutre en religion aurait pu tout aussi bien l'écrire. L'objet propre de ce roman, d'ailleurs fort intéressant, est la genèse d'une vocation religieuse. L'auteur ne nous l'explique pas du tout, et s'il a lu certaine critique de son livre parue dans la *Revue Bleue*, il a pu voir à quels étranges commentaires son silence a donné lieu.

« M. René Bazin, dit M. Faguet, n'a pas voulu faire d'Henriette une sainte, ni une petite héroïne. Il a voulu la faire très vraie. Et elle est très vraie, telle qu'il l'a faite. Son entrée en religion n'est point une apothéose. C'est, relativement, une défaillance. Ce qu'il y a dans cette détermination, c'est beaucoup de choses qui sont encore nobles, mais qui sont surtout tristes : dévouement aux malheureux d'abord ; ensuite répulsion physique à l'endroit du mariage avec un manœuvre, quelque brave homme qu'il soit ; défiance de l'avenir ; souvenir du foyer d'enfance, des batteries et des brutalités qu'elle y a connues ; crainte que, la jeunesse passée, son foyer ne devienne semblable à celui qu'elle se rappelle ; instinct vague peut-être, du peu de bien qu'elle

fera dans le monde populaire, alliée et ministre des finances de charité d'une bourgeoisie riche. Déclassée, vous dis-je, d'un côté, de l'autre, par en haut, par en bas ; et elle le sent ; sa très fine intuition féminine l'en avertit. Déclassée ! Encore vaut-il mieux être petite sœur des pauvres. Elle n'a pas précisément raison ; mais elle ne raisonne pas mal. »

M. Faguet, lui non plus, ne raisonne pas mal, mais il raisonne sur des données incomplètes, et la faute en est à M. Bazin qui ne l'a pas suffisamment renseigné. C'est surtout avec les sous-entendus qui abondent dans le roman, qu'il faut comprendre Henriette Madiot.

Auteurs, public et critiques catholiques, nous avons tous intérêt à voir nettement les choses. Si nous voulons un roman religieusement neutre, ou simplement inoffensif, les ordinaires couchers de soleil, les effets de brume et le contraste classique entre les élégances et les misères sociales peuvent suffire. Mais si nous voulons un roman catholique, il faut autre chose, il faut que nous apparaisse, en relief, la vraie vie catholique. Les jeunes filles qui se destinent au cloître mènent, d'ordinaire, un genre de vie particulier : elles prient beaucoup, elles se confessent, elles font la communion, elles fréquentent l'église, elles récitent leur chapelet.

Tous ces détails choquent les lecteurs ordinaires, même nombre de catholiques, mais j'ai le regret très vif de ne pas voir comment on peut les supprimer. Eh quoi, les écrivains militaires se plaisent à nous représenter tout l'attirail de la caserne, certains spécialistes épris de la beauté des halles ne nous font grâce d'aucun résidu de boucherie, et vous, écrivains religieux, vous n'osez pas parler des lectures pieuses, des luttes et des prières de votre héroïne ?

On me dira : « Mais c'est un roman de sacristie que

vous rêvez ! Autant vaudrait mettre en récit le manuel de la parfaite congréganiste. Vous tenez, cela est trop évident, à écarter les profanes au lieu de les attirer. »

Je tiens à ne repousser personne, je voudrais rendre l'Eglise aimable à tous les hommes, mais encore faut-il ne pas cacher ce qui est vrai. D'une jeune fille qui se prépare à entrer au couvent, quelques-uns disent : elle est très pieuse, mais la plupart la qualifient de dévote. En fait, il est prouvé qu'elle se confesse tous les quinze jours, sinon toutes les semaines. Si vous passez sous silence ce qui fait la grande affaire de sa vie, vous vous condamnez au superficiel.

Les difficultés de l'entreprise qu'on propose aux romanciers chrétiens doués de talent, sont très grandes. D'une part, en effet, il faut éviter le ton et les défauts des pieuses rapsodies qui remplissent les bibliothèques paroissiales ; d'autre part, il faut mettre résolument de côté le respect humain littéraire et entrer dans le vif de la psychologie catholique. Oui, les difficultés sont grandes, et peut-être, pour le moment, insurmontables. Mais ceux qui croient facile la composition d'un roman catholique, j'entends d'un bon roman catholique, en cette fin de siècle, se trompent étrangement. Connaissez-vous dans ce genre quelque chose qui ressemble exactement à un chef-d'œuvre ? Louis Veuillot a composé quelques pages trop courtes qui peuvent servir de modèle à nos romanciers contemporains, bien que son roman l'*Honnête Femme* soit gâté par de graves défauts. M. Emile Pouvillon — un sceptique, je crois, — a fait preuve à la fois d'audace et d'habileté dans ce très joli essai qui a pour titre *Mademoiselle Clémence*. M. René Bazin, qui a la foi et qui possède le don de conter et celui de décrire, devrait bien entrer dans cette voie.

En lisant l'histoire touchante de son Henriette Madiot,

je pensais aux jeunes et vieilles filles qui, sans s'en douter et surtout sans que le monde indifférent ou hostile s'en doute, vivent une vie sublime de dévouement. Elles ne se seraient que faiblement reconnues dans l'élégante modiste de Nantes. Sans doute, chacune d'elles remplit une fonction sociale dans les innombrables magasins des grandes villes, mais toûtes ces chrétiennes connaissent le mot profond de l'Evangile : *Ubi thesaurus, ibi et cor vestrum erit.*

Leur cœur est dans la piété ; quel écrivain saura jamais nous décrire les rêves, les aspirations, les joies, les tristesses de ces âmes d'élite ?

Ah ! si nous autres prêtres nous savions peindre ! Si nous possédions la pratique et la technique du roman ! Que nous en connaissons de ces créatures de dévouement qui peinent, prient, pleurent, se résignent, se taisent, pardonnent, ne songent qu'à aimer et à faire du bien ! Toutes n'ont pas la distinction physique, l'adresse et le savoir faire d'Henriette Madiot, mais toutes ont reçu du ciel et développé en elles la distinction morale. Nous n'apprécions pas assez, nous catholiques, nous ne savons pas faire valoir tous les trésors de beauté morale qu'on peut voir parmi nous, tous les jours. Les gens du monde se font là-dessus les plus étranges illusions, parce qu'ils ne savent pas. Rien de plus agaçant que l'uniforme procédé régulièrement employé par les écrivains à la mode, dans leurs portraits de femmes. Ils disent longuement la couleur des yeux, le dessin du nez, les lignes de la main ; ils ne négligent pas la coupe de la robe, ils ne nous font pas grâce de la chaussure. Ces héroïnes sont élégantes peut-être ; à coup sûr, elles manquent de distinction. L'auteur leur prête le plus souvent un esprit facile, vulgaire, il ne sait pas les faire parler et agir en femmes distinguées. Quelles dindes

ou quelles pédantes ! Chez telle héroïne de Paul Bourget on perçoit, à travers les pompeuses formules dont se compose le galimatias des modernes amoureux, une bassesse d'âme incroyable. Telle autre manie supérieurement l'éloquence. Si ce sont là des portraits ressemblants, j'ose prévenir les romanciers épris de distinction vraie, qu'ils trouveront facilement ailleurs de meilleurs modèles.

M. René Bazin a assez de talent et il jouit d'une réputation assez solide, pour qu'on puisse, à propos de l'un de ses romans, indiquer l'idéal religieux et littéraire que nous ne savons pas exprimer, mais auquel nous devons tendre. Il me pardonnera — je l'espère du moins — la critique fondamentale que j'ai cru devoir formuler en commençant cette étude, critique qui suppose d'ailleurs une grande estime pour celui qui en est l'objet. M. René Bazin est un des très rares romanciers auxquels nous puissions demander le vrai roman chrétien.

Mais cette réserve faite, il m'est très doux de raconter toutes les joies que j'ai trouvées dans la lecture de ce roman honnête, intéressant et gracieux qui s'appelle : *De toute son âme.* Oh ! on n'assiste pas tous les jours à pareille fête.

Daignez songer, je vous en prie humblement, aux ennuis d'un critique qui est prêtre avant tout, et qui se croit tenu, par scrupule professionnel, d'analyser et d'étudier un certain nombre de romanciers contemporains, dits psychologiques. Et les dîners aristocratiques, et l'élégance cosmopolite, et la mer, et la montagne, et l'inévitable paysage, et le non moins inévitable crescendo du dialogue pathétique !

M. René Bazin n'aspire nullement à cette profondeur germanique ; il raconte avec simplicité et naturel, il

décrit avec sobriété. C'est une bien simple histoire que celle de Henriette Madiot, la jeune fille qui veut servir les pauvres, *de toute son âme*. Orpheline, elle a été recueillie par son oncle, le vieil Eloi Madiot, un vieux soldat peu intelligent, d'une grande bonté et d'une droiture absolue. Naturellement distinguée, fine, adroite, laborieuse, elle devient « première » dans une grande maison de modes. Sa bonne grâce et ses succès font naître autour d'elle quelques sympathies très vives, beaucoup de jalousies, et un amour timide, celui du grand Etienne, un beau pêcheur de la Loire. Rien ne manque, semble-t-il, au bonheur d'Henriette, si ce n'est l'amitié de son frère Antoine, ouvrier ajusteur que les journaux révolutionnaires et la vie d'atelier ont aigri et perverti. Elle souffre vivement de l'inexplicable hostilité que lui témoigne ce frère, pourtant si aimé. En même temps, elle se sent attirée, comme malgré elle, vers un genre de vie qui lui paraît d'abord trop beau. Chargée par la femme d'un riche industriel, Mme Lemarié, de distribuer des aumônes aux pauvres de son quartier, elle s'acquitte si bien de ce devoir, qu'elle devient l'ange consolateur des malheureux, des infirmes, et surtout des enfants pauvres. Même à l'atelier, où la jalousie l'environne, elle exerce une sorte d'apostolat ; elle s'est donné la mission de veiller sur l'honneur d'une pauvre ouvrière qu'elle aime comme une sœur, Marie Schwartz. Antoine, le frère, l'égaré, se met en travers de tous ces beaux projets. D'abord il entraîne dans la mauvaise voie Marie Schwartz, puis, quand il a commencé son service militaire, il se conduit très mal et se met dans le cas de passer en conseil de guerre, pour outrages et voies de fait à son lieutenant, M. Victor Lemarié, le fils de cette même Mme Lemarié dont Henriette distribue les aumônes. Antoine est condamné à mort ;

Henriette renonce à l'amour du grand Etienne pour entrer au couvent. Mais auparavant, elle apprend du vieil oncle Eloi le mystère de honte qui entoure sa naissance à elle, et explique jusqu'à un certain point l'état d'âme d'Antoine.

Sur ce canevas fort simple, M. René Bazin a brodé quelques épisodes gracieux ou émouvants ; d'un crayon léger et précis, il a su peindre des scènes intéressantes de la vie ouvrière. Voyez, par exemple, ce coin d'atelier : « Le soir avait fait monter l'ombre, peu à peu, jusqu'aux dernières roses du haut. Les douze femmes travaillaient, appliquées, mais on devinait, à leur physionomie, l'effort trop prolongé qui tue l'idée et rend la main inhabile. Leurs yeux étaient cernés, et souvent l'une d'elles passait la main sur ses paupières, pour écarter le sommeil. Dans l'atmosphère lourde, tout un jour respirée, qu'échauffaient encore les lampes que venait d'allumer l'apprentie, les poitrines jeunes se soulevaient plus vite, cherchant la vie là où elle se raréfiait de plus en plus. M^lle^ Irma toussait d'une petite toux sèche. Au bout des tables, l'une en face de l'autre, M^lle^ Augustine et Henriette Madiot, garnissaient, chacune, un chapeau. La première plaçait et déplaçait un piquet de pavots rouges sur une forme à bords relevés et ne parvenait pas à le poser élégamment. Elle était nerveuse. Sur sa maigre figure d'ouvrière déjà fanée, les lèvres s'écartaient d'un mouvement rapide et douloureux. Henriette Madiot, les bras un peu arrondis, les doigts rapprochés, assemblait en éventail les coques d'un large ruban crème, et souriait, au fond de ses yeux pâles, en voyant que du premier coup, ce soir, elle réussissait à donner à son œuvre le tour, qui est le souci, la joie et le gagne-pain de toutes ces filles de la mode, ce rien d'art où entre leur jeunesse, leur imagination

de femmes, le rêve que leurs vingt ans feraient volontiers pour elles-mêmes et qu'elles cèdent aux riches indéfiniment, tant que leur tête peut inventer et leur main suivre une pensée. »

De telles pages ne peuvent que provoquer des réflexions sages chez les jeunes lecteurs qui ont un tant soit peu de bon sens. Chacún de nous, en les lisant, éprouve un contre-coup des fatigues et des ennuis que subissent au même moment des millions d'êtres humains, il se sent solidaire de leurs douleurs en même temps qu'il perçoit les joies délicates du travail et de l'art. Le commun de nos romanciers a abusé de l'extraordinaire. Les paresseux — et ils sont nombreux encore, en ce bas monde — s'accommodent plus volontiers de l'extraordinaire, même douloureux, que du monotone labeur quotidien. D'autre part, les réalistes ont ravalé et enlaidi, comme à plaisir, tous les travaux humains, les travaux manuels en particulier. M. René Bazin peint l'effort avec la proportion exacte des souffrances et des satisfactions qu'il procure. Il ne décourage pas les malheureux, il ne leur refuse pas le droit de se plaindre non plus, et il leur indique quelques sources de consolation qui ne sont pas à dédaigner. On pourrait résoudre plus mal la question sociale, cette fameuse question sociale qui fait verser des flots d'encre tous les jours.

M. René Bazin, vous l'avez compris, ajoute son petit contingent à la somme d'études sociales qu'on poursuit dans tous les sens. Qui d'entre nous oserait lui jeter la première pierre ? Il faut lui rendre cette justice qu'il n'est pas exclusif : il fait usage à la fois de tous les arguments et de toutes les méthodes. Par l'ata visme, il nous explique comment un jeune Breton, arraché à la vie tranquille et un peu rêveuse de ses ancê-

tres, devient un ouvrier anarchiste. La haine des ouvriers contre les classes riches semble résulter de la dureté des patrons. M. Bazin nous présente un chef d'usine qui réunit dans sa seule personne un nombre respectable de vices : il est voleur, débauché, hypocrite, oppresseur de ceux qu'il devrait protéger, dur surtout et avare. Que des patrons de ce genre existent, nous ne le savons que trop, hélas ! Mais sans prendre la défense du capital, ne peut-on pas se demander s'il est opportun d'insister sur de tels portraits ? J'ai quelque peine à me figurer que les dangers qui menacent le commerce et l'industrie en France, proviennent de l'excessive autorité des patrons. Améliorons le sort de l'ouvrier, oui — et qui donc ne s'y emploie pas à l'heure qu'il est? sinon en actes, du moins en paroles, — mais il est peut-être superflu de ruiner l'autorité de ces pauvres classes qui sont censément dirigeantes.

A côté de M. Lemarié, le mauvais riche, M. René Bazin place une femme peu intelligente mais bonne, d'une bonté sans limites. Lorsque, après la mort de son mari, Mme Lemarié se voit en possession d'une immense fortune, elle ne songe à rien moins qu'à la donner tout entière aux pauvres.

Ici encore, je ne crois pas que M. René Bazin pèche contre les règles de la vraisemblance. Les femmes délicates de conscience et généreuses comme Mme Lemarié sont très rares, mais elles existent ailleurs que dans l'imagination des romanciers.

L'argent, cependant, ne représente, dans la pensée de l'écrivain, qu'un agent secondaire de restauration sociale. Pour lui, le grand remède au mal dont nous souffrons tous, dans la crise actuelle, réside dans le dévouement personnel des croyants, dans le sacrifice tel que le définit et le pratique l'Eglise catholique.

« – Oui, je les aime (les socialistes), dit M^lle^ Irma. J'ai suivi plusieurs de leurs réunions. Je ne comprends pas toutes leurs théories, mais ils admettent au moins qu'on souffre et qu'on se plaigne, ceux-là ! La vie est si peu gaie !

« Deux ou trois de ces lèvres de vingt ans dirent :

« — Oh ! oui ! » mais si faiblement qu'on ne pouvait savoir d'où venait la réponse.

— Moi, j'ai lu les romans d'Eliot, fit M^lle^ Reine. Ils m'ont troublée, et cependant j'avais le sentiment que toutes ces belles phrases n'étaient que du rêve écrit.

— Est-ce que c'est rêver que de demander justice ?

Reine, nerveuse aussi, dressa son cou, qui avait l'air d'ivoire ancien, long et doré.

« Je n'ai pas confiance, répondit-elle. Quelles raisons ont-ils de tant aimer les autres ! Je comprendrais, s'ils croyaient en Dieu.

— Voilà bien la dévote !

— Certainement... »

Non content de défendre théoriquement la charité chrétienne, M. René Bazin nous la montre s'exerçant dans les quartiers pauvres de Nantes. Il est un peu rétrograde l'auteur de : *De toute son âme*, et, je l'en félicite cordialement, il n'a pas l'air de croire que la charité proprement dite, la charité telle qu'on la comprend dans la vieille école de saint Vincent de Paul, soit chose absolument démodée. Le secours matériel qu'on apporte aux malheureux peut favoriser la paresse de quelques-uns, il soulage la misère réelle du plus grand nombre, à la condition, cela va sans dire, que les personnes charitables qui donnent leur argent, aient la permission de se montrer bonnes, aimables, souriantes, fraternelles, aux déshérités des biens de ce monde.

J'avoue, cependant, que la façon dont M. René Bazin

demande grâce pour ceux qui veulent pratiquer la charité témoigne d'un état psychologique bien inquiétant pour notre société contemporaine. Mme Lemarié n'ose pas faire l'aumône directement ; elle ne s'en reconnaît pas le droit, et alors elle choisit, après de longues hésitations, plusieurs intermédiaires : un vieux notaire, très respectable et très respecté, une jeune fille très belle, très gracieuse et douée d'un tact supérieur. Moyennant toutes ces conditions, elle a la permission de faire du bien. La jeune fille, qui n'est autre que Henriette Madiot, passe dans les maisons pauvres, comme un ange de lumière, et elle reçoit partout un accueil gracieux et reconnaissant. De ceci je ne suis pas bien sûr, mais tout nous porte à croire qu'avant d'écrire son joli chapitre sur le ministère d'Henriette, M. Bazin a pris de bonnes informations. Je regrette seulement que les protégés de son héroïne ne l'aient pas gratifiée de quelques insultes. Une ouvrière élégante et distinguée qui distribue avec douceur des aumônes à de vieilles femmes ou à des enfants, on l'appellerait poseuse et bigote dans certains quartiers que je connais ; on saurait bien la faire pleurer, et ces insultes ne décourageraient en rien son dévouement. A l'auréole d'Henriette Madiot il manque encore quelques rayons.

Toujours est-il que cette timidité des riches et cette prétention des pauvres prouvent que chez nous s'affaiblissent, tous les jours, les deux notions de propriété et de justice. Il serait sage peut-être de prendre ce fait, non au tragique, mais au sérieux. Il mérite toute l'attention de ceux que menace une nouvelle nuit du 4 août.

Enfin, de l'étude de M. Bazin ressort un très curieux enseignement social. Les trois riches qu'il nous présente vivent dans un isolement moral absolu. M. Lema-

rié, le riche industriel, qui se sait universellement haï, se défie même de sa famille ; il méprise sa femme, la très bonne et peu intelligente Mme Lemarié ; il méprise son fils ; ce fils lui-même ne s'entend pas avec sa mère.

Au contraire, les ouvriers, tout en se jalousant et se trahissant à l'occasion, savent quelquefois s'entr'aider. Il semble bien que M. René Bazin a trouvé la note juste. « Mesdemoiselles, dit-elle, j'ai reçu d'autres nouvelles de Marie. Elle est plus souffrante. »

« Alors, toutes les jeunes têtes, les tristes, les douces, les folles, les amoureuses, se tendirent dans la même expression de pitié.

— Oh ! dit Irma, comme elle a été vite !

— Elle a mon âge, dit Jeanne, qui venait d'avoir vingt ans.

« Et plusieurs demandèrent à la fois :

— Où est-elle ? A Villepinte, toujours ? Souffre-t-elle toujours beaucoup ?

— Elle reviendra, n'est-ce pas ? Est-ce elle qui écrit ? »

S'il excelle à peindre les labeurs des ouvrières honnêtes, M. René Bazin sait aussi raconter leurs récréations ; il ne consacre pas moins de vingt-cinq pages à une promenade sur les bords de la Loire. Ce très gracieux récit est à la fois très simple, très rempli, et nullement surchargé. Que faut-il à deux jeunes citadines pour passer une journée délicieuse ? Un peu d'air, un peu de lumière, un peu d'extraordinaire, quelques mots aimables murmurés d'une voix timide. Henriette et Marie s'en vont, à travers les prairies ensoleillées de la Loire, vers la maison occupée par une famille de pêcheurs, les Loutrel. Un dîner campagnard, le spectacle d'une inondation pacifique, le retour en bateau sur la Loire complètent cette fête où la jeunesse et le printemps font les plus grands frais. Comme c'est vrai

tout cela, bien senti et finement rendu! De véritable récréation, il n'en existe peut-être qu'une pour le citadin moderne, celle qui le met en contact avec la nature. Mais pour en jouir, il faut une certaine honnêteté, il faut une certaine finesse esthétique, qu'atrophie le plus souvent la vie des grandes villes. Au retour de cette promenade enchanteresse, Marie Schwartz, qui est commune, et qui synthétise toutes les vulgarités du faubourg parisien, Marie Schwartz laisse échapper des paroles de dédain : « Ils sont bien paysans, vos amis les Loutrel, dit Marie.

— Un peu, répond Henriette. Mais de si braves cœurs! Moi, je ne vois que ça, chez eux. »

Décidément, M. René Bazin possède, dans une large mesure, le sens de la véritable distinction.

Un roman, même très sage, même très chrétien, renferme toujours une histoire d'amour. M. René Bazin s'est cru obligé d'en raconter deux. La première est un peu scabreuse : elle ressemble aux mille et une aventures que rééditent, sans jamais se lasser, les feuilletonistes à la mode. Marie Schwartz se laisse séduire par Antoine Madiot. M. René Bazin a eu le bon goût d'indiquer, de laisser deviner, plutôt que de développer ce fâcheux épisode. Autant que je puis en juger d'ailleurs, il le traite avec une certaine gaucherie, avec un embarras visible qui lui fait le plus grand honneur. La plupart de nos écrivains contemporains affectent une compétence particulière dans la description de faits, de personnes, de lieux qu'ignorent les honnêtes gens. Les critiques et le public applaudissent sans modération ; ils disent à l'unisson : « C'est vécu », ce qui représente le plus grand éloge qu'on ait pu imaginer de nos jours. Je ne vois pas pourquoi on n'oserait pas présenter à ces auteurs avides de documents, un dilemme aussi ir-

réfutable que démodé : « Messieurs, de deux choses l'une, ou vous n'avez pas vu les scènes inconvenantes que vous nous décrivez, et vos pauvres phrases laborieuses ne signifient rien, ou vous avez acquis, dans cette branche du domaine scientifique, une autorité particulière, et alors on a le très grand regret de vous dire qu'on ne peut écouter vos récits dans les sociétés honnêtes. »

Par contre, M. René Bazin se révèle connaisseur et peintre, dans l'amour pur et profond et discret, du grand Etienne pour Henriette. « — Mais vous n'êtes pas non plus fainéante, Mademoiselle Henriette, reprenait le grand Etienne. Du matin au soir vous cousez donc ? — Non, je garnis des chapeaux. Les formes sont préparées. Moi j'ai à disposer les rubans, les dentelles, les fleurs, à trouver l'idée, à l'exécuter. Ce n'est pas facile !

— Je le pense ! dit le pêcheur, en l'enveloppant d'un regard d'admiration, comme si elle eût été une sorte de déesse descendue sur les prés de Mauves.

« Mais lui, ne faisant point attention à Marie, reprenait aussitôt :

— N'ayez pas peur ; je vous emmènerai toutes deux dans mon bateau, si ça ne déplaît pas à Mlle Henriette.

Avec un respect du visage et de la voix, il interrogeait cette Henriette qui, de la pointe de son ombrelle, tordait un pied de trèfle blanc. Elle mit un peu de temps à répondre, intimement flattée de cette déférence qu'il lui témoignait, leva la tête et dit :

— Je veux bien, Etienne.

« Et le grand jeune homme, ses larges épaules ballantes de plaisir, se dirigea vers la coupure de la rive, tout près de là, où les Loutrel attachaient leurs trois bateaux plats. Gervais le précédait, criant de joie, comme une mouette qui va prendre l'eau. »

Jamais on ne louera trop M. René Bazin d'avoir écrit de telles pages.

Sur un point seulement j'oserais n'être pas de son avis. Son Henriette Madiot qui, décidément, opte pour la vie religieuse, renvoie, en pleurant, le grand Etienne, et celui-ci, désespéré, dit un adieu définitif à sa maison de Mauves ; il disparaît pour toujours dans les brumes de la haute mer.

Ah ! non, il ne faut pas se résigner à ces sortes de solutions. Henriette Madiot trouvera, dans sa foi chrétienne et dans son amour pour les pauvres, la force de demeurer toujours une parfaite religieuse, nous n'en doutons pas. Mais que va devenir ce grand Etienne dans la solitude des mers septentrionales ou dans la promiscuité des ports cosmopolites ? Il pleurera Henriette six mois, un an, deux ans peut-être, mais après ? Il est guetté par l'alcool, par les mauvaises habitudes, par tous les vices. D'où je conclus que M. René Bazin aurait dû laisser entrevoir une conclusion moins romanesque à la passion d'Etienne Loutrel. Henriette est trop fine, trop fraternelle et trop maternelle à ce pauvre grand marin, pour n'avoir pas l'intuition de ce qui doit arriver.

Sur la vocation d'Henriette elle-même, je voudrais faire quelques réserves. Les hommes du monde, croyants ou incrédules, ne comprennent que très imparfaitement la jeune fille qui sera demain une novice. Ils la conduisent jusqu'au seuil du couvent, comme on conduit jusqu'au cimetière la dépouille d'un être aimé. Le lendemain de l'entrée au couvent n'existe pas pour eux ; ils ne s'inquiètent pas plus de ce qui se passe dans le cœur d'une jeune religieuse que des transformations qui s'opèrent dans un cercueil. Demain ils viendront cueillir, sur la tombe de cette morte au monde,

des fleurs de vertu surnaturelle ; ils ne veulent rien savoir des sacrifices cachés, de l'immolation totale et permanente d'où sort l'héroïsme. Félicitons-nous-en, et ne leur demandons pas de tenter une œuvre presque irréalisable ; mais il faut bien qu'ils sachent que nous avons connu, durant les années de notre jeunesse sacerdotale ou monacale, des joies, des émotions, et aussi des épreuves et des souffrances dont tous leurs romans ne donnent pas même l'idée.

M. René Bazin, cependant, soupçonne ces mystères d'âme qu'il indique avec une timidité respectueuse et une discrétion exquise ; comme Racine il aime sans doute à pleurer aux cérémonies de vêture et de profession ; en tout cas, il sait nous faire pleurer.

« Henriette s'avançait dans l'épouvante secrète, regardant l'immobile visage et le fuseau si mince et si droit que faisait le corps de Marie sous la blancheur des draps. Le sourire revenait des profondeurs où s'étaient retirées la pensée et la vie ; il était d'une douceur tranquille et rayonnante que la vie ne connaît pas. La voix murmura sans plus aucun timbre, toute semblable au sourire, immatérielle comme lui :

— Que tu es gentille !

D'un effort lent, la tête s'inclina un peu vers Henriette penchée, qui l'embrassait :

— Et que tu es belle ! Moi, tu vois, je suis en paix. Dieu a oublié, Dieu ne sait plus. Mon Henriette, dis-moi encore que tu m'as pardonné.

— Oui, ma bien-aimée, depuis longtemps...

— Merci... Tu retournes ?

— Non.

— Où vas tu ?

— Religieuse.

Henriette s'était un peu redressée. Elle vit la joie mon-

ter encore, jusqu'à ce visage de douleur ; elle se sentit enveloppée dans la dernière flamme d'amour, d'admiration, de désir infini qui rayonnait de cette âme ardente.

— Oh ! bienheureuse, dit Marie.

Elle ferma les paupières. Elle demeura longtemps immobile, recueillie en son rêve.

Quand elle revint à elle, Henriette était à genoux près du lit.

Elle la regarda de ses yeux éteints qui n'avaient plus la force d'être tendres, et qui disaient seulement :

— « Pourquoi restes-tu ? Qu'attends-tu ? Je suis lasse. Nous nous sommes tout dit. » Elle ne comprenait pas.

Mais Henriette demeurait agenouillée, les yeux dans les yeux de sa sœur misérable et mourante.

Alors Marie comprit ce qu'elle demandait. Une mystérieuse grandeur parut sur ses traits. Lentement, elle tira du lit son bras droit ; elle se pencha ; et celle qui était la pardonnée bénit celle qui était pure, et traça sur le front de la vierge le signe de la croix rédemptrice. »

L'écrivain qui a su trouver de ces notes exquises mérite que nous nous appliquions tous, dans la mesure de nos forces, à faire connaître son œuvre et aussi à glorifier son talent. Il a déjà ses entrées dans la *Revue des Deux-Mondes*, il a reçu, je crois, des promesses assez sérieuses d'immortalité académique. L'appellera-t-on un jour sous la coupole ? Il a certainement plus de grâce, de naturel, d'esprit, de finesse d'observation que tel ou tel romancier en vue, que... voilà que j'allais écrire un nom propre. Ne commettons pas de ces imprudences, et contentons-nous de faire des vœux pour le succès de M. René Bazin.

Faut-il préciser et dire en quoi consisterait, selon

nous, ce succès littéraire et religieux ? Autant M. Bazin rehausse sa profession par sa modestie et la dignité de son attitude, autant la plupart de ses confrères déploient, avec une sorte de fracas théâtral, des prétentions exorbitantes. Je lisais ces jours-ci dans un journal littéraire : « Le roman n'est pas, comme on veut le croire, et comme le laissent croire les écrivains médiocres, un seul moyen de délassement à la manière du vaudeville. Il vise à mieux. Il se transforme de plus en plus en psychologie expérimentale. Grâce à lui, le siècle futur connaîtra la mécanique du sentiment et de la pensée, comme jamais ne la surent les époques finies. Actuellement, il observe l'état des crises morales. Il les commente, les annote. Un philosophe se lèvera bientôt qui classera ces nombreux documents. Dès lors, la morale sera une science pourvue de lois exactes, et l'on pourra remédier au vice, puis au malheur qu'il entraîne : suicides, crimes, démence. »

Il ne faut pas s'étonner, après cela, si les romanciers qui ont de forts tirages aspirent à l'omniscience et à l'omnipotence. Ils connaissent la science mieux que Pasteur ; ils donnent au pape des conseils théologiques. Ils prouvent à notre état-major qu'il ne connaît pas la stratégie, ils se révoltent contre la magistrature, foulent aux pieds le sentiment populaire. Ils se posent en dieux. Allez donc mesurer à tous ces héros un peu de gloire littéraire. Cependant, des hommes de bon sens se demandent si, en dehors de George Sand et de Balzac, un seul de nos romanciers contemporains survivra. La réputation d'Alphonse Daudet lui-même risque de subir de terribles épreuves. L'immense montagne de romans qu'ont élevée nos contemporains s'affaissera, laissant le souvenir d'une Babel littéraire, œuvre de corruption et d'orgueil. Les romanciers pieux

qui l'emportent par la moralité et la pureté d'intention, n'ont pas plus de chances d'arriver à l'immortalité littéraire. M. René Bazin compte parmi ceux qui méritent le plus la reconnaissance des lettrés et des chrétiens. Mais s'il a écrit des pages admirables, il n'a pas encore composé ce chef-d'œuvre attendu et désiré par tous, un roman chrétien, une *Fabiola* où l'art correspondrait à la beauté du sentiment religieux. Avec son beau talent, M. René Bazin pourrait et devrait tenter une œuvre magistrale. Qu'il ose, oui, qu'il ose rompre avec les traditions littéraires qui font pleurer, infailliblement, les lectrices du *Correspondant*. Il y a un peu de convention et trop d'élégance dans son portrait d'Henriette Madiot : le gris de son cahier n'est qu'un bleu naïvement dégradé.

Or, de cahiers bleus ou roses, de journaux intimes que rédigent Marcelle, Geneviève et Marguerite, de confessions et de lettres, la littérature du XIX[e] siècle est abondamment fournie. Les lecteurs qui ont trente-cinq ans demandent autre chose, et ils se tournent, avec une respectueuse et sympathique confiance, vers M. René Bazin.

---

# LES SAINTS

Qui de nous n'a conservé la douce souvenance de quelque vénérable volume, objet du respect de tous dans la famille ? Celui que je voyais chez ma tante était revêtu d'une grosse reliure noire ; ses feuillets, jaunis par le temps et amincis aux extrémités, portaient les traces d'une usure très longue, mais, si j'ose ainsi parler, respectueuse et pleine de ménagements. Il contenait, en prévision des années bissextiles, 366 vies de saints que ma tante savait par cœur et que, non sans scrupule, elle osait trouver un peu courtes. A dire vrai, je ne les ai guère lues, ces vies de saints, mais quand je pense à ce qu'elles inspiraient de piété sérieuse et pratique à ma vieille tante, je ne puis me les rappeler qu'avec un souvenir attendri.

Voilà que la librairie Lecoffre publie toute une collection de volumes qui porte un titre très beau : Les Saints. Ah ! ils ne ressemblent pas du tout au lourd in-quarto de ma tante, ces gracieux petits in-18 à la couverture bleu pâle ! Ils vous ont un petit air moderne, coquet et provocant, qui ne me séduit nullement du reste, mais qui attirera beaucoup de lecteurs. Ils ont l'air de dire, ces petits volumes : « Lisez nous ; il est vrai que nous parlons de sainteté, mais ceux qui nous

ont composés connaissent bien les goûts modernes ; lisez nous, nous sommes intéressants. »

Le tome Ier, qui porte comme sous-titre : *la Psychologie des Saints*, sert en réalité de préface à l'œuvre tout entière ; il a pour auteur M. Henri Joly. Cette préface très belle, très documentée, renferme une réfutation méthodique des erreurs qui ont cours chez les gens du monde et chez les lettrés en veine de curiosité pseudo-mystique. M. Henri Joly est un de ces rares écrivains que ne met pas en fuite le titre d'une œuvre théologique ; il fréquente chez les Oratoriens, amis des fortes études, il interroge les Sulpiciens, nos bons maîtres (1). De là toutes les admirables citations de M. Olier que M. Henri Joly met malicieusement en parallèle avec des citations de Bossuet. Vous ne le croirez peut-être pas, mais, pour une fois, Bossuet n'arrive qu'au second rang, et cela par le fait d'un normalien, disciple ou ami d'un docte et pieux sulpicien. Dormez votre sommeil, cher et bon Nisard ; et vous, ses successeurs, Brunetière, Faguet, Lanson, vaquez à vos occupations politiques, ou, si vous lisez la psychologie des saints, ne vous arrêtez pas, de grâce, sur les pages 23 24 et sur quelques autres. Vous en éprouveriez une certaine peine peut-être, et pour vous consoler, vous n'auriez pas même la ressource d'en appeler à Bossuet, car il se déclarerait probablement contre vous.

Sûr de son érudition, M. Joly envisage tous les aspects de la sainteté, et d'abord, si l'on peut parler ainsi, le côté géographique de son sujet.

Il étudie le saint chez les Chinois, chez les Bouddhistes, chez les Mahométans, dans l'Ancien Testament, dans le Nouveau, dans les principales fractions de

(1) Cette étude a paru dans la *Revue du Clergé français*.

l'Eglise chrétienne, dans le catholicisme. N'allons pas croire que toutes ces définitions représentent ici une superfluité d'érudition livresque. On a tant vanté l'ascétisme des bouddhistes et des musulmans, qu'il en est resté quelque chose. « D'où vient, dit excellemment M. Joly, que le bouddhiste méprise ainsi la chair et tout ce qui intéresse la chair ? Est-ce parce qu'elle est sujette à la corruption et à la mort ? Pas du tout ! C'est parce qu'elle est sujette à l'existence indéfinie. Voilà pourquoi il ne s'agit pas de réformer le monde ou de propager une vie nouvelle, en déployant telle ou telle forme d'activité. Il s'agit de se détacher entièrement du monde présent et à venir. Le saint bouddhiste renonce aussi à toute œuvre et à tout désir, pour s'affranchir de la nécessité de renaître... »

Tout comme les musulmans et les bouddhistes, nos modernes incrédules ont leurs saints, qu'on appelle grands hommes. Très sagement, M. Henri Joly établit un parallèle entre les grands hommes et les saints, tout à l'avantage de ceux-ci. Le malheur est que, si nous savons très bien ce qui fait le saint, nous sommes moins bien renseignés sur ce qui caractérise le grand homme. Mazarin, Jean-Jacques, Mirabeau, Talleyrand, doivent être classés, je crois, parmi les grands hommes. Faut-il leur faire l'honneur de les mettre en parallèle avec de véritables saints ? Peut-être eût-il mieux valu écrire non pas grand homme, mais héros, et discuter, à cette occasion, les étranges et intéressantes théories de Carlyle sur le rôle de l'héroïsme dans l'histoire. Les quelques pages de M. Henri Joly, d'ailleurs sensées et spirituellement écrites, y eussent gagné en précision.

La partie négative du travail de M. Joly s'achève par un parallèle ingénieux et nécessairement succinct

entre le mysticisme et la sainteté. Il ne reste plus dès lors qu'à donner la définition positive du saint, que l'auteur formule comme il suit : « Le saint est un homme qui sert Dieu héroïquement et par amour. » Mais il faut se hâter de rassurer bien vite les modernes lecteurs, férus de magnifiques théories sur l'indépendance de l'homme et sur ses droits, sur le développement légitime du moi et sur le self-help. L'amour de Dieu exclusif n'annihilerait-il pas les qualités naturelles chez le saint? Avec une condescendance très grande, M. Henri Joly prouve que les saints « ne sont pas naturellement des imbéciles ». Hé quoi! nous en sommes là vraiment ? A des hommes qui, tout à l'heure, pour se prononcer sur une question de physiologie, exigeront le déploiement solennel de vastes théories scientifiques et médicales, il faut servir de pareilles thèses ! Je ne reproche pas, certes, à M. Joly, de défendre certaines vérités, évidentes pour tout homme un tant soit peu instruit ; mais il est bien juste, n'est-ce pas ? il est nécessaire de constater la médiocrité philosophique et historique et psychologique d'une certaine opinion qui se croit très éclairée.

Après avoir ainsi rassuré la grosse diplomatie des douaniers de M. Homais, M. Joly nous introduit dans l'intimité des saints ; il nous raconte, à leur sujet, nombre d'historiettes agréables mais authentiques, il nous dit leur puissante originalité, leurs innocentes manies.

Les bottes de saint Philippe de Néri, le violon de saint François d'Assise, la cuiller d'argent de saint Augustin, la Marseillaise des puces, improvisée par sainte Thérèse ; que de titres sensationnels et qui ne mentent pas, par bonheur ! Il serait facile d'en trouver d'autres, ceux-ci, par exemple : les répliques de saint Vincent de Paul, la présence d'esprit de Mme de Mira-

mion, les calembours de M. Carbon, et les futilités de tel Père Jésuite qui s'était fait, dans sa compagnie, par des facéties de bon aloi, une réputation considérable. Tous les lecteurs goûteront le spirituel chapitre II qui a pour titre : *La nature chez les saints.*

L'accord ne sera peut-être pas aussi complet sur le chapitre suivant, qui se rapporte aux faits extraordinaires de la vie sainte, et particulièrement à l'extase. Nous approuvons tous qu'on parle de l'extase, qu'on la définisse, qu'on la distingue de la fausse extase. Mais, premièrement, ce sujet offre des difficultés très grandes, et, deuxièmement, le moment me paraît aussi mal choisi que possible pour le traiter définitivement. Depuis quelque cinquante ans, l'invasion des barbares dans le domaine de la psychologie et de l'art, est devenue, par le fait de certains médecins (1), une désolante réalité. Vous ne pouvez pas parler extase, contemplation, ou même piété, vertu, dévouement, sans voir arriver Lombroso, Charcot, Zola et autres opérateurs. Je suis intimement persuadé que, le plus souvent, dans nos discussions hagiographiques, nous n'avons que faire de ces messieurs, de leurs instruments et de leurs curiosités de rez-de-chaussée.

M. Joly croit devoir citer M. Pierre Janet qui, très sérieusement, rapproche de l'aprosexie (ou incapacité d'attention) de sainte Thérèse, le cas d'une certaine Justine de la Salpêtrière. Ombre de M. Jourdain, je vous demande pardon, en mon nom et au nom de quelques autres, qui avons fait de l'aprosexie sans le

(1) On doit faire une exception pour M. le docteur Grasset, dont M. Joly a raison d'invoquer la haute autorité. M. Grasset est un vrai et grand savant, et cependant, ou plutôt à cause de cela même, il ne se prononce, sur les questions délicates, qu'avec une grande circonspection.

savoir. Sainte Thérèse avoue qu'un jour, voulant lire la vie d'un saint, elle en lut quatre ou cinq fois de suite quelques lignes, sans y rien comprendre, ce qui lui fit jeter le livre ; et la même chose, dit-elle, lui arriva plusieurs fois. M. Janet voit là un phénomène caractérisé d'aprosexie, et il ajoute : « Les hystériques d'aujourd'hui ne manquent pas de suivre, sur ce point comme sur bien d'autres (?), l'exemple de leur illustre patronne. » Nous demandons à M. Pierre Janet qui peut bien se vanter de n'avoir jamais éprouvé de phénomène aprosexique. Qu'il se lève, celui à qui la même chose, comme parle sainte Thérèse, n'est pas arrivée diverses fois : d'où il suit que, selon M. Pierre Janet, tous les hommes et toutes les femmes sont hystériques.

L'horrible mot est écrit. Hélas ! On l'a imprimé tant de fois, à propos de sainte Thérèse, qu'on ne peut plus et qu'on ne pourra pas de longtemps l'éviter. On nous fait entendre que l'hystérie trouble d'ordinaire l'entendement, pervertit l'imagination et affaiblit la volonté ! Mais si aucun de ces phénomènes ne se produit chez un sujet atteint d'hystérie, pourquoi supporterions-nous toutes ces discussions médicales ? Or, sainte Thérèse est une des femmes les plus intelligentes, les plus sensées, les plus énergiques qui aient existé. La maladie dont elle a souffert n'a affecté en rien ses admirables qualités intellectuelles et morales.

L'étendue de l'enquête physiologique est donc limitée; elle ne peut porter que sur les rapports qui existent ou qui n'existent pas, entre l'extase et la maladie que l'on sait. J'ose avancer timidement que, dans cet ordre d'idées, l'expérience de nos médecins. et de nos médecins les plus célèbres, est très médiocre (1).

(1) Rappelons le joli mot de Sainte-Beuve : Si tout autre qu'un poète, si un de ces savants qui se piquent de rigueur, si un

Oh ! sans doute, ils connaissent par centaines, peut-être par milliers, des femmes atteintes par l'horrible mal ; mais ces femmes, ou elles sont folles, ou médiocres d'esprit, ou impures. Quelle lumière l'étude de leurs souffrances peut-elle faire jaillir sur le cas de sainte Thérèse ? Si les médecins peuvent citer beaucoup de femmes malades, qui soient en même temps intelligentes, pures et énergiques, nous sommes disposés à écouter leurs dires, non sans quelque méfiance toutefois. Mais nous savons bien qu'aucune ressemblance n'existe entre la psychologie de sainte Thérèse et la psychologie des pensionnaires de la Salpêtrière. Que si leur état physiologique est, quand même, identique, il en faut conclure que l'influence du physique sur le moral n'est pas souveraine, comme l'affirment nos modernes docteurs ; mais qu'au contraire, comme le pensait Bossuet, l'âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime.

Loin de moi de reprocher à M. Henri Joly sa dissertation sur l'hystérie. Etant donné l'état d'esprit de nos contemporains, qui professent volontiers un amour exclusif pour la science, il ne pouvait pas procéder autrement. Mais, grâce à Dieu, nous avons d'autres manières de glorifier nos saints. Les batailles décisives qui se livrent en leur honneur ne sont pas celles qui ont pour théâtre les maquis de la procédure médicale. De même qu'il n'est rien de tel que de marcher pour prouver le mouvement, de même la meilleure manière d'exalter les saints consiste à faire vibrer leurs âmes, pour que nous puissions aisément percevoir le beau son qu'elles rendent. Remercions

physiologiste venait réclamer Pascal, comme un de ses malades, et s'il faisait mine de le traiter en conséquence, au nom du bon sens comme du bon goût, nous lui dirions : Holà !

M. Henri Joly d'avoir pratiqué largement et avec bonheur cette très chrétienne, très littéraire et très scientifique méthode. Par des citations abondantes, et fort bien encadrées dans des récits sobres et intéressants, il nous permet de vivre dans l'intimité des saints. Rien n'est à retrancher, pour le moment, dans les deux cents pages qu'il a consacrées à leur psychologie. Toutefois on peut se demander si, dans vingt-cinq ans d'ici, les physiologistes s'intéresseront encore aux théories sur la désagrégation, le rétrécissement et le dédoublement, qui sont aujourd'hui à la mode dans le monde scientifique. Au contraire, les explications claires, simples et théologiques, qui accompagnent les textes de Benoît XIV, — de sainte Thérèse et des autres grands maîtres de la vie spirituelle ne vieilliront pas, nous en sommes certains. J'espère bien que M. Henri Joly complètera ces études si réconfortantes et si belles, même s'il faut faire sacrifice de quelques arguments scientifiques.

Le XIXe siècle est faiblement représenté dans ces admirables pages qui rendent un si juste et si éclatant témoignage à la beauté morale des saints. M. Henri Joly me permettra-t-il de lui offrir quelques lignes inédites ? Mme Nyblom, une protestante suédoise convertie au catholicisme, a écrit ceci : « Les premiers habitants de ma nouvelle patrie (l'Eglise) qui vinrent à ma rencontre furent les saints et les saintes.

« Ils m'apparurent en une procession infinie, resplendissants dans leur beauté impérissable.

« Personne ne peut longtemps regarder le soleil sans devenir aveugle. Mais toujours nous pouvons nous réjouir des rayons du soleil, qui illuminent notre monde. En voyant les feuilles des arbres, les ondes de la mer briller au soleil, nous comprenons mieux cet immense foyer de lumière qui les fait rayonner.

« Nous ne pouvons adorer la majesté de notre Dieu, sans baisser les yeux de notre âme.

« Les saints sont les *ondes lumineuses* qui nous transmettent la lumière éternelle et nous font mieux entendre les choses divines. »

Un seul écrivain a défini les caractères spécifiques de la sainteté : toute une phalange d'auteurs distingués a reçu pour mission de décrire la variété de ses formes. Chaque grand saint est l'objet d'une monographie spéciale. Et d'abord voici les Pères de l'Eglise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise et saint Basile.

M. Hatzfeld, l'auteur de saint Augustin, avait bien des écueils à éviter, et, en premier lieu, un parallèle écrasant avec les *Confessions ;* il s'en est remis à saint Augustin lui-même du soin redoutable d'écrire une biographie unique au monde. Les quatre-vingt-douze pages dont se compose la vie de saint Augustin, sont tout simplement des extraits des *Confessions* que complètent, çà et là, des explications brèves et des emprunts de peu d'importance à la correspondance du saint lui-même et à l'œuvre de Possidius. Seul, un écrivain expérimenté, à la fois prudent et courageux et sûr, pouvait prendre une telle détermination. Il faut louer hautement M. Hatzfeld d'avoir mis entre les mains des gens du monde un résumé impersonnel et rationnel des *Confessions.*

Il leur a donné encore un précis de la doctrine théologique de saint Augustin, chose extrêmement difficile, si l'on songe que l'auteur ne disposait que de quarante petites pages. On peut en dire autant de la synthèse philosophique. Partout l'auteur s'efface pour faire valoir le Maître, il ne vise qu'à l'exactitude et à la clarté. Ce petit saint Augustin, simple et pratique, me paraît être un chef-d'œuvre de vulgarisation ; il ne

vieillira pas, et il ne peut manquer de faire beaucoup de bien.

En suivant une méthode diamétralement opposée à celle de M. Hatzfeld, le R. P. Largent a obtenu avec son *Saint Jérôme* des résultats aussi heureux. Le but à atteindre, ici, n'était pas le même. Tout le monde aime saint Augustin ; peu de nos contemporains le connaissent bien ; quelques-uns, à peine, l'étudient : il fallait une biographie sérieuse du saint et un résumé précis de ses œuvres.

Aime-t-on saint Jérôme, de nos jours ? Je ne le crois pas. Le grand public connaît de lui son caillou, ses tentations, sa compétence d'exégète, mais il n'a pas de tendresse pour ce polémiste rude, qu'il se représente vaguement comme le Veuillot de son temps. Le Père Largent sait faire aimer son héros. Quelle délicatesse d'âme, et quelle puissance d'aimer, chez le terrible athlète, quel amour de l'Eglise, quelle fougue dans la lutte pour le bien ! ses défauts eux-mêmes ont un certain charme pour ceux que blesse la générale et désolante banalité de nos idées modernes. Ah ! il n'est pas fade, saint Jérôme, et il ne se prête pas du tout à ces déformations moyennant lesquelles la médiocrité morale et intellectuelle du grand public s'accommode de quelques saints. Par son œuvre exégétique, il se rapproche de nos savants, et il intervient encore dans des préoccupations, dont on ne parle pas trop pour le moment, chez les catholiques, mais qui subsistent et qui prendront, peut-être bientôt, une forme aiguë.

Ajoutons que le P. Largent a dramatisé cette vie si pleine, si mouvementée, si intéressante par elle-même : d'une biographie il a fait un tableau. Le lettré, l'épistolier, l'éducateur, le moine, le savant, le polémiste, l'ami, le docteur, le conducteur d'âmes revivent dans

ce portrait, admirable d'unité cependant. La biographie de saint Jérôme par le P. Largent est extrêmement intéressante. Peut-être renferme-t-elle, plus qu'il ne serait nécessaire, des allusions aux choses contemporaines. Pourquoi le P. Largent ne les supprimerait-il pas, en vue de ses prochaines éditions ?

Le nom de saint Ambroise accompagne, d'ordinaire, le nom de saint Augustin ; il figure dans notre pieuse collection. Avec raison on a pensé que, seul, un homme d'Etat pouvait esquisser cette imposante figure de l'homme d'Etat chrétien, qui a fondé la grande et vraie politique ecclésiastique, et on s'est adressé au duc de Broglie. L'auteur s'est surpassé lui-même. On voit se succéder, dans ces pages magistrales, des portraits d'empereurs (quatre ou cinq environ), des récits de bataille comme celle d'Andrinople, des conciles, des intrigues de cour, des commencements d'émeute populaire, des scènes de la vie monastique ; et ces éléments divers forment un tout admirable de beauté simple et aristocratique, de force et de grandeur. C'est un superbe monument de marbre pentélique. Vous pouvez ouvrir le livre à n'importe quelle page, l'histoire s'avance toujours, d'un pas sûr, sans lenteur comme sans précipitation, vers un but précis ; le style ferme et pur ne faiblit pas un seul instant. Savourez, je vous prie, ce qu'il y a d'atticisme un peu hautain dans les lignes qui suivent : « Une nouvelle affreuse attendait saint Ambroise au retour et le pénétra de douleur. Ce n'était pourtant rien qui dût surprendre : c'était un fait devenu si habituel, dans les fastes de l'Empire, qu'il fallait à toute heure s'y attendre ! Une sédition militaire avait éclaté dans les légions campées en Gaule ; elles avaient voulu avoir un empereur de leur choix, espérant, non sans motif, suivant une vieille habitude dont la recette

était connue, tirer quelques largesses du nouvel élu. C'est à un général du nom de Maxime, Espagnol comme Théodose, et, disait-on, un peu son parent, que la pourpre impériale était décernée. Le souverain absent n'ayant pas de défenseur, le mouvement de défection gagna rapidement toute la province, et Gratien, accouru dès la première nouvelle, ne trouva qu'un seul fonctionnaire important, le gouverneur de Lyon, qui lui fit accueil. Celui-là, non seulement le reçut, mais l'attira chez lui, prenant le ciel à témoin, et jurant même sur l'Evangile qu'il ne l'abandonnerait pas ; mais dès le soir même, pendant un repas qu'il lui avait fait préparer, des assassins apostés entrèrent dans la salle et égorgèrent le pauvre prince. En se débattant il appelait encore Ambroise de sa voix mourante. Que lui demandait-il ? Etait-ce son secours sur la terre, ou ses prières dans le ciel ? »

Dieu ! que c'est beau, plastique, sculptural ! Si même on veut me permettre d'exprimer toute ma pensée, je ne craindrai pas de dire que c'est trop beau ! Evidemment, le duc de Broglie aime saint Ambroise d'un amour profond, cependant que son esprit calme et libre s'exerce sur des données chrétiennes, exactement comme il s'exerçait jadis sur les données diplomatiques fournies par Bernis ou Frédéric II. Puis, le ton général de l'historien est un peu académique et profane. La courte table des matières, qui termine cette admirable et extraordinaire vie de saint, se compose des trois chapitres suivants :

Chapitre I. — Saint Ambroise, conseiller intime de l'empereur Gratien.

Chapitre II. — Missions diplomatiques de saint Ambroise.

Chapitre III. — Ambroise et Théodose. — Fin.

On n'accusera pas le duc de Broglie d'abuser du style clérical, ou, pour parler plus exactement, du style hagiographique. Le plus raffiné et le plus dangereux des impies de ce temps, M. Anatole France, s'est si bien approprié le style ordinaire des vies de saints qu'on ne sait pas toujours quand il invente et quand, aussi, il copie, mot à mot, les plus mystiques de nos auteurs. Un chrétien grave et convaincu, comme le duc de Broglie, écrit une vie de saint en un style parfait et digne des grands classiques, mais religieusement neutre, type achevé de la plus belle langue diplomatique.

On a dit de *Britannicus*, que c'est la pièce des connaisseurs. De même la vie de saint Ambroise est un pur chef-d'œuvre dont les vrais lettrés jouiront délicieusement. Je doute fort qu'elle devienne jamais populaire.

Saint Basile clôt la série des Pères de l'Eglise ; il représente, à côté des trois grands évêques occidentaux, l'Eglise d'Orient. Disposant d'une érudition immense, M. Paul Allard, l'auteur de cette biographie, étudie à fond le sujet lui-même et les alentours qui sont fort intéressants. Tout ce monde oriental du ɪvᵉ siècle vit, sous nos yeux, avec sa fièvre intellectuelle. ses querelles théologiques, ses persécutions, ses exaltations saintes, sa splendide floraison monastique. Deux courants traversent, en sens inverse, ces temps troublés mais prodigieusement vivants.

D'une part, en effet, on assiste sans regret, non sans curiosité, au déclin majestueux et sombre de l'Empire, d'autre part on voit s'épanouir, dans tout son éclat, la jeunesse rayonnante de l'Eglise. Voici, d'abord, la vie universitaire d'Athènes. Les étudiants, parmi lesquels est venu s'inscrire le jeune Basile, ne diffèrent pas très

sensiblement des étudiants du XVIe siècle ou de ceux de nos jours. Ils ont seulement un peu plus de goût pour les arguties philosophiques ou oratoires, et au lieu de se passionner pour les sciences, ils s'appliquent à l'art de bien dire.

Basile a conquis, parmi eux, une très grande réputation, et lorsqu'il retourne à Césarée, sa ville natale, on se demande ce qui va l'emporter, en lui, de l'amour de la gloire, ou de l'humilité chrétienne.

Grâce à Macrine, sa sœur, Basile opte pour la vie religieuse, il se fait moine. Je ne sais rien de plus agréable à la fois et de plus édifiant que ce tableau, tracé par M. Paul Allard, de la vie monastique en Orient, ou plutôt dans la partie septentrionale de l'Orient. Puis, ce sont les luttes de l'épiscopat. Dans ce qu'elles ont de politique, elles ressemblent aux luttes que devait soutenir, quelques années plus tard, saint Ambroise. Mais M. Paul Allard insiste, plus que M. de Broglie, sur la vie intime des évêques du IVe siècle. Il semble aussi que saint Basile ait souffert, plus que le grand évêque de Milan, de la jalousie de ses confrères. Peut-être enfin s'est-il senti entouré de plus d'affections. Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Pierre de Sébaste, Césaire, Eusèbe, Théodote forment autour de saint Basile un groupe dramatique, complet, et, en un sens, harmonieux, de parents, d'amis vrais et d'amis faux, d'adversaires et d'alliés.

Aux heures décisives, on voit intervenir Macrine, la sœur du saint. Cette Macrine, qui est moins populaire que Monique, ferait cependant bonne figure à côté de la mère d'Augustin. « Grégoire de Nysse raconte qu'étant allé, neuf ou dix mois après la mort de Basile, visiter cette sœur, il la trouva malade, couchée par terre, dans sa cellule, sur une planche,

recouverte d'un sac, la tête appuyée contre un morceau de bois, en guise d'oreiller. La sainte religieuse leva les mains au ciel et rendit grâces à Dieu, puis tous deux causèrent : ils ne s'étaient pas vus depuis huit ans. Quand la conversation eut amené le nom de Basile, le visage de Grégoire se contracta, de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Macrine, plus ferme, ne pleura point, elle passa en revue la carrière de Basile, fit remarquer les grandes leçons qu'un chrétien en pourrait tirer, y montra, visible, la providence de Dieu, et parla de la vie future, comme une personne qui y touchait déjà. »

Ceci est peut-être aussi beau que les plus belles scènes de Polyeucte : c'est plus familier, plus pénétrant, plus vrai surtout. Comment se fait-il que la grande sœur du grand saint Basile ne soit pas plus populaire ? Espérons que, grâce au très beau livre de M. Allard, dans tous les foyers chrétiens on aimera sainte Macrine et saint Basile, comme on aime sainte Monique et saint Augustin.

En deçà des Pères de l'Eglise, et dans un rang hagiographique plus modeste, nous apparaissent les saints français. Sainte Clotilde ouvre la série, et c'est justice. La France ne doit-elle pas à sainte Clotilde toutes les gloires qui découlent de sa vocation chrétienne et catholique ? Les documents, comme on pense bien, n'abondent pas sur sainte Clotilde, et ceux que nous a transmis Grégoire de Tours n'offrent pas tous un caractère absolu d'authenticité. Pour étoffer le sujet, qui est vraiment un peu maigre, M. Kurth explique le rôle immense des femmes chrétiennes dans l'Eglise, puis il donne comme cadre, à l'histoire de sa sainte héroïne, les grands faits du règne de Clovis, la vie de Clodomir, et comme un fragment de l'histoire ecclésiastique de Tours. Ainsi, M. Kurth nous permet, comme il le dit lui-

même dans un langage imagé, de respirer, sur le tronc rugueux de la barbarie du VI^e siècle, une rose parfumée de tous les parfums de la sainteté.

Pour la biographie de saint Louis, Dieu merci, les documents ne font pas défaut ; ils abondent, au contraire, et ils accableraient un auteur moins érudit que M. Marius Sepet. Après Joinville et après les grands érudits de ce siècle, MM. Natalis de Wailly, Wallon, J.-A. Felix Faure, Lecoy de la Marche, Elie Berger, Ch.-V. Langlois, M. Marius Sepet a su nous donner une œuvre originale et forte. Il n'a pas voulu écrire une histoire proprement dite de saint Louis, c'est-à dire un exposé chronologique et méthodique des actions de sa vie et des événements de son règne. Non, son but était de présenter à ses lecteurs « comme une série de vitraux historiques consacrés à saint Louis ». On doit rendre ce témoignage à M. Marius Sepet, que le doux éclat de ses verrières réjouit tous les yeux.

Mais il a fait autre chose ; il a fait mieux, il a fort bien combattu les préjugés fâcheux qui subsistent au fond de presque toutes les âmes françaises. Une femme mal élevée tint, un jour, au pieux roi, des propos que ne désavoueraient pas nombre de nos contemporains. « Une femme, qui avait nom Sarrette, dit à saint Louis : Fi, fi ! devrais-tu être roi de France ? Il vaudrait mieux qu'un autre fût roi que toi ; car tu n'es jamais occupé que des Frères Mineurs, des Frères Prêcheurs et des Clercs ; c'est grand dommage que tu sois roi de France, et c'est grande merveille qu'on ne t'ait pas mis hors du royaume. » Saint Louis, pour se venger, fit donner quarante sous à Sarrette. M. Marius Sepet traite avec beaucoup de douceur ceux qui pensent comme Sarrette, et il leur fournit, pour quarante sous environ, toutes sortes de récits piquants, d'où il résulte que saint Louis

n'était pas seulement un « béguin » (1), mais un homme d'esprit, un homme d'initiative et d'action, un Français de France. Plaise à Dieu que se répande dans les écoles de France ce plaidoyer, un peu lourd peut-être, mais irréfutable et bourré d'anecdotes intéressantes ?

La vie du bienheureux Pierre Fourier, par M. Léonce Pingaud, ne s'adresse pas, je crois, à un public aussi nombreux, et je ne sais pas si elle conviendrait à des enfants. Mais comme sa place est bien indiquée dans les bibliothèques des presbytères et dans celles des communautés religieuses ! Si, comme l'affirme la sagesse des nations, l'exemple vaut toujours mieux que le précepte, M. Pingaud peut se vanter d'avoir écrit, sur le curé de campagne, quelques-unes des pages les plus délicieuses qu'ait produites la littérature contemporaine. On donne aux curés de nos jours toutes sortes de conseils plus beaux, plus littéraires et plus modernes les uns que les autres, et c'est fort bien. Mais par elles-mêmes, les petites habiletés qu'on nous suggère — outre qu'elles ne sont pas toujours pratiques — n'ont pas une importance très grande. Ne nous payons pas de mots : sans la sainteté ou sans la haute piété, les curés de ville ou de village ne tireront qu'un maigre profit des recettes administratives ou intellectuelles qui leur sont indiquées ; avec la sainteté, ils pourront tout. M. Pingaud nous trace la vie d'un curé qui est un grand saint. « Vous ne pourrez jamais savoir, écrivait un jour Pierre Fourier, comme un curé aime ses paroissiens, si vous ne l'êtes vous-même : toutes les comparaisons qu'on allègue d'une mère envers son enfant, d'une poule pour ses petits, n'expliquent pas assez, et tous les livres qui en parlent

(1) Voir dans Joinville le vrai sens du mot.

n'en disent pas la moitié... » Les faits, dans la vie de Pierre Fourier, répondent à ces admirables paroles. Il se passait de feu tout l'hiver, et ne mangeait d'ordinaire qu'après le coucher du soleil. Il dormait sur un banc, avec un in-folio pour oreiller et son manteau pour couverture. Sa nuit la plus longue était de trois heures, et quelquefois il se contentait de s'assoupir, vaincu par la fatigue, dans sa chaise d'osier... Et il remplissait sa nuit selon le précepte de l'*Imitation :* « Ecris, lis, prie. »

En même temps qu'il dirigeait sa paroisse, Pierre Fourier présidait à la fondation d'un ordre de religieuses enseignantes. Le chapitre que M. Pingaud a consacré à cette fondation est d'une actualité terrible. J'indique seulement une source d'informations précieuses, à tous ceux qu'intéressent les actes récents du Saint-Siège. On ne peut pas soupçonner M. Pingaud d'avoir écrit son livre avec des arrière-pensées de polémique ; ses citations ont donc une grande force ; il serait sage de les consulter.

La vie de saint Vincent de Paul représente comme le bouquet spirituel qu'il convient de rapporter de cette brève excursion à travers l'hagiographie française. M. Emmanuel de Broglie en a très savamment harmonisé les couleurs et les parfums. « Il est des noms, écrit-il en tê e du volume, il est des noms qui en disent plus, à eux seuls, que tous les commentaires ou tous les panégyriques. Le nom de saint Vincent de Paul est de ceux-là. Aussi la meilleure manière de raconter la vie de celui qui fut, à la lettre, un vrai serviteur de Dieu et des pauvres, est-elle, à notre sens, l'exposition simple, sobre, même parfois sèche des faits qui la composent. Ces faits, qui ne sont connus du grand nombre qu'en gros et vaguement, perdraient à être racontés

autrement qu'avec la plus parfaite simplicité. » A la sécheresse près, dont je n'aperçois nulle trace dans ce très beau livre, le prince de Broglie a parfaitement rempli son programme. Cette biographie du plus populaire des saints aura l'appui chaleureux de la plus populaire de nos congrégations religieuses ; elle ne peut manquer d'ajouter à la gloire d'un nom illustre dans les lettres ; elle portera bonheur au digne héritier d'une grande dynastie littéraire.

Peut-on séparer saint Vincent de Paul et saint François de Sales ? Non seulement leurs noms s'appellent mutuellement, mais leurs historiens ont presque les mêmes difficultés à surmonter. La vie de saint François de Sales est très connue, et par surcroît, M. Amédée de Margerie a dû la condenser en 49 pages. Il a su nous donner un résumé substantiel, agréable, aussi complet que possible, et cela sans tomber dans le maniérisme qui guette les biographes de saint François. Eux aussi, ils veulent cueillir du miel, respirer le parfum des fleurs, faire gazouiller les oiseaux : fonctions délicates dont ils s'acquittent souvent assez mal. M. Amédée de Margerie parle simplement, sérieusement, sans aucune sorte de recherche ; il ne néglige pas, certes, la douceur du saint ; mais il nous raconte plus volontiers peut-être les fatigues et les épreuves de son apostolat. A la bonne heure ! On commençait à nous défigurer saint François de Sales.

M. de Margerie étudie très consciencieusement le style du saint, et à ce propos il réclame pour ses œuvres la place qui lui revient dans l'histoire de la littérature française. Je souhaite, sans oser l'espérer, que nos universitaires daignent entendre cette demande très légitime, et d'ailleurs fort bien motivée.

Le chapitre le plus important, le plus intéressant, le

plus beau, me paraît être celui que M. de Margerie a consacré à la doctrine de saint François de Sales. Etudier, méditer et s'approprier la pensée des saints, n'est-ce pas un des meilleurs moyens d'atténuer les maux qu'un certain intellectualisme répand autour de nous? « L'homme, dit fort justement M. de Margerie, l'homme qui se mettrait sérieusement à l'école de ce petit livre (l'*Introduction à la vie dévote*), non pas pour en goûter le charme avec un dilettantisme de psychologue ou de lettré, mais pour en être le disciple en esprit et en vérité, cet homme-là deviendrait un saint aimable et qui gagnerait des âmes en faisant aimer la sainteté. »

Vous reconnaissez là, quelque peu modifié, le beau mot de La Bruyère sur les lectures qui élèvent l'esprit. J'ajoute seulement que M. de Margerie mérite d'être associé à celui qu'il glorifie avec tant de conviction. Par son livre il fera aimer l'*Introduction à la vie dévote*, le *Traité de l'amour de Dieu* et tous les écrits de saint François de Sales.

Saint Ignace de Loyola sert de trait d'union entre les saints français et les saints fondateurs d'ordre. La France, pour parler comme un historien de la Compagnie de Jésus, la France n'a-t-elle pas donné à l'Institut comme une mère, dans l'Université de Paris?

En ouvrant la vie de saint Ignace, dont l'auteur est M. Henri Joly, je ne pouvais me défendre d'une certaine inquiétude — oh! peu grave. Pourquoi n'a-t-on pas confié ce travail à un Père de la Compagnie? Un universitaire, même catholique, glorifiant saint Ignace de Loyola, c'est un fait sortant de la banalité. Ne découvrirons-nous pas, à travers la rédaction, des réticences, des malices discrètes, des arrière-pensées? Qu'on se rassure. Non seulement M. Henri Joly aime son saint, raconte avec application sa vie, et explique ses œuvres,

mais encore il aborde très crânement les sujets délicats, il réfute Edgar Quinet. Il réduit à néant, en deux chapitres, la légende du machiavélisme, et la légende de l'esprit général, ce mystérieux esprit général qui fait trembler M. Prudhomme, M. Homais, et quelques-uns de nos contemporains, lesquels, par ailleurs, sembleraient intelligents. Décidément, nous marchons.

On devrait demander un article à M. Barrès sur ce saint Ignace de M. Henri Joly ; la collection du P. Watrigant s'enrichirait, à coup sûr, de quelques pages fort curieuses (1).

L'ami de Dieu, Dominique, chanoine d'Osma, se rattache autant et plus encore que saint Ignace, à notre chère France, et comme celle du fondateur des Jésuites, sa biographie offre des difficultés spéciales. M. Jean Guiraud s'est fort bien acquitté de la partie la plus difficile de sa tâche, qui consistait à raconter le rôle joué par saint Dominique dans l'histoire de l'Inquisition. « Au lieu, dit-il, de dépenser leur talent à des raisonnements subtils qui sentent le plaidoyer, Echard et Lacordaire auraient mieux fait d'expliquer la conduite tenue par le Saint-Siège et saint Dominique en ces circonstances. Il ne s'agissait pas seulement de ramener à l'orthodoxie des populations égarées, ni même de faire rentrer dans l'ordre des rebelles politiques : il s'agissait de défendre la société contre des doctrines subversives et anarchistes. Au XIIIe siècle, comme dans tous les temps, l'Eglise combattait à la fois pour elle et pour l'ordre social tout entier.

(1) Le P. Watrigant a réuni, à Saint-Acheul, toute une bibliothèque sur les *Exercices spirituels,* livres de précurseurs, livres de commentateurs, livres d'amis, livres d'ennemis, traductions, etc., etc. La collection comprend-elle l'*Homme libre,* de M. Maurice Barrès ?

L'histoire parallèle des prédications de saint Dominique et des exploits de Simon de Montfort se déroule, dans les pages graves de M. Guiraud, terrible et dramatique, à peine coupée çà et là d'épisodes gracieux ou de dissertations agréables. M. Jean Guiraud se doute-t-il qu'en résumant aussi magistralement la guerre des Albigeois, il risque de se faire des ennemis, parmi les félibres et les cadets de Gascogne ? On nourrit une haine tenace, dans certaines régions intellectuelles du Midi, contre Simon de Montfort.

A côté de saint Dominique, le père spirituel de tant de prédicateurs éloquents, il convient de placer le bienheureux Bernardin de Feltre. M. Flornoy nous fait de son héros un portrait exquis : « Le petit moine arrive dans les villes, marchant pieds nus, quelquefois monté sur un âne ou porté par le fidèle Frère François, quand la fièvre et la fatigue l'accablent. Un paquet de livres est son bagage. Mais la foule accourt, envahit l'église et la place ; le pèlerin poudreux monte en chaire. Alors il se transfigure. Il appelle les âmes avec les accents de l'amour qui supplie ou qui menace. Il les poursuit et les ramène de force aux pieds du Maître. Il lance l'anathème, étreint les coupables sous sa main puissante. Mais les châtiments réservés aux pécheurs éveillent sa compassion, et il s'offre en victime d'expiation.

« Son action oratoire est le plus souvent passionnée. « Ta parole est de feu », disait la devise inscrite sur les images du saint, anciennement répandues dans la ville et le pays de Feltre. Le corps frêle, mais nerveux, est secoué par la fougue. Deux fois, quand Bernardin s'indigne contre les scandales publics, des vaisseaux se rompent dans sa poitrine. Certains effets, qui sembleraient jeux de scène, s'ils étaient calculés, sont

singulièrement puissants, parce que la passion les inspire. Ainsi, tandis qu'il adresse au prince de Gonzague et à l'aristocratie mantouane d'inutiles objurgations, une sainte colère lui fait oublier les convenances de la chaire, il saisit ses sandales et les secoue poussiéreuses sur l'auditoire ; puis il descend de chaire sans donner sa bénédiction... » Tout le beau livre écrit par M. Flornoy n'est que le développement de cette admirable page.

Les vies de saints dont il reste à parler n'ont pas toutes, à nos yeux de Français du moins, la même importance. A Dieu ne plaise que nous paraissions les dédaigner, mais nous avons bien le droit de penser, sans doute, que dans notre substance intellectuelle et morale, sont entrées quelques parcelles de l'âme d'un saint Augustin, d'un saint Louis ou d'un saint Vincent de Paul. Nous devons moins, assurément, nous catholiques français, à une sainte Mathilde, à un saint Henri, à un saint Etienne de Hongrie, ce qui ne veut pas dire que nous devions nous montrer exclusifs et étroits. Il en est de la géographie hagiographique comme de l'autre ; on ne saurait trop l'étudier.

A dire vrai, la vie de sainte Mathilde me paraît détonner un peu, dans l'œuvre dont M. Henri Joly a pris la direction générale. Ce n'est pas un livre de vulgarisation. Devant un public non initié, l'auteur se livre à des discussions savantes sur des documents que seuls peuvent comprendre des hommes doués d'un grand esprit critique. Les lettrés, les gens du monde, beaucoup de lecteurs pieux, n'accepteront pas ces pages — d'ailleurs très curieuses — qu'on aurait dû garder pour des revues d'un caractère spécial. Je n'ai pas à motiver, ici, cette opinion, mais je me crois, en conscience, obligé de l'indiquer.

La vaste érudition que déploie l'auteur de *Saint*

*Henri* ne nuit, en aucune manière, au charme de la narration : M. l'abbé Lesêtre a gardé pour lui toute la peine, il nous laisse tout le plaisir. Son héros ne ressemble guère à notre saint Louis, et sans se laisser aller aucun sentiment de chauvinisme, on peut affirmer que les différences sont plutôt à l'honneur de notre tempérament national. Quand nos écrivains français veulent défendre saint Louis, ils en sont réduits à dire : « N'allez pas croire que saint Louis fût trop pieux, trop juste, trop miséricordieux ; il était ferme au contraire, et même il avait des défauts. « Pour faire l'apologie du saint roi allemand, M. l'abbé Lesêtre emploie, et avec raison, des arguments qui sont d'une tout autre nature. « On peut s'étonner qu'un homme que l'Eglise honore comme un saint, ait mis en œuvre, pour s'assurer une couronne qui ne lui appartenait pas encore, des procédés dont on a tant abusé à toutes les époques, afin de conquérir le pouvoir, promesses de dignités, dons d'argent et même intervention des armées. N'y eut-il pas là quelque chose qui ressemble singulièrement à la corruption et à la violence ? Nous ne connaissons pas assez le détail de la conduite que le duc Henri crut devoir tenir en cette occurrence, pour avoir le droit de le juger défavorablement, ni pour blâmer en lui ce qu'on appellerait volontiers de l'habileté dans un prince moins illustre. »

C'est fort bien dit ; mais qui ne voit que saint Louis réalise, je ne dis pas mieux, ni plus pleinement, mais plus visiblement l'idéal chrétien ? Les ignorants de tous les pays, pourvu qu'ils aient le cœur pur, comprennent immédiatement et sans peine la forme de sainteté qu'il représente. Il ne s'agit pas ici, comme bien on pense, d'établir des rangs entre les saints. Je fais simplement remarquer que saint Henri, roi alle-

mand, ne peut être compris que par des Allemands, ou des critiques érudits, ou des hommes politiques. Notre saint Louis, au contraire, me paraît être le saint roi, sans épithète, comme saint Henri est le saint roi allemand.

Ce particularisme, qui représente la richesse et la variété prodigieuse des formes de la sainteté, au sein de l'Eglise catholique, se manifeste avec plus de force encore dans la vie de saint Etienne, le roi apostolique de la Hongrie. L'auteur de cette biographie, M. Horn, s'est passionné pour les Magyars, il se complaît dans l'histoire chevaleresque des Arpad, il dénombre avec joie les forces du catholicisme hongrois de nos jours. Son œuvre ressemble à un fragment d'épopée hagiographique : on songe, en la lisant, à nos chants carolingiens. « Mais avant de livrer la bataille, il restait au duc Etienne une étape à franchir, celle qui allait faire de lui le parfait combattant chrétien, un chevalier. Il avait passé la veillée des armes dans la prière. Dès l'aube, les troupes sont sur pied, et entourent, bannières déployées, un autel érigé sur une éminence. L'épée que le nouveau chevalier va ceindre est déposée sur l'autel, près du livre des Evangiles. Le prêtre, vraisemblablement Astrix, monte à l'autel, bénit les insignes de la chevalerie et commence le sacrifice de la messe. Après l'Evangile, les chefs Stunt et Pazmany procèdent à la cinction de l'épée ; puis, agenouillé au bas de l'autel, le nouveau chevalier répète avec le prêtre le *Credo.* »

Est-ce assez moyen âge ?

C'est au contraire parce que nous nous souvenons d'événements très récents et parce que nous nous préoccupons de l'avenir, que la vie de saint Augustin de Canterbury revêt, à nos yeux, une importance particulière. Anglophiles ou Anglophobes, tous les catholi-

ques français de nos jours désirent ardemment le retour de l'Angleterre au catholicisme.

Le P. Brou le sait bien, et c'est pourquoi il raconte la première conversion de l'Angleterre, sans perdre de vue, un seul instant, le succès définitif de la seconde. Habitant Canterbury, il a perçu les larmes des choses qui touchent l'âme des hommes. Il m'a été donné de voir, par une mélancolique après-midi d'automne, l'immense cathédrale, mère de toutes les Eglises d'Angleterre! Pleure-t-elle la vie catholique d'autrefois? Oui, certes, mais parce que tournée vers ces rivages, d'où lui vinrent jadis les envoyés de Rome, elle semble attendre. N'entend-elle pas déjà les chants liturgiques qui ont pris naissance au pays d'Augustin et de Grégoire? A son tour, la lampe eucharistique se rallumera devant l'autel, les théories de moines et de vierges se succéderont sous les vieilles voûtes, et le successeur de saint Augustin promulguera, du haut de la chaire, les ordres du successeur de saint Grégoire le Grand.

Ainsi, le nom seul de saint Augustin de Canterbury éveille en nous des souvenirs glorieux, des émotions graves, quelques craintes et de grandes espérances. La biographie elle-même, non pas par la faute de l'auteur, mais parce que les documents font défaut, ne répond pas absolument à nos désirs. Le P. Brou dit avec raison : « Les grandes lignes de l'existence de saint Augustin sont connues ; on ignore le reste. Sa vie de moine, le détail de ses vertus et ses miracles authentiques, les circonstances de sa mort, son âge même quand Dieu le rappela à lui, tout s'est perdu pour nous. Le reste se résume d'un mot : il a été l'instrument de la papauté. La personnalité disparaît, en lui, derrière la fonction. La pensée originale, directrice, puissante, est à Rome ; aussi ces deux grands noms

sont-ils inséparables, Grégoire et Augustin. La gloire de l'un se perd dans le rayonnement de l'autre. Il n'y a pas à rabaisser l'archevêque en le comparant au pape: il était dans l'ordre que l'instrument fût inférieur à l'ouvrier de génie qui le maniait. Mais l'ouvrier l'avait choisi entre mille pour son œuvre de prédilection : quelle autre louange vaut celle-là? »...

Arrivés au terme de leur existence, presque tous les héros de la sainteté dont les collaborateurs de M. Henri Joly nous disent les beautés morales, confessent publiquement leurs fautes. Qu'il me soit permis, en terminant cette étude, non pas précisément de me confesser devant les lecteurs, mais de m'expliquer.

Il fallait — et les écrivains intéressés seront les premiers à le reconnaître — oui, il fallait, dans quelques biographies, signaler certains défauts. Mais qu'il soit entendu que, dans son ensemble et relativement à notre état scientifique, littéraire et moral, cette collection est admirable. Elle fera un bien immense.

Dans un très grand nombre de livres pieux très répandus de nos jours, l'esprit critique et le style ne brillent que par leur absence. D'autre part, la lecture des ouvrages à la mode, quoi qu'on ait pu dire, offre de graves dangers pour les jeunes gens et même pour les personnes d'âge mûr. Le sens catholique, le vrai sens catholique ne reprendra toute sa force, parmi nous, que du jour où nous posséderons des livres modernes qui édifient les jeunes filles, et en même temps charment les gens du monde et intéressent les savants.

*Pour le moment*, on ne pouvait rien souhaiter de mieux que ces seize volumes d'hagiographie. Ils rempliront, dans les milieux intellectuels ou simplement instruits, un office analogue à celui dont s'acquittent les missionnaires dans les milieux populaires.

La publication de toutes ces vies de saints n'est pas seulement un événement littéraire ; elle marque un progrès considérable dans la vie religieuse de nos jours, elle constitue une œuvre d'apostolat.

---

# DE LA LECTURE[1]

(A PROPOS DE LA CONFÉRENCE HELLO)

Le divin Maître a dit : *Prædicate super tecta.* Prise dans son sens le plus général, le plus vrai et le plus pratique, cette parole signifie, je pense, ceci : Prêchez l'Evangile, là où votre parole aura le plus de retentissement. Le principe est certain ; il ne saurait prêter à de longues controverses ; les gens de bonne foi n'ont donc qu'à rechercher le meilleur moyen de le mettre en pratique.

Qu'est-ce qui correspond, chez nous, aux toits dont parle l'Evangile ?

Est-ce la tribune parlementaire, qu'on appelait jadis, emphatiquement, la tribune nationale ? Un examen superficiel nous porterait à le croire. C'est là qu'on renverse les ministères, et c'est là que viennent se concentrer sinon toutes les forces de l'opinion, du moins tous les appétits des fonctionnaires ou aspirants-fonctionnaires. Des escouades de sténographes recueillent pieusement tous les dires de nos honorables préopinants, et, de temps à autre, nous apprenons que tel ou tel discours sensationnel sera affiché dans toutes les communes de France, pour la plus vive joie et le plus grand profit des contribuables.

Vaines apparences! Les discours prononcés à la tribune ne peuvent pas provoquer chez les bons électeurs des réflexions bien profondes, puisqu'ils n'arrivent presque jamais à destination. Les journaux d'informations en publient des comptes rendus télégraphiques, fantaisistes, incomplets, criblés de non-sens et de fautes d'impression. Quant à l'*Officiel*, comme les gendarmes dans je ne sais plus quelle comédie, il arrive toujours trop tard. Les feuilles blanches s'ajoutent aux feuilles blanches pour aller s'entasser et vieillir en quelque grenier,mais qui songe à les lire? Ce n'est pas grand dommage d'ailleurs! Pour trouver quelques pages intéressantes ou vibrantes, il faut parcourir des centaines de mètres, quelquefois des kilomètres de prose ennuyeuse et médiocre. Non, ni la lumière ni la force ne viennent du Palais-Bourbon. Veut-on une preuve, en quelque sorte tangible, du discrédit dans lequel est tombée l'éloquence parlementaire? L'affaire Dreyfus a donné lieu à une trentaine au moins d'interpellations, plus mouvementées, plus orageuses, plus scandaleuses les unes que les autres. Rien de sérieux n'est sorti de toutes ces discussions, tandis que les phases décisives de l'Affaire se sont déroulées loin du Palais-Bourbon.

Les conférences d'un caractère didactique n'offrent pas à l'esprit une nourriture sensiblement plus substantielle que l'éloquence parlementaire. L'oncle Sarcey l'a dit un jour, avec sa bonhomie coutumière : « Voulez-vous d'un public de conférences mériter les faveurs? Ne lui apprenez pas trop de choses nouvelles à la fois: il ne vous comprendrait pas, ou refuserait de vous suivre. Présentez-lui plutôt des idées qu'il connaît de longue date; il vous en témoignera une vive et durable reconnaissance. » On m'objectera, il est vrai, le succès

de M. Brunetière qui, loin de prendre avec ses auditeurs de tels ménagements, ne craint pas d'aborder devant eux les sujets les plus ardus et les plus élevés. M. Brunetière, en effet, a un beau talent d'orateur qui fait naître chez un grand nombre de ceux qui l'écoutent, de grandes illusions ; ils croient comprendre sa pensée profonde. Heureux sont-ils, ces admirateurs enthousiastes. Même quand je lis la prose de M. Brunetière, à tête reposée, je m'arrête souvent devant certaines phrases obscures.

En dépit de leur caractère oratoire, les conférences de M. Brunetière sont faites surtout pour être lues, avec attention et réflexion.

Et ceci nous ramène à l'influence de la lecture. Cette influence est immense : si j'osais, je dirais incommensurable. Sans doute, on voit quelquefois des auditoires électrisés, pour employer l'expression chère aux journalistes, oui, électrisés par l'orateur. Mais, le plus souvent, les auditeurs étaient venus là, tout préparés, du logis. Remarquez d'ailleurs la pauvreté des comptes rendus, où se complaisent d'ordinaire les amis personnels de l'orateur. « Il a tenu l'auditoire, pendant une heure sous le charme de sa parole, il s'est envolé d'un seul coup d'aile jusqu'aux plus hauts sommets de l'éloquence ; il a provoqué dans l'immense auditoire une émotion indescriptible, etc., etc. » Aucun de ces rédacteurs complaisants ne songe à donner des extraits de ce beau discours. et pour cause. Toutes ces belles prosopopées ne supporteraient pas un seul instant la lecture. Saint Augustin raconte qu'il ne se sentait ni satisfait ni surtout rassuré par les applaudissements de son auditoire ; il n'était heureux que lorsqu'il voyait couler les larmes. Saint Augustin faisant pleurer les pécheurs d'Hippone, Dieu ! quel beau spectacle, et

comme on donnerait volontiers quelques années de sa vie pour avoir pu le contempler ! Il en était de même des prédications d'un saint Bernardin de Sienne, ou d'un saint François d'Assise. Mais si l'on met à part ces grands orateurs ou plutôt ces grands saints, — car l'on a appliqué cette expression de grand orateur à tant de mauvais rapsodes qu'elle a perdu singulièrement de sa force — si, dis-je, l'on met à part les Chrysostome, les Augustin, les Bernardin de Sienne et quelques autres, il n'est pas toujours certain que les larmes de l'auditoire prouvent la beauté du discours qui les a provoquées. Moyennant quelques artifices très grossiers, on peut faire pleurer de très braves gens.

Durant la guerre de 1870, un prédicateur s'ingéniait, en vain, à émouvoir les fidèles de la paroisse populaire qu'il évangélisait. Un soir, il fit allusion aux soldats — ces chers absents — qui souffraient, là-bas, exposés aux balles des Allemands. L'allusion était légitime et de bon goût ; elle produisit un certain effet. Notre prédicateur alors insista, plus que de raison peut-être; il voulut préciser. Parmi ces soldats, les uns appartiennent, dit-il, à l'artillerie... Ici un sanglot retentit dans l'auditoire : c'était la mère d'un artilleur... Les autres, continue le prédicateur, combattent dans l'infanterie..., d'autres sanglots éclatèrent à l'extrémité opposée de l'église, et quand il eut énuméré tous les corps de troupes, cuirassiers, infanterie de marine, train des équipages, l'émotion était générale.

A Dieu ne plaise qu'on prenne ceci pour une critique pure et simple de l'éloquence. L'éloquence est absolument nécessaire à la vie morale et intellectuelle d'un grand peuple et, selon qu'elle est bien ou mal employée, elle rend de très grands services ou provoque de grands malheurs. Mais il ne faut pas s'arrêter à ses résultats

immédiats et transitoires, il faut s'attacher à ses effets durables. Provoquer des applaudissements, c'est bien ; faire pleurer, c'est peut-être mieux encore ; l'essentiel est de jeter, dans l'âme des auditeurs, des idées ou des sentiments qui demeurent et fructifient. Or, si l'éloquence parlée s'exerça jadis toute-puissante sur des illettrés, elle se voit limitée aujourd'hui, mais elle peut se compléter par l'éloquence écrite.

Comparons, entre eux, les écrivains et les orateurs d'aujourd'hui. Certes, ces derniers remportent de belles victoires, à la tribune, au barreau ou en chaire, mais aucun d'entre eux ne peut se dire : « Je forme à mon image l'âme de mes contemporains. » On les écoute, en effet, ou on les applaudit, mais, une fois la séance terminée, on ne s'occupe plus de leurs discours.

Au contraire, des milliers, des centaines de mille hommes pensent uniquement ou par M. Drumont, ou par M. Rochefort, ou par M. Judet, ou par tel ou tel rédacteur du *Temps*, de l'*Aurore*, des *Débats* ou de la *Croix*. Des publicistes comme Jules Lemaître, Paul Bourget, Anatole France façonnent, comme ils l'entendent, l'âme de leurs jeunes admirateurs. Voyez, le matin, les citadins affairés parcourir, en marchant, ou bien assis sur l'impériale d'un tramway, leur journal préféré. Ces hommes ont une famille et des affaires ; ils oublient famille et affaires pour s'approprier l'opinion de M. Un tel ; toute la journée, ils se rediront à eux-mêmes les arguments de M. Un tel, et, pour la plus grande gloire de M. Un tel, ils se disputeront avec un camarade ou se battront. Et dire que des philosophes et des hommes politiques ont cru les bons électeurs capables de se créer, chacun, une opinion personnelle ! Le plus proche parent de l'homme, ce n'est pas le singe, comme l'ont cru quelques savants, c'est le

mouton. Les peuples primitifs s'en doutaient bien, du reste, puisqu'ils appelaient leurs chefs, les pasteurs des peuples.

Les pasteurs des peuples s'appellent aujourd'hui les journalistes. Pendant que les présidents des républiques et la plupart des rois plus ou moins constitutionnels, s'enferment majestueusement dans une neutralité protocolaire, pendant que les ministres hésitent, tremblent ou capitulent, les journalistes esquissent des plans de campagne, donnent des ordres, provoquent des émeutes, menacent le gouvernement. Ils sont, en temps de paix, les vrais maîtres du monde. Si une guerre éclatait demain, ils gêneraient grandement les représentants de l'état-major et leur feraient perdre quelquefois la tête. En 1870, quelques-uns de nos généraux se guidaient d'après les indications du *Times* ; pendant la guerre hispano-américaine, ce fut le *New-York Herald* qui découvrit l'escadre de l'amiral Cervera.

Veut-on des preuves plus intimes de l'influence qu'exercent sur les esprits et sur les cœurs, les caractères d'imprimerie ? Que chacun de nous se rappelle les crises décisives de sa vie morale, et il constatera qu'elles se rapportent, presque toutes, sinon toutes, à la lecture de quelque ouvrage. Enfants, nous avons lu des romans pieux qui nous ont intéressés, émus au delà de tout ce qu'on pourrait dire, dominés, et très mal préparés à l'observation de la vie vraie et aux luttes inévitables. Le grave inconvénient qui s'attache à ces sortes d'œuvres, c'est qu'elles touchent à toutes les questions morales, politiques et sociales, et qu'elles fournissent des réponses à toutes les objections. Dans le *Vicaire de Wakefield*, Goldsmith nous montre un Révérend Pasteur discutant avec sa fille, Ollivia. « Mais,

ma fille, vous ne connaissez pas la théologie ; où donc l'auriez-vous étudiée ? » — « Je l'ai étudiée, répond Ollivia, chez De Foë ; je me rappelle très bien tous les arguments par lesquels Robinson Crusoë convertit au christianisme le nègre Vendredi. Ainsi... ? » Ne sourions pas trop vite de cette réponse d'Ollivia, et faisons notre examen de conscience. N'est-ce pas qu'à un moment donné nous avons vu le monde à travers les idées de tel ou tel romancier ?

Aux environs de dix-huit ans, on se pique d'être plus observateur ; on lit, d'une part, des romans dits d'observation, d'autre part des fragments poétiques célèbres, ou des œuvres d'actualité sensationnelles. Evidemment, ici, je n'ose trop préciser, le hasard présidant le plus souvent au choix des lectures. L'un s'est épris de Chateaubriand, un autre de Silvio Pellico, un troisième de Lamartine ; quelques-uns, et ceux-là sont peut-être les plus heureux, se sont mis, jeunes, à l'école de Louis Veuillot. Cependant, je me permettrai de citer un livre qui, au point de vue où nous nous plaçons, peut être considéré comme un livre type : *le Récit d'une Sœur*. Ce livre étonnant produit sur les jeunes gens et surtout sur les jeunes filles, des effets de féerie sentimentale, prodigieux ; il peut déterminer, quelquefois pour toujours, la direction des pensées. Oh ! la pureté d'intention, la hauteur morale, la distinction, le talent, de l'auteur et des héros du roman, sont parfaitement hors de cause ! Mais, dites-moi, qui d'entre nous peut se vanter d'avoir lu ces deux volumes, sans traverser une période plus ou moins longue de *morbidezza* mystique ? Même lorsque la raison a chassé tous ces fantômes délicats et distingués, il n'est pas sûr que ceux qui ont trop écouté leur vague murmure, ne gardent pas au fond de leurs sentiments quelque chose

de maladif. La féminilité, qui entre pour une si large part dans l'état d'âme moderne, n'a pas d'autre origine que certaines lectures.

Les lecteurs réfléchis attendent, peut-être avec quelque impatience, que j'en arrive au point délicat de la question. Oui, diront-ils, les lectures exercent une influence immense, sinon absolue, sur les enfants, les jeunes gens et les femmes. Mais les hommes mûrs, eux, savent se soustraire à la domination intellectuelle des auteurs, dont ils suivent, avec indépendance, les raisonnements, sans se croire tenus de les accepter : « la superstition de l'imprimé n'existe pas parmi les intellectuels. »

Il est certain que l'élite du genre humain civilisé pense par elle-même et se conduit d'après ses seules lumières. Mais dequels hommes se compose cette élite, et sommes-nous bien sûrs, vous et moi, d'en faire partie ?

Hélas ! on peut se demander si, même nos grands hommes, ont toujours eu une pensée. Pour Victor Hugo, il est bien avéré qu'il n'a cessé de mettre en vers les idées des autres — non les plus belles ni les plus hautes. — Lamartine, lui-même, le grand, le noble, le sympathique Lamartine, l'écrivain spontané, le poète improvisateur par excellence, le barde inspiré, solitaire et chaste amant d'une Muse aérienne, Lamartine s'est laissé prendre très souvent en flagrant délit de... non — ne disons pas ce mot — d'imitation littérale. Il a une harmonie qui n'est qu'à lui, il a une façon de sentir qui est assez personnelle ; mais étudiez bien toutes ses idées, vous reconnaîtrez qu'elles viennent, en droite ligne, de Rousseau, de Chateaubriand, de Byron et de Milton. Il a très peu innové.

Mais, à défaut des poètes, gens impressionnables,

peut-être les philosophes trouvent-ils abondamment les idées nouvelles. C'est, en tout cas, une de leurs fonctions.

Eh bien, voici Auguste Comte, qu'on s'accorde à regarder comme le philosophe, sinon le plus éminent, du moins le plus influent de ce siècle. Il s'est vanté de détruire, de fond en comble, la société contemporaine, de faire table rase, puis de concevoir, dans sa puissante tête, l'image d'une société nouvelle. La seconde partie de cette tâche offrait d'immenses difficultés, et nous devons reconnaître qu'Auguste Comte a su l'accomplir. Son système, bien qu'en partie défectueux, est, en somme, logique et puissant. Malheureusement, quand on y regarde d'un peu près, on découvre aisément qu'Auguste Comte ne s'est pas mis en grands frais d'imagination. Croyant créer, et imaginer de toutes pièces, il n'a fait que reproduire le tableau de la société chrétienne, telle que l'avaient façonnée les papes du moyen âge. Je n'ai pas à citer l'exemple de Cousin, plus probant encore que celui d'Auguste Comte. Ne trouvant rien de vraiment original, Cousin n'a eu d'autre ressource que de remettre à neuf l'éclectisme. Et Cousin, qu'on a trop décrié, après l'avoir trop exalté, ne manquait ni d'érudition, ni de puissance d'esprit.

Très rares sont, parmi les hommes célèbres de ces derniers temps, ceux qui ont eu des idées vraiment neuves et originales. Le XIX[e] siècle, si orgueilleux, si fier de sa science, s'est contenté le plus souvent de copier, directement ou indirectement, Rousseau, ou de le délayer ; on l'appellera le siècle de Jean-Jacques.

Allons plus loin. Les hommes supérieurs, les vrais conducteurs du peuple, les hommes de génie enfin, doivent presque tout ce qu'il y a de meilleur dans leurs œuvres, à la lecture. Ils ont eu parfois, comme des

éclairs, des illuminations subites ; le plus souvent, ils se sont bornés à conserver, puis à améliorer, sur certains points de détail, l'héritage intellectuel transmis par nos pères. Les génies malfaisants eux-mêmes se rattachent toujours, de quelque manière, à une tradition. Voyez, par exemple, comment Bossuet et Voltaire, représentants, l'un du bien, l'autre du mal, n'ont cessé de lire, et, comme on dit aujourd'hui, de se tenir au courant ; à la fin de leur vie ils ont pu se dire le mot de Solon : J'apprends tous les jours quelque chose en vieillissant.

De tout temps, la lecture a été un instrument puissant de propagande et de domination ; par suite des développements qu'ont pris dans ces dernières années les journaux, les revues et les livres, son influence dépasse peut-être ce que l'imagination peut concevoir. Ce serait une faute, une faute grave, de dédaigner ou de ne pas encourager ceux qui rêvent de faire servir la lecture au triomphe des idées catholiques. On m'a envoyé naguère les statuts d'une petite société qui se propose de faire naître ou de fortifier, chez les jeunes gens catholiques, le goût des lectures sérieuses. Les fondateurs de cette société (la Conférence Hello) verront-ils leurs efforts couronnés de succès ? Je le souhaite de toute mon âme, bien que certaines idées, qui ont donné naissance aux statuts, m'inspirent quelques craintes.

Mais tout d'abord qu'ils soient hautement loués pour leur intelligente initiative ! Quelques messieurs et quelques jeunes gens se réunissant pour s'exciter les uns les autres à mieux lire les livres dignes d'être lus, feront pitié aux esprits pratiques. Eh bien, si ces jeunes gens comprennent toute la grande idée qui les réunit, s'ils savent la mettre en pratique,

pour leur propre compte, ils finiront par trouver le moyen de la répandre autour d'eux, et ils feront un grand bien dans l'Eglise. Le nombre des premiers adhérents et les succès immédiats n'ont qu'une importance relative. L'essentiel, pour les fondateurs de la Conférence Hello, consiste, en premier lieu, à se faire une juste, une pleine et une parfaite idée de leur mission. Il faudra ensuite se dévouer à la grande idée longtemps étudiée, avec ardeur, méthode et persévérance, il faudra que quelques jeunes gens héroïques lui consacrent leur temps, leur peine, peut-être un peu de leur fortune, et leur vie tout entière.

Cela étant supposé, il ne nous reste qu'à discuter, avec une bienveillance qu'on ne mettra pas en doute, j'en suis sûr, les principes sur lesquels repose la Conférence Hello. Ses fondateurs sont les premiers intéressés à éliminer toutes les idées imparfaites ou secondaires qui auraient pu se glisser dans la rédaction primitive de leurs statuts.

Ils définissent, comme on va voir, le but qu'ils se proposent :

« A l'heure actuelle les questions politiques cèdent le pas aux questions sociales.

« Or, la classe élevée, qui continue à jouer un certain rôle en politique, ne remplit pas, au second point de vue, sa *fonction sociale* de dirigeante.

« Tout au moins, elle ne la remplit pas suffisamment : de là, le discrédit qui l'atteint et la perte de son influence.

« Il faut se hâter d'ajouter, que si elle ne remplit pas sa fonction, c'est qu'elle n'est pas, en général, *capable* de la remplir.

« Combien y a-t-il de braves gens qui savent exactement ce que c'est que le socialisme, ce grand danger

actuel, et sont capables d'en réfuter scientifiquement et logiquement les théories, dans une discussion sérieuse ?

« Combien n'y a-t-il pas de braves gens qui, par ignorance, accusent de socialisme tous ceux qui s'occupent de questions sociales ?

« Combien de gens dont la situation, les loisirs, l'intelligence devraient faire des militants du bien, et qui ne paraissent jamais dans l'arène parce qu'ils ne se sentent pas armés ?

« Combien de gens enfin ignorent la crise grave que nous traversons, et dont un peu d'étude ferait la plupart du temps des hommes utiles ?

« Il y a là une perte de forces, un danger réel.

« Il faut donc que les jeunes gens chrétiens, qui ont le bonheur d'avoir reçu une certaine instruction et de l'éducation, reprennent leur place dans les cadres de la société et, pour cela, qu'ils commencent à se préparer à leur rôle. »

On ne peut pas ne pas partager et ne pas louer l'ardeur généreuse qui circule à travers cette éloquente philippique. Ses auteurs ont, en outre, raison sur plusieurs points. Il est très vrai, par exemple, qu'on ne lit pas assez ou qu'on ne lit pas toujours bien, chez les jeunes gens catholiques. Lorsqu'ils sont devenus des hommes mûrs, ils ne peuvent pas diriger les destinées de leur pays ni même de leur parti.

Au lendemain de chacune des défaites que nous subissons périodiquement depuis 1870, il est de tradition de se consoler, en attribuant tous les malheurs à je ne sais quelle vague fatalité ou à la mauvaise foi de nos adversaires. Cela est absolument enfantin. Le devoir consisterait cependant à savoir pourquoi on a été vaincu : je ne crois pas que des hommes compétents et

autorisés l'aient essayé sérieusement. Et si par hasard quelqu'un l'essayait, son étude rétrospective trouverait-elle des lecteurs ? L'habitude est si ancienne et si douce, de s'en rapporter à des journalistes tapageurs ! Une bonne page d'injures, à l'adresse de certains adversaires politiques, voilà qui constitue la suffisante nourriture intellectuelle de chaque jour. Mais lire des revues et des livres, où des auteurs laborieux remontent péniblement aux causes, cela n'a rien d'agréable. Les fondateurs de la Conférence Hello protestent avec raison contre cette paresse honteuse.

Ils font preuve d'une clairvoyance plus méritoire, lorsqu'ils voient et indiquent, dans la lecture réfléchie des bons livres, une source d'informations. Il ne manque peut-être aux forces catholiques que d'être bien informées.

Maintenant, que les membres de la Conférence Hello me permettent de leur signaler ce qui, dans leur beau préambule, me paraît, non pas blâmable, mais susceptible d'être modifié. Ils usent et abusent peut-être de quelques expressions, qui sont fort à la mode dans certains milieux : questions sociales, fonctions sociales, réfutation logique et scientifique du socialisme, etc. Nous voulons, certes, et sans arrière-pensée, nous occuper de la question sociale, selon que nous l'a ordonné Léon XIII, très exactement, pas moins, mais pas davantage. Il ne faut pas oublier que Léon XIII a promulgué un grand nombre d'encycliques dont deux au moins, l'une, sur la philosophie scolastique, et l'autre, sur l'exégèse, ont une importance capitale. Il est certain d'autre part que, dans l'histoire de son pontificat, la politique proprement dite et la diplomatie ont joué un rôle plus considérable que la question sociale. Cependant, les philosophes, les exégètes, les hommes politi-

ques et les diplomates parlent avec discrétion de ce qui fait l'objet de leurs travaux et se renferment chacun dans sa spécialité. Les *chrétiens sociaux* font tout rentrer dans leurs questions, à eux, et il est bien vrai que, prise dans son sens le plus large, la question sociale peut embrasser, à la rigueur, toute la vie humaine. C'est peut-être une affaire de mots. Cependant, il est bon de savoir ce que signifient, au juste, les mots. Puisque rien, dans nos actes, rien absolument n'est étranger à la question sociale, nous résolvons cette redoutable question, cent fois par jour, et sans nous en douter, par exemple, quand nous donnons un sou à un pauvre, ou même tout simplement quand nous soignons un rhume de cerveau. La société est intéressée à ce que chaque individu se porte aussi bien que possible.

Libre à chacun d'employer ces façons de parler, mais pour moi, au lieu de la question sociale, j'aimerais mieux parler de la question religieuse. La religion est le tout de l'homme, elle intéresse et domine toutes les formes de la vie, elle constitue à la fois la base et le sommet de la pyramide scientifique et morale. C'est elle enfin que nous aimons par-dessus tout, et c'est pour la mieux servir — n'est-ce pas? — que nous nous occupons des questions sociales. Nos adversaires ne s'y trompent pas plus que nous, et lorsqu'ils voient venir les chrétiens sociaux si fiers de leur titre, ils disent : Voici des cléricaux, des cléricaux dont la spécialité est de s'occuper des *classes pauvres*.

A voir les choses avec le simple et gros bon sens, il est infiniment probable que, lorsque Léon XIII invitait les catholiques à remplir leurs *devoirs sociaux*, il ne donnait pas à cette expression toute l'extension qu'on a bien voulu dire. Il visait les rapports des patrons et des ouvriers, des riches et des pauvres, et tel est bien

le noble et suffisamment vaste objet de la question sociale. A cela, les disciples chrétiens de M. Le Play répondront, sans doute, que les rapports entre riches et pauvres sont si complexes, qu'ils renferment tous les maux, toutes les difficultés, et aussi tous les biens inhérents à la vie humaine. Je veux bien, mais je ferai remarquer que les psychologues, les philosophes, les hommes politiques et bien d'autres spécialistes pourraient en dire autant. Tout est dans tout.

Pourquoi d'ailleurs les membres de la Conférence Hello repousseraient-ils ceux d'entre les catholiques qui ne sont pas versés dans les études sociales ? Je me passionne, par exemple, pour les études exégétiques, qui ne sont pas à dédaigner, ou pour la question sémitique qui devient terriblement aiguë, ou pour la question ethnographique qui pourrait bien, dans les préoccupations du xx^e siècle, reléguer au second plan les rapports des ouvriers et des patrons. Refusez-vous de m'admettre dans la Conférence Hello ?

Appelez-vous donc, vous-mêmes, de votre seul, vrai et beau nom ; présentez-vous tout d'abord, non comme des économistes, mais comme des catholiques, et modifiez, comme il suit, la phrase initiale de votre programme :

« A l'heure actuelle, comme toujours, la question religieuse domine toutes les autres questions. »

Ajoutez maintenant, si vous voulez, que, sur les indications de Léon XIII, vous vous occuperez spécialement de ce qui touche aux rapports économiques et moraux des riches et des pauvres. On pourrait plus mal choisir.

Le préambule, rédigé par les membres de la Conférence Hello, se termine par des résolutions pratiques :

« D'où nécessité pour chacun :

« 1° D'une instruction sociale théorique ;

« 2° D'un travail intime sur soi-même ;

« 3° De la connaissance des moyens par lesquels ils peuvent faire passer leurs théories dans la pratique. »

Ces trois résolutions sont fort belles, mais si j'avais voix au conseil, on ferait passer la seconde au premier rang. Pour Socrate, ou plutôt pour l'oracle de Delphes, la sagesse consistait à se bien connaître soi-même. Saint Augustin disait : *Noverim me, Domine, noverim te.* Si les hommes de nos jours se connaissaient bien eux-mêmes, avec leurs quelques qualités morales et intellectuelles, mais aussi avec leurs innombrables et étonnantes faiblesses, la question sociale n'offrirait plus, j'imagine, de bien grandes difficultés.

Les membres de la Conférence Hello expliquent ensuite par quels *moyens* ils se proposent de réaliser leur programme :

« Deux moyens sont employés.

« *a*) La lecture d'un livre est *imposée* chaque année aux membres de la Conférence. Un seul livre, afin que l'ouvrage soit vraiment lu et non parcouru ; de plus, ce livre doit être l'objet d'une propagande personnelle active.

« Il est bon d'ajouter que, dans le *Bulletin* dont il va être parlé, on indique chaque fois, comme sujet d'études ou à titre de renseignements, d'autres livres *intéressants,* la plupart du temps *actuels;* ces livres peuvent être des livres opposés à nos doctrines, mais qu'il est néanmoins utile de connaître.

« Ce premier moyen, la propagande du livre, a deux résultats pratiques : *D'abord,* il fait travailler, ou tout au moins il fait réfléchir et donnera souvent le goût d'études qu'ils négligeaient auparavant ; une fois pris dans l'engrenage, ils y passeront. *En second lieu*, il indique à ceux, et ils sont nombreux, qui n'ont pas le temps ou

qui n'ont pas la patience de beaucoup lire, les quelques livres les plus utiles à connaître, au point de vue de leur éducation sociale. Combien de gens, en effet, sont embarrassés pour le choix des quatre ou cinq livres sérieux qu'ils liraient volontiers dans l'année ! Combien n'en lisent pas du tout, parce qu'ils ne les connaissent pas, parce qu'ils n'en ont pas l'occasion, et qui, cependant, les étudieraient avec intérêt et souvent avec fruit !

« On a choisi :

« En 1897. — *Le prix de la vie*, de M. Ollé-Laprune.

« En 1898. — *Autour du catholicisme social*, de M. Georges Goyau.

« En 1899. — *La virilité chrétienne*, œuvre posthume de M. Ollé-Laprune.

« On a fait ainsi alterner une étude concrète avec une étude abstraite. »

Ah ! que toute cette page est belle et combien je souhaiterais qu'elle fût répandue dans tous les milieux catholiques où l'on travaille, où l'on veut travailler ! Le chrétien convaincu qui l'a rédigée peut être assuré d'avoir fait une bonne action.

J'oserai cependant lui soumettre une observation, non pas en vue de corriger, en quoi que ce soit, son idée qui est admirable, mais en vue de la compléter. Oui, répandons autour de nous les livres actuels et intéressants, les livres comme ceux de M. Ollé-Laprune et de M. Georges Goyau. Il est bon de prendre garde, cependant. M. Ollé-Laprune, qui fait tant d'honneur à la précédente génération de penseurs chrétiens, M. Georges Goyau qui compte parmi les écrivains les plus distingués d'aujourd'hui, méritent notre admiration, notre sympathie et, ce qui vaut mieux encore, notre attention. Ils sont modernes tout de même, c'est-à-dire que leurs œuvres n'ont pas subi l'épreuve du temps,

c'est-à-dire, encore, qu'ils participent probablement de nos maladies morales, et que, par conséquent, il nous est fort difficile de les juger.

A ne lire que des modernes, on risque de se tromper sur l'importance proportionnelle des hommes et de leurs œuvres, on risque de s'enfermer, pour toujours, dans un cercle étroit, et de ramener tout, sinon à soi, du moins à ce dix-neuvième siècle, qui est si infatué de ses découvertes et que l'avenir jugera peut-être sévèrement.

Voilà pourquoi les membres dirigeants de la Conférence Hello devraient, ce me semble, indiquer à leurs confrères, en même temps qu'un livre moderne, un livre classique. Par exemple, après avoir lu sérieusement le *Prix de la vie* de M. Léon Ollé-Laprune, les sociétaires seraient tenus d'étudier, non moins sérieusement, un nombre égal de pages empruntées à la correspondance spirituelle de Fénelon. *Autour du catholicisme social*, de M. Georges Goyau, garderait sa place dans la bibliothèque Hello, mais tout à côté apparaîtrait la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, que personne ne serait dispensé de lire. Enfin, après avoir savouré la *Virilité chrétienne* de M. Ollé-Laprune, on méditerait sur telle ou telle partie des *Confessions* de saint Augustin, ou des *Soliloques*. C'est à ce prix qu'on acquiert la véritable virilité intellectuelle, et je crois être sûr que, si M. Ollé-Laprune vivait encore, il ne me démentirait pas.

Le second procédé de formation intellectuelle préconisé par la Conférence Hello, consiste dans la publication d'un bulletin semestriel.

*b*) Ce *Bulletin* rédigé *par les membres de la Conférence* qui sont priés d'envoyer le plus possible *d'études d'observation, d'indications, d'analyses de livres*, etc., est

distribué à eux seuls ; ce n'est pas une revue, mais un bulletin de travail.

Ici encore on ne saurait trop louer le principe qu'ont adopté les membres de la Conférence. Reste à savoir comment il est mis en pratique. Sait-on persévérer à la Conférence Hello ? Sait-on parler le langage de la vérité littéraire, que l'amour-propre a tant de peine à pardonner ? Je le souhaite bien vivement.

Le bulletin est disposé de façon à embrasser les trois termes du programme défini plus haut :

« 1° Une partie intitulée *question de doctrine*, contient des études sur la morale sociale, conçues dans un sens impulsif, — ensuite des articles didactiques destinés à faire connaître les principales théories sociales actuelles ; c'est ainsi qu'a été exposée, dans son idée essentielle, la doctrine dont MM. Izoulet et Bourgeois sont les coryphées... »

N'use-t-on pas ici, plus qu'il ne serait nécessaire, de la phraséologie moderne ? Qu'est ce que c'est que la morale sociale conçue dans un sens impulsif ? Je ne suis nullement sûr de le savoir. Peut-être prend-on trop au sérieux les façons de parler mises à la mode par MM. Izoulet et Bourgeois. En particulier, M. Izoulet met sa joie à se considérer comme un réformateur de la société moderne, un penseur soucieux, gravement penché sur les problèmes économiques, un statisticien, un sociologue, un prophète ; en réalité, c'est un constructeur de phrases harmonieuses et obscures. Il a importé le renanisme chez MM. les sociologues ; vaut-il la peine de s'en émouvoir ?

« 2° La deuxième partie du Bulletin, intitulée *Pratique intérieure*, traite de la nécessité d'une vie chrétienne intime : la lecture des évangiles, la communion et la méditation ont fait l'objet de ces études présen-

tées sous une forme qui n'a rien de sermonnaire. »

Cette fois, on est dans la vérité vraie et profonde ; les idées formulées dans ce deuxième paragraphe ont une importance capitale. Qu'on ne craigne pas de les approfondir, qu'on examine, par exemple, comment la lecture des évangiles et la méditation, loin de gêner le labeur intellectuel, le préparent et le fécondent, et ensuite comment une forte vie intérieure peut et doit s'associer avec l'initiative, l'énergie, le goût de l'action et toutes ces qualités censément sociales et modernes que tout le monde prône et réclame, mais, qu'en fait, on trouve si rarement. Où est-il celui qui nous donnera l'habitude de la vie intérieure et de la méditation ?

« 3° La troisième partie du Bulletin est consacrée à l'exposé des œuvres effectives où les conférents pourront diriger leur activité actionnée par l'enseignement social et le travail intime... Elle ne diffère pas sensiblement des autres bulletins qui ont pour objet les œuvres sociales. »

Enfin, l'organisation de la Conférence Hello me paraît marquée au coin de la plus saine originalité.

« Cette organisation, disent les fondateurs, a pour base la décentralisation la plus complète.

« La direction est exercée par les fondateurs ; ils désignent le livre à lire et à propager annuellement, et ont en main la composition du *Bulletin*.

« Dans chaque centre, un directeur régional administre le groupement régional, qui a sa vie propre et agit comme il l'entend, sous la seule condition de propager le livre désigné et le Bulletin.

« Les distributions de livres et de *bulletins* se font autant que possible *de la main à la main*, afin que chacun fournisse un effort, si minime soit-il.

« Les frais sont couverts par une cotisation de 2 francs. »

Que Dieu bénisse le grain de sénevé !

Cependant, quelles que soient nos sympathies pour la Conférence Hello, nous ne devons pas subordonner à ses succès futurs la grosse question de la lecture. L'essentiel est que se répande de plus en plus, parmi les catholiques, le goût des lectures sérieuses et réfléchies — il faudrait peut-être dire méditées. Ce goût, outre qu'il nous arrache aux banalités de la conversation et aux commérages vulgaires des journaux, offre plusieurs avantages positifs.

D'abord existe-t-il au monde un plaisir plus grand que celui de la lecture ? C'est au moins fort douteux. Et qu'on ne nous dise pas qu'en fait de goûts et de couleurs il ne faut jamais discuter. Les milliers de citadins qui passent toutes leurs après-midi de dimanche autour des tables de café, ont un goût dépravé ; ceux qui s'en vont avec leurs familles respirer l'air des bois ou des champs ont un goût distingué. Le goût de la lecture est universel, en ce sens qu'il convient aux hommes mûrs et aux vieillards ; des hommes dévoués et intelligents s'attachent, non sans succès, à le développer chez les aveugles. Ils sont à plaindre ceux qui n'aiment pas la lecture ; ils ignoreut une des plus grandes joies que l'homme ait toujours, pour ainsi dire, à sa portée.

Mais, de nos jours, la lecture ne se présente pas seulement comme le plus beau, le plus agréable, le plus facile, le plus utile des divertissements ; elle s'impose comme une condition nécessaire de la vie intellectuelle et morale. Ceux qui ne lisent pas sont des exilés et des isolés, au milieu du grand mouvement de la vie moderne ; s'ils s'obstinent dans leur paresse, ils risquent de faire souche de parias.

Je n'ignore pas que quelques-uns dédaignent les livres

et les hommes toujours penchés sur les livres ; ils n'aiment, ils ne glorifient, ils ne rêvent que l'action. L'action, la véritable action, est belle en effet ; dans de certaines conditions, elle doit être enivrante. Mais peut-elle, aujourd'hui, se passer de la lecture ? Prenons, par exemple, les militaires qui ont pour devise : *Res, non verba.* Ils ne s'occupent, en effet, que d'exercices physiques, de chevaux, de fusils, de parcs d'artillerie, de charbon, de moyens de communications et de transports, de munitions, de vivres, toutes choses qui n'ont rien de commun, semble-t-il, avec la lecture. Il n'en est pas moins vrai que le militaire qui négligerait de se tenir au courant des progrès accomplis constamment, et dans tous les sens, se condamnerait à demeurer toute sa vie un sous-ordre. J'imagine qu'un officier supérieur intelligent doit, coûte que coûte, se réserver une somme d'heures considérable, chaque jour, pour lire les revues militaires rédigées par des spécialistes.

Or, nous avons à nous occuper, nous croyants et nous surtout prêtres, sinon uniquement, du moins principalement, des choses de l'intelligence et du cœur. La religion, à laquelle nous avons consacré notre vie, est la religion du Livre par excellence, de la Bible ; nous avons reçu un dépôt de traditions qu'il nous faut garder pour nos successeurs ; notre mission est d'instruire les nations ; notre devoir est de marcher dans la lumière. Un des plus beaux témoignages que puissent nous rendre les incrédules, un de ceux au moins qui, dans leur pensée, ont le plus de portée et de poids, consiste à dire : « Ce catholique est au courant, il suit le mouvement des idées. » Faire ainsi honneur à la religion est un excellent moyen, déjà, de la servir.

L'abondance des lectures choisies procurera d'autres bienfaits ; elle facilitera l'éclosion d'une apologie nou-

velle, prudente, sûre, habile et pratique. Un homme qui sait et qui réfléchit, juge justement les productions de la littérature et de la science contemporaines ; il s'irrite lorsqu'il rencontre à chaque instant, imprimées, réimprimées, ressassées, des inepties souvent blasphématoires. Il prend la plume, il laisse parler son cœur de croyant, il condamne avec force et modération les erreurs de l'orgueil rationaliste, il soutient la faiblesse des hésitants, il dit ses longues méditations solitaires, il offre à ceux qui s'intéressent à ses travaux, comme la fleur de ses lectures. Le voilà, l'apologiste de l'avenir ; il dépend de ceux qui aiment à lire de hâter son arrivée. De même qu'un auditoire contribue, pour une large part, à former un orateur, ce qui est un axiome dans l'histoire de l'éloquence, de même un public compact de lecteurs contribuera puissamment à rendre possible l'œuvre d'un groupe d'écrivains compétents. C'est une grande satisfaction pour un lecteur pacifique et modeste, c'est une joie délicate et profonde, de se dire qu'en lisant avec attention une page fortement pensée, il coopère à un travail utile. Rien ne se perd dans le monde moral, et si jamais on découvrait les rayons X de la psychologie, on entrerait dans une admiration profonde en voyant combien sont unis, dans leurs tristesses, dans leurs prières, dans leurs pensées, dans leurs aspirations, tous ceux qui aiment, d'un amour vrai, l'Eglise de Dieu. Le divin Maître nous a dit : « Soyez un, comme mon Père et moi nous sommes un. » Alors que les intérêts individuels diffèrent si profondément ; alors que les froissements d'un amour propre exaspéré rendent de plus en plus difficiles les relations personnelles et collectives, il est facile de voir qu'il faut chercher l'union, dans la discussion sérieuse des idées et des intérêts généraux de la société catholique, dans

l'oubli des inévitables et petites contrariétés, des rivalités mesquines. La lecture permet aux hommes de ne se toucher que par les âmes, j'entends, par les grands côtés de leurs âmes ; elle les fait communier dans les sentiments généreux ; elle les incline doucement à considérer un but général. Petites gouttes d'eau dans l'Océan, les humains chétifs se réjouissent avec raison d'appartenir à une forte et grande vague, si cette vague apporte sur des rivages nouveaux, la vérité, la paix chrétienne, l'Evangile.

---

# LES MORTS QUI PARLENT

PAR M. MELCHIOR DE VOGÜÉ

---

Il est grand temps que le XIX^e siècle finisse. Ne voilà-t-il pas que les morts entrent, eux aussi, dans le mouvement ; ils montent dans le train ; ils emploient des procédés fin-de-siècle. Au temps de Shakespeare, les ombres apparaissaient, quand sonnait minuit, sur des rivages déserts où régnait l'épouvante. D'autres fois, en de vieux castels, des spectres, des revenants, faisaient entendre, à travers d'immenses vallées sépulcrales, des cris lugubres. C'est peut-être quelque chose de semblable que vous vous attendez à rencontrer dans *les Morts qui parlent*, de M. de Vogüé, un vicomte dont l'enfance s'est écoulée, sans doute, sous les voûtes de quelque manoir bien sombre. Vous ne lirez rien de pareil. Les morts aujourd'hui parlent, presque tous les après-midi, au Palais-Bourbon, lequel affecte suffisamment la forme d'un tombeau. Et quand M. de Vogüé dit qu'ils parlent, assurément, il se trompe ou il atténue. Les revenants qui hantent le Palais-Bourbon chantent des chansons vieilles ou nouvelles, ils jouent de la guitare, ils rabâchent de vieilles rapsodies, ils hurlent, ils grognent, ils font claquer les pupitres. Est-il juste de dire qu'ils parlent ?

Tout simplement, M. de Vogüé a voulu nous faire un tableau de la Chambre des députés en l'an de grâce 1899.

Étonné, interloqué, déconcerté par la violence des querelles politiques qu'il ne comprend pas, il s'est demandé très sérieusement : « Tous ces députés sont-ils fous ? » Après réflexion, il a pensé que tout peut s'expliquer par l'atavisme. « Ah ! mon ami, se fait-il dire par Ferroz, ah ! mon ami, vous croyez voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts députés, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font ? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques mannequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont les échos d'autres voix. Regardez, derrière eux, une foule innombrable, les myriades de morts qui poussent les hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts ; en réalité, ils nous enveloppent, ils nous oppriment ; nous étouffons sous leur poids ; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle ; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui parlent. »

Nous discuterons tout à l'heure cette théorie qui renferme une part de vérité et de beauté, mais qui est fort incomplète, notoirement insuffisante et trop pénétrée de renanisme ; nous n'en sommes encore qu'au titre.

A mon humble avis, le livre de M. de Vogüé eût dû paraître avec l'en-tête que voici : *le Mélodieux Stercoraire*. Le héros du livre s'appelle Elzéar Bayonne, député socialiste ; il parle aussi éloquemment que M. Jaurès, auquel il ressemble, du reste ; il est mélodieux. Mais d'autre part, il remue des idées fausses, il excite des passions malsaines, et nous savons qu'il sort d'une famille juive qui s'est enrichie en vendant du fumier ; de là son nom de stercoraire. Les discours, les intrigues

mondaines et la mort tragique d'Elzéar Bayonne, remplissent tout le volume. Pourquoi donc M. de Vogüé n'a-t-il pas intitulé son livre : *le Mélodieux Stercoraire* ? A-t-il cru devoir garder quelques ménagements envers ses anciens collègues, Messieurs les députés ? Non, sans doute ; il nous fait entendre, durant 382 pages, que tout, au Palais-Bourbon, est phraséologie vide et fumier, puis il hésite à poser, à fixer, à visser sur le fronton du Palais-Bourbon, très haut, l'enseigne triomphale aux lettres d'or énormes, rayonnantes, flamboyantes : *Mélodieux Stercoraire.* Au lieu de cela, il adopte un titre romanesque, romantique, comment dirai-je ? un titre genre *Dame Blanche*, et qui, par surcroît, correspond à une idée plutôt banale et faible.

Le sujet lui-même du livre est un enchevêtrement d'intrigues politiques et d'intrigues amoureuses — celles-ci, comme il convient, dominant celles-là. Il ne s'agit pas de savoir qui l'emportera, de la gauche ou de la droite, de l'idée socialiste ou de l'idée conservatrice. Non, la lutte est engagée entre Esther Bayonne, une actrice juive, de haute volée, pratique, immorale, fourbe, énergique, intrigante, et Doria Veraguine, une princesse russe, fabuleusement riche, mais encore plus toquée que riche. Elle se croit socialiste et anarchiste. A la France, aux intérêts de la France, à l'âme de la France, personne ne songe, dans ce monde de parlementaires, de juifs et de filles. Mais il résulte de l'enquête menée à bien par M. de Vogüé, qu'Esther Bayonne, avec l'appui de ses oncles, les Bayonne (tribu puissante), renverse et édifie les ministères. Chose curieuse, l'actrice cynique, ancienne élève de Fontenay, protège l'austère protestant Mirevault, le président du Conseil qui aspire à la présidence de la République.

On me dispensera, j'imagine, d'analyser tous les

chapitres dont se composent *les Morts qui parlent*. Voyons plutôt ce qu'ils renferment de vraiment beau et d'original.

Avant tout, il convient de louer les portraits fort nombreux qui forment une délicieuse galerie parlementaire. Poujard'hieu, Alain de Kermaheuc, Ollivier de Féline, Boutevierge, Mirevault, Elzéar Bayonne, Asserme et bien d'autres, sont dessinés de main de maître. Qu'ils correspondent à des réalités concrètes, vivantes et authentiques, c'est incontestable. Malheureusement, l'auteur, pour se mettre à l'abri, je pense, s'est appliqué à nous dérouter le plus souvent, tout en nous laissant, quelquefois, le plaisir de mettre avec certitude, un nom sur un portrait. Poujard'hieu, par exemple, ressemble étonnamment à M. Maurice Rouvier : « La haute stature de Poujard'hieu se dressa au-dessus de la tribune... Sans phrases, sans mots à effet, avec une négligence dédaigneuse, avec autant d'aisance que s'il eût entretenu quelques amis dans son bureau, l'homme d'État repoussa du pied les ordures qu'il était las de balayer, disait-il. On sentait qu'il méprisait plus fort, parce qu'il les connaissait bien, ceux qui l'accablaient de leur mépris. L'émotion domptée se laissa deviner — tel le tremblement interne de la vapeur dans une chaudière cerclée d'acier, — elle mit une note sourde dans la parole, toujours égale et simple, lorsque Poujard'hieu raconta sa vie de travail, sa rude ascension depuis la chaumière paternelle, ses luttes pour la République, pour l'ordre et la raison qu'il y voulait maintenir. La voix s'anima, s'éleva, quand il revendiqua hautement pour lui seul, les responsabilités et l'honneur des actes qui avaient préservé cette République, aux jours de crise : oui, dans le péril de l'État, il avait pris de l'argent où on en trouvait, insoucieux de la correction,

soucieux avant tout de la liberté, de la patrie, du salut de ces mêmes républicains qui l'outrageaient... »

Sur le visage des autres hommes politiques, M. de Vogüé a soin de ne pas faire tomber une lumière aussi crue. L'allure protestante de Mirevault et son art de faire servir la concentration républicaine à la réalisation de ses projets personnels, nous râppelleraient M. de Freycinet, si des détails caractéristiques n'attestaient la volonté ferme de l'auteur, d'écarter tout rapprochement avec la souris blanche. Asserme nous fait songer tantôt à M. Emmanuel Arène et tantôt à Clovis Hugues.

Ces sortes de portraits à clef offrent deux sortes d'inconvénients. D'abord, les lecteurs à demi renseignés, qui sont nombreux, risquent d'appliquer aux députés honnêtes (et il s'en trouve) certains jugements sévères formulés par M. de Vogüé. Pour nous, contemporains, ce mélange d'histoire et de fantaisie est particulièrement ennuyeux. A un moment donné, nous reconnaissons tel ou tel personnage politique, nous nous disons : cette fois, ça y est ; puis brusquement, nous ne comprenons plus, ou nous comprenons trop bien qu'il s'agit d'un nouveau personnage.

Enfin, au point de vue esthétique, les emprunts me paraissent plus larges que ne le souhaiteraient ceux qui rêvent, pour *les Morts qui parlent*, de brillantes destinées. Par l'*Officiel* et les autres feuilles publiques, on connaissait déjà plus d'un tiers de ce qui nous est raconté dans le livre de M. de Vogüé. Comment de tels éléments peuvent-ils rentrer dans une œuvre d'art ?

Des épisodes romanesques, qui égayent le sombre sujet des *Morts qui parlent*, je suis peut-être assez mauvais juge. Je nourris une assez vive et non secrète rancune contre les romanciers qui m'ont fait perdre des heures précieuses et qui, en général, ne contri-

buent que dans une très faible mesure au relèvement moral de la France. L'héroïne des *Morts qui parlent*, Doria Veraguine, est une princesse riche, diabolique, belle et anarchiste. Nos ancêtres, les vrais Français de France, se fussent contentés de dire : Doria Veraguine a le timbre un peu fêlé, oui. Aujourd'hui, il paraît qu'il convient de parler de ces sortes d'héroïnes avec un certain mystère. Doria, c'est une compliquée. Parmi les autres héros du roman, le baron Sinda, un riche banquier juif, a le tort de nous rappeler le Saffre de *l'Armature*. Certaines façons de parler, familières à Jacques Andarran, un autre héros des *Morts qui parlent*, nous prouvent que M. de Vogüé a lu *le Jardin de Bérénice* et *les Déracinés*.

Ah ! que je préfère à tous ces récits les discussions de principe qui remplissent le beau chapitre intitulé : *Bain de haine* : « Est il possible, s'écrie le pacifique Jacques Andarran, est-il possible que tous ces sceptiques (les députés) se passionnent pour ou contre les choses d'Église ? Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des indévots ? — C'est où vous voyez mal, répartit énergiquement Ferroz. Si vous voulez démêler le nœud de toutes leurs querelles, pénétrez-vous de cet axiome : Il n'y a ici qu'une question, la question religieuse. Elle apparaissait à nu dans le débat de ce jour, elle se cache, d'habitude, sous d'autres enseignes ; mais elle est toujours au fond de nos rivalités. C'est elle qui anime au combat ces indifférents, ces sceptiques. »

Et avec beaucoup de raison,Ferroz cite Bossuet : « Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes, parmi les hommes, rien ne les remue davantage et rien en même temps ne les remue moins. »

M. de Vogüé s'est donné le tort d'arrêter trop tôt cette citation : sur cent lecteurs instruits, 99 ne comprendront pas la parole de Bossuet, parce qu'ils ne se donneront pas la peine d'aller consulter le contexte. On se demande, en effet, pourquoi rien ne remue davantage les hommes que la religion, et pourquoi, en même temps, rien ne les remue moins. Isolée, cette phrase est inintelligible.

Il faut tout dire, car la gravité du sujet exige que nous parlions avec la plus entière franchise : M. de Vogüé lui-même me paraît avoir affaibli et mutilé la grande pensée de Bossuet. Il explique, par le seul atavisme, l'acuité de nos querelles religieuses contemporaines, ce qui est absolument insuffisant. La puissance de l'atavisme a quelque chose de relatif, de limité et de temporaire ; elle s'exerce, quelquefois, sur une ou deux générations, quelquefois elle se prolonge pendant des siècles, mais elle finit par s'affaiblir et disparaître. La force du sentiment religieux est indestructible ; pour l'expliquer, il faut quelque chose d'infiniment plus puissant et plus durable que l'atavisme. C'est précisément ce que Bossuet, que M. de Vogüé qualifie, je ne sais pourquoi, de mauvais historien, explique de magistrale façon : « O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme ! Il ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé, dans son origine, sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée, il est tombé en ruines ; le comble s'est abattu sur les murailles et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera, dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste

encore en l'homme, si forte qu'il ne peut la perdre, et si faible qu'il ne peut la suivre... »

D'où vient donc cette timidité de M. de Vogüé, qui recule ainsi devant ce qu'il y a de plus viril et de plus beau dans la pensée de Bossuet? De ce fait, qu'il accepte trop facilement les données fournies par certains pseudo-grands-hommes de ce siècle. A chaque instant, il se réclame de Taine, de Renan et de son savant Ferroz, qui est peut-être Charcot, mais qui est peut-être aussi Berthelot. Taine et Renan prennent, chaque jour, un petit air vieillot qui m'épouvanterait, si j'étais de leurs disciples. Quant aux chimistes, aux médecins, on commence à se douter que leurs incursions sur le domaine de la théologie ne sont pas toujours heureuses. On finira bien par les renvoyer à leurs laboratoires.

Le personnage que j'aime le mieux, dans *les Morts qui parlent*, c'est tante Sophie, une dévote intelligente et très énergique, qui trouve moyen de faire taire les actrices juives et les grandes dames russes. Que je voudrais connaître cette vaillante Française, que je voudrais lui parler de son neveu, M. Jacques Andarran! « Mademoiselle, ayez donc l'extrême bonté de vous faire traduire, en langage simple, les phrases harmonieuses de M. Jacques Andarran. Il a des qualités intellectuelles et morales bien précieuses, mais voilà, il est renaniste. » Et je ne désespérerais pas de faire comprendre à tante Sophie en quoi consiste le renanisme. Alors, la vieille fille laisserait parler son cœur si pur et si fort, son bon sens si net et si droit, toute son âme française, que n'a point touchée le cosmopolitisme : « Jacques, mon enfant .. » Mais je n'ai pas le droit de faire parler tante Sophie, et puis, à quoi bon ? Jacques Andarran va laisser là tous ces députés véreux, tous

ces financiers juifs, tous ces académiciens renanistes, tous ces détraqués cosmopolites. Ouf !

Il part avec des officiers français, des missionnaires français, il part pour le Soudan, où il va créer une atmosphère française. Il sera bien forcé de se débarrasser de son renanisme et de redevenir chrétien, chrétien à l'unisson de sa tante Sophie et de sa cousine Marie. Nous suivrons par la pensée la sympathique caravane; plus tard nous écouterons, avec un plaisir, cette fois, absolu, espérons-le, les récits que voudra bien nous faire M. Jacques Andarran.

---

# LOUIS VEUILLOT

Longtemps il fut défendu de le louer avec tranquillité d'esprit, avec ce sentiment de piété, sûr de lui-même, qui résulte d'une conviction et d'une affection profondes. Pourquoi ? parce qu'ainsi l'avait décrété une certaine opinion littéraire, qui a le talent de se faire passer pour l'Opinion, puissance souveraine, puissance capricieuse, souvent injuste, et dont les arrêts, par bonheur, n'ont pas toujours force de loi, chez les catholiques. On reconnaissait à Louis Veuillot un *certain talent*, mais les rites les plus usités, chez les dévots du Bon Ton, les obligeaient à accumuler immédiatement les restrictions et les sous-entendus. Aujourd'hui, l'Opinion, reine éphémère, doit se déclarer vaincue ou se taire, sous peine d'être légitimement et officiellement traitée de radoteuse. La gloire de Louis Veuillot grandit tous les jours : Jules Lemaître le plaçait parmi les cinq ou six premiers écrivains du XIX^e^ siècle ; Sarcey comparait sa correspondance à celle de Cicéron et de Madame de Sévigné ! Messieurs les dispensateurs de la gloire littéraire ne s'en tiendront pas là. Que Dieu nous prête encore, à vous et à moi, quelque vingt ou trente ans de vie, et nous verrons l'unanimité absolue se faire autour de Louis Veuillot. On le proclamera le plus grand prosateur du XIX^e^ siècle.

Mais si la gloire de Louis Veuillot s'impose, même aux petits-fils ou aux fils de ses adversaires personnels, il ne s'ensuit pas que tout le monde ait le droit de le glorifier librement. M. Eugène Veuillot, par exemple, paraîtra suspect à nombre de nos contemporains, moins encore parce qu'il est le frère de Louis, que parce qu'il a pris énergiquement position dans des luttes très vives qui durent encore. Cependant, il est le premier et principal témoin que nous ayons à entendre. Faut-il le récuser ?

Je ne suis pas de ceux qui partagent toutes les idées de M. Eugène Veuillot ; lui-même le sait mieux que personne ; mais je ne puis me défendre d'un vif sentiment de douleur, lorsque je vois que l'ardeur de la bataille nous empêche, quelquefois, de rendre justice aux vieux soldats de l'Eglise. En connaissez-vous un qui ait pris part à plus de combats, à côté du grand frère, en pleine lumière, ou seul, au contraire, dans les clartés naissantes de l'aurore léontreizième ? Je m'adresse à tous ceux qui, en admirant Louis, jugent sévèrement, sinon la personne, du moins le talent et la politique d'Eugène. Voyons, il est admis, entre catholiques, que chaque pontificat a une raison d'être définie, qui s'oppose, politiquement, à la raison d'être du pontificat antérieur. Certes, l'antithèse est éclatante entre Pie IX et Léon XIII, tous deux vicaires du Christ, tous deux également attachés à la doctrine intégrale de l'Eglise. Louis Veuillot exerça, sous le pontificat de Pie IX, les fonctions de ministre de la guerre intellectuelle. Il ne pouvait garder son rang, auprès de Léon XIII, qu'à la condition de changer sa méthode, presque toutes ses habitudes de stratégie et de tactique, en un mot, de devenir un autre Louis Veuillot. Dieu l'a aimé en le rappelant à lui au soir

de la grande bataille. Là où Louis eût trouvé difficilement l'emploi de ses incomparables facultés, Eugène a pu inaugurer une méthode de temporisation, que les circonstances rendaient nécessaire ; il est demeuré toujours le soldat du pape. Nous allons, tout à l'heure, discuter les données biographiques qu'il nous apporte sur son grand frère. Mais laissez-moi tout d'abord m'incliner devant ce vieillard, qui, depuis plus d'un demi-siècle, soutient le poids d'un labeur acharné et d'une lutte incessante. L'a-t-on loué souvent, en dehors des amis intimes de l'*Univers* ? Oui, certes, et il connaît la joie profonde et délicate que donnent les approbations compétentes. Mais, doyen des journalistes parisiens, frère d'un homme de génie et bien que doué lui-même d'un talent qu'on ne conteste plus guère, il n'a pas même le droit de songer, un seul instant, à l'Académie.

M. Eugène Veuillot a cependant la très agréable certitude d'obtenir une récompense littéraire, que, ni le ministre de l'Instruction publique, ni même toutes les commissions réunies de l'Académie française ne sauraient offrir à leurs protégés. Ce grand nom de Louis Veuillot, sous lequel on prétend l'écraser, sera sa sauvegarde et sa gloire : *Præsidium et dulce decus*. Qui donc, parmi nos contemporains, peut se flatter qu'on parlera vraisemblablement de lui et en termes sympathiques, dans deux ou trois siècles d'ici ? M. Eugène Veuillot, biographe de son frère, a le droit de se reposer ou de travailler dans cette pensée très consolante et très douce...

Ce nouveau livre sur Louis, où il est évident qu'il a mis toute son âme, prêtera facilement à la critique ; on y relève sans peine des redites, des longueurs, des négligences, des solutions de continuité surtout et des

passages, d'ailleurs fort beaux, qui n'intéresseront en aucune manière la presque totalité des lecteurs. Mais quelle mine précieuse de documents historiques, religieux, littéraires et politiques ! Puis, M. Eugène Veuillot, polémiste souple, fin et fort, a reçu du ciel un talent de narrateur exquis ; il nous présente ici nombre de pages qui figureront bientôt, je l'espère, dans nos anthologies catholiques et peut-être dans les autres. L'important, pour le quart d'heure, est de dégager, de ces récits quelque peu touffus, les faits qui peuvent le mieux nous aider à comprendre Louis Veuillot.

Avant toutes choses, il résulte du travail de M. Eugène Veuillot que son frère n'était pas seulement un convaincu, mais un apôtre. Quand un écrivain habile loue son héros en termes vagues, il peut, jusqu'à un certain point, donner le change à ses lecteurs. Mais, ici, nous avons à lire cinq cent cinquante-deux pages — nullement déclamatoires — bourrées de faits précis, de dates et de noms propres. Toutes ces pages crient la sincérité, la vigueur, la beauté et la hauteur des convictions de Louis. Elles laissent deviner un certain nombre de travers et quelques défauts, qui paraîtront peut-être graves aux timorés et aux hommes de salon. Mais ou la noblesse d'âme est un vain mot, ou elle éclate ici avec une force incomparable. Comptez, si vous en avez le loisir, les hautes situations littéraires, politiques ou administratives que Louis Veuillot a repoussées, comme en se jouant. Avec un égal dédain, il supporta l'injustice et la pauvreté, et il trouva moyen de faire trois mois de prison, sans déclamer une seule fois. Non content de combattre le bon combat de la grande polémique, il aimait à prêcher, dans l'intimité, ses amis libres-penseurs. Il réussit à en convertir un assez grand nombre. A quelque moment donc qu'on le surprenne,

dans sa vie politique et dans sa vie privée, aux heures d'abattement ou aux heures de triomphe, partout et toujours, Louis Veuillot nous apparaît comme un chrétien sincère, sérieux, militant et pratiquant. Ne craignons pas d'écrire le mot qui offense les oreilles mondaines : il était dévot tout simplement, tout naturellement. A cette dévotion vraie et intégrale, il doit le meilleur de son talent.

Supposons qu'il ne se fût pas converti ; il avait assez d'esprit pour devenir un des plus brillants virtuoses de la presse gouvernementale ; mais il n'avait aucune chance de prendre rang parmi les grands maîtres. La profondeur de ses convictions religieuses, son amour de la papauté, la haine de l'hypocrisie et de la vulgarité libres-penseuses ont décuplé toutes ses forces intellectuelles et morales. Il est devenu Louis Veuillot, c'est-à-dire le plus grand journaliste du XIX^e^ siècle, le siècle de la presse par excellence, et cela, non parce qu'il avait plus d'esprit que les autres, mais parce qu'il défendait une cause qu'il aimait, à laquelle il avait sacrifié, fortune, ambition, jouissances mondaines.

Pourtant, une accusation assez grave a eu cours contre Louis Veuillot, non pas seulement parmi ses adversaires, mais même parmi ses amis. On le disait orgueilleux, et de ce dire un faible écho nous parvient, par l'intermédiaire de M. Eugène Veuillot A Solesmes, Louis Veuillot s'était permis de railler, en vers joliment tournés,

Le benoict Père Le Bannier
En qui tout don de sapience
Fait bien plus longue demourance
Que non pas l'eau dans un panier.

Le benoict Père, sans se fâcher, répondit dans la langue des dieux, un peu lourdement :

C'est là le bel oiseau (Louis Veuillot) reclus en notre cage,
Encor, voudrait-il s'envoler !
C'est qu'il se croit phénix, et fier de son plumage,
Au monde il ira l'étaler.

Il avait tout de même raison, le bon Père : Louis Veuillot se croyait phénix, mais pouvait-il et devait-il ne pas se croire phénix ? Autour de lui, les médiocres comme les habiles comprenaient que Louis Veuillot avait du talent, beaucoup de talent ; ni les uns ni les autres n'étaient à même de mesurer la portée de ce puissant esprit, déjà sûr de lui-même et impatient d'arriver au but. Louis Veuillot connaissait tous ses contemporains, même les plus illustres ; il avait fait le tour de leurs idées, il avait tâté leurs forces et il se disait, avec un sentiment de certitude absolue qui n'avait rien de commun avec l'orgueil : « Dieu aidant, je vaincrai tous ces adversaires, non par moi-même, mais par la force invincible que l'Eglise communique à ses défenseurs. » Malgré toute leur sapience, malgré toute leur affection admirative pour lui, ses amis ne comprenaient pas Louis Veuillot, au moins à l'époque de ses premières luttes.

Et, d'autre part, il avait infiniment plus de simplicité, de bonhomie, de modestie vraie, que la plupart des hommes de talent, ses adversaires, ou ses émules, à qui Dieu avait réparti des dons infiniment moins précieux.

Pour dissiper les dernières préventions qui pourraient subsister encore dans certains milieux, M. Eugène Veuillot a trouvé une méthode excellente : il a raconté simplement sa vie en commun avec son frère

et avec ses sœurs. Combien ces tableaux de famille sont beaux !

« Les santés étaient bonnes, les cœurs étaient unis ; mêmes convictions, mêmes passions. Nos sœurs, bien que très jeunes, et laissées au couvent, dans l'ignorance de la politique et des luttes religieuses, s'étaient vite rendu compte de l'œuvre du grand frère et l'avaient tout de suite aimé ardemment...

« Si le contentement de l'esprit et du cœur abondait chez nous, il en était autrement des aises de la vie. Nous faisions maigre chère, et comme ameublement, nous n'avions que l'indispensable. Nos sœurs, vêtues très modestement, ressemblaient plus à de grandes pensionnaires devant rentrer au couvent qu'à des jeunes filles du monde. Levées à six heures du matin, elles entendaient une des premières messes de la paroisse. Les dimanches, nous allions ensemble à la grand'messe et au salut. De rares promenades, de plus rares visites, et jamais de parties de plaisir : ni concerts, ni réunions. Le théâtre était proscrit à l'unanimité. De loin en loin, à l'occasion d'une fête ou de quelque bonne nouvelle de premier ordre, Louis décidait qu'on irait prendre une glace chez Blanche, le grand glacier du faubourg Saint-Germain. Quel extra et qu'il mettait Annette et Elise en joie ! Mon frère invitait de temps à autre un ami à déjeuner, et l'invité, le repas pris, devait s'en aller édifié ou mécontent de notre sobriété. Ce fut ainsi toute l'année du début, pour le moins. Plus tard, mon frère qui était hospitalier, fit mieux les choses. Si jamais il ne chercha le luxe, il aimait la largeur... Tout nous plaisait chez nous, tant notre accord était complet et parfait. Nous aimions même notre cuisine, bien que notre bonne à tout faire la fît fort mal. Nous trouvions charmante la

vieille maison où nous occupions un appartement de huit cents francs, très peu meublé. Vraiment, elle avait un aimable cachet, cette maison de village située à Paris. »

Pour comprendre la vérité d'un tel récit il n'est point nécessaire que les yeux aient vu, ni que les mains aient touché ce qui nous est dit par l'auteur. Cette simplicité, ce naturel, tous ces détails d'un si gracieux réalisme constituent, par eux-mêmes, des preuves. Me permettra-t-on de faire observer ici que j'ai pu pénétrer, assez lontemps après la mort du grand écrivain, dans son intérieur tout plein encore de ses souvenirs ? M. Eugène Veuillot est un narrateur très exact, je puis le certifier, au moins pour ce qui se rapporte aux dernières années. Car vous pensez bien que je n'ai pas vu les pensionnaires timides dont on nous parlait tout à l'heure. Tandis que M^lle^ Elise Veuillot m'introduisait dans le cabinet de travail où le grand frère a composé ses derniers écrits, tandis qu'elle me recevait à sa table, elle me parlait avec bonté, mais aussi avec autorité, comme une mère qui a l'habitude de se faire obéir. Oh ! les jolis récits qu'on entendait dans ce petit salon de la rue de Varennes ! Il faut bien le dire, tout ce qui touchait à la politique proprement dite me laissait très froid, mais comme M^lle^ Veuillot était agréable à entendre quand elle parlait du concile du Vatican, de Pie IX, de Léon XIII, de Mgr Parisis, de Mgr Pie, de Mgr Freppel et du cardinal Lavigerie !

L'élévation de sentiments, la force des convictions, la probité poussée jusqu'à la délicatesse exquise font aimer la personnalité d'un écrivain ; elles ne le dispensent pas d'acquérir ces qualités littéraires par lesquelles il s'impose au grand public et à ses confrères. Quelle

est la genèse intellectuelle du grand talent, du prodigieux talent de Louis Veuillot ? Dans une polémique malheureuse, M. Jules Lemaître s'est laissé aller à émettre, sur ce sujet intéressant et important, des opinions... extraordinaires. Il voulait prouver qu'on peut devenir grand écrivain sans le secours que donnent les fortes études, et, à l'appui de sa thèse, il citait deux exemples : George Sand et Louis Veuillot ! Nous n'avons que faire ici de George Sand, mais l'exemple de Louis Veuillot prouve exactement le contraire de ce que suppose M. Jules Lemaître. Il est bien vrai qu'officiellement Louis Veuillot a suivi les cours de la mutuelle, il est vrai encore qu'il est passé, directement, de la mutuelle dans une étude d'avoué. S'ensuit-il qu'il n'ait pas fait de fortes études ? Ah ! que non pas. M. Eugène Veuillot nous fournit, sur la formation intellectuelle de son frère, des documents abondants et topiques. Je regrette seulement que, par respect pour l'ordre chronologique, il les ait disséminés dans plusieurs chapitres au lieu de les grouper en quelques pages. Louis Veuillot a commencé ses études classiques sur le tard, mais il les a poussées bien plus loin que ne le font communément les plus brillants d'entre les normaliens. Au lieu que ceux-ci, après avoir étudié archéologiquement et grammaticalement les grands maîtres, s'ennuient dans leur austère société, puis se jettent à corps perdu dans la littérature la plus légère et la plus contemporaine, Louis Veuillot, improvisé journaliste, critique d'art et critique dramatique, prend en dégoût les productions éphémères des gens de lettres et se passionne de plus en plus pour les vrais classiques. Il a appris le latin, puis il a étudié à fond La Bruyère, Rabelais, Racine, Molière, Bourdaloue, Bossuet, Joseph de Maistre ; il connut certains Pères de l'Eglise, quelques théologiens et

quelques liturgistes. Par ses relations avec M. Guizot et le maréchal Bugeaud, il fut initié aux affaires d'Etat. Dans la suite, il discuta, revêtu d'une autorité mal définie, mais réelle, les affaires les plus délicates de l'Eglise Quant aux jeux littéraires et aux exercices de versification auxquels il se livrait dans sa jeunesse, ils sont effrayants par leur nombre et leur variété. On ne peut même pas dire que Louis Veuillot ait été privé des avantages que procure l'enseignement supérieur, puisqu'il a suivi très attentivement les cours de MM. Guizot, Cousin et Villemain.

Et ses longues flâneries au Louvre, coupées de voyages en Italie, faut-il les regarder comme de pures distractions ? Ce serait une erreur bien grossière. Elles ont élargi les horizons de l'écrivain, elles ont affiné son goût, elles lui ont donné ce sens des justes proportions et du rythme, qui se manifeste à chaque ligne de ses écrits. Non seulement je ne vois pas que rien ait manqué à la formation de Louis Veuillot, mais si on le compare sous ce rapport aux plus brillants Benjamins de la haute Université, la supériorité lui appartient incontestablement. Voyons, en dehors de la littérature dramatique, qu'avait lu de sérieux, de noble et d'élevé, l'excellent oncle Francisque Sarcey ? Taine lui-même, qu'on appelait, avec raison, une bibliothèque vivante, Taine doit nous inspirer quelque méfiance. Il avait lu plus que Louis Veuillot, je crois ; il ne savait certainement pas aussi bien lire.

Qu'on ne laisse donc pas s'accréditer, parmi nous et au dehors, la légende de la mutuelle ! Veuillot, désigné par un décret spécial de la Providence pour devenir le plus grand journaliste du XIX^e siècle, était merveilleusement doué. Mais chacun peut se rendre compte comment il a fait fructifier les dons de Dieu. Il a travaillé selon la méthode ordinaire qu'ont suivie tous ou presque

tous les hommes intelligents désireux d'écrire conformément au génie de leur langue. Loin de prouver contre les études classiques, son exemple peut et doit être invoqué en leur faveur. Louis Veuillot a fait d'excellentes études.

Comment et pourquoi cet art d'écrire si puissant et si beau, Louis Veuillot l'a-t-il consacré tout entier au journalisme? Je dis tout entier, car même ses plus beaux livres ne sont que des recueils d'articles. Le journalisme a mauvaise réputation, et j'imagine difficilement M. Brunetière élevant l'article de journal à la dignité de genre littéraire, puis le plaçant à coté de la fable, de l'oraison funèbre ou de la tragédie classique. Cependant, il est bien vrai que le journalisme a droit de cité dans la République des lettres françaises, que dis-je ? il a de magnifiques quartiers de noblesse. Est-ce que les auteurs de la satire Ménippée ne ressemblent pas à un comité de rédaction ? Pascal n'a-t-il pas fait ses preuves comme publiciste ? Je ne parle pas de Voltaire qui, de l'aveu de tous, représente, à lui seul, la presse du dix-huitième siècle. Mais Bossuet, ce Bossuet qu'on croit toujours solennel et périodique, et que quelques-uns s'obstinent à dire dépourvu d'esprit, oui, Bossuet n'était peut-être qu'un journaliste. Il a fait principalement des écrits de circonstance, et quand on parcourt la table de ses œuvres on est tout étonné des titres qui s'offrent aux yeux : *Relations*, *avertissements*, *lettres*, *réponses*, *discours préliminaires*, etc. Le ton général de ces écrits n'est pas celui que pensent ceux de ses lecteurs qui s'en tiennent aux *Oraisons funèbres*. Il dira, par exemble, de Jurieu : « N'a-t-il pas été un grand prophète d'avoir promis un heureux succès à un prince qui remuait de si grands ressorts ? Car, après tout, qu'avait-il à craindre en hasardant cette

prédiction ? ou quel mal lui arrive-t-il pour avoir si mal deviné dans toutes les autres ? Le prince qu'il voulait flatter avait bien, parmi ses papiers, de meilleures prophéties que celles du ministre Jurieu. Mais qui ne connaît l'usage que les hommes de ce caractère savent faire des prédictions, et combien cependant ils méprisent dans leur cœur, et les dupes qui les croient, et les fanatiques qui les rêvent, et les séducteurs qui les inventent ? Mais que M. Jurieu dogmatise et qu'il prophétise tant qu'il lui plaira. Je lui laisserai réfuter ses prophéties au temps, et sa doctrine à lui même. »

Les grands saints, comme saint Augustin, saint Bernard, saint Jérôme, saint Athanase, ont employé souvent de ces arguments à la fois généraux et personnels contre les hérétiques, leurs adversaires. La polémique, et la polémique plutôt vive, est donc à la fois dans les traditions catholiques et dans les traditions françaises. Que si la brochure de jadis est devenue l'article d'aujourd'hui, cela tient au développement de l'imprimerie, aux chemins de fer, et au télégraphe. Il nous faut ce que M. Brunetière appelle le plat du jour. Cette nourriture quotidienne, préparée à la hâte et dans laquelle entrent toutes sortes d'ingrédients, n'est-elle pas nécessairement de qualité inférieure, comme l'affirme le même M. Brunetière ? L'exemple de Louis Veuillot et de quelques autres, prouve que, dans les luttes quotidiennes, on peut maintenir la discussion à un certain niveau. Et d'autre part, il est trop certain qu'aucune institution ne peut subsister sans cet instrument puissant d'attaque et de défense qui s'appelle la presse. Le discrédit mérité qu'ont jeté, sur ce nom de journaliste, l'immoralité des uns et l'incapacité des autres ne doit donc pas nous induire en erreur. Les catholiques ne sauraient se passer

d'une presse quotidienne adaptée à la fois aux habitudes d'esprit contemporaines et aux traditions hiérarchiques et graves de l'Eglise.

Il n'est même pas sûr que la presse quotidienne bien dirigée rabaisse les esprits, autant qu'on veut bien le dire. Hélas ! oui, la plupart des journalistes semblent avoir pris à tâche d'abêtir et de corrompre leurs lecteurs. Que d'infamies et de sottises publient, tous les jours, les feuilles tapageuses dont les noms retentissent dans toutes les réunions publiques ! Cependant, quelques journalistes se respectent. Puis, à côté de la presse quotidienne, se trouve la presse périodique, comme on voit dans nos ports, à côté des petits torpilleurs, les énormes cuirassés. Un homme qui lit quelques revues sérieuses et qui ne cesse pas d'étudier les grands maîtres peut supporter sans trop d'inconvénients l'action débilitante de l'encombrante et inévitable presse quotidienne.

Enfin, n'oublions pas qu'on juge très mal, d'ordinaire, la valeur proportionnelle des œuvres contemporaines. D'innombrables tragédies absorbaient, au XVII^e siècle, l'attention publique : nous n'en connaissons pas seulement les titres, et il nous semble que toute l'histoire du genre dramatique se réduit à quelques chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille. Pareillement, on ne soupçonnera même pas, dans deux cents ans d'ici, l'existence des journaux dont les noms fatiguent aujourd'hui nos yeux et nos oreilles ; mais les critiques discuteront longuement les articles de Louis Veuillot.

Donc, *Sursum corda !* Sans faire attention à ces choses innomables qu'on appelle les produits de la presse contemporaine, considérons avec une sérénité absolue l'idéal réalisé du journaliste catholique.

Pour faire un bon journaliste, il faut avoir d'abord une vocation très prononcée ; il faut avoir le tempérament militant et des aptitudes à devenir improvisateur. Il n'est point nécessaire de prouver que Louis Veuillot aimait la bataille ; on le sait trop bien. Mais ce qu'on sait moins, c'est la haute idée qu'il se faisait du genre de combat qui avait ses préférences. « Mon cher ami, écrivait-il d'Algérie à l'un de ses confidents, mon cher ami, je ne hais point le soldat, mais le sabre et le canon me font pitié comme deux pauvres machines, nous sommes habitués à nous servir d'armes plus terribles et à voir bien d'autres destructions : la mitraille est fade. Quand je lis mon cher *Univers*, j'enrage de n'être point en France pour dégaîner contre M. Villemain, contre l'empereur de Russie, contre les journalistes, contre les feuilletonistes, contre les vaudevillistes. Voilà de la guerre : se battre contre les idées. »

Vous croyez peut-être que Louis Veuillot plaisante en parlant de la sorte ; en toute naïveté j'ose dire qu'il nous révèle sa pensée vraie et profonde. Raisonnons, ou du moins essayons de raisonner. Voici en présence deux héros d'Homère ; ils se menacent, s'injurient longuement, ils dépensent beaucoup de forces et se donnent de grands coups. Résultat : un des deux héros est mis hors de combat ou simplement blessé. Représentons-nous, maintenant, un de Moltke, préparant ses formidables guerres ; froid, taciturne, impassible, il compulse des documents, il médite et il écrit, plutôt semblable à un homme de cabinet qu'à un vrai soldat ; il ferait pitié à un cavalier arabe ou à un sergent-major. Et allons plus loin maintenant. Certes, ce de Moltke est un grand destructeur d'hommes et d'institutions, mais il faut bien reconnaître que ses destructions et les modifications qu'elles ont provoquées paraissent

mesquines en comparaison des destructions accomplies par un Voltaire ou un Luther. Veillot brûlait de dégaîner contre les feuilletonistes, les vaudevillistes et les journalistes : des événements récents ont prouvé qu'il voyait les choses sous leur véritable jour. Que peuvent les généraux les plus vaillants, les plus intelligents et les plus sympathiques, même avec leur état-major, leur infanterie et leur cavalerie, contre une poignée de journalistes?

Veuillot était né pour la grande, la vraie, l'émouvante bataille. Il était né non pas improvisateur, mais doué de toutes les qualités qui pouvaient lui permettre de le devenir promptement. Don précieux et rare. On peut être un écrivain de génie, et tâtonner longtemps avant de trouver la forme définitive d'une pensée. Tel, Virgile qui, disait-il lui-même, léchait ses vers comme l'ourse lèche ses petits oursons. Le journaliste n'a pas le loisir de polir ses phrases. Il faut que les vibrations de son âme passent tout entières dans des pages composées à la hâte, et cependant assez correctes pour affronter la grande publicité. J'ignore la façon dont Louis Veuillot composait ses articles et le temps qu'il leur consacrait d'ordinaire. Mais quelques-unes de ses lettres, écrites évidemment dans un abandon absolu, semblent prouver que sa pensée se présentait toujours, sinon sans peine, du moins très rapidement, sous une forme littéraire. Cela suppose sans doute une grande promptitude d'esprit, mais aussi un travail acharné. Que de papier a dû noircir le grand écrivain avant d'en arriver à parler cette belle langue, simple, robuste, très française, et très savoureuse, qui est la langue de Louis Veuillot !

Il est vrai qu'un très grand nombre de journalistes contemporains possèdent à un degré supérieur et le

goût de la lutte et l'art d'improviser les articles ; mais pour la plupart, ils manquent ou de conviction ou d'idées, souvent de l'une et l'autre chose à la fois. Rochefort, par exemple, a beaucoup d'esprit, et il trouve, probablement sans effort, le calembour quotidien qui doit faire sensation dans sa bonne ville de Paris, mais quelle pauvreté d'idées se révèle dans ses articles! Outre que l'esprit de Louis Veuillot, est de meilleur aloi, il se complète par une instruction solide et un ensemble de qualités morales, qui, pour avoir été longtemps méconnu, n'en est pas moins merveilleux. Ce journaliste moqueur traite aussi bien les grands sujets que Joseph de Maistre, et c'est par là que Louis Veuillot est le journaliste par excellence. Il réunit en lui Joseph de Maistre et Rochefort, sans les excès de rhétorique du premier et sans les turlupinades du second. Qu'il ait commis quelques calembours, c'est vrai, mais ces calembours ne sont que des amusements et, pour la plupart, ils produisent un effet prodigieux. Nous en connaissons de bien jolis.

L'œuvre de ce journaliste si bien armé pour les luttes de la vie moderne a été immense et belle. Sans doute Louis Veuillot a été vilipendé et calomnié autant qu'homme de France ; de ces calomnies il reste encore quelque chose dans certains milieux libres-penseurs, et même, ô douleur ! dans certaines régions catholiques. L'année dernière j'ai lu, dans une revue catholique d'Amérique, des attaques dirigées contre Louis Veuillot... absolument inqualifiables. J'ai écrit à l'auteur avec une douceur respectueuse, pour lui dire : « Prenez garde ; à l'heure actuelle, en France, les critiques les plus distingués s'accordent à déclarer que Louis Veuillot est à la fois un maître écrivain et un homme estimable autant que sympathique. Vos in-

formations sont insuffisantes ; me permettez-vous de fournir des preuves et des documents irréfutables ? » L'auteur qui, visiblement, ne connaît pas, mais pas du tout, l'histoire littéraire de ces dernières années, me répondit par une fin de non-recevoir majestueuse.

Eh bien, il est à plaindre, le catholique qui ne connaît pas la beauté et la grandeur de l'œuvre de Veuillot. Qu'ils le sachent ou non, M. Brunetière et ses nombreux disciples, M. Jules Lemaître et M. Faguet, lui doivent leurs meilleures inspirations. Si le XIXe siècle à son déclin commence à prendre en dégoût la libre-pensée, nous le devons en grande partie à Louis Veuillot. Le grand écrivain a vu, d'une vue très nette, tout ce qui se cachait de grossièreté, de sottise, de bassesse et de bestialité, sous les phrases prétentieuses de nos grands écrivains. Les clairs de lune, les paysages, la grosse moyenâgerie, la phraséologie métaphysique importée d'outre-Rhin, les hymnes en l'honneur de la science et du progrès, ont provoqué à la fois sa colère et son rire. Il a fait toucher du doigt toute la laideur religieuse et morale du XIXe siècle, et depuis, les esprits droits commencent à se dire, tout haut ou tout bas : *Ergo erravimus*.

Car, pendant que le nom de Louis Veuillot servait toujours d'épouvantail, ses idées faisaient leur chemin. Elles ne triomphent pas encore aujourd'hui, mais elles continuent à progresser : MM. Lemaître, Brunetière, Coppée et de Vogüé, en luttant avec une ardeur louable, et, quelquefois, mal dirigée, en faveur de nos traditions nationales, obéissent, sans doute, à l'instinct catholique de notre race, mais aussi à la force secrète des idées mises en mouvement par Louis Veuillot. Ah ! si Louis Veuillot vivait encore ! Comme en les encourageant, il saurait leur montrer leurs grosses erreurs

de tactique! Il leur dirait dans sa belle langue à lui, qui n'était pas un pastiche et que personne, hélas! ne sait parler maintenant, non, pas même M. Brunetière : « Mes amis, je vous félicite. Vous regardez en face les Havin, Havet et tous les Navets, mes adversaires d'autrefois, vous combattez le bon combat, mais permettez-moi de vous dire que vous vous perdez un peu dans les broussailles, et que vous dépensez non pas en pure perte, mais un peu au hasard, votre courage et vos forces. Il est bon de traiter les petits côtés de la question ; il serait plus simple et plus pratique, et plus noble d'aborder franchement la question. Vos adversaires y voient plus clair ; il vous appellent cléricaux honteux, et ils ont raison contre vous. Mes amis, vous êtes catholiques, mais par suite de je ne sais quelle erreur vous n'osez pas le reconnaître franchement (1), et vous vous empêtrez dans vos habiletés. Tout cela parce que vous craignez d'arborer la folie de la croix. Saint Paul était devenu, nous disons en style noble : insensé, il faudrait peut-être dire : sot et inintelligent, pour l'amour de Jésus-Christ. Vous savez les épithètes qui vous attendent, si vous consentez à prendre de l'eau bénite et à vous mettre souvent à genoux pour prier et vous confesser. Il faut faire le pas. »

Ainsi parlerait Louis Veuillot. Je n'ignore pas combien est défectueuse ma traduction en patois contemporain, mais la pensée générale que j'ai essayé d'exprimer est authentique.

Telle est la force intrinsèque de la vérité. Louis Veuillot mourut sans être même académicien, mais ses œuvres qui, je crois, n'atteignirent pas un très grand

(1) Ceci ne vise plus ni M. Coppée ni, je pense, M. Brunetière.

nombre d'éditions, exercèrent et exercent encore une grande influence. Les plus illustres de ses contemporains, comme Victor Hugo, Renan, Sainte-Beuve, reçurent en pleine poitrine de ces mots terribles et justes qui demeurent. Lorsqu'il les lançait, Veuillot obéissait-il à quelque sentiment bas de haine ou de vangeance? Non, il visait et atteignait réellement des idées, des principes, des écoles, le paganisme des sentiments, tout ce qui était antichrétien et antisocial.

En même temps qu'il détruisait le mal, il reconstituait le bien. Il a glorifié ou défendu — on sait avec quel succès — les vœux monastiques, le mariage chrétien, la dévotion des bonnes gens, le principe d'autorité, la dignité de l'Eglise, la politique nationale de la France, etc., etc.

Bien des hommes de bonne volonté, en ce moment, se mettent l'imagination à la torture pour inventer de nouveaux moyens de servir l'Eglise. S'ils se donnaient la peine auparavant de lire ou de relire Louis Veuillot, ils s'éviteraient souvent des tourments inutiles....

Tout en racontant la vie de son frère, M. Eugène Veuillot retrace, à grands traits, les luttes auxquelles il prit part, et en particulier la lutte pour la liberté de l'enseignement. Il a voulu, et avec raison, montrer tout ce que l'enseignement libre doit à son grand frère. On discutera sans doute sa manière de voir, mais le résultat de la discussion n'a pas peut-être toute l'importance qu'on imagine Dans quelle mesure convient-il d'attribuer la victoire à Mgr Dupanloup, à M. de Falloux, à Montalembert, à Mgr Parisis, et à bien d'autres, il n'est peut être pas absolument nécessaire de le savoir avec précision. La grande gloire de Louis Veuillot n'est pas là, du reste. Elle consiste principalement dans ce fait qu'il a renouvelé l'alliance du

catholicisme avec l'intelligence française, avec l'esprit français, païen et antichrétien depuis Voltaire, avec la langue française.

Cependant, j'avoue que je trouve particulièrement intéressante et instructive la correspondance de Montalembert et de Louis Veuillot.

Montalembert, dont les discours politiques ne laissent pas d'être ennuyeux, nous apparaît ici vif, un peu hautain, sévère pour son parti et pour les évêques, mais combien ardent, généreux, noble, grand et sympathique ! Quant à Louis Veuillot, il se surpasse lui-même, et en lisant ces admirables, ces incomparables lettres, on ne s'étonne pas que Sarcey l'ait comparé tout simplement à Cicéron, à M^me^ de Sévigné et à Voltaire.

« J'ai été ravi, écrit-il à Montalembert, j'ai été ravi de votre *Saint Anselme*... Cette voie que vous avez ouverte par *Sainte Elisabeth* et que vous allez tant élargir sera une route de salut pour plusieurs. Les saints politiques sont envoyés dans ce but : les faire revivre est retrouver en partie les résultats de leur première existence. La vie de saint Bernard sera la prédication d'une nouvelle croisade. Puissions-nous y combattre et y mourir ! Ne souhaitons pas de vaincre autrement que n'ont vaincu nos adversaires. Nos triomphes sont sur la croix et dans la tombe.

« Adieu, conservez-moi votre amitié. Elle m'est plus chère que je ne puis le dire : c'est mon grand orgueil d'être un de vos soldats. »

Montalembert lui répond : « Mon bon ami, c'est à vous sans doute que je dois cette réplique au *Journal des Débats*... Il me semble que je ne vaux jamais autant que lorsque je suis défendu par vous. Cela me donne des accès d'amour-propre qui seraient inquiétants

pour le salut de mon âme, si l'on n'était sans cesse ramené à une salutaire humilité, dans la lutte où nous sommes engagés, par le spectacle du chemin que nous avons à faire et de la déplorable armée qu'il nous faut exciter et conduire... Adieu, mon très cher ami, je ne veux pas que vous me répondiez : gardez vos yeux, seulement, pour Dieu et la liberté. Mais quand Taconet aura un moment de loisir, priez-le de m'écrire un mot et de me donner des nouvelles de *l'Univers* et de vous. Tout à vous de cœur. »

Comment se rompit cette noble et glorieuse amitié ? il n'est peut-être pas absolument nécessaire de le dire aujourd'hui. Faudra-t-il s'y résigner plus tard ? J'espère bien que non. Les malentendus entre catholiques ont toujours quelque chose de douloureux, tandis qu'il y a tant de plaisir à rappeler leurs victoires ou simplement leurs luttes contre l'ennemi commun !...

C'est pourquoi nous reparlerons de Louis Veuillot.

---

# RÉSURRECTION

Les cloches de Pâques sonnent, en effet, un étrange alléluia dans l'œuvre récente de Tolstoï. Il semble — tant on désire le croire — que le Christ soit vraiment ressuscité dans son âme ; toutes — non pas — mais presque toutes les vérités évangéliques se lèvent, en lueur vague d'aube mélancolique, sur cette vie à son déclin. Le Christ est peut être ressuscité dans son âme, et le désir nous vient d'interroger l'écrivain russe, comme l'Eglise interroge Madeleine : « Dis-nous, vieux barine de Lettres, qu'as-tu vu le long du chemin, le long du douloureux chemin qui conduit les nihilistes, les courtisanes, les voleurs, les assassins et les philanthropes comme toi, jusqu'au fond de la Sibérie ? » Le vieux barine a vu, ou cru voir, la vérité de l'Evangile, il sait presque la voie divine de la douleur, il commence à croire, il est désabusé de tout ce qui n'est pas l'Evangile. Alleluia ! dit-il d'une voix rauque.

Cependant — oh ! que le métier de critique est parfois pénible ! — cependant il ne faut pas laisser subsister, un seul instant, une équivoque dangereuse. De la nuit qui a précédé cette aurore de résurrection, et qui s'éloigne à peine et très lentement, sort encore comme une fumée du puits de l'abîme, faite de rêves coupables, de visions malsaines, de pensées troublantes, d'utopies,

de colères, de haines et d'exaltations maladives. Intransigeants, étroits, retardataires, empêcheurs de danser en rond tant que vous voudrez, mais nous devons dire en toute hâte que *Résurrection* renferme quantité de peintures scabreuses et plus que scabreuses. Je ne crois pas que tous les détails répugnants, dans lesquels Tolstoï s'attarde, sans se complaire, soient absolument nécessaires à la démonstration de sa thèse ou à la clarté de son récit. Mais ils existent. Qu'on prenne bien garde de ne pas laisser ce livre entre les mains des jeunes filles et même des jeunes gens ; ils n'ont pas à connaître toutes ces horreurs.

Jamais peut-être on ne montra la vie humaine sous des aspects plus tristes. Avec une application que je trouve exagérée, Tolstoï décrit successivement tout ce qui se passe dans une maison de tolérance, au palais durant une session de cour d'assises, et dans les prisons russes, qui sont, sans doute, la chose la plus horrible qui existe au monde. Vous voulez bien, j'imagine, les connaître sommairement ces régions mystérieuses de l'enfer sibérien ? Donc, faites provision de courage et, par la pensée, suivez Tolstoï, le riche châtelain d'Iasïnadra-Poliana, transformé par amour de l'humanité, en inspecteur des prisons : « Les condamnés de droit commun avaient, à présent, fini leur vacarme, et la plupart dormaient sur les couchettes, et sous les couchettes, et sur le plancher, et devant les portes ; mais beaucoup d'entre eux n'ayant point trouvé de place à l'intérieur des salles, s'étaient couchés dans le corridor, nus, avec leurs sacs sous leurs têtes, et couverts de leurs vêtements en guise de couvertures.

« Les salles et le corridor résonnaient de ronflements. Et partout, sur le sol, s'étalaient d'étranges figures humaines, à demi cachées sous les grands manteaux. Seuls

ne dormaient pas quelques forçats, qui, dans un recoin du corridor, jouaient aux cartes, à la lueur d'une chandelle. Et Nekhludov vit encore un autre homme qui ne dormait pas, un vieux forçat, qui, assis tout nu sous la lampe, cherchait des poux dans ses vêtements. En comparaison de la puanteur fétide de ce corridor, Nekhludov eut l'impression d'avoir respiré l'air le plus pur dans la salle réservée aux condamnés politiques.

Il finit cependant par se frayer un chemin jusqu'à l'extrémité du corridor, s'avançant avec précaution pour ne pas écraser les dormeurs, qui barraient le passage. Trois prisonniers, qui sans doute n'avaient pu trouver de place même dans le corridor, s'étaient couchés devant l'entrée, sous le cuveau à ordures. L'un d'eux était un idiot, que Nekhludov avait déjà souvent rencontré ; un autre était un petit garçon de dix ans ; il dormait comme dorment les enfants, les deux mains à plat sous la joue, et, du cuveau plein d'excréments, le liquide empesté suintait sur lui. »

Vous trouvez horrible ce tableau, sans oser penser toutefois qu'il est invraisemblable. Mais que direz-vous, alors, de toutes les tortures physiques et morales, de tous les supplices, de toutes les formidables injustices, de tous les mystères d'iniquité dont s'alimente tranquillement, méthodiquement — et, à bien traduire la pensée de Tolstoï, il faudrait dire, consciencieusement — la vie énorme de la magistrature et de l'administration pénitentiaire, en Russie? Pour avoir tenté d'échapper aux gendarmes, deux jeunes gens, deux beaux jeunes gens, véritables fleurs humaines, sont condamnés à mort et exécutés dans des circonstances qui font trembler et pleurer les plus vieux gardiens de prison. Une jeune fille innocente se voit condamnée aux travaux forcés parce que le président des assises, trop pressé de

courir à un rendez-vous, a négligé de remplir certaine formalité. Des paysans, dûment munis de passeports, errent sur la grande route, à la recherche du travail. On les met en prison sans autre forme de procès, puis, on les oublie, pendant des mois entiers, dans des cachots fétides où la plupart contractent des maladies de poitrine. Ils sont innocents, tout le monde le sait, ils souffrent, et, chose plus grave, ils vivent aux frais de l'administration, mais aucun directeur de prison n'a le courage de les rendre à la liberté. Innocents et coupables subissent le même règlement inhumain et ne tardent pas à descendre ensemble les derniers degrés de l'abjection ; ils se confondent dans les derniers cercles de la damnation temporelle. L'immoralité la plus bestiale, l'alcoolisme, la délation règnent, sans conteste, parmi les prisonniers russes. Tolstoï a intitulé son livre *Résurrection*, il aurait pu tout aussi bien, ou même avec plus de raison, écrire sur le frontispice de cette œuvre sombre, le mot *Enfer !*

Et ne croyez pas que cet enfer n'ait aucun rapport avec le reste de l'humanité ; il en est, au contraire, le prolongement naturel, et, si l'on peut parler ainsi, comme l'explication vivante. Une malheureuse jeune femme, condamnée injustement à la déportation, se sent secouée comme d'un frisson, à la pensée des horreurs qu'elle voyait ou supportait, avant d'entrer en prison : « Non, décidément, se dit-elle, j'aime mieux le bagne que ma vie d'autrefois. » Il est vrai que cette pauvre créature appartenait aux classes les moins élevées et les plus immorales de la société russe. Mais, selon Tolstoï, la bourgeoisie, l'aristocratie et le personnel administratif représentent une forme de corruption plus répugnante que celle des classes populaires. Les riches ont les mêmes vices que les pauvres, avec, en

plus, une forte et incurable hypocrisie. Ce monde slave nous apparaît donc, dans l'œuvre de Tolstoï, comme un colossal engin administratif qui broie incessamment les faibles, les pauvres et les innocents, pour la plus grande gloire de quelques fonctionnaires, tous marqués du signe de la bête. Tolstoï n'ose pas dire que le tsar est l'Antéchrist, mais on voit très clairement que c'est par prudence. Tu es venu voir, dit un vieillard à Nekhludov, tu es venu voir comment l'Antéchrist torture les hommes ? Eh bien, regarde, vois ! Il les a pris, il les a enfermés en cage, de quoi composer toute une armée ! Le devoir des hommes est de gagner leur pain à la sueur de leur front : et lui, l'Antéchrist, il les tient enfermés, il les nourrit sans travail, comme des porcs, pour en faire des porcs !

Tolstoï s'exprime ensuite de manière à faire entendre que cette accusation vise seulement les directeurs de prison ; mais qui est le chef suprême des directeurs des prisons russes, sinon notre allié, l'ami de M. Félix Faure et de M. Emile Loubet, le tsar enfin ?

Quand on a lu très sérieusement ce terrible réquisitoire contre la société slave en général et contre la magistrature en particulier, on éprouve un affreux serrement de cœur. Est-ce vrai, ce que nous dit Tolstoï? est-ce vrai ? Les faits qui se passent autour de nous, en France, nous permettent quelques conjectures. Quelle somme exacte de justice renferment les condamnations portées par le corps de nos magistrats? Une très grande, sans doute. Seulement, si un écrivain, se nommant lui-même inspecteur des tribunaux et des prisons, portait ses investigations sur les mystères de cette excellente Thémis, il n'aurait pas de peine à composer un réquisitoire fort documenté. Mais, ce réquisitoire ne prouverait peut-être pas grand'-

chose. Or, en France, la liberté de la presse gêne, dans une certaine mesure, les quelques magistrats qui auraient la tentation de prévariquer. De plus, la Russie, pays à demi barbare, ne l'oublions pas, est la terre par excellence du knout. Les accusations portées contre la magistrature russe nous laissent donc perplexes.

Cependant, Tolstoï se fait prendre, maintes fois, en flagrant délit de partialité, ce qui nous autorise à nous poser certaines questions. Ainsi, de tous les magistrats qui défilent sous nos yeux, pas un seul ne fait une besogne honnête. Sélénine lui-même, le mystique Sélénine, dont on dit dans toute l'aristocratie pétersbourgeoise qu'il a une âme pure, Sélénine s'est fait une conscience de procureur étroit, hargneux et implacable. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Tolstoï l'a un peu oublié, tandis qu'il instruisait le procès de la magistrature russe.

Au surplus, il ne suffit pas de blâmer des abus, il faut encore indiquer le remède qui les fera disparaître, ou, tout au moins, les atténuera. Tolstoï, en homme sûr de lui-même, n'hésite pas un seul moment ; il veut ouvrir toutes les prisons et fermer tous les tribunaux. S'il consentait, par hasard, à conserver quelques cellules, je crois bien que ce serait à l'intention des avocats, des magistrats et des directeurs de prison. Des solutions aussi radicales ne sont pas sérieuses. Tolstoï le comprend si bien qu'il répond par une plaisanterie, à une objection qui se présente naturellement à tous les esprits. C'est fort bien de supprimer les prisons, mais après qu'on les aura supprimées, comment se comportera-t-on avec les voleurs et les assassins ? Un Anglais, fort sensément, pose cette question au vieillard qui sert d'interprète à Tolstoï : « Tu lui répondras, à cet Anglais, dit le vieillard, tu lui répondras

qu'il doit commencer d'abord par effacer lui-même de son front la marque de l'antéchrist, et qu'il aura assez d'ouvrage, s'il le fait, pour n'avoir plus le temps de s'occuper des voleurs ni des assassins. Allons, répète-lui ça, dans sa langue. »

De cette plaisanterie aussi spirituelle que morale et profonde, Tolstoï fait une thèse, la thèse même de *Résurrection*, et voici comment il procède. Le prince Nekhludov mène une vie qui ressemble très exactement à la vie des autres princes russes, ses amis, des colonels, des généraux, des sénateurs et de tous les hauts fonctionnaires. Encore conviendrait-il de le classer parmi les meilleurs ou les moins mauvais de tous ces personnages qui sont décorés de titres pompeux et jouissent d'une parfaite respectabilité. Jadis, il a séduit une jeune fille dont il n'a plus entendu parler depuis, et qui sans doute a mal tourné, mais qu'il avait gratifiée généreusement de cent roubles, en la quittant déshonorée. Il tire de ses terres d'immenses revenus aussitôt dépensés, sans trop se demander par quels moyens des gérants peu délicats parviennent à extraire des sommes aussi considérables, de la bourse des paysans toujours affamés et mal vêtus. Autour de lui, les plus honnêtes représentants de la noblesse russe commettent ou laissent commettre les mêmes exactions. Au fait, on voit d'étranges choses dans cette haute société, Nekhludov ne se lasse pas d'en faire la remarque. Tous égoïstes, durs, hypocrites, tous résignés aux injustices sociales, tous pleins d'admiration pour le duel, l'immoralité des jeunes gens et l'organisation actuelle de la société. Ils ont tous quelque tare plus ou moins secrète à dissimuler. Lui-même, Nekhludov, ne se sent pas le moins du monde rassuré sur sa propre famille ; il éprouve une sorte de honte vague quand il se rappelle certaines paroles

ou certains actes de son père, de sa mère et de ses deux tantes.

Une brusque secousse vient lui révéler la profondeur du mal au milieu duquel il vit.

Remplissant les fonctions de juré, durant une session d'assises, il eut à se prononcer, un jour, sur un cas banal d'empoisonnement. L'accusée, jeune prostituée de bas étage, qui s'appelait Katucha, était plus généralement connue sous le nom de la Maslova. Elle avouait le fait matériel de l'empoisonnement ; mais elle affirmait en même temps qu'elle avait cru servir à sa victime un breuvage soporifique. Quelle ne fut pas la douleur de Nekhludov, en reconnaissant dans cette Maslova, la Katucha qu'il avait connue jeune fille innocente et qu'il avait entraînée au mal ! Ainsi donc, c'était lui, prince Nekhludov, qui l'avait mise sur le chemin de la honte qu'elle avait parcouru ensuite d'un pas si rapide. Du moins, tout prouvait qu'elle était innocente du crime d'empoisonnement, et il espérait bien la faire acquitter. Mais l'égoïsme, la paresse, la légèreté des juges, la niaiserie stupéfiante des jurés, la maladresse de l'avocat rendirent vains tous ses efforts : la Maslova fut condamnée au bagne.

Héroïquement, Nekhludov sonda toute l'étendue de sa faute, et, plus héroïquement encore, il décida qu'il devait la réparer. En conséquence, il se proposa un triple but : 1° obtenir à tout prix, et le plus rapidement possible, la grâce de la Maslova ; 2° l'épouser officiellement, c'est-à-dire faire de ce gibier de bagne une princesse Nekhludov ; 3° relever la pauvre créature tombée, lui apprendre le bien, faire naître, dans son âme ravagée par le vice, des fleurs de vertu. Nekhludov réussit très inégalement dans ces diverses entreprises. La Maslova se relève de la basse abjection où elle avait

vécu pendant des années, jusqu'à la notion de sincérité, de pureté, de dévouement, mais elle se relève si bien qu'elle comprend toutes les générosités de Nekhludov et refuse de l'épouser, pour ne pas lui imposer un sacrifice surhumain : elle ressuscite vraiment.

De son côté, Nekhludov ne s'arrête pas à mi-chemin. De même qu'il ne craint pas d'envisager les conséquences graves qui résultent de ses fautes de jeunesse, de même il examine avec soin l'usage qu'il a fait de ses richesses héréditaires. Que d'exactions, que de cruautés, que d'anomalies il est obligé de constater dans le fonctionnement de cette institution russe qui s'appelle la grande propriété ! Nekhludov estime qu'il ne doit pas se rendre solidaire de toutes ces iniquités, il donne aux paysans les terres qu'ils cultivaient en qualité de fermiers ; il fait de tous ses moujiks, des propriétaires. Ceci, vous l'avez deviné, permet à Tolstoï de résoudre, pour son compte, la question sociale. De nos jours, tout homme qui se respecte doit instituer une enquête sur la société contemporaine, puis formuler des conclusions ; on n'est un véritable intellectuel qu'à ce prix. Tolstoï donne à la question sociale une forme qu'il croit très neuve et très pratique, mais qui est surtout pittoresque. Le bon prince Nekhludov veut distribuer ses terres aux paysans, c'est fort bien, mais il n'a pas prévu toutes les difficultés du partage.

« Je vous donnerais bien mes terres, dit-il aux paysans, mais à qui, et comment ? Si vous étiez à ma place, comment feriez-vous ? »

Comment nous ferions ? C'est bien simple : nous partagerions tout entre les paysans.

Mais comment faire ce partage? demanda Nekhludov. Aux domestiques, à ceux qui ne cultivent pas, faudra-t-il aussi donner de la terre ?

Là-dessus les paysans se querellent et Nekhludov, pour les apaiser, leur expose les théories socialistes d'Henry George.

« En voilà une forte tête, ce Georgeàt ! s'écria un vieillard à la tête représentative. Georgeàt ! et de penser qu'il a inventé tout cela !

« Après cette discussion, les paysans s'en retournèrent au village. Longtemps Nekhludov entendit, sur la route, le son de leurs voix animées et vibrantes. Et, jusqu'au soir, des échos lointains de cris et de discussions parvinrent jusqu'à lui, mêlés au fracas monotone de l'écluse du moulin. »

J'ose dire que ces discussions socialistes auxquelles Tolstoï attache une grande importance, n'ont, pour nous Français, aucune valeur. L'écrivain russe veut corriger un état social qui retarde d'au moins cent ans sur le nôtre.

Mais si nous tenons pour suspects l'économie politique et le socialisme de Tolstoï, nous prenons un intérêt plus vif à son mysticisme, car il aboutit à un mysticisme un peu étrange, mais très élevé et très austère. Le prince Nekhludov renonce aux plaisirs de la chair, il renonce aux agréments de la vie mondaine, il renonce à la fortune pour consacrer tous ses soins à la vie intérieure, vie intérieure dont il trouve le principe dirigeant dans l'Evangile.

« Nekhludov lut avidement les Evangiles, d'un bout à l'autre. Et, ainsi que cela arrive à tous ceux à qui le sens général des Evangiles s'est enfin révélé, il s'étonna, en lisant, de comprendre pleinement la signification de paroles que maintes fois il avait prises pour de simples images ! et sans y attacher d'importance. Comme une éponge, dans un vase, aspire toute l'eau qu'elle peut contenir, il aspirait tout ce qu'il y avait pour lui d'utile,

d'important, de grave, de joyeux dans ce livre. Et tout ce qu'il y lisait lui paraissait lui avoir été depuis longtemps familier ; car ce qu'il y lisait confirmait, expliquait des choses que depuis longtemps il pressentait, mais qu'il n'osait pas reconnaître pour vraies, et il y croyait... Il reconnaissait et croyait que ces préceptes représentaient l'unique raison d'être de la vie humaine, et qu'en y manquant, l'homme commettait une faute, qui entraînait aussitôt son châtiment à sa suite. »

Certes, voilà de belles paroles ; on les a reproduites en d'innombrables revues, on les a louées abondamment, et si des prédicateurs s'en emparent, il n'y aura peut-être pas lieu d'en être surpris.

Peut-être conviendrait-il d'attendre, avant de se prononcer sur la valeur de cette courte mais ardente apologie des Livres Saints. Tolstoï, en effet, nous annonce un livre qui sera le développement du dernier chapitre de *Résurrection*. Mais s'il faut porter un jugement provisoire, comme il semble que les critiques y soient obligés, je me permettrai de dire que les chrétiens, en général, et les catholiques, en particulier, ne sauraient trop se défier d'une certaine terminologie pseudo-mystique et pseudo-religieuse. Tolstoï loue l'Evangile, d'accord, mais Rousseau, lui aussi, a loué l'Evangile en une page célèbre, et il est permis de penser que cette page a fait plus de mal que de bien. Tolstoï parle sans cesse de Dieu, mais prenez-y bien garde, cela ne porte pas à conséquence ; il ne croit pas en Dieu, c'est du moins ce qui semble résulter d'une lecture attentive de *Résurrection*.

« Dieu n'existe que dans notre cœur, et n'a pas d'existence objective en dehors de l'homme. Donc, ni culte, ni église, ni dogmes. Pas de vie éternelle. »

Au surplus, Tolstoï groupe si bien ses textes, ou si mal, qu'il tire de l'Evangile des principes tout à fait surprenants, comme la négation du droit de propriété, la suppression de toute magistrature et de toute administration pénitentiaire ; il apporte dans l'exégèse la haute fantaisie et l'esprit révolutionnaire. Loin de recevoir avec humilité les enseignements évangéliques, il les torture et les rétrécit pour les faire entrer dans le tolstoïsme. Il y a chez Tolstoï du révolutionnaire et du salutiste.

Ne trouve-t-il pas son idéal moral réalisé chez les seuls détenus politiques ? Presque tous les personnages de *Résurrection* nous apparaissent sous un jour odieux, tandis que les nihilistes font revivre, sous nos yeux, les vertus héroïques de la primitive Eglise. Kriltzov, par exemple, supporte stoïquement un long et douloureux martyre, et Maria Pavlovna, dans la pensée de l'auteur, rivalise avec les vierges des catacombes. Mais l'auteur se trompe quelquefois, et nous entendons alors la vierge rouge discuter politique comme une simple étudiante.

D'ailleurs, depuis qu'a paru son dernier livre, Tolstoï a trouvé moyen d'accentuer encore la hardiesse de ses idées. Les journaux russes annoncent que l'argent de *Résurrection* sera employé par lui à secourir les sectaires du Caucase qui suivent sa doctrine, les doukhoborstes. Ces doukhoborstes, élèves d'un certain Kapoustine, sont, paraît-il, des fous très dangereux. En 1841, l'administration russe dut les exiler en Caucasie. En 1886, le titre de *glava* fut brigué par un jeune homme insolent et avide, Pierre Vériguine. Il eut des partisans et des ennemis, qui faillirent s'égorger. La conséquence fut que le gouvernement russe envoya Vériguine à l'autre bout de la Russie, sur les bords de la mer Blanche. Les

doukhoborstes furent pris de désespoir. En 1889, quelques-uns firent même ce pèlerinage de 3.000 verstes pour visiter ce chef malheureux. Un des pèlerins raconta qu'il l'avait vu sur un trône entre le tsar et l'empereur de Chine. En réalité, Vériguine gagnait sa vie, sous un ciel glacé, par des travaux de forçat. Le malheur l'avait corrigé. Il rencontra un petit employé, vieux, pâlot et candide. Ils lurent ensemble Epictète, Platon et Tolstoï, dont la doctrine ressemble, en tant de points, aux doctrines doukhoborstes. Vériguine se convertit au Tolstoïsme, et fit annoncer la vérité nouvelle à ses frères, dans l'été de 1894, par un ancien colonel de l'armée russe, le prince Kh..., mystique lui-même, et qui avait distribué ses biens aux pauvres. Des doukhoborstes, les uns acceptèrent le tolstoïsme, les autres refusèrent et prévinrent le gouvernement. Pris d'une étrange folie de souffrance, les tolstoïsants refusèrent d'abord le service militaire ; puis, le 29 juin 1895, ils se réunirent en armes. Le gouvernement de Tiflis essaya de les calmer : « Il n'y a rien à faire, répondent-ils. Nous allons vers la mort. Ce que Dieu enverra, sera. » Les cosaques réprimèrent brutalement le mouvement. Enfin on menaça les sectaires de l'exil. Ils le demandèrent avec transport : « Faites vite, disaient-ils : tuez-nous ou transportez-nous : le plus tôt possible sera le mieux. » Ils partirent donc, si misérables que des spectateurs pleuraient. Mais eux subissaient avec joie et douceur leur martyre. On parle de les déporter plus loin encore, dans les déserts, au delà de la Caspienne (1).

Avis aux tolstoïsants de France. Comme ils n'ont au-

(1) J'ai puisé ces renseignements dans le compte rendu d'un livre qui vient de paraitre : *Finlande et Caucase*, par M. P. Morane.

cune envie, je suppose, de devenir doukhoborstes, c'est leur rendre un service appréciable que de leur indiquer les conséquences extrêmes d'une doctrine séduisante mais dangereuse.

---

# DEVANT LE PARTHÉNON

Un homme qui cherche sincèrement la vérité mérite toujours notre attention, notre sympathie, et, s'il veut bien les accepter, nos encouragements. Lorsque cet homme, après bien des efforts plutôt malheureux, découvre qu'il a été trompé par ses guides, son cas devient extrêmement intéressant. Enfin, si la vérité qu'il recherche est d'un ordre élevé, si elle se rattache à la philosophie, à la religion et à la vie nationale, notre devoir est de l'aider aussi promptement et aussi efficacement que possible. Il est vrai que notre aide, à nous catholiques, n'est pas appréciée toujours comme il convient : nous risquons fort, par exemple, de nous heurter aux défiances et peut-être au dédain de M. Barrès. Mais, en vérité, peu nous importe : nous nous trouvons en présence d'une situation morale très intéressante. M. Maurice Barrès représente excellemment les aspirations louables et aussi les faiblesses, les erreurs et les préjugés de sa génération ou d'une partie de sa génération. Quand on a le sens chrétien, il n'est pas difficile de démêler, chez ces Français de France, catholiques de sentiment, tout pénétrés de Kantisme, de protestantisme et d'esprit anglo-allemand, il n'est pas difficile, dis-je, de discerner ce qui est vrai et ce qui est faux, ce qui est bon et ce qui est mauvais. Notre devoir

consiste précisément à débrouiller ce terrible embrouillement psychologique.

Donc, M. Maurice Barrès est parti, naguère, pour les rivages athéniens ; il est parti, pèlerin du pays de la beauté, le cœur doucement ému, l'esprit plein de souvenirs esthétiques. Accompagné par les ombres illustres de Byron, de Chateaubriand, de Lamartine et de Renan, il a parcouru les champs d'oliviers célébrés par Sophocle, les sommets de l'Acropole, les bords du Céphise ; il s'est arrêté respectueux devant le rocher du Pnyx. Le croiriez-vous ? il a éprouvé une déception épouvantable, et il l'avoue franchement, ce qui fait honneur à son intelligence et à son courage.

Par exemple, M. Maurice Barrès, après avoir pris pour guides Byron, Chateaubriand et Lamartine, se déclare très mécontent de leurs services et il les renvoie sans autre forme de procès. « Je les trouvai grossiers, dit-il, et l'on imagine ce que je pouvais penser de moi-même, si j'en arrivais à traiter ainsi mes illustres maîtres. » Il n'est que juste de louer hautement M. Barrès de cette énergique décision ; mais la manière dont il la formule me laisse quelques inquiétudes. Les termes mêmes dont il se sert appartiennent à M. Renan. Or, congédier Chateaubriand et Lamartine pour se mettre à l'école de Renan, ce n'était pas la peine, en vérité. Puis il importe peu d'abandonner telle ou telle opinion des maîtres, si on conserve leur méthode générale et les principes esthétiques d'où proviennent leurs erreurs.

Chateaubriand s'est trompé dans ses lyriques relations de voyage, nous inclinons à le croire, tout comme M. Barrès, mais en quoi, pour quoi et dans quelle mesure ?

D'abord, il semble bien que Chateaubriand a éprouvé,

lui aussi, une déception en Grèce. A Sparte déjà, il avait redit, à sa façon, le *etiam periere ruinæ* de Virgile. « Je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié. » A Athènes, il constate à chaque pas que rien ou presque rien n'existe ; mais il s'arrange en même temps pour faire entendre aux lecteurs ceci : « Il reste cependant le génie de Chateaubriand dont l'imagination ajoutera quelque chose aux beautés réelles ou imaginaires d'Athènes, comme la présence de Marius complétait la beauté de Carthage en ruines. » Au fait, remarquez bien ce dont il s'agit, dans le chapitre consacré à Athènes et, en particulier, dans l'immortel couplet sur l'Acropole. Chateaubriand décrit, avec l'incomparable maîtrise que l'on sait, le soleil levant, les corneilles aux ailes noires et lustrées, glacées de rose, la fumée bleue et légère,les belles teintes de la fleur du pêcher, un rocher de pourpre et d'or. Oui, c'est beau ; mais — parlons sérieusement — en quoi tout ceci se rapporte-t-il au Parthénon, à l'art grec, à l'esthétique grecque ?

En visitant Athènes, Chateaubriand se proposait un double but : trouver un thème digne de son génie de coloriste et se préparer un retour triomphal en France. Bonaparte était revenu d'Egypte assez riche de prestige pour s'emparer du pouvoir et tenter la réalisation de ses grands projets. Bonaparte littéraire, Chateaubriand espérait bien,à son retour, monter au faîte du pouvoir, porté par une popularité immense. Cette combinaison ne manquait pas d'ingéniosité.

La grande erreur des écrivains qui ont suivi, a été de vouloir imiter les procédés de Chateaubriand. Au lieu de laisser à l'archéologie et au pittoresque les deux places, assez modestes en somme, qui leur conviennent,

ils leur ont donné le premier rang. On a admis comme indiscutable, classique et obligatoire pour tous, cette opinion monstrueuse que, pour comprendre la beauté de l'hellénisme, il fallait avoir vu de près, un manuel d'archéologie à la main, les ruines d'Athènes. Que voilà bien une idée de Germain porteur de lunettes ! M. Barrès avoue qu'en face du Parthénon il s'est posé la question, la douloureuse question :

« Est-ce que je ne serais pas dupe de mes lectures ? est-ce que je comprends vraiment cette architecture étrange ? est-ce que, devant cet archétype du beau, je ne suis pas en réalité froid et inintelligent ? » Nous pensons tous, ou à peu près tous, comme M. Barrès. Pour mon compte, je n'ai pas eu l'honneur de faire mes dévotions sur l'Acropole ; mais à Londres, devant les magnifiques spécimens de l'art grec, apportés par lord Elgin, dans les salles confortables du British Muséum, je n'ai pu me défendre d'une très vive inquiétude. Admettons que ce soit faiblesse d'esprit ou insuffisance d'information archéologique, et je l'admets très ingénument, sans la moindre prétention à l'ironie, sans arrière-pensée, avec le regret très vrai et très profond de ne pouvoir pas garantir l'originalité de mon émotion esthétique. Il n'en est pas moins certain que, architectes et archéologues mis à part, les hommes capables de comprendre le Parthénon sont extrêmement rares.

Au contraire, nous comprenons tous, sans peine, nous admirons sans hésitation, nous aimons, d'une autre manière sans doute, mais aussi ardemment que les contemporains de Sophocle, nous aimons, dis-je, *Œdipe-Roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone*. La bourgeoisie et, dans une certaine mesure, le peuple s'intéressent aux représentations d'Antigone ; il n'est peut-être pas une femme en France qui demeurât insensible aux

pieuses lamentations d'une Alceste. Il est donc avéré qu'on ne doit jamais sacrifier, à l'archéologie, l'étude directe des chefs-d'œuvre littéraires. Or, depuis trente ans environ, on s'occupe trop d'archéologie et de pittoresque, au grand détriment de la vraie culture classique. Nous demandons aux monuments plus de leçons esthétiques et morales qu'ils ne peuvent nous en donner, et nous négligeons les beautés infinies qui s'offrent à nous, dans les écrits immortels de la grande époque. Même la recherche effrénée du pittoresque nous suggère de fâcheuses préférences littéraires qui sont peut-être, par comparaison, des injustices. Ainsi M. Barrès s'était bien promis de réciter, sous les oliviers de Colone, le fameux couplet que même les rhétoriciens savent par cœur : « Etranger, tu es dans une contrée célèbre par ses coursiers... Ici, de nombreux rossignols font entendre leurs plaintes mélodieuses, dans les vallons toujours verts, sous l'ombrage du lierre noirâtre et dans ces bois sacrés, inaccessibles, impénétrables au jour... » Que ce morceau soit beau, je ne le nie pas ; qu'il soit parfait en son genre, j'y consens ; mais si M. Barrès n'était pas tout pénétré d'esthétique romantique, il ferait porter ses préférences sur d'autres pages de l'*Œdipe à Colone*. Le dialogue du début, par exemple, entre le vieillard aveugle et sa fille, la prière aux Euménides, le récit de la mort d'Œdipe, représentent quelque chose de parfait et appartiennent à un ordre de beautés plus élevées, plus humaines, plus religieuses.

Pour comble d'infortune, M. Barrès n'a pas pu se réciter à lui-même son morceau descriptif. Positivement, des oliviers, à Colone, il n'y en a plus, ou si peu que c'est une misère. Quant aux rossignols, il y a beau temps qu'ils ont quitté le pays d'Athéna, et le silence

de M. Barrès sur les corneilles, aux ailes lustrées et noires glacées de rose, me paraît significatif et inquiétant : « Je dois le dire, la présence réelle des grèves où devait couler la rivière, et des pures montagnes d'Athènes, n'ajoutait rien à la force de Sophocle, mais, plutôt, me communiquait la tristesse d'une déception. »

Si l'oncle Sarcey, si odieux à M. Renan, vivait encore, il ne demeurerait pas indifférent à ce problème historico-littéraire, et, en un nombre de pages que je ne veux même pas approximativement indiquer, il exprimerait l'opinion que voici :

« Moi, je ne puis pas croire que Sophocle nous ait mystifiés, comme un simple Renan. Si on ne trouve plus, à Colone, ni coursiers, ni oliviers, c'est que les maquignons et les marchands d'huile du XVIe siècle ont mal fait leurs affaires. Les tuyaux d'arrosage qui permettaient d'entretenir la fraîcheur et la fécondité sur les collines de l'Attique ont dû se détériorer. Plus d'eau, plus d'humus, partant plus de fruits, plus d'arbres, plus de rossignols. Voyez la Tunisie. Elle était pour les Romains un grenier d'abondance ; desséchée et aride, elle n'offre aujourd'hui que des champs d'un aspect désolé. Un de mes amis qui est fonctionnaire à Bizerte m'affirme qu'il faudrait peu de chose pour rendre à la Tunisie son antique fécondité : un bon système d'irrigation, tout simplement. Ainsi sans doute en est-il de l'Attique. Mais, je le jure sur les cendres de tous mes professeurs de grec, Sophocle n'est pas un mystificateur, — pardon, j'allais dire un fum..., non, il n'est pas un fumiste, ou je ne suis pas un homme de théâtre.

« Du reste, si un pèlerinage en Grèce n'a d'autre résultat que de faire prendre en faute Sophocle, je dis qu'il vaut mieux rester chez soi.

« Pour moi, je lis Sophocle et dans le texte et dans

la traduction. J'écoute Mounet qui n'est vraiment pas mal dans le rôle d'Œdipe, et je finis tout de même par comprendre, un tantinet, ce qui fait le mérite d'une tragédie grecque. »

A ces raisonnements on pourrait joindre des considérations, d'un caractère assez différent, mais qui ne sont pas à dédaigner. N'est-ce pas aller contre la force même des choses que d'attacher tant d'importance à la géographie archéologique de l'Attique? La grande, la glorieuse mission de la Grèce, fut de révéler au monde l'art des symboles, le sens de la beauté plastique, le goût des idées générales. En cela, l'imagination joua toujours, sinon le premier rôle, du moins un très grand rôle, et lorsqu'elle dut se contenter du second rang, elle ne céda le pas qu'à la raison pure. Il s'ensuit de là que la disproportion fut toujours immense, entre les réalités matérielles, que les Grecs avaient sous les yeux, et les développements littéraires auxquels elles servaient de point de départ.

Vous, Français de sens rassis, vous voyez une source, vous la trouvez fraîche et agréable, puis vous pensez que, pour un pays aussi étendu, elle est peut-être insuffisante. Dans le murmure des flots limpides, un Grec perçoit les sanglots d'une nymphe, il évoque le souvenir de cette nymphe et de ses compagnes, il se rappelle leurs tragiques histoires. En même temps, il est attentif au bruissement des feuilles, il songe aux dryades, aux faunes, aux satyres, à toute cette population mythologique, dont les annales sont si longues, si intéressantes, si symboliques. Et vous venez, vous Français modernes, vous venez, la mémoire pleine de ces merveilleux récits, contrôler le débit de la source !

Pareillement, vous attachez à l'Acropole l'idée de majesté, et vous avez raison, car la majesté résulte

moins de la grandeur réelle d'un monument que de la proportion qui existe entre ses différentes parties ; puis, quand vous voyez l'Acropole, vous la trouvez mesquine. Tout cela devait être. Toutes les fois que vous vous trouvez en présence du peuple le plus imaginatif et le plus raisonneur qui ait jamais été, il est sage de s'en tenir à ses vérités ou à ses syllogismes, et de ne pas trop s'appesantir sur certains détails. Le vrai pèlerinage au pays de la beauté consiste à lire, d'une façon intelligente, Sophocle ou Platon, et non pas à ramasser des cailloux au pied du Parnasse.

M. Maurice Barrès s'en doute bien. « Aussi, dit-il, mes premières expériences le prouvent, rien de moins spontané que le plaisir qu'on prend à Athènes, rien de moins évident que ces beautés si fameuses. Ce qui me mène, c'est une vénération pour la chaîne des hommes illustres qui représentent la culture classique... L'ardeur de ces pèlerins, plutôt que leur but, m'entraîne... »

Mais si ces pèlerins, les propres maîtres de M. Barrès, s'étaient contentés d'ajouter à la somme immense d'illusions créées par les Grecs, l'état d'âme de leurs successeurs serait aujourd'hui singulièrement difficile. Nous avons vu que Chateaubriand, sans se faire illusion lui-même sur le mirage, a employé tout son génie à le rendre plus puissant encore. M. Renan qui, bien plus que Chateaubriand, pèse sur les idées de M. Barrès, a contribué, pour une large part, à fausser le culte de Pallas Athéné. M. Barrès a si souvent récité la fameuse prière de M. Renan, qu'il se borne presque à la reproduire, et à chaque ligne. Il serait temps, cependant, d'apprécier à sa véritable valeur ce morceau trop célèbre.

Au fait, oser, après Sophocle, formuler une prière devant Pallas Athéné, c'est d'une bien grande audace, presque un sacrilège. La prière de Sophocle est grave,

sereine, austère, religieuse ; elle suppose chez celui qui la dit, une force de conviction et une élévation de sentiments tout à fait extraordinaires : « O vénérables et terribles, dit Œdipe aux Euménides ! Puisque le premier lieu de cette terre où je me suis arrêté vous est consacré, ne soyez contraires ni à Apollon ni à moi. Ce dieu, lorsqu'il me prédit autrefois tant de misères, m'annonça aussi que j'en trouverais le terme, au bout d'un long temps, à mon arrivée dans la terre où je deviendrais l'hôte des vénérables déesses, et que là je tournerais la borne de ma triste vie... Et certes, je reconnais aujourd'hui que j'ai été conduit, vers ce bois sacré, par votre assistance. Comment, sans elle, vous aurais-je rencontrées les premières dans ma course errante ? Comment serais-je d'abord venu m'asseoir sur cette roche abrupte, dans votre enceinte réservée, ô sobres déesses, sobre moi-même comme vous? Consommez donc l'oracle, et accordez-moi de mourir ici, si toutefois je vous parais assez éprouvé, depuis le temps que j'endure les plus grands maux que l'homme puisse souffrir. Au secours, douces filles des antiques ténèbres! Et toi, qui portes le nom de la grande Pallas, Athènes, la plus illustre des villes, aie pitié de l'ombre misérable d'Œdipe, car ce n'est plus là mon corps d'autrefois. » Entendit-on jamais un chant funèbre d'une aussi grande beauté ? Quelle dignité, quelle noblesse d'attitude ! quel rythme dans la douleur et dans la résignation !

M. Renan, lui, s'installe en face de l'Acropole, non sans se vanter un peu, et, sous prétexte d'invoquer Athéna, il écrit ces pages si admirées qu'on cite partout : « Prière que je fis sur l'Acropole, quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté. » Demandons-en pardon aux admirateurs de M. Renan, mais rien

ne prouve qu'il ait compris la parfaite beauté de l'Acropole. Est-ce qu'il ne se moque pas ouvertement de la déesse qui la protège ? Il lui dit, en effet, avec un aplomb de gamin de Paris : « Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête plus large embrasserait divers genres de beauté. » Admettons qu'en effet l'intelligence d'un Renan soit plus complète que celle d'Athéna, c'est-à-dire de Phidias, ce que je ne crois pas, pour mon compte ; mais Athéna n'en demeure pas moins, même aux yeux de M. Renan, la déesse du bon goût. Or, il me paraît de très mauvais goût de venir dire, en face, à celle qu'on appelle Cora et Hygie : « Vous savez, déesse, vous n'entendez rien à la géographie, et vous avez, en définitive, l'esprit fort étroit. »

Puis, devant cette déesse que, malgré toute sa noblesse d'âme, Sophocle n'osait invoquer qu'indirectement et avec un respect si profond, est-il permis de goguenarder ? M. Renan se moque d'un nombre incalculable de personnes ; il se moque de lord Elgin, il se moque des critiques de la Vie de Jésus, de M. Homais, de saint Siméon Stylite, des classiques et des romantiques. Il s'amuse à composer une œuvre de marqueterie littéraire, qui est bien la chose la plus bizarre, la plus étrange qu'on puisse voir. Il juxtapose des mots empruntés à Jérémie (1) et des phrases à la George Sand (2); il mêle la liturgie païenne (3) et la liturgie

(1) Ils iront l'insulter (Sparte) parce qu'elle n'est plus.

(2) Les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

(3) Quel beau jour que celui où toutes les villes... formeront des théories sacrées et rebâtiront tes murs au son de la flûte...

catholique (1), le bouddhisme (2) et le culte d'Athéna (3), la raillerie voltairienne (4) et le mysticisme chrétien (5), la mythologie et la théologie (6), l'amour positif du mensonge systématique (7) et l'enthousiasme pour la vérité (8), le Cantique des Cantiques (9) et la philosophie de M. Homais (10), une archéologie suspecte (11) et une métaphysique nébuleuse (12), Chateaubriand ou du Loti avant la lettre (13) et la vie des Pères du désert (14). Cela fait penser vaguement à un décor d'exposition bariolé, disparate et surchargé d'ornements exotiques.

(1) On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer... Rose mystique... Tour d'ivoire... Toi seule es jeune, ô Cora; toi seule es pure, ô Vierge; toi seule es sainte, ô Hygie. »

(2) Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes.

(3) Energie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie.

(4) Te rappelles-tu ce jour où un laid petit juif (M. Renan veut parler de saint Paul) vint ici... lut tes inscriptions tout de travers...?

(5) Fais de nous des spiritualistes accomplis..:

(6) Sagesse, toi que Zeus enfanta, toi qui habites dans ton père entièrement unie à son essence.

(7) Je me persuaderai, ô Hippia, que les Grecs de nos jours descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, ta fête éternelle,

(8) Tu es vraie, pure, parfaite : je ne veux aimer que toi.

(9) Tes nuances aussi indiscernables que le cou de la colombe...

(10) Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial.

(11) Ils (M. Renan parle des cathédrales gothiques) tombent en ruines; ce sont des fantaisies de barbares qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien, en dehors de ces trois règles...

(12) O abime, tu es le Dieu unique...

(13) Si tu avais vu les glaces du pôle et les mystères du ciel austral...

(14) Je me ferai stylite sur tes colonnes; ma cellule sera sur ton architrave...

Cependant, le savoir-faire professionnel et la vanité inextinguible de M. Renan ont donné comme une apparence d'unité à ce morceau wagnérien. Pas un seul instant, notre Breton n'oublie les intérêts de sa réputation littéraire ; il se vante lui-même, tout en essayant de ridiculiser ses détracteurs. Après Chateaubriand, il a voulu monter, à son tour, sur ce piédestal unique au monde, qui s'appelle l'Acropole, pour y prononcer des paroles éternelles. Au fait, Chateaubriand n'avait que son génie descriptif. Lui, Renan, il ne disposait que d'un assez vieux petit pinceau, hérité de sa tante George Sand ; mais il savait l'hébreu, il comprenait presque le criticisme allemand, il pouvait bénéficier des progrès de l'archéologie. De là, cette fameuse invocation à Athéna. Mais, remarquons-le bien, Chateaubriand et Renan n'ont vu, dans l'Acropole, qu'une sorte de tribune : ils ne sont pas venus demander à la déesse, des inspirations, des sentiments ou des idées ; adorateurs avisés, ils lui ont apporté des offrandes opimes, c'est-à-dire, ce qu'ils considéraient, à tort ou à raison, comme le meilleur de leurs pensées.

Lamartine et Byron n'ont pas, aux yeux de M. Maurice Barrès, la même importance que M. Renan. Sans nul effort, dit-il, et presque malgré moi, je vois nettement, avec ses nuances de fatuité et de généreuse ambition, la rêverie de Lamartine qui, sur cette pierre, un soir d'août 1832, s'attardait à comparer le sort de l'orateur au sort du poète. Il se promettait de réunir leurs deux destinées. « Hélas ! disait-il, les hommes jaloux de toute prééminence n'accordent jamais deux puissances à une même tête. » Revenant, quelques instants après, sur cette déclaration tombée des lèvres harmonieuses du chantre d'Elvire, M. Barrès la qualifie de bavardage et de niaiserie : le malheur est qu'il dit peut-être vrai.

Même le souvenir de Missolonghi n'arrête pas les colères déchaînées de M. Barrès ; il ne voit, dans les hymnes de Byron en l'honneur de la Grèce, que l'effet d'une « impudence alcoolique ». Ce sont là deux mots un peu bien gros. Je viens de relire quelques strophes de ce *Giaour*, qui obtinrent jadis, non seulement en Angleterre, mais dans toute l'Europe, un succès si retentissant. Byron appelle la Grèce la demeure de la Liberté, le tombeau de la Gloire et le reliquaire de la Grandeur. Il interpelle violemment les Albanais : « Dis-moi, esclave, n'y a-t-il pas ici des Thermopyles ? Où donc est le golfe, où donc est le roc de Salamine ? » Et derechef le poète met en branle la Liberté, non sans faire trembler la Tyrannie. Ce ton solennel, ces prosopopées, ces abstractions soulignées par des majuscules, tout ce fatras épique et lyrique nous apparaissent aujourd'hui comme quelque chose de très enfantin.

Plus modeste que ses illustres prédécesseurs, M. Maurice Barrès, qui ne voulait que voir, comprendre, approfondir, a éprouvé une déception terrible. Il s'en afflige longuement, sans trop de mauvaise humeur, toutefois : il devrait plutôt s'en réjouir. La Compagnie Cook menace Athènes et Jérusalem d'une nouvelle invasion de barbares plus redoutable, cent fois, que celles qui ont précédé. Si M. Barrès et ses pairs n'avaient pas la sincérité de dire leurs déceptions, nous verrions bientôt leurs lecteurs s'ébranler en masse, pour un voyage en Attique. Quel désastre, grand Dieu ! Bædeker enregistrerait des phrases, quelques phrases, les plus sonores, cela va sans dire, de Chateaubriand, de Byron, de Renan ; et tous ces porteurs d'appareils photographiques, tous ces bicyclistes se déploieraient, cohue inintelligente et laide, où jadis s'avancèrent, théorie sacrée, les Vierges dont l'image figure au Parthénon, et ils réci-

teraient les strophes doublement sacrilèges de la prière sur l'Acropole. C'est assez, c'est déjà trop que l'empereur allemand s'en aille à Jérusalem, la main dans la main du sultan rouge, organiser des syndicats financiers ou créer des compagnies de chemins de fer. De grâce, qu'on écarte d'Athènes les hordes cosmopolites!

Si Sophocle revenait parmi nous, il reconnaîtrait pour siens, non pas les touristes, clients de la Compagie Cook, mais tous ceux qui étudient, avec respect et avec amour, les problèmes de la vie morale, l'idée de justice, l'idée de religion, l'idée d'expiation, le culte des morts, tout ce qui se rapporte à l'au-delà. Extirpons l'égoïsme de nos âmes, portons haut nos cœurs, emplissons nos intelligences d'idées justes, nobles, saintes, si nous le pouvons, et nous mériterons alors de pénétrer dans l'Athènes des intelligences et dans la Jérusalem des âmes.

Car entre Athènes et Jérusalem, un lien existe, puissant et beau, dont M. Maurice Barrès aurait bien dû nous entretenir. Les manuels de mythologie, qu'on nous a fait apprendre, nous ont laissé, à tous, des idées plus ou moins fausses. Ils présentent des classifications de divinités, déplorables à tous les points de vue. Qu'on appelle païennes les religions gréco-romaines de la décadence, d'accord; mais qu'on dise comme Boileau : « Minerve est la prudence et Vénus la beauté », nous ne l'admettons pas.

Athéna et les ministres qui étaient vraiment dignes d'elle, se rapprochent infiniment plus du christianisme que de cette forme grossière et souvent immorale de religion qui s'appelle le paganisme. Athéna, c'est l'Intelligence fille de Zeus, engendrée spirituellement par son père ; Athéna, c'est la Vierge sage, chaste et forte qui protège un peuple de marins et de travailleurs très

religieux. Ses adorateurs chantent l'existence d'une loi morale antérieure au genre humain, éternelle, immuable. Ils ont le culte de la vérité, de la justice et de la beauté. Il est évident que l'élite morale et intellectuelle de la Grèce a conservé, jusqu'à la fin du v^e^ siècle au moins, des éléments de la révélation primitive. Des relations existaient-elles, par la Phénicie et l'Egypte, entre Jérusalem et les tribus sacerdotales d'Eleusis et de Delphes ? C'est aux hommes compétents de nous le dire. Mais de même que tous les critiques voient dans une églogue de Virgile une sorte de prophétie, de même il faut savoir découvrir, dans les parties les plus élevées du théâtre d'Eschyle et de Sophocle, les magnifiques souvenirs d'un passé religieux très beau et les rayons précurseurs du christianisme qu'elles contiennent. « Le type primitif d'Athéna, dit Döllinger, alla s'idéalisant toujours davantage et tournant à l'abstraction ; elle s'identifia avec Métis, et devint la Sagesse, la Science hypostatique humaine, la très haute déesse, assise, selon Pindare, à la droite de son Père, pour transmettre aux dieux ses volontés suprêmes. »

Trompé par le silence de Chateaubriand et par les habiletés oratoires de Renan, M. Barrès n'a pas assez vu ce qu'il y a de plus élevé dans la philosophie religieuse de la Grèce. C'est pourquoi il s'est exagéré l'étroitesse d'esprit de la véritable Athéna. « Je lus, une fois de plus, la pièce antique (*Antigone*) en y trouvant l'ordre mystérieux, — imposé par ces lois innées dont parle Antigone, increées, antérieures et supérieures à tous les codes — l'ordre d'honorer par-dessus tout, envers et contre tous, ceux de ma race, car je suis eux-mêmes, et la pire immoralité demeure de s'insulter soi-même. »

En d'autres termes, M. Barrès tire de la lecture

d'*Antigone*, transformée, pour la circonstance, en guide du Parthénon, une leçon de nationalisme. Certes, je ne le blâmerai pas d'aimer la France d'un amour un peu exclusif, tandis que l'odieux cosmopolitisme sévit autour de nous. Mais, en ce moment, nous interprétons Sophocle. Or, il semble bien qu'Antigone, loin de prêcher le particularisme, même patriotique, proclame très haut l'avènement prochain d'un ordre de choses plus élevé que l'idée de patrie, plus large et plus beau. Le nationaliste ici, c'est Créon, qui défend, avec une énergie farouche, les intérêts de son pays et la légalité. Antigone lui répond, comme les vierges martyres répondront aux persécuteurs : « Ces lois que j'ai cru devoir enfreindre, ce n'est ni Jupiter ni la justice compagne des dieux qui ont publié une telle défense..... Je ne devais donc pas, effrayée des menaces d'un mortel, m'exposer à la vengeance des dieux. »

M. Barrès s'exagère l'importance de la déception qu'il a éprouvée sur l'Acropole. Douter de l'originalité et de la profondenr de ses émotions esthétiques, c'est probablement de la sagesse. De même, il vaut mieux nous dire que nous ne connaissons pas pleinement l'état d'esprit des Athéniens du v^e^ siècle. Mais M. Maurice Barrès se trompe, lorsque, docile aux leçons de son maître, il se rabaisse et nous rabaisse sans mesure, sous prétexte de glorifier les Athéniens. « Une race a vécu, dit-il, qui a réalisé un idéal que toutes nos élites occidentales essayent de rejoindre, par une série d'efforts qu'on peut louer à Paris, à Madrid, à Londres, mais qui, depuis l'Acropole, paraissent de sottes prétentions. Nous sommes vulgaires et théâtraux. »

Vulgaires et théâtraux, est-ce bien sûr ? Et cette condamnation sommaire, encore qu'elle ait pour auteur Renan, ne présuppose-t-elle pas une définition

de la distinction morale tout à fait insuffisante ? Les terrassiers, les cordonniers et les maçons, qui composaient la majorité des premiers chrétiens et qui ignoraient généralement la grammaire et l'orthographe, ont su composer des inscriptions délicates, exquises ou sublimes. Le plus souvent, au contraire, les Hellènes ont condamné le marbre à bavarder, pour parler comme de Maistre.

A certains points de vue, donc, les ouvriers chrétiens sont plus distingués que l'élite artistique de la Grèce, et leurs attitudes ou leurs actes deviennent facilement des sources d'inspiration esthétique. Les disciples d'Emmaüs, de Rembrandt, ne valent-ils pas les Panathénées ou les cavaliers du Parthénon, ou les combats des Lapithes ? On nous affirme que non, et bénévolement nous nous appliquons à le croire ; mais il est bien certain que nos enthousiasmes les plus spontanés et les plus nobles et les meilleurs vont aux pauvres ouvriers et au Christ douloureux de Rembrandt. Autre terme de comparaison. Quand nous lisons certaines prières du canon, ou certains offices écrits dans un latin barbare, nous ressentons vivement une sorte d'humiliation salutaire. Combien les premiers chrétiens sont au-dessus de nous ! Songez maintenant à toutes les subtilités du *Gorgias*, à tous les récits à peu près inintelligibles du *Phédon*, à toutes les dissertations scabreuses du *Banquet*. Ces Grecs ont un génie souple, riche, éblouissant : mais combien de fois ne se livrent-ils pas à de simples exercices de jonglerie littéraire ! Eschyle, si grand, a de la peine à se dégager de la barbarie. Démosthènes portant le reçu de son soufflet nous déconcerte par son absence de fierté. Xénophon nous scandalise par sa désinvolture patriotique. Euripide, lorsqu'il est franchement mauvais, ce

qui lui arrive, a l'allure d'un sophiste ou d'un charlatan. Je ne parle pas d'Aristophane. C'est pourquoi, si nous devons rendre justice aux mérites éminents et authentiques des Grecs, nous avons le droit de dire qu'ils sont, eux aussi, par moments, « vulgaires et théâtraux ».

Supposons, toutefois, que, tout compte fait, ils l'emportent infiniment sur nous, par la délicatesse et la forme de leur sens esthétique : il n'y a pas lieu de s'affliger que « les efforts tentés à Paris, à Madrid, à Londres, paraissent de sottes prétentions ». Chrétiens et modernes, nous n'avons pas à imiter les contemporains de Phidias, et, lorsque nous ne les comprenons pas, nous ne sommes nullement obligés de formuler des imprécations classiques contre notre barbarie. Il suffit de les étudier avec amour, avec respect, avec discernement aussi et avec indépendance, sans superstition. Que Dieu nous garde d'abandonner la culture grecque, laquelle est si bienfaisante et si belle ; mais qu'il nous préserve aussi des superstitions archéologiques. J'imagine que si Sophocle, le plus harmonieux et le plus distingué des Hellènes, revenait parmi nous, il ne manquerait pas de nous dire : Hé quoi, vous avez la révélation chrétienne, la morale chrétienne, le dogme chrétien, et parce que nous avons le rythme et la plastique, vous vous humiliez à ce point devant nous ! Aucun des nôtres n'a prononcé des paroles aussi belles que les plus simples mots de vos livres sacrés ; vos vierges et vos martyrs, même si on ne tient compte que de la beauté du geste, surpassent nos panathénées et nos éphèbes.

Ainsi, M. Barrès s'extasie, peut-être plus qu'il ne conviendrait, devant ce qu'il appelle le calme souverain des séparations. « Sur ces stèles, c'est tantôt un vieil-

lard et sa fille : celle-ci d'une beauté et d'une expression touchante, d'une noblesse angélique. Une Antigone, moins nerveuse pourtant et dont je n'entends point les injustes accents envers sa sœur. Que se dit le père? On voit sa douleur. Mais cette interrogation de sa fille? Si calme, ignore-t-elle ce qu'est la mort ? J'entends ce cri terrible, que me citait Alphonse Daudet, d'un enfant du Nord, malade, veillé par les siens et qui, dans la nuit, prononce : « Père, cela me fait tant de peine de mourir ! » Un tel mot nous étouffe d'angoisse ; mais cette jeune morte athénienne se sépare sans abattement. »

M. Barrès ne se doute pas qu'il se met ici en contradiction avec tous les critiques et tous les professeurs qui modèlent, en ce moment, le cerveau des jeunes gens, comme Bouteiller modelait jadis le cerveau du jeune Sturel. A l'unanimité, les manuels de littérature proclament que l'Iphigénie d'Euripide est plus touchante que l'Iphigénie de Racine, parce que celle-là regrette très sincèrement la lumière du jour, tandis que celle-ci montre trop de résignation et de calme en face de la mort. Qui a raison, de M. Barrès ou de la critique officielle ? Un peu de vrai peut-être se cache dans chaque opinion, car M. Barrès a soulevé là une bien intéressante et bien grosse question. Ajax, Alceste, Andromaque, Œdipe, les Bacchantes, Penthée, Cassandre, Hector, pour ne nommer que ceux-là, ont chacun une manière différente d'envisager le grand mystère.

En tout cas, l'exemple emprunté par M. Barrès à Alphonse Daudet ne peut avoir de valeur représentative qu'autant qu'il s'agit des familles modernes ravagées par le paganisme. Dans les familles chrétiennes, les enfants et surtout les jeunes filles meurent avec résignation, avec douceur et souvent avec joie.

Enfin M. Barrès a commis d'autres hérésies qu'il nous faut bien relever. « Je ne dois pas rougir, dit-il, ni même m'étonner si, dans Athènes, je ne retrouve que mes proches. Il n'y a pas une raison indépendante, existant en chacun de nous et qui nous permet d'approcher la Vérité, la Perfection, les lois sises au sommet des choses. » On peut se demander quel sens précis M. Barrès attache à cette expression « raison indépendante ». Mais – nous en avons la certitude — il existe en nous une faculté par laquelle nous pouvons nous rapprocher de la Vérité, et Dieu a mis dans nos âmes assez d'impératif catégorique et assez d'énergie pour que nous puissions et nous devions nous rapprocher, sans cesse, de la Perfection. Il est écrit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

M. Barrès dit encore : « La Pallas Athéné, cette raison, cette sagesse, cette beauté n'est point au sommet de l'humanité , mais au sommet de l'Acropole d'Athènes. » Assurément, il y a chez Pallas Athéné un côté particulariste que nous comprenons faiblement et qu'il serait peut-être puéril de s'obstiner à comprendre. Mais elle représente éminemment l'esprit classique et, pour ce motif, elle ne nous est pas étrangère, il s'en faut : elle symbolise quelques vérités religieuses qu'elle avait reçues de l'Orient, et à ce titre elle mérite peut-être une place à côté de cette sibylle dont l'Eglise n'a pas dédaigné les oracles. Cherchons chez Athéna et ses grands prêtres, Eschyle, Sophocle, Pindare, ce qui est universel, ce qui est humain, moral, ce qui n'est pas contraire à l'esprit chrétien.

L'humiliation, la très petite humiliation et les quelques déplaisirs que M. Barrès se plaint d'avoir éprouvés, durant son voyage à Athènes, n'ont rien de déshonorant ; ils témoignent plutôt en faveur de ses aspira-

tions intellectuelles et morales. Les vrais amis de l'esthétique doivent lui savoir gré de sa franchise. Il n'en faudrait pas beaucoup, à l'heure présente, pour attirer à Athènes les flots des voyageurs inesthétiques, et, en vérité, ce serait un grand malheur, si cette invasion de barbares se produisait. On dresserait un hôtel (english spoken) près de l'Erectheion, on construirait un funiculaire sur l'Acropole ; où luttaient jadis Eschine et Démosthènes, on verrait se renouveler la querelle des riz et des pruneaux, à laquelle prit part Tartarin. Faisons des vœux pour qu'Athènes demeure, aussi longtemps que possible, une simple ville albanaise. Quant aux intellectuels vraiment dignes de ce nom, qu'on me pardonne ce peu attique dilemme : ou ils sont pauvres, ou ils sont riches : les pauvres imiteront le stoïcisme de M. Bergeret, lequel ne vit jamais les champs où fut Troie. Les riches réfléchiront avant de s'engager dans une aventure banale désormais, et d'où ne pourra sortir aucune gloire.

Il est dangereux d'écrire les impressions d'un voyage à Athènes après Chateaubriand, après Byron, après Lamartine, après Renan. Si on n'a pas du génie, si on n'a reçu du ciel que du talent, il vaut mieux ne pas relater ce pèlerinage, Mais le moyen de ne pas communiquer ses impressions à ses amis quand on revient du Parthénon ! Donc, il vaut mieux rester chez soi. Il est permis de supposer que si un homme de génie naissait parmi nous, il estimerait suffisantes, bien que peu concluantes, les expériences de ses illustres prédécesseurs : il chercherait ailleurs un objet à son activité. Pour ne pas mettre ses pas dans les pas de ses prédécesseurs, il renoncerait à l'archéologie et à la géographie descriptive. Si M. Maurice Barrès me faisait l'honneur de tenir compte de mes très modestes avis, je lui

proposerais d'ajouter, irrévérencieusement, au chef-d'œuvre qu'il aime tant, le modeste couplet que voici :

« O Athéna, ô déesse de l'Eurythmie, toi qui nous enseignas l'art d'écrire avec mesure, n'est-ce pas qu'on a déjà composé trop de phrases en ton honneur ? »

---

# DRAMES DE FAMILLE

Le titre seul du nouveau roman publié par M. Paul Bourget nous indique le changement profond qui s'est produit dans l'âme de l'écrivain (1). Jadis, il aimait les choses d'outre-mer ; il dénombrait avec un plaisir visible les beautés et les laideurs de Cosmopolis, il se passionnait pour la physiologie, il étudiait les mensonges et les crimes d'amour. Maintenant il nous invite à méditer les ordinaires drames de la vie de famille, il préfère la psychologie pure à la physiologie, il prend goût aux petits événements de la vie innocente, il se dépouille tous les jours de ce respect humain littéraire qui a fait tant de mal aux écrivains du XIXe siècle. Bref, en M. Paul Bourget, apparaît l'homme nouveau, le chrétien que nous attendions depuis longtemps et que nous saluons, cette fois, avec un bonheur exempt de craintes.

Les dispositions du grand public semblent avoir subi une modification analogue à celle qui s'est accomplie chez M. Paul Bourget lui-même. A en juger par un récent article de la *Revue bleue*, et par d'autres symptômes assez significatifs, il semble bien qu'un groupe

(1) Cette étude a paru dans la *Revue du Clergé français*, le 1er août 1900.

important de ses admirateurs lui ait déjà faussé compagnie. Par contre, il trouve, chez les chrétiens et chez les braves gens qui ne connaissent pas le grand monde, des sympathies précieuses.

Ceci compensera-t-il cela, humainement parlant ? et l'immense réputation de M. Paul Bourget ne souffrira-t-elle pas de sa conversion ? Ce n'est pas impossible. Pour les écrivains aussi bien que pour les médecins, il est une sorte d'*échéance*. On a trop loué, nous avons trop loué les romans doctes mais lourds sur lesquels est fondée l'immense réputation de M. Paul Bourget. Il ne recevra peut-être pas tous les éloges qu'il mérite pour ses *Drames de famille*. L'ami d'Eugène Corbières comprendra certainement cet austère contraste, et il continuera à s'avancer dans la nouvelle voie qu'il a choisie et qui est la bonne. Peut-être n'y a-t-il pas lieu de regretter que les nouveaux convertis que nous aimons tant et dont nous sommes très fiers, connaissent, par expérience, les difficultés au milieu desquelles nous nous débattons. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire : Les catholiques s'appliquent de gaieté de cœur à mécontenter l'opinion; ils sont inactifs, ils ne savent pas s'imposer au grand public... etc., etc.! Or, que se passe-t il ? Des hommes célèbres, les plus célèbres de notre génération, les plus flattés par l'opinion, du jour où ils se sont dits chrétiens ou simplement amis des chrétiens, se sont vus traînés dans la boue par une presse sinon toute-puissante, du moins trop puissante. Eux aussi, ils viennent se heurter à une force mystérieuse et formidable ; ils voient naître autour d'eux des défiances injustes, ils ne sentent peut-être pas l'isolement proprement dit, mais ils rencontrent de certaines difficultés qu'ils ne soupçonnaient pas, autrefois. Ces difficultés permettent de juger, par comparaison, l'œuvre

accomplie par le clergé de France, pendant le XIXe siècle; peut-être finira-t-on par nous rendre justice.

Les *Drames de famille* comprennent un roman assez étendu, le *Luxe des autres*, et quatre nouvelles d'inégale valeur, dont la plus intéressante, à coup sûr, est l'*Échéance*. L'*Échéance* sert de préface aux *Drames de famille* ; elle constitue une sorte de préambule philosophique et religieux, dans lequel l'auteur explique sommairement son adhésion au catholicisme. Il fut longtemps l'élève de Taine et de Renan ; et il le fut si bien, qu'il emploie aujourd'hui, sans qu'il paraisse s'en douter, les expressions mêmes mises en circulation par l'auteur de l'*Histoire d'Israël*. « A l'époque où les événements dont je vais faire le récit, se déroulaient, dit-il, j'avais adopté comme un indiscutable axiome qu'il n'y a pas, dans la nature, trace de volonté particulière. » C'est du Renan pur, du Renan mot à mot. Dieu merci, M. Paul Bourget s'est débarrassé du renanisme pour prouver que l'histoire des familles contient fréquemment des traces de cette volonté particulière qui s'appelle la Providence. Mais il parle encore de Taine avec un mélange d'admiration et d'amour, qui ne surprend pas chez le disciple, mais qui est tout de même un peu archaïque. « Qu'ils le voulussent ou non, leur enseignement (de Taine et de Renan) aboutissait au plus entier fatalisme. L'antithèse était trop aiguë entre les théories professées par nos maîtres les plus admirés, les plus aimés, et les besoins d'action que l'infortune du pays nous mettait, malgré nous, au cœur. Cette antithèse, un au moins des deux grands écrivains que je nommais tout à l'heure, l'a certainement sentie lui-même. Si M. Taine n'avait pas redouté l'influence paralysante de son œuvre, aurait-il voué son âge mûr aux énormes travaux d'histoire contemporaine qui font de ce dernier

et magnifique livre, le bréviaire politique de tout bon Français ? Il lui a fallu un opiniâtre labeur d'un quart de siècle pour opérer une réconciliation entre la croyance et la science, entre la morale civique et la psychologie, entre les constructions de sa philosophie et les réalités nationales. »

Rien n'est plus beau que l'admiration reconnaissante du disciple pour son maître; mais nous, qui appartenons à une génération formée plutôt par ce qu'il y a de bon que par ce qu'il y a de mauvais dans l'œuvre de Taine, nous pouvons et nous devons le juger autrement. M. Paul Bourget est-il bien sûr de dire toute la vérité ou d'expliquer par ses causes essentielles, la passion tardive de Taine pour les études historiques? Qu'il y eût un peu de remords dans le cas de l'illustre écrivain, c'est probable. Mais alors, il devait revenir sur les questions graves qu'il avait résolues, d'un cœur léger, dans le sens le plus matérialiste, se rétracter et réparer ses fautes professionnelles de directeur reconnu de la jeunesse des écoles. De plus grands que Taine n'ont pas craint de composer des rétractations. Mais Taine a quitté la critique et la philosophie pour l'histoire, moins par scrupule que par impuissance. Plus laborieux que souple et pénétrant, plus érudit que créateur, il commençait à fatiguer ses lecteurs avec ses théories, d'ailleurs fausses, sur la race et le milieu. Heureux a-t-il été, sans doute, de se jeter dans les études historiques, qui convenaient mieux, en effet, à la nature de son talent.

Ces études historiques ont-elles produit le résultat immense que signale M. Paul Bourget, savoir, une réconciliation entre la croyance et la science? Eh bien, non. Les *Origines de la France contemporaine* sont une œuvre considérable et admirable dont personne, cependant, ne pourrait garantir la durée : elles prouvent que

Taine avait su oublier et apprendre ; elles font du bien, incontestablement. Mais ne disons pas qu'elles ont réconcilié la science et la foi : nous ferions du tort à Taine, et nous nous en ferions à nous-mêmes. Il faut bien insister sur Taine, d'abord parce que M. Paul Bourget, le Paul Bourget d'aujourd'hui, très délibérément, continue à le mettre en vedette, et ensuite parce que l'influence de Taine est trop sensible dans les *Drames de famille*. « Sa mère, une demoiselle Huguenin, était originaire d'Aix en Provence; son père était le fils d'un petit commerçant du Nord. Ces coupages de sang, si fréquents dans les familles modernes que personne n'y prend même garde, ont souvent pour résultat une hérédité de tendances contradictoires qui se paralysent en s'équilibrant. Peut-être la cause de la décadence de la race, en France, gît elle là, dans cette continuelle mixture du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, par des mariages trop disparates d'origine. » C'est là ce qu'on appelle de la science appliquée au roman, science très compliquée et très profonde, puisqu'elle comprend la géographie, la physiologie et probablement d'autres choses encore. Malheureusement, elle rend des oracles souvent contradictoires. Un spécialiste italien attribuait naguère les qualités éminentes des Boërs à ce fait seul qu'ils ont dans leurs veines un sang très mélangé : son opinion s'oppose donc à celle de M. Paul Bourget. Qui a raison des deux ? nous n'en savons rien ; mais le plus sage serait peut-être de ne pas se prononcer sur des questions si difficiles. Seulement, peut-on ne pas les aborder, si on se dit l'élève de Taine? Je me permets de souhaiter très respectueusement que M. Paul Bourget se débarrasse le plus promptement possible de la plupart des idées, à lui léguées par Taine, comme il s'est débarrassé, déjà, du renanisme.

L'*Échéance* est une thèse, sous forme de nouvelle, qui a pour objet le dogme de la Providence. Le héros de la pièce s'appelle Eugène Corbières. Il fait ses études de médecine, non pas seulement en étudiant, désireux de conquérir une position sociale, mais en intellectuel consciencieux et logique, qui veut vérifier, pour son propre compte, les théories les plus absolues d'un matérialisme radical. Dieu n'existe pas ; donc la responsabilité morale, la conscience, l'abnégation, les châtiments terrestres et ultra-terrestres sont des mots vides de sens. Tandis qu'il raisonne et travaille sur ces données, notre jeune docteur vit dans une tranquillité absolue, une aisance relative, grâce à l'abnégation héroïque de son père, un pauvre huissier du ministère de l'intérieur, et de sa mère, une catholique ardente, ardente comme le sont les femmes catholiques du Midi. En sa qualité d'observateur médical, Eugène Corbières découvre d'abord que son père et sa mère sont tous deux atteints d'un mal mystérieux, puis, que ce mal a pour origine des causes morales. Il cherche et il trouve, il trouve des choses effrayantes. Afin de pourvoir à ses frais d'éducation à lui, Eugène Corbières, son père et sa pieuse mère ont dépouillé l'enfant de leur bienfaiteur, et cet enfant est devenu un déclassé, un bohème, une sorte d'anarchiste, honte et rebut de la société. Il a donc bénéficié, lui l'étudiant irréprochable, l'austère docteur, d'un vol qualifié et comme d'un assassinat moral. Il faut que, nouvel Œdipe, il sache toute la vérité sur ses origines, et c'est pourquoi il vient dire à sa mère : « Je sais tout, tout : serais-je responsable ? »

« — Toi, s'écria la mère, toi, toi, responsable ? Ne dis pas cela, mon enfant, ne le pense pas... Ni toi, ni ton père... C'est moi qui ai tout fait, continua-t-elle en se frappant la poitrine, comme à l'église. C'est moi qui

ai eu l'idée d'employer une partie de l'argent, d'abord à ton volontariat. C'est moi qui ai décidé Corbières. Il ne voulait pas. Je l'ai entraîné... Et puis, c'était fait... Je t'ai dit que je t'aimais trop, plus que mon salut éternel, plus que Dieu. Voilà dix ans, Eugène, entends-tu, dix ans, que je ne me confesse pas, pour que le prêtre ne me dise pas qu'il faut rendre quelque chose du dépôt. Tu pouvais en avoir besoin. Va ! je t'ai bien aimé, mon enfant, et c'est par toi que Dieu m'a punie, dès les premiers jours... Ah ! conclut-elle avec une supplication passionnée, juge-moi, condamne-moi, méprise-moi, Eugène, mais pas ton père. Epargne-le, il n'est pas coupable, je te le jure... Moi ce n'est rien ; je vais pouvoir me confesser, communier !... Ah ! Eugène, aie pitié de ton père. »

Toute cette scène de la confession d'une mère à son fils est admirable, je n'ose pas dire sublime ; certainement M. Paul Bourget n'a rien écrit d'aussi beau.

Le portrait du père Corbières n'apparaît pas avec autant de netteté ; mais il suppose, tout de même, une bien grande maîtrise chez le peintre qui l'a esquissé.

Devant toutes ces révélations, vous pensez bien que le matérialisme d'Eugène ne tient pas longtemps debout. Il touche du doigt l'action de la Providence, il comprend l'idée de responsabilité morale, il découvre le monde surnaturel et... il se fait religieux chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Il y aurait beaucoup à dire sur cette évolution d'Eugène Corbières ; mais on m'a si injustement, si longuement et si peu spirituellement reproché certaines questions, posées jadis à M. Paul Bourget, que je m'abstiendrai, pour aujourd'hui, de tout commentaire. Le snobisme littéraire reçoit, tous les jours, des coups qui finiront par devenir mortels, et le temps approche où l'on pourra traiter

les questions psychologiques sans s'inquiéter des sottes susceptibilités de salon, legs peu glorieux de cette odieuse Cosmopolis.

Le *Luxe des autres* représente le morceau capital de *Drames de famille*. C'est la monographie douloureuse de l'homme de lettres, non pas de celui qui échoue, mais de celui qui réussit. Par là vous pouvez juger des tristesses que renfermerait l'histoire authentique d'un écrivain raté. Hector Le Prieux occupe un appartement confortable, il donne des soirées, il a son coupé, il passe pour riche. En réalité, il fait des dettes et pour soutenir, aux yeux de ses confrères jaloux, cette apparence de luxe, il travaille comme un forçat, refoulant et étouffant les quelques qualités littéraires que Dieu lui avait données. Hector Le Prieux n'est qu'un déraciné, un déraciné pitoyable et sympathique.

Par contre, sa femme, la belle Mme Le Prieux, nous exaspère. Cette Parisienne sotte et décorative sacrifie à sa vanité personnelle tous ceux qui l'entourent et qu'elle prétend aimer, le talent de son mari et l'avenir de sa fille. Odieuse créature ! M. Paul Bourget l'a portraicturée avec une généreuse colère qui lui fait très grand honneur. Tout ce qu'il y a d'artificiel, de ridicule et de malfaisant, dans certaine bourgeoisie — d'ailleurs estimable par certains côtés — nous le devons à ces femmes dures et inintelligentes qui mettent, au service de quelques principes mondains absurdes, une volonté indomptable.

Renée Le Prieux forme avec sa mère un contraste exquis. Elle n'apprécie pas le luxe de mauvais goût cher à la belle Mme Le Prieux ; elle sait se passer des fêtes parisiennes, et elle épouse, au grand scandale de son entourage, un sien petit cousin, propriétaire d'un mas provençal. Après avoir exploré la Sicile, la Suisse.

l'Amérique, M. Paul Bourget consent à explorer la Provence. Ainsi, M. Melchior de Vogüé respirait jadis, avec délices, l'air de l'Ardèche, après avoir raconté l'abominable épopée des mélodieux stercoraires. Ce n'était que temps. Nous autres braves gens, qui n'avons pas l'honneur de vivre aux environs de la Madeleine ou du Panthéon, nous commencions à rougir du coin de terre que nous n'avons jamais quitté, certes, et que nous aimons d'amour. Vous vous rappelez les questions que les badauds parisiens posaient au héros des *Lettres persanes* : « Ah ! Monsieur est persan ? Comment peut-on être Persan ? » Certains bourgeois de nos jours, Parisiens depuis quelque vingt ou trente ans, ont la même façon d'interroger les provinciaux. « Ah ! Monsieur est de l'Ouest, Monsieur est du Midi ? Comment peut-on être de l'Ouest ? comment peut-on être du Midi ? »

Le *Luxe des autres* répandra quelques-unes de ces idées saines dont nous avons si grand besoin, et sans lesquelles tous nos projets de décentralisation resteront éternellement à l'état de projet.

Malheureusement, pour écrire cet intéressant et vigoureux réquisitoire contre des modes absurdes et déjà vieillottes, M. Bourget a dû faire à ces modes quelques emprunts. Il s'attarde plus qu'il ne serait nécessaire, ce me semble, en des descriptions déjà faites par lui-même et par d'autres — oh ! combien de fois ! M. Paul Bourget de l'Académie française, M. Paul Bourget dont la notoriété immense emplit les deux mondes, M. Paul Bourget s'amuse encore à composer des tableautins, comme celui-ci : « La nuit de janvier épaississant sur la ville un âcre brouillard que les becs de gaz trouaient à peine ; au long des trottoirs, la marche rapide des passants glacés, la voiture roulant sans bruit sur ses roues caoutchoutées, le cocher

retenant, de ses mains glacées sous les gros gants, sa bête fumante dont le grelot sonne et qui pressent l'écurie. Derrière les vitres embuées se dessinent les silhouettes de Mathilde et d'Hector... »

N'insistons pas sur ces becs de gaz, ce brouillard et cette buée! On ne se dépouille pas, en quelques jours, de certaines habitudes d'esprit, contractées entre dix-huit et vingt-cinq ans et conservées ensuite, avec trop de soin, durant un quart de siècle. M. Paul Bourget, qui a renoncé au matérialisme d'Adrien Sixte, saura trouver une méthode nouvelle d'observation plus en harmonie avec l'état des choses actuel et avec ses convictions franchement idéalistes et chrétiennes.

Ne l'a-t-il pas déjà trouvée dans le *Talisman*? Le *Talisman*, un petit chef-d'œuvre, a pour objet non pas la jalousie conjugale ou passionnelle, mais cette très ordinaire jalousie qui a tant de ressemblances avec l'abominable envie. Un écolier est jaloux de son camarade, parce que ce camarade a plus de succès que lui et sait mieux se faire aimer. M. Paul Bourget note, avec cette application méticuleuse qu'on lui connaît, tous les sentiments par lesquels passe tour à tour notre jeune écolier, jalousie, colère concentrée, haine dissimulée mais implacable. On dirait le commentaire de cette pensée de La Bruyère : « Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants et sans une longue expérience; et si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres. » Le jeune héros de M. Paul Bourget fait preuve d'une astuce, d'une puissance de dissimulation, d'une perversité incroyables. Est-il plus méchant que d'autres? Ayons le courage d'avouer franchement que non; il est humain tout sim-

plement. Et c'est pourquoi je m'étonne que les psychologues de profession négligent, à ce point, un sentiment d'une importance aussi grande. Que l'amour joue un grand rôle dans le monde, c'est vrai ; mais aussi sur cent romans qui paraissent, 99 et une partie du centième sont consacrés à l'amour. Combien avez-vous lu de romans sur l'envie? Cependant, l'envie doit jouer dans le monde un rôle égal sinon supérieur à celui de l'amour. « Otez les passions, dit encore La Bruyère, ôtez les passions, l'intérêt, l'injustice : quel calme dans les plus grandes villes ! Les besoins et la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras... L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource. »

Les moralistes et les psychologues ont d'autant plus de raisons de pousser l'envie dans ses derniers retranchements que leurs leçons ont moins de chances d'être inutiles. Combien de nos voisins et de nos amis (je ne parle pas de nous-mêmes, et pour cause), combien de nos voisins et de nos bons amis, très braves gens d'ailleurs, se laissent influencer, dans leurs paroles ou dans leurs actes, par des sentiments inconscients d'envie ! Jetons des flots de lumière sur ces points obscurs de la conscience humaine, et, comme nos premiers parents après le péché, nous y verrons clair, et peut-être essaierons-nous de nous corriger. L'envie est de toutes les maladies morales la plus répandue, et celle qui dans les cœurs humains fait le plus de ravages. Joignez que, par tempérament, notre nation — du moins les voisins le disent — est très particulièrement portée aux excès de la jalousie. Le plus acharné et le plus implacable de nos ennemis, Bismark, voyait le type parfait du Français dans Apollon, ce dieu si harmonieux, si

beau, si distingué, mais si jaloux et qui ne souffrait pas que d'autres que lui pussent jouer de la flûte. La réponse serait facile aux sarcasmes de Bismark et aussi aux vertueuses et incessantes remontrances de ce peuple humble, désintéressé, bon, pieux et doux, qui tout près de nous, de l'autre côté de la Manche, pratique, comme on sait, toutes les vertus chrétiennes et, en particulier, le respect du bien d'autrui. Mais le vieux proverbe latin demeure toujours vrai : il est bon de se laisser instruire par ses ennemis. Enfin, les démocraties, si naturellement hostiles à toute sorte de supériorité, maintenant qu'elles sont souveraines, ou croient l'être, ne sauraient trop se mettre en garde contre leurs propres entraînements. Les raisons morales et patriotiques ne manquent donc pas aux conducteurs d'âmes d'étudier la jalousie et l'envie, sans compter que la peinture de ces deux passions n'offre aucun de ces inconvénients très graves qui s'attachent à la peinture de l'amour. Du reste, le *Talisman* a porté bonheur, non seulement au héros de M. Paul Bourget, mais à M. Paul Bourget lui-même. Espérons qu'il ne s'en tiendra pas à ce délicieux mais trop court chef-d'œuvre.

*Résurrection* et *Sentiments précoces* ne valent pas, à beaucoup près, le *Talisman*. *Résurrection* est l'histoire d'une jeune mère qui vient de perdre son unique enfant à elle, et qui se sent devenir une abominable marâtre pour les enfants d'un premier lit qu'elle a adoptés. Mais la délicatesse de ces enfants lui fait honte de ses sentiments à elle, et voilà qu'elle s'arrête brusquement dans la mauvaise voie, et *ressuscite* à une vie morale supérieure. *Résurrection* compte un grand nombre de pages, fraîches, exquises, jolies, trop jolies, trop sentimentales, qui feront sans doute couler « de vaines larmes ».

Je n'aime qu'à demi cette sensibilité ultra-moderne et un peu païenne. Les jeunes mères n'ont pas besoin qu'on les excite à dramatiser, à prolonger, à exagérer les manifestations de leur douleur. J'en connais qui ont ainsi détruit leur famille. Puis, cette héroïne de M. Paul Bourget est par trop dépourvue de sérieux, de piété et aussi d'intelligence. Elle ne va pas à la messe le jour de Pâques, sous prétexte qu'elle souffre, et elle professe, sur l'éducation, des théories plus que mesquines. Evidemment, elle ne saura pas élever les enfants qui lui sont confiés ; c'est une maman moderne ; il n'y a pas en elle l'étoffe d'une mère chrétienne. Ah ! non, ce ne sont pas les poupées mélancoliques, comme M^me^ de Fresnes, qui prépareront des générations capables de sauver la France. M. Paul Bourget s'est laissé trop attendrir par la douleur de ces belles pleureuses : il n'a pas su leur dire la cruelle mais salutaire, mais nécessaire, mais bienfaisante vérité.

Il est juste d'ajouter que la partie descriptive de *Résurrection* l'emporte sensiblement sur les croquis parisiens du *Luxe des autres.* Il y a plaisir, vraiment, à parcourir, en compagnie de M. Paul Bourget, l'une ces nombreuses villas qui servent de parure à la côte d'azur : c'est la Villa rose. «... Un divin soleil de la fin de mars caressait la villa peinte en rose et les allées du jardin attenant au parc, avec leurs mimosas fleuris, leurs bordures d'iris violets, d'œillets blancs et rouges, leurs massifs de roses pâles et de larges anémones. Dans le petits bois de pins, des bruyères, hautes comme des arbres, remuaient au vent de mer leurs grappes d'un blanc très doux, les lauriers-thyms, leur bouquet d'un blanc très clair. Cette brise roulait, avec cet arome marin, la senteur mêlée de ces résines et de ces corolles, celle aussi des plantes sauvages, des romarins et

des cystes. Deci, delà, les formes des végétaux exotiques s'apercevaient confusément : les larges palmes des dattiers, les poignards tordus des agaves, les barbes aiguës des yuccas. Et cette admirable vision d'un printemps presque oriental s'achevait, s'enchantait, s'immobilisait d'un charme plus pur encore par le tintement pieux d'une cloche de chapelle. Cette voix de la petite église, qui domine toute cette contrée et s'appelle du beau nom de *Notre-Dame de Consolation*, s'épandait dans cet air lumineux, balsamique et tiède, par frêles vibrations argentines. »

Les *Sentiments précoces* n'ajouteront rien à la gloire de M. Paul Bourget ; il eût fait sagement de les laisser dormir dans les tiroirs de Claude Larcher.

Les *Drames de famille* marquent une date importante dans l'histoire du talent de M. Paul Bourget. L'illustre écrivain pourra-t-il mener cette évolution jusqu'à son terme naturel, qui est la création du roman chrétien ? Grande, glorieuse, mais très difficile entreprise, même pour l'homme le mieux doué, le plus expérimenté et le plus habile ! M. Paul Bourget a écrit, à propos de la famille Corbières : « Le grand service à me rendre était de me tirer du milieu tout artificiel, tout livresque, où je m'étiolais, pour me montrer de l'humanité simple et besogneuse, de la vie humble et terre à terre, mais vraie. Ce service, Eugène me le rendit deux fois, et sans s'en douter ; par ses salutaires visites à la Pitié d'abord, et puis, en me faisant pénétrer dans l'intérieur de sa famille, cet original et mystérieux intérieur dont je ne perçus longtemps que le pittoresque. Le mystère ne m'est apparu qu'après. » Ces paroles ont une portée très grande ; elles s'appliquent, il faut le dire, à toute l'œuvre de M. Paul Bourget, où l'on devine trop la préoccupation du pittoresque et le désir de se toujours conformer aux

modes intellectuelles. Mais M. Paul Bourget est encore jeune relativement ; il a le temps d'étudier le mystère et la vie des familles, surtout des familles chrétiennes.

# TABLE DES MATIÈRES



Poitiers. — Soc. franç. d'Impr. et de Libr.

JUNIORAT DU SACRE-COEUR

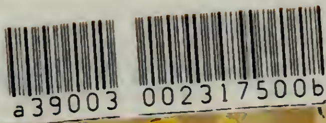
a Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

SEP 1974



CE




CE PQ 0283
.D39 1895 V003
COO DELFOUR, LOU RELIGION DES
ACC# 1214663

